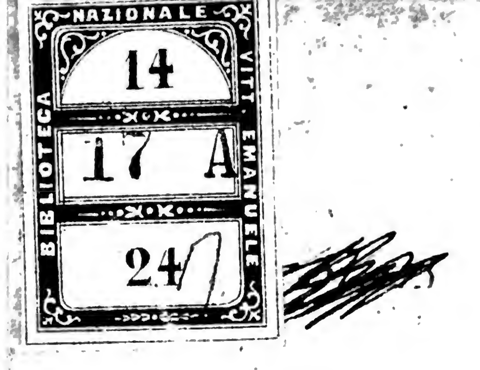
LES CONFESSIONS DE SAINT AUGUSTIN, TRADUITES...

Aurelius santo Augustinus (santo), René : de Ceriziers




BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
14
17 A
24

[illegible] patron [illegible]

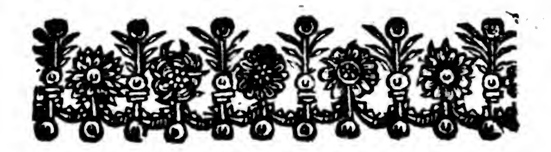
LES
CONFESSIONS
DE SAINT
AUGUSTIN,
TRADUITES

Par le R. P. de CERIZIERS, de la
Compagnie de Jesus.

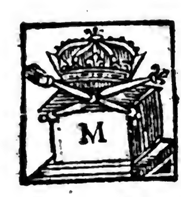


A PARIS,
AU PALAIS,
Chez SOUBRON Libraire de la Reine,
à l'entrée de la Gallerie des Prisonniers,
à l'Image Nostre-Dame.

M. DC. LXXXI.
Avec Approbation des Docteurs.



A MADAME
LA DUCHESSE D'EGUILLON.



ADAME,

Le favorable accueil qu'on a fait à ces Confessions, invitant le Libraire à une seconde Edition, j'ay crû que je ne pouvois trouver un plus puissant moyen pour les rendre meilleures, ny de plus raisonnable sujet de m'en avoüer le Traducteur, que le desir de vous le presenter moy-mesme. Il est vray que la modestie qui m'avoit

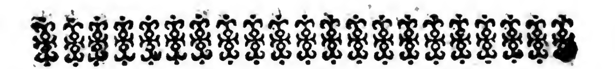
empesché de mettre mon nom auprés de celuy de l'incomparable Augustin, me tiendroit dans mes premiers sentimens, si ma raison n'estoit sujette aussi bien que ma personne. De sorte que l'offre que je vous fais de ca petit travail, n'est pas tant un effet de ma prudence particuliere, qu'une protestation commune, que toute nostre Compagnie veut honorer vostre merite par la soumission que je suis obligé de luy rendre. C'est le jugement de ceux qui m'y gouvernent, qui me persuade que cet ouvrage vous peut plaire, venant de la plume d'un des Docteurs de cette Eglise, que vous honorez autant par vos religieux respects, que vous l'enrichissez de vostre rare & illustre exemple. Cette consideration justifiant ma hardiesse, me fait esperer que si je suis en-

tré une fois en cachette dans vostre Cabinet, vous me permettrez d'y aller tout ouvertement, & de vous y conduire un entretien aussi divertissant que profitable. J'ose vous donner cette asseurance, aprés mestre imposé cette ennuyeuse obligation de reprendre tous les mots de ma traduction, afin de les approcher le plus qu'il m'a esté possible, de ceux de mon Authueur. Quelque obscurité qu'il y ait dans quelques-uns de ses passages, on verra que je ne m'éloigne pas de son sens, pourveu qu'on en veüille regarder toute la suite. Mais quand la foiblesse de mon esprit n'auroit pas penetré si avant, je me promets que mon effort ne vous sera pas desagreable; puis que je ne presume de vous offrir un chef-d'œuvre, mais seulement une legere preuve de la parfaite incli-

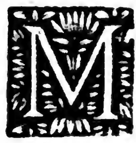
nation que j'ay de cherir vos excellentes vertus, & de meriter la glorieuse qualité de

MADAME,

Vostre tres-humble, tres-obeïssant
& tres-affectionné serviteur,
RENE' DE CERIZIERS,
de la Compagnie de JESUS.



ESCLAIRCISSEMENT sur cette Traduction.



MADAME,

Aprés avoir tant receu d'instances de vostre part, que de faveur de vos bontez, il est temps d'acquitter mes promesses, si je ne veux tomber dans le soupçon, ou d'une oubliance criminelle, ou d'une noire ingratitude. J'aurois mauvaise grace de rejetter le delay de mon obeïssance sur l'importunité de mes occupations ordinaires, puisque le premier de mes soins, comme le plus important de mes études, doit estre celuy de vous plaire. Moins mon excuse aura d'artifice, plus aura-t'elle de justice ; & je m'asseure que vous me pardonnerez plus volontiers avoüant avec simplicité que j'ay esté paresseux, que me plaignant avec quelque pretexte, que j'ay esté occu-

pé, j'oſe neanmoins me promettre que vous ne trouverez pas mon obeïſſance tardive, ſi vous jugez ma traduction fidele. Le ſujet que vous m'avez choiſi fera meſme voir que jamais vous ne donnez le commandement de vous ſervir, que vous n'en donniez auſſi-toſt les forces & l'adreſſe. Ne me croyez pas flateur, ſi je dis que rien ne m'a pouſſé juſques au bout de ce penible travail, que la ſeule penſée de voſtre merite. Cette belle paſſion que vous avez pour l'incomparable S. Auguſtin, ſollicitoit continuellement mon eſprit de ne ſe pas rendre aux difficultez de mon entrepriſe, & la bonté dont vous avez daigné prévenir mon merite a ſurmonté toute ma repugnance. Jouïſſez donc du cher objet de vos amours, goûtez à loiſir la devotion de ce Seraphin viſible, conſumez voſtre bon cœur des ſaintes ardeurs de ſes flammes. Mais ſouvenez-vous, s'il vous plaiſt, que la confeſſion que je vous faits eſt auriculaire, & que je ne hazarderois pas de vous découvrir mes fautes, ſi

je ne m'aſſurois que vous les tiendrez ſecretes. Tous les courages ne ſont pas aſſez grands pour publier des pechez qu'on n'a faits qu'en cachette : ſouvent on a autant de veritable peine de les expoſer, qu'on a eu de faux plaiſir à les faire. Les miens ſont de cette nature, ils aiment les tenebres, & ne peuvent ſouffrir la lumiere. Pour vous obliger à cette fidelité, je tâche dans cette lettre de prévenir les doutes que vous pourriez avoir ſur cet ouvrage, & en ſuite je vous oſte tous les ſujets de vous en éclaircir auprés d'un autre. Que ſi la charité, ou quelque autre conſideration vous invite de faire connoiſtre mes defauts à quelqu'un, obligez moy au moins de taire le nom & la qualité du pecheur, & d'agréer qu'il n'y ait que vous & moy qui ſçache que je ſuis à vous plus que perſonne du monde. C'eſt aſſez de nommer l'Autheur de ce Livre pour vous en perſuader l'excellence : le grand, l'illuſtre, le glorieux nom d'Auguſtin vaut tout ſeul un panegyrique. Qui-

conque luy diſpute l'avantage des ſciences, s'acquiert la qualité de ſtupide. Toute l'Antiquité revere ſes Eſcrits, & les plus ſolides jugemens ne luy oſtent aucune perfection d'eſprit, qui ne manque aux ſciences & à l'Evangile. La Theologie moderne tire ſes Oracles de ſa bouche, & le Docteur Angelique, que toute l'Ecole tient pour Maiſtre, fait gloire de s'avoüer ſon diſciple. Et certes à conſiderer les Oeuvres de ce ſublime Eſprit, il faut franchement reconnoître que ſi la Providence de Dieu a fait Ariſtote le Genie de la Nature, elle a choiſi Auguſtin pour l'Intelligence de la Theologie. Y a-t'il profondeur d'abyſme qu'il ne ſonde, hauteur où il ne s'éleve, ſecret qu'il ne découvre, myſtere qu'il n'explique, verité qu'il ne comprenne, maxime qu'il n'appuye, difficulté qu'il ne démeſle, tenebres qu'il n'éclairciſſe, & ſplendeur qu'il ne ſoûtienne? Il eſt ſubtil dans ſes recherches, ſolide dans ſa doctrine, reſolu dans ſes deciſions, brillant dans ſes lumieres, naïf

dans ses pensées, doux dans ses paroles, penetrant en ses pointes, & invincible dans son raisonnement. Une page du moindre de ses ouvrages peut verifier cette loüange, & faire voir qu'Augustin a plus de merite que les plus riches plumes n'ont d'Eloquence. Mais à n'en point mentir, voicy qui tient du miracle; ce puissant Genie, cét homme incomparable est humble! Celuy qui s'éleve au dessus de tous les Doctes, par l'eminence de son sçavoir, s'abaisse au dessous des moindres Escoliers, par sentiment de modestie. Ce n'est pas encore assez, il faut que la Posterité qui doit adorer les Escrits d'Augustin, sçache qu'il a esté ignorant & pecheur, & que son esprit a eu des erreurs, & sa volonté des foiblesses. Ses Retractations ont des censures à toutes ses œuvres*, plus exactes & plus scrupuleuses que celles mesme de l'envie. Il ne pardonne pas à une parole qui souffre d'estre expliquée, il condamne sans appel ce qu'un ennemy accuseroit avec doute. Sa rigueur passe mesme si

avant que pour donner impreſſion de ſon equité, il ſe fait quelquefois injuſte. Que pourroient dire ces petits Pigmalions, qui ont plus d'amour pour leurs pierres & leurs cailloux, que cet homme ſans pair n'en a pour ſes diamans & ſes perles ! Quelle confuſion ne leur devroit couvrir le front, d'employer tant de paroles pour ſoûtenir une penſée, & quelle vanité d'aimer mieux que tout un monde change de creance, que de quitter la ſienne propre ? Un pere ſe laiſſe bien aller à des ſentimens qui excuſent les defauts de ſon enfant avec loüange, il ſouffre pourtant qu'on ne ſoit pas de ſon opinion ; de ſorte que s'il a de l'aveuglement, il n'a point de tyrannie Mais certes noſtre delicateſſe arrive quelquefois à ce point, qu'un Autheur qui donne ſes productions au public, croid faire des articles de foy à toute la Terre. C'eſt erreur ou jalouſie de ne pas recevoir toutes ſes idées, à moins que de paſſer pour ignorant ou heretique; on ne ſçauroit en combattre une

seule. Cette passion d'adorer ses ouvrages estant naturelle, la franchise à les censurer ne sçauroit estre qu'admirable. S. Augustin ne souffre rien à sa langue ny à sa plume: ce qu'un autre pourroit peut estre moins loüer, c'est ce qu'il rejette avec blâme. Bien davantage, il se traite quelquefois avec tant de rigueur, qu'on le pourroit soupçonner de la cruauté de ces meres qui ne mettent des enfans au monde que pour les en oster, & pour faire des homicides. Sans dire qu'il n'avance ses sentimens que comme des doutes, & que jamais il ne contredit personne que pour avoir son intelligence, le peu d'estime qu'il a de soy, est une assez bonne preuve du jugement qu'il fait des autres : Mais pour ne nous point éloigner de nostre sujet, je croy qu'on ne peut lire ses Confessions, & douter de sa modestie. C'est dans ce chef-d'œuvre qu'il nous apprend qu'Augustin a esté plein de peché, & Dieu plein de misericordes : & que si l'homme s'éloigne de Dieu par ses crimes,

Dieu s'approche de l'homme par ces recherches. Tout ce qui donne plus de confusion aux pecheurs, c'est ce qu'il exprime avec des termes magnifiques, non pas pour en tirer de la gloire, mais pour en rendre à la Majesté qu'il adore. Je n'ay garde de vouloir justifier une action que douze siecles ont admirée, & qui n'a pour Censeurs que certaines petites gens qui manquent de respect, mesme pour la sainte Escriture. L'unique approbation que je veux donner à ces Confessions, c'est que l'Autheur les approuve, ce suffrage tout seul vaut ceux d'une celeste Academie. Deux choses neanmoins doivent former l'estime de cette rare piece; l'âge auquel elle a esté écrite, & les avantages qu'on en tire. On ne sçauroit que deviner sur le temps préfix de sa conception, mais il est facile d'inferer de beaucoup d'endroits, qu'elle ne parut que pendant sa Prelature. Le trentiéme chapitre du douziéme Livre insinuë mesme, que son Autheur estoit pour lors plus prés de

la vieilleſſe que l'âge robuſte, puis qu'*il y* repreſente à Dieu, que ſans peine il peut éteindre la concupiſcence dans un corps froid & déja conſumé d'années. D'où je conclus que ce grand homme pouvoit avoir ſoixante ans, ou davantage, & partant que cette Confeſſion n'eſt pas une ſaillie de jeuneſſe, mais le fruit tout meur d'un jugement ſolide. Auſſi n'y a-t'il rien qui ne parte d'un eſprit net des paſſions de l'âge, & libre de ces nuages qui obſcurciſſent l'ame. Le raiſonnement y eſt ſubtil, mais ſolide, les pointes delicates, mais fortes; la diction fleurie, mais ferme, les pensées douces, mais genereuſes, s'il brille, il ſe ſoûtient; s'il flate, il penetre; s'il delecte, il perſuade. Je ne puis nier que l'Autheur n'y reprenne luy-meſme deux choſes. Mais y a-t'il ſujet raiſonnable d'appeller ſottiſe ce qu'un autre moins rigoureux nommeroit une ingenieuſe pointe? Que ceux qui ont autant de haine pour les Eſcrits d'autruy, que d'amour pour les leurs propres, examinent le ſixié-

me chapitre du quatriéme Livre, & je m'aſſeure, quelque ſeverité qu'ils ayent, qu'ils n'auront que de l'approbation & des éloges. Quant à ce qu'il explique dans le treiziéme Livre, ces deux ſortes d'eaux que le Firmament ſepare dans la Geneſe, de l'home & de l'Ange, c'eſt un ſentiment qui eſt innocent, quoy que hardy; & pardonnable, quoyque nouveau. Ajoûtez à cette reflexion, qu'il avance plûtoſt cette penſée, pour ſubir l'examen des bons Eſprits, que pour les tirer par la nouveauté à la complaiſence. L'autre conſideration qui rehauſſe le merite de cet ouvrage, ſe doit prendre du profit qui en peut reüſſir. Y a-t'il Livre au monde qui porte l'homme plus doucement à l'amour de ſon Dieu? Toutes ſes pages ne ſont-elles pas remplies de ces ſubtiles flammes & de ces feux inviſibles qui brûlent les Eſprits, & qui calcinent les Ames? A moins que d'eſtre d'une matiere plus dure que le bronze, ſi on lit, faut fondre. Et partant cette excellente Confeſ-

sion n'est pas tant un loisir où l'on peut nettoyer ses taches, qu'une fournaise où l'on doit embraser ses froideurs. Aussi le glorieux Seraphin qui nous presente les charbons ardens, proteste au second de ses Retractations, que jamais ny ses freres ny luy n'y jettoient les yeux, qu'ils ne sentissent leurs ames toutes allumées. Et le mesme répondant au Comte Darius, qui luy avoit demandé cet ouvrage, ne luy en marque le merite que dans les effets qu'il opere. O que je seray heureux, MADAME, si je puis embraser vostre ame, en divertissant vostre esprit ; & si j'apprens que j'aye contribué quelque chose à vos saintes flammes. Ma gloire, comme plus innocente, sera bien plus illustre que celle de ce Grec, qui pour faire éclater son nom, voulut brûler le fameux edifice d'Ephese. Aussi m'avoüera-t'on que le chaste cœur d'une Diane vaut mieux que le temple de l'autre. Pourquoy n'attendrois-je pas ce bon succés des belles dispositions de vostre

cœur? Ne suis-je pas témoin qu'une petite étincelle peut faire un embrasement chez vous? Que dois-je donc esperer lors que S. Augustin répandra luy-mesme les torrens de son divin feu dans vostre belle ame? Certainement si nos Peres ont veu pendant beaucoup de siecles le cœur de ce grand homme tressaillir dans un cœur de crystal, aux principales Festes de l'année, je me confie que ce sera dans le vostre qu'il aura desormais ces nobles saillies, qui le feront revivre à la posterité. Je ne vous dis que ce mot, M. puisque je me promets davantage de vos nobles inclinations, que des foibles persuasions de ma plume; & que j'attens plus de vostre grand naturel, que de tous les efforts de l'Eloquence. Toute cette piece a deux principales parties: La premiere, qui s'étend jusques à l'onziéme Livre, comprend l'histoire de sa vie: La seconde, qui va jusques à la fin, n'est rien qu'une subtile rechercre des divers sens de quelques mots de la Genese. Ne vous

rebutez pas, je vous prie, de certains endroits qui paroissent difficiles. Ce que vous trouverez de la memoire au dixiéme Livre vous peut arrester, mais il peut aussi vous faire concevoir quel prodige c'est que l'homme. Vous aurez de la peine de croire les secrets qu'il nous découvre, mais ne doutez non plus de la verité de ses sentimens, que de la bonne intention de sa recherche. L'onziéme fait voir où peuvent atteindre les speculations de l'homme, & que c'est un déplorable malheur d'aimer ce qui s'attache au temps, qui communique insensiblemẽt l'inconstance de son estre. C'est là où il fait une si subtile anatomie du temps, qu'il persuade presque son Lecteur, qu'il n'est point du tout, parce qu'il n'est que dans sa fuite. Jamais je n'ay leu cét endroit, que je n'aye esté marry de me voir trompé, & joyeux de l'estre avec tant de finesse. Dans les deux derniers, aprés avoir parlé de la matiere premiere, principe des autres principes, il se jette aux Al-

legories suivant les traces de Platon, qui estoit le Philosophe des premiers Peres de l'Eglise. Je ne m'arreste point à vous en démesler les difficultez, dautant que j'ay pris la liberté de couler quelques mots dans son texte, qui vous éclairciront sa pensée. Pour ce qui est de moy, dans cette Traduction, je vous diray seulement que j'y ay apporté tout le soin & la netteté qui m'ont esté possibles. Peut-estre que si j'eusse eu plus de loisir, qu'elle auroit moins d'imperfection & de taches. J'en suis pourtant satisfait, si vous estes contente, vous protestant que je n'ay rien recherché dans l'offre que je vous en fais, que le moyen de vous profiter & de vous plaire.

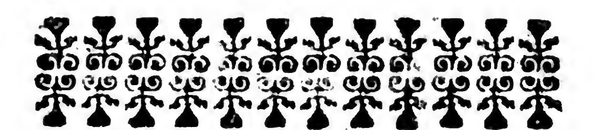


TABLE DES CHAPITRES CONTENUS EN CE LIVRE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROIZIE'ME.

LIVRE QUATRIE'ME.

LIVRE

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE SIXIE'ME.

LIVRE SEPTIE'ME.

LIVRE HUITIE'ME.

LIVRE NEUVIE'ME.

LIVRE DIXIEME.

LIVRE ONZIE'ME.

LIVRE DOUZIE'ME.

LIVRE TREIZIE'ME.

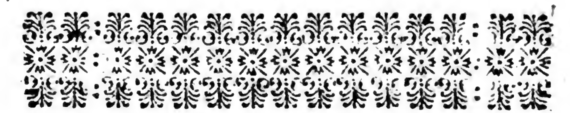
Approbation des Docteurs.

NOus soussignez Docteurs en Theologie, de la Societé de Sorbonne, certifions avoir leu une *Traduction des Confessions de S. Augustin, composée par le R. P. de Ceriziers*; que nous avons trouvée conforme au sens de l'Autheur. Fait en Sorbonne ce 24. jour d'Octobre 1638.

LE MOYNE.

DE PINTEVILLE.

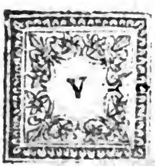
LES



LES CONFESSIONS DE SAINT AUGUSTIN.

LIVRE PREMIER.

Desir de loüange.



OUS estes grand & grandement loüable, mon Seigneur, vostre puissance est sans défaut, & vostre Sagesse n'a point de bornes. Et neanmoins l'homme qui n'est qu'une chetive portion de vos Creatures, l'homme qui est toûjours chargé des miseres de sa naissance & du reproche de son peché, l'homme qui sert d'évidente preuve à cette verité, que vous humiliez les superbes, vous desire loüer? Oüy, l'homme qui est si peu de chose, souhaite de vous loüer; dautant que vous luy CHAP. I.

rendez les loüanges de vostre saint Nom, autant agreables qu'elles sont justes. Vous nous avez créez pour vous, & nostre cœur souffrira de continuelles inquietudes, & ne reposera jamais qu'en la jouyssance de vos propres grandeurs. Donc puisque se desir ne vient que de vos mouvemens, faites-moy comprendre qui doit tenir le premier rang dans nos hommages, ou la loüange de vostre merite, ou la requeste de vos faveurs. Mais qui pourroit dans l'ignorance de vostre Majesté, implorer le secours de vos graces? On se pourroit méprendre & demander sans discretion, ce qui se devroit fuïr avecque soin. Peut-estre que pour vous connoistre, il vous faut invoquer. *Mais comme quoy les hommes reclameront-ils les misericordes de celuy dont ils ne connoissent pas la Divinité? Ou bien, comme croiront-ils, sans instruction?* De plus: *Ceux-là loüeront le Seigneur, qui le cherchent.* Parce que ceux qui le cherchent, le trouveront, & ceux qui le trouveront le loüeront. Que je vous cherche donc, mon Dieu, en vous invoquant, & que je vous invoque en croyant la verité de vostre estre; puisque l'Evangile vous a annoncé. La foy que vous m'avez inspirée en faveur des merites & du sang de vostre Fils, vous reclame pour moy

Dieu est en nous, & nous en luy.

ET comment invoqueray-je mon Dieu & mon Seigneur, puisque l'invoquer c'est l'appeller en moy. Quelle partie de moy mesme est vuide de Dieu, qui remplit aussi necessairemẽt le Ciel & la Terre, qu'il les a librement créez, voit-il des espaces que son immensité n'occupe pas? Est-il bien croyable, mon Dieu, qu'il y ait quelque chose en moy qui vous comprenne? Quoy le Ciel mesme & la Terre que vous avez faits, & dans lesquels vous m'avez fait, vous contiennent-ils? Doit-on conclure, que tout ce qui est, vous comprend, parce que rien ne seroit, si vous ne l'appuyez de vostre main. En partant comme quoy puis-je demander que vous veniez en moy, ne pouvant estre sans vous? Où pourrois-je aller; au delà du Ciel? Je ne suis pas maintenant au centre de la Terre, & toutefois vous y estes déja: *Car encore bien que je decendisse aux Enfers, vous y estes present.* Je ne serois donc pas esloigné de vous, mon Dieu, puisque je ne serois point du tout, si vous n'estiez en moy; ou bien, ie ne serois pas, si je n'estois en vous, *De qui, par qui, & pour qui toutes les Creatures sont.* Il est ainsi mon Seigneur, il est ainsi. Où est-ce donc que ie vous appelle estant en moy; & d'où viendrez-vous en moy estant en vous? A

CHAP. II.

quelle extremité du monde, au dessus du Ciel, & au dessous de la Terre me pourrois-je retirer, afin que mon Dieu, qui a dit, *Je remplis le Ciel & la Terre*, vint en moy.

Dieu remplit toutes ses Creatures.

CHAP. III. LE Ciel & la Terre vous enferment-ils, parce que vous les remplissez ? ou bien reste-t'il quelque chose de vous aprés les avoir remplis, puisque vous n'en estes pas content ? Et où répandez-vous ce qui reste de vostre Essence, aprés que ces deux grands globes en sont pleins ? Peut-estre que vous qui comprenez toutes choses, puis qu'en les contenant vous les remplissez, avez besoin de quelque chose pour estre compris. Les vaisseaux qui sont remplis de vôtre Estre divin, ne vous donnent point de consistence, dautant que si on les brise, vous n'estes pas sujet à vous répandre. Et quand vous épanchez vostre substance sur nous, vous ne vous écoulez pas, mais vous ramassez la nostre, qui se perd & se dissipe. Mais voiçy une étrange merveille, vous qui remplissez tout, vous le remplissez de vous tout! Possible que les Estres ne pouvans contenir toute vostre divine Nature, en retiennent tous & tout à la fois une mesme partie? Ou bien peut-estre chacun d'eux selon la difference de leur capacité, en comprend une diverse, les plus grands une plus grande, & les moindre une plus petite ? Il faudroit donc

accorder le plus & le moins en vous; N'est-ce point aussi que vous estes tout par tout, mais que rien ne vous contient tout ?

Dieu communique ses biens sans les diminuer.

CHAP. IV.

QUi estes-vous donc, mon Dieu, qui estes-vous, sinon le Dieu Seigneur de toutes choses ? *Car qui seroit Maistre, que le grand Maistre, & Dieu que nostre Dieu ?* O tres-grand, tres-bon, tres-puissant, tres-misericordieux, tres-juste, tres-caché, & tres-present à tout; tres-beau, tres-fort, constant, incomprehensible, immuable, changeant toutes choses, jamais nouveau, jamais ancien. C'est vous qui maintenez vos creatures en vigueur, & qui consumez sourdement de vieillesse les orgueilleux de la Terre. Vous estes dans l'action sans relâche, & dans le repos sans mouvement, toûjours actif & tranquille, amassant sans necessité, répandant sans division, remplissant les estres de vostre Essence, les soûtenant de vostre appuy, les protegeant de vos soins; produisant leurs Natures, entretenant leurs vies, & achevant leur perfection. Vous cherchez, quoy que rien ne vous manque, vous aimez sans passion: vous estes jaloux de ce que vous possedez avec asseurance. Vous vous repentez sans déplaisir: vous vous fâchez sans inquietude: vous changez vos ouvrages sans changer vos conseils: vous amas-

ſez tout ce que vous trouvez, & ne perdez rien de ce que vous poſſedez. Jamais vous n'eſtes pauvre, quoy que vous ſoyez toûjours ardent au gain; jamais avare, & vous exigez des uſures de tout le Monde. On vous donne au delà de ce que vous demandez, pour vous rendre redevable. Mais qui joüit d'un ſeul biẽ, qui ne ſoit de voſtre d'omaine? Vous payez les debtes, ſans les avoir faites: vous communiquez vos biens ſans les perdre. Et que diſons-nous, mon Dieu, mon unique vie, mes ſaintes & cheres delices, que diſons-nous en tout cela, qui ſoit avantageux à voſtre gloire? Et qui dit quelque choſe de vous, & quand il parle? Malheur toutefois à ceux qui ſe taiſent de vos loüanges, puis que les plus grands cauſeurs ne ſont que des muets, s'ils ne parlent de vous

Il demande l'amour de Dieu, & le pardon de ſes fautes.

CHAP. V.

QUi me fera cette faveur, que je repoſe entierement en vous? A qui auray-je l'obligation de vous avoir ouvert mon cœur, afin que vous en oſtiez la ſouvenante de mes crimes, par l'infuſion ſacrée de voſtre amour, & que quittant tout autre choſe, j'embraſſe mon unique bien? Quel rang tenez-vous auprés de moy? ouvrez ma bouche & faites que je parle. En quelle conſideration ſuis-je auprés de vous, pour

m'imposer cette douce Loy de vous aimer, & mesme de mediter de rigoureux supplices à mes revoltes, si je manque à ce juste devoir? Helas! est-ce un petit desastre de ne vous pas aimer? Mon Dieu, mon Seigneur, je vous conjure par toutes vos bontez, de m'apprendre ce que vous m'estes: *Dites à mon ame, je suis ton salut.* Mais dites-le si haut que je l'entende. Voila les oreilles de mon cœur que je vous presente, ouvrez-les, & dites à mon ame: *Je suis ton salut.* Je suivray cette voix, & je vous atteindray. Ne me cachez point vostre visage, que je meure de peur de mourir, & que je perde ma lumiere, pourveu que je voye cette divine face. La demeure de mon ame est estroite à l'immensité de vostre estre, estendez sa capacité jusques à vous pouvoir comprendre. Elle est en mauvais estat, prenez-en le soin; elle n'a que des ruines, mettez-y la main. Elle a des defauts qui peuvent offencer vos yeux, je l'avouë & ne le puis ignorer: mais qui les obligera; ou à quel autre qu'à vous dois-je adresser cette priere? *Seigneur essuyez vous mesme mes taches secrettes, & pardonnez les fautes estrangeres à vostre serviteur. Ie ne prends ma confiance que de vostre bonté, c'est pourquoy j'y ay mon recours.* Vous le sçavez Seigneur, n'est-il pas vray: *que je me suis accusé moy-mesme de mes crimes, & que vous m'avés pardõné la malice de mon cœur? Je n'entre point en jugement avec vous, qui estes la verité*, moy qui ne suis

que m'enſonge, je ne me veux pas flatter: *de peur que mon iniquité ne me trompe.* Je ne diſpute donc pas de mon innocence avec voſtre juſtice, parce que *ſi vous examinez toutes les fautes des hommes à la rigueur, mon Dieu, mon Dieu, qui aura gain de cauſe?*

Dieu eſt le ſeul principe de tout bien.

CHAP. VI. O Voy que je ne ſois que cendre & que pouſſiere, permettez-moy neanmoins d'implorer voſtre clemence: ſouffrez que je parle, puis que c'eſt à voſtre aimable bonté que je m'adreſſe, & non pas à quelque mocqueur inſolent. Peut-eſtre vous rirez vous de ma ſimplicité, mais auſſi aurez-vous compaſſion de ma miſere. Que pretens-je autre choſe, mon Dieu, ſinon que je ne ſçay d'où je ſuis venu en cette mourante vie, ou à plus veritablement parler, en cette vivante mort. En ſuite voſtre bonté m'eſleva comme je l'ay appris de mes pere & mere, de qui, & en qui, dans le temps, vous avez compoſé les membres de ma chair, car pour moy je ne m'en ſouviens pas. Je trouvay donc entrant au monde, les douceurs du laict: il eſt vray, que ny ma mere, ny ma nourrice n'enfloient pas elles-meſmes leurs mamelles de cette charmante liqueur que j'en tirois. C'eſtoit vous qui me la communiquiez par leur entremiſe, ſuivant l'ordre & la diſpoſition que voſtre Providence a ſagemẽt eſtably dans la nature, & ſelon la me-

ſure ce vos liberalitez infinies. C'eſt auſſi vous qui faiſiez qu'on me refuſoit ce que vous leur donniez, pour me donner: dautant qu'elles me ménageoient avec diſcretion, ce que vous leur departiez en abondance. Et ainſi le bien qui me venoit de vous par elles, m'eſtoit conjointement agreable & utile. Je dis que ce bien venoit de vous, parce que tous les biẽs n'ont point d'autres ſource que voſtre bonté, & que mon ſalut ne reconnoiſt point d'autre principe que vos miſericordes. Verité que j'ay appriſe de vous-meſme, par la voix de tout ce qui eſt dedans & dehors de moy: car pour lors, toute ma ſcience eſtoit de teter, de jouyr de ces innocens plaiſirs, que je ſuçois de la mamelle, & de pleurer le ſentiment de mes petits maux, ſi quelcu'un m'en faiſoit. Apres je commençay de rire, premierement lors que je dormois, & puis apres eſtant éveillé: au moins me l'a-t-on dit, ce que j'ay crû ſans peine, ayant l'experience des autres Enfans ſur ce rapport; autrement je ne pourrois m'en ſouvenir. Et voila que peu à peu je commençay à me ſentir & me connoiſtre, alors je t'âchois de monſtrer mes deſirs à ceux qui les devoient accomplir, ce qui m'eſtoit impoſſible, dautant qu'ils eſtoient au dedans de moy & eux au dehors; ne pouvant donner entrée dans mon ame à pas un de leurs ſens. Je demandois donc mes bras & mes pieds, m'efforçant de faire comprendre mes volontez, par tous les ſignes que je pouvois

former de ma pensée. Et quand on ne faisoit pas ce que je desirois, ou à raison qu'on ne penetroit pas dans mes petites humeurs, ou de peur de m'accorder des choses, qui m'eussent esté contraires, je me mettois en colere, non seulement contre mes serviteurs, mais encore contre ceux à qui je n'avois point de droit de commander: & ainsi mes larmes me vẽgeoient de leur desobeïssance. J'ay compris que j'avois fait tout cela voyant les autres Enfans, qui m'ont plus donné de connoissance de ce qu'ils ignoroient par leurs actions, & que ceux qui m'élevoient par leur entretien. Et voila que mon enfance est évanoüie & comme morte, & neanmoins je respire. Pour vous, mon Seigneur, qui vivez toûjours, & de qui jamais rien ne meurt, vous estes & serez toûjours le mesme, parce que vous estes devant la naissance des temps, & de tout ce qu'on sçauroit penser au delà du temps, mais bien plus, parce que vous esttes le Dieu & le Seigneur de tout ce que vous avez creé. Aussi est-ce dans vostre essence que les causes de tous les Estres muables sont sans bransle ny mouvement, & que le principe de tout ce qui se change par de continuelles vicissitudes, demeure ferme & arresté sur l'immobilité de vostre Nature. Aussi est-ce dans vous, que toutes les Creatures privées de raison & sujettes au temps, ont une vivante, raisonnable & eternelle idée de ce qu'elles sont dans le temps. Apprenez-moy, vous

qui estes mon Maistre, à moy qui suis vostre serviteur, vous qui estes bon, à moy qui suis miserable, si mon enfant a suivy quelqu'autre âge déja passé, ou bien si elle m'a tenu compagnie dans le ventre de ma mere? On m'a dit je ne sçay quoy de ces premieres années de ma vie, & puis j'ay veu & oüy des femmes enceintes sur ce qui leur arrive, pendant leur grossesse. Quoy mes chastes delices, mon Dieu, mesme devant cet âge, estois-je en quelque lieu, ou quelque chose? ny pere, ny mere ne me peut instruire de ces secrets, je n'ay ny l'experience des autres, ny ma memoire là dessus. Possible vous mocquez-vous de ma simplicité? si est-ce pourtant que vous me commandez de vous reconnoistre & de vous loüer de ce que je comprens. Je m'avouë vostre redevable, Seigneur du Ciel & de la Terre, quoy que je ne connoisse pas toutes mes debtes. Ie rends graces, pour mon enfance, & dont cette autre partie de ma vie, qui m'est cachée, & dont la connoissance ne nous vient que des conjectures que nous tirons d'autruy, & du rapport de nos Meres. J'estois, & je vivois déja alors, & mesme à la sortie de mon enfance, je commençois d'inventer les moyens de me faire entendre. De qui cet animal tien-t'il sa naissance, sinon de vous, mon Seigneur? Ce peut-il faire qu'une Creature soit la production de soy-mesme? Ou bien peut-estre y a-t-il une autre source, d'où l'Estre & la

vie dérivent en nous? N'y a-t'il point quelque autre principe de nostre naissance que vous, en qui estre & vivre ne sont pas deux chose, parce que l'Estre souverain & la vie souveraine ne sont rien que vous-mesme? Vous estes infiny, & vous ne changez jamais, dautant que le jour present ne passe point pour vous, quoy qu'à proprement parler, il se passe dans vous; parce que cela, comme tout autre chose, se trouve en vostre Nature. Car aucune chose n'auroit passage du rien à l'Estre, si vostre divine Essence ne la contenoit. *Et puis que vos années ne finiront point*, vos années n'est-ce point ce jourd'huy? Et combien de nos jours, & de ceux de nos Peres se sont-ils déja perdus en ce jour de vostre eternité, duquel ils ont pris & prendrôt leur existence & leur mesure. Pour vous, vous estes toûjours le mesme: & tout ce qui doit estre demain & au delà, tout ce qui passa hier & auparavant, c'est ce que vous faites, ce que vous ferez, & ce que vous avez fait aujourd'huy. Que m'importe-t'il si ce que je dis n'est pas de l'intelligence de quelqu'un? qu'il s'en réjoüisse, & que ravy en admiration il dise: Qu'est-cecy: Ouy que dans son ignorance mesme, il se réjoüisse, aimant mieux, ne trouvant pas le secret de vos mysteres, trouver l'objet de ses desirs, que trouvant de l'éclaicissement à ses douceurs, ne point trouver de motif à son amour.

L'enfance est sujette au peché.

MOn Dieu écoutez ma voix: malheur aux injustices des hommes: voilà le discours que vous attendez de l'homme pour luy pardonner ses crimes, parce qu'il est l'ouvrage de vos mains, & non pas le peché, qui est en luy. Qui me fera souvenir de toutes les fautes de mon enfance, *d'autant que personne n'est exempte de peché devant vos yeux, non pas mesme l'enfant qui n'a qu'un jour de vie sur la Terre.* Ne sera-ce point cette petite Creature, en qui je voy l'image de ces premieres actions, dont je n'ay point de souvenance? Quelle estoit donc la matiere de mes pechez pour lors? Peut-estre que j'offençois Dieu, parce que je desirois la mamelle avec trop d'empressement & de larmes. Il n'y a point de doute que si je cherchois à cette heure avec la mesme ardeur, non pas le laict, mais les viandes convenables à mon âge, que je serois digne de mocquerie & de censure. Je faisois donc des choses, qui meritoient du blasme, mais estant incapable de correction, ny la coustume, ny la raison, qui souffent ces petits crimes aux Enfans, ne permettoient pas qu'on m'en fist aucun reproche. Aussi voit-on que l'âge corrige ces defauts. Et pour moy je n'ay jamais marqué, que ceux qui nettoyent le grain, jettent le bon avec le mauvais. Partant je desirerois bien maintenant sçavoir CHAP. VII.

si les Enfans ne peschent point de demander en pleurant, ce qu'on ne leur peut accorder sans leur nuire, leur est-il pardonnable de se dépiter non seulement contre leurs valets, mais encore contre leurs parens & contre des personnes graves & libres, jusques à s'efforcer de les frapper, parce qu'on n'écoute pas leurs petites volontez? Certes, ce n'est pas leur courage qui est innocent, mais l'impuissance de leurs bras. De moy j'ay veu un enfant qui ne pouvoit encore former une parole, & qui neanmoins regardoit d'un visage plein de colere & d'envie, vn petit garçon de mesme âge qui tenoit sa nourrice. Qui ne sçait cela? Il est vray que les meres & les nourrices se vantent d'oster ces jalousies par certaines receptes. Mais quoy! peut-on excuser de malice un enfant, lequel ayant plus qu'il ne luy faut, ne sçauroit souffrir que celuy qui en a besoin, & qui n'est capable d'aucune autre nourriture, profite de son abondance? On ne punit pas pourtant ces fautes, non pour estre trop petites, mais pour estre trop communes, & parce qu'elles se corrigent avec le temps: ce qui paroist en ce que nous ne supporterions pas les mesmes defauts, en ceux qui sont plus avancez en âge. Vous donc, mon Dieu, mon Seigneur, vous qui donnez l'ame & le corps à l'enfant, qui le perfectionnez de tant d'organes, qui composez ses membres, qui estudiez la beauté de son visage, & qui pour le

maintenir dans l'estre, qu'il tient de vos liberalitez, luy communiquez toutes les puissances dont une nature vivante & animée se peut aider à sa conversation. Vous dis-je, qui avez fait cela, vous voulez que je le confesse, & *que je chante des cantiques de loüanges à vostre grand Nom*, parce que vous estes le Dieu tout-puissant & tout bon, quand bien vous ne m'auriez donnez que la vie, ce que personne ne peut, que vous, qui estes la juste regle & le beau principe des belles chose, que vous faites de vostre puissante main, & que vous gouvernez par vostre sage conduite. C'est donc cet âge, dont je ne me souviens pas, & que je ne connois pas sur le recit des autres, & par l'experience des Enfans, que j'ay honte de faire entrer dans le cours de ma vie. Car pour ce qui est de ces premiers années, elles me sont aussi inconnuës, que tout le temps que j'ay esté caché dans les flancs de ma mere. Que *si mesme j'ay esté conceu en peché*, & que ma mere m'ait nourry dans son ventre parmy les crimes: Où est ce mon Dieu (je vous prie de me répondre) où est-ce, & quand est-ce, que vostre serviteur a esté innocent? Mais je laisse le discours de ce premier âge, duquel j'ay aussi peu de profit de parler, que de moyen de m'en souvenir,

Description de l'Enfance.

CHAP. VIII.

DE l'enfance, ne suis je pas venu à l'âge puerile, ou plutost cet âge n'est-il point venu en moy, succedant à l'enfance? Quoy qu'à parler proprement, ce premier âge ne se soit pas retiré : où seroit-il allé ? Et neanmoins ces premieres parties de ma vie s'estoient évanouïs, parce que je n'étois plus cet enfant qui bagayoit, mais je commençois à former mes mots, & de cela je me souviens bien. En suitte j'ay remarqué de qu'elle façons j'ay apris à parler. D'autãt que je n'ay point eu de Maistres qui m'ayẽt instruit par ordre & avec methode, comme quand j'ay appris mon A, B, C. Moy méme me servant de cet esprit que vous m'avez donnez, je taschois d'exprimer mes desirs avec des gemissemens, des cris & des mouvemens de corps, afin qu'on m'obeist, Et quand il m'estoit impossible de les faire connoistre tous & à tous, je recueillois leurs paroles, observant à quoy ils portoient leurs gestes & le mouvement de leur corps, d'où je conjecturois que le mot qu'ils avoient dit estoit le nom de la chose, qu'ils avoient montrée de la main. Que ce fust leur intention de nommer cela, il m'estoit aisé de le comprendre de leurs gestes, comme de certaines paroles naturelles & communes à toutes les Nations, qui se forment du clin des yeux, de l'action des

autres membres & du ton de la voix, marquant l'inclination à desirer, avoir, rejetter, ou fuïr certaines choses. Ainsi peu à peu de l'usage de ces mots employez en diverses occurrence, j'apprenois les propres noms de chaque chose, & puis ayant accoûtumé ma bouche à les prononcer, je declarois les pensées de mon cœur. C'est ainsi que je m'entretenois, voila comme j'ay commencé de traiter avec mes Compagnons, & le moyen que j'ay tenu, pour me produire dans le grand Monde, toutefois je l'ay fait avec la dépendance de mes Parens, & sous la conduite des plus sages.

De l'aversion à l'étude & de l'amour du jeu qui est dans les enfans.

Chap. IX.

MOn Dieu, de combien de miséres & de tromperie ay-je fait l'experience en cet âge, où l'on ne m'avertissoit d'autre chose, que d'obeïr à mes Maistres, afin de me rendre honneste homme dans le Monde, & d'y acquerir cette science babillarde, qui se concilie l'estime des hommes, & qui sert à recueillir les biens do la Fortune: En apres on me mena aux Escoles, pour y apprendre les bonnes lettres, dont je ne comprenois ny le profit, ni le merite: que si j'étois paresseux à les apprendre par cœur, on ne mépargnoit pas les verges. Cette façon d'estudier avoit cours comme estant approuvée de la coustume de ceux qui avoient vécu devant nous,

& qui multiplians nostre travail, augmentoient nos peines. Ma premiere leçon, au rencontre de quelques-uns de vos fidelles serviteurs, fut d'apprendre que vous estiez une haute Majesté, qui pouviez, quoy que cachée à nos sens, ouyr & exaucer les desirs de nostre cœur. Et ainsi encore tout enfant je commençay de m'adresser à vous, comme à mon azyle, vous conjurant avec ferveur d'éloigner le foüet de moy. Et lors que vous ne m'accordiez pas l'effet de ma priere (*ce que vous faisiez pour mon bien*) les plus anciens, voire mesme mes Parens, qui ne me souhaittoient que du bien, se railloient de ces legeres playes, qui passoient alors en mon estime pour le plus grand & le plus redoutable de tous mes maux. Est-il quelque courage si constamẽt attaché au dessein de vous plaire, qu'il puisse par un pur amour, & non par une sourde insensibilité, tellemẽt mépriser les gesnes & la torture, dont la rigueur met toute l'Eglise en priere, qu'il se rie de ceux qui les exercent. De la mesme sorte que nos Parens se mocquoient de ces supplices que nos Maistres d'Escole nous faisoient souffrir. Nous n'avions pas moins d'apprehension des verges, & nous ne prions pas avec moins d'ardeur pour en éviter les coups; que l'on prie pour fuïr la question, sans toutefois que cela nous portast à lire ou à écrire avec la diligence qu'on desiroit de nous. Il est vray que je ne manquois ny d'esprit, ny de memoire, & que vostre bonté

m'en avoit suffisamment donné pour cet âge. Ma paresse venoit moins d'incapacité d'esprit que d'une extréme inclination au jeu, que nos Maistres entretenoient impunément en eux, & punissoient severement en nous. Mais quoy on qualifie les badineries des Anciens du nom d'affaires d'importance: que si les pauvres enfans tombent dans les mesmes fautes, ils sont rigoureusement punis de leurs Precepteurs, sans que personne ait pitié des Escoliers, ny de justice pour les maistres. Je ne croy pas qu'un Juge equitable approuve qu'on m'ait foüetté, pour aimer le jeu de la paulme, quoy qu'il m'empescha d'apprendre promptement les lettres, dont je me devois joüer en un âge plus avancé avec beaucoup plus de mesceance & de danger de mon salut. Et quel autre divertissement avoit ce rude Maistre, qui faisoit si bon conte de ma peau? Bien d'avantage, car si par fois il estoit mis à la raison dans la dispute par un autre Regent, quoy que ce fust en des matieres peu importantes, il écumoit bien d'autre sorte que moy, lors que mes parties me reüssissoient mal à la paulme.

Le jeu de la paulme luy fit mépriser les commandemens de ses Parens.

CHAP. X.

ET neantmoins mon Dieu, mon Seigneur, qui faites & disposez de tout (à la reserve des crimes) je pechois desobeïssât

à mes Parens, & à mes Maistres. Dautant que je pouvois loüablement user de ces sciences qu'on desiroit de moy, quelque mauvaise intention qu'ils pussent avoir. Ce n'estoit pas le choix de quelque chose de meilleur, mais l'amour du jeu qui me portoit à la desobeïssance, desirant avec passion de voir ces glorieuses victoires des combats publics, & d'oüir ces Fables, dont la curiosité m'ouvroit les yeux aux plus dangereux spectacles du Theatre. Et quoy que les Peres souhaitent de voir reüssir leurs enfans dans le succés de semblables exercices, ils ne laissent pas de souffrir qu'ils soient châtiez, s'ils les reconnoissent portez à ces passe-temps avec prejudice de l'étude, par lequel ils pretendent de les voir eux-mesmes capables de les representer. Seigneur, regardez toutes ses jeunesses avec des yeux de pitié, & nous delivrez, nous qui implorons déja vos misericordes; délivrez pareillement ceux qui ne vous reclamẽt pas encore, afin qu'ils s'adressent à vous, & que vous les sauviez.

Il differe son Baptême estant relevé de maladie.

CHAP. XI.

JE n'étois pas encore sorty de l'enfance, que j'avois déja oüy quelque chose de cette vie eternelle, qui nous a esté promise sur le merite de l'humilité profõde de nôtre Sauveur, qui a bien daigné s'abaisser

jusques à nostre superbe. Estant encore dans les flancs de ma mere, qui a toûjours esperé en vous, on prit dessein de marquer du Signe salutaire de vostre Croix, & d'assaisonner mon ame du sel de vôtre Baptême. Vous vîtes, mon Seigneur, estant tout petit, un jour que je fus pressé à mourir d'un violent mal d'estomac, avec combien d'instances je demanday ce Sacrement de vostre Fils, à ma propre mere, & à la mere commune des Fidelles, l'Eglise. Vous le vîtes, parce que dés lors vous preniez soin de moy. Ma mere qui desiroit plus passionnement mon salut, que ma vie, toute effrayée se mit en devoir de me faire recevoir le Baptême, en cas que je vinsse à mourir, car autrement son dessein estoit de le faire differer, ce qui arriva. La raison de ce delay fut, que mes fautes seroient plus lourdes aprés, que devant le Baptême. C'estoit ma creance & celle de toute nôtre famille, excepté de mon pere, qui n'eut pas pourtant le pouvoir de m'empécher de suivre l'exemple de ma bonne mere. Et parce qu'elle apportoit un grand soin, pour me renger au nombre de vos enfans, vous l'aidiez en cela à vaincre la resistance de son mary, à qui elle rendoit, par vostre commandement, toute sorte de sujection. Je desirerois bien de sçavoir, mõ Dieu, si toutefois vous le voulez ainsi: si ce retardement fut pour mon bien ou non, & si j'eus plus ou moins de retenuë à pecher qu'auparavant. Car j'entens qu'on dit pour l'or-



dinaire de ceux qui n'ont pas receu le Baptesme : Laissez, laissez-le faire, il n'est pas encore baptisé, & neanmoins en ce qui concerne la santé du corps, nous ne disons pas, laissez-le blesser, il n'est pas encore guery. Combien eust-il esté plus à propos de me procurer vostre grace au plutost, & par ce moyen de m'assurer vostre protection! Mais tout se fit pour le mieux; parce que cette sage mere connoissant les dangereuses tantations qui suivent la jeunesse, remit le tout à vostre Prudence, vous laissant le soin de me former quand & par qui vous le voudriez.

Dieu se servit de la contrainte avec laquelle on le portoit à l'estude pour chastier ses débauches.

CHAP. XII.

TOutefois dés l'âge puerile, qu'on n'apprehendoit pas à l'égale de l'adolescence, je n'aimois pas les lettres, & j'avois aversion de ceux qui m'y pressoient: on m'y pressoit pourtant, & ainsi on me faisoit du bien, sans que je fisse bien : dautant que je n'eusse jamais rien appris sans contrainte. Or personne ne fait bien contre son gré, quoy que ce qu'il fait, soit bon. Il est vray que ceux qui me hastoient à l'estude, ne faisoient pas bien aussi, mais vous me faisiez du bien par leur entremise. La raison de ce defaut est, qu'ils ne voyoient pas où je devois rapporter, ce qu'ils me contraignoient

d'apprendre, si ce n'est qu'ils dressoient mes travaux au dessein d'assouvir les desirs insatiables d'une infame gloire. *Mais vous à qui les cheveux de nostre teste sont contés*, vous vous serviez de leur erreur à mon avantage, & du mien, qui haïssoit les lettres pour mon chastiment ; ce que je meritois bien estant un grand pecheur, quoy que je ne fusse qu'un petit enfant. Et ainsi vous me faisiez du bien, par ceux qui me faisoient mal, & par moy mesme vous me faisiez justice de moy-mesme. Car il est ainsi, & vous l'avez ordonné, que toute affection dereglée fût le bourreau & le suplice de son propre sujet,

Quelle sorte d'estude luy agreoit davantage.

CHAP. XIII.

JE ne comprens pas encore d'où naissoit l'aversion que j'avois de la langue Grecque. Pour la Latine, je m'y sentois porté d'une affection extraordinaire, non pas à cette partie, que les premiers Maistres montrent aux Enfans, mais à cette autre dont les Grammairiens font profession. Car pour ce qui estoit de lire, d'écrire & de conter, je n'y trouvois pas moins de difficulté qu'au Grec. Et d'où pouvoit venir cela, que de mes pechez & de la vanité de ma vie ; Parce que, *je n'estois qu'une chair corrompue, & un esprit égaré & sans arrest.* Ce n'est pas qu'elles fussent de plus grand

prix, dautant que ces premieres lettres, qui m'apprenoient à lire les ouvrages d'autruy, ou à écrire les miens, avoient plus de certitude, que ces fables qui dans l'oubly de mes propres miseres, m'obligeoient à me souvenir des longs voyages d'un certain Enée, & à pleurer la mort de Didon, qui s'étoit tuée pour trop aimer; pendant que je demeurois les yeux secs, sur le sentiment de la mort que je souffrois par l'éloignement de vostre divine Majesté, qui est ma vie. Et qu'y a-t'il de plus miserable, qu'une personne qui soûpire la mort de Didon, arrivée par l'excés de l'amour qu'elle portoit à Enée, & qui n'étoit touchée d'aucun regret de mourir, à faute de vous aimer? Mon Dieu lumiere de mon cœur, viande interieure de mon ame, vertu toute divine, par qui nous sommes unis à vous, comme d'un nœud sacré de mariage, & qui vous coulez dans le secret le plus caché de mes pensées, je ne vous aimois pas, & par une lâche infidelité, je m'éloignois de vous. *Et de tous costez j'entendois cette voix; hola, hola, ce n'est pas ainsi qu'il faut faire, l'amitié de ce Monde est une fornication.* Neanmoins le Monde est si né au mal & si perdu, qu'il excite les hommes au vice, de telle sorte qu'on est honteux de n'estre pas infame. Et je ne ressentois pas ce malheur: mais bien la mort de Didon, qui s'étoit abandonnée au fer, & à la mort, me separant tandis de vous, pour m'unir à vos Creatures, allant de

de vanité en vanité, & de terre en terre. Que si l'on vouloit m'empescher cette lecture, je pleurois de n'avoir rien à pleurer. On croit que ces sottises sont une étude preferable à celuy à l'aide duquel j'ay appris à lire & à écrire. Mais, mon Dieu, que vôtre verité me fasse comprendre au dedans de mon ame, l'erreur de ce sentiment. Qu'elle me dit, il n'est pas ainsi, cette connoissance est beaucoup meilleure. De moy je consentiray bien plus volontiers d'oublier les Fables d'Enée, que de ne pouvoir écrire mes conceptions. Je sçay que les Maistres de l'Art tendent des voiles à l'entrée de leurs Escoles, pour insinuer le secret de leur science. Mais à dire le vray, ces rideaux ne marquent pas mieux leurs mysteres, que l'extravagance de la fable. Et que ceux que je ne crains pas, ne m'importunent point à cette heure, que je parle avec liberté à vostre Grandeur, & que je reconnois l'égarement de ma mauvaise conduite, pour suivre les adresses de la vôtre. Ouy, que ces Marchands de Grammaire ne m'importunent point; car si je leur demande s'il est vray qu'Enée soit autrefois venu à Carthage, comme Virgile l'écrit; les moins capables confesseront leur ignorance, & les sçavans le nieront absolument. Que si je m'informe avec quels caracteres on écrit le nom d'Enée, ceux qui sçavent écrire diront tous ce que les hommes en ont arresté. Que si je demande en outre lequel des deux on peut oublier avec moins

d'incommodité, ou l'écriture, ou ces feintes Poëtiques : qui ne voit, à moins que de s'ignorer soy-mesme, qu'on avoüera qu'il vaut bien mieux oublier ces grotesques d'imagination, que cette connoissance necessaire ? Je pechois donc lors que par un desir de l'agreable plûtost que de l'utile, je preferois le mensonge à la verité, ou à mieux parler, que je haïssois celle-cy, & aimois celuy-là. Il est vray que cette ordinaire redire de l'Arithmetique, un & un font deux, & deux & deux font quatre, m'estoit insupportable, & que la pensée d'un cheval de bois plein de soldats, l'embrasement de Troye, voire mesme l'ombre de Creuse, m'estoient un plus doux entretien.

Des Lettres Grecques & Latines.

CHAP. XIV.

D'Où venoit donc que je n'aimois pas les Lettres Grecques, qui neanmoins sont pleines de semblables inventions? Car Homere, qui est l'excellent Maistre des fables, & le plus agreable menteur de tous les Poëtes m'estoit importun lors de mon enfance. De moy j'estime que Virgile est de mesme goust aux enfans nez en Grece, quand on les contraint de l'étudier. Et de vray, je croy que la difficulté d'apprendre une langue étrangere, me rendoit le recit des plus douces histoires amer, dautant que je ne sçavois pas un mot de ce lan-

gage, & qu'on me pressoit avec des craintes, & à coups de foüet, à les apprendre. Pour le Latin, je l'avois pareillement ignoré estant petit; je l'appris pourtant de ma propre experience, sans crainte & sans peine, mesme parmy les caresses de mes nourrices, & les jeux de ceux qui m'approchoient en mon enfance. Je l'appris sans travail, & sans y estre forcé de personne, lors que mon cœur estoit pressé de donner à connoistre ses pensées: ce que je ne pouvois sans le secours de quelques paroles, que l'usage des hommes, plûtost que leur instruction, m'avoit enseignée. Et de là est aisé de comprendre qu'une loüable curiosité de sçavoir a plus de force pour nous porter aux Lettres, qu'une necessité craintive. Il est vray que dans la suite de l'âge vous corrigez bien nos apprehensions, leur donnant le courage de passer des frayeurs de la ferule jusques au desir du martyre. Ce qui se doit attribuer à la puissance de vos loix, qui sçavent, mêlant l'amer avec le doux, nous retirer du commerce dangereux des plaisirs à une souhaitable rigueur des tourmens.

Priere.

SEigneur, exaucez ma priere, & ne permettez pas que mon ame succombe sous la pesanteur de vos chastimens: faites-moy pareillement la faveur de ne cesser CHAP. XV.

jamais de publier vos misericordes, qui m'ont tiré de mes égaremens, soyez-moy plus doux à l'avenir que toutes ces fausses voluptez qui m'ont trompé. Que je vous aime fortement, & que je tienne vostre puissante main, à l'aide de laquelle je me garantisse de toutes sortes de tentations, jusques à la fin de ma vie. Accordez-moy cette grace, puisque vous estes mon Dieu & mon Maistre, que tout ce que j'ay appris de bon en mon enfance, tout ce que je dis, que je lis, que j'écris & que je conte, rende un humble hommage à vostre haute Majesté. Il est equitable, puisque vous me daigniez bien chastier, lors que j'employois mon temps à ces vanitez, & que vous m'avez pardonné l'excés du plaisir que j'en retirois. J'ay appris dans ces estudes inutiles beaucoup de paroles profitables; mais il seroit aisé, sans hazarder son salut pour un beau mot, de tirer la mesme connoissance de quelques bons Livres. Et cette voye auroit autant d'avantage & beaucoup moins de peril pour les Enfans.

Contre les Fables impudiques.

CHAP. XVI.

MAis malheur à toy, torrent funeste & dangereux de la coustume, qui pourra arrester ton cours? Jusques à quand ne te descheras-tu pas? jusques à quand entraisneras-tu les enfans d'Eve dans cette vaste & redoutable mer, dont ceux mesme

qui sont bien équippez de vaisseau, ne se tirent qu'à peine? N'est-ce pas cette belle science qui nous montre un Jupiter tonnant & adultere? & toutefois a parler avec verité, il ne sçauroit faire conjointement ces deux choses. Mais il faloit que l'homme eust dans un tonnerre feint l'exemple d'un adultere veritable. Et qui de Messieurs nos Maistres pourroit ouyr sans honte un de ses semblables crier de l'Escole, *Homere inventoit ces choses, attribuant les passions humaines aux Dieux.* Il vaudroit bien mieux qu'il eust donné les perfections divines aux hommes. Mais on touche la verité de plus prés, de dire qu'il feignoit ces fables, transportant les qualitez d'un Dieu à un homme méchant; de peur que les crimes ne parussent ce qu'ils sont, & afin que celuy qui en seroit coupable, semblast plûtost avoir imité les Dieux immortels que des hommes corrompus. Et neanmoins, ô fleuve d'Enfer, on embarque les Enfans des hommes sur le courant de tes flots avec ces belles merceries, afin de les faire riches de ce butin. Et l'on croit avoir fait merveille, si ces rares pieces se representent au milieu des places publiques, à la veuë des Loix, qui decernent de grandes recompenses aux Maistres de ces hôteux spectacles, qui n'en devroient attendre que des Supplices. Et puis frappant sur le marbre de tes theatres, tu crie: Voila d'où l'on tire les fleurs du langage, voilà où l'on apprend l'éloquence & ces

paroles de Magie, qui ſont neceſſaires pour ſuſpendre les ſens, perſuader les eſprits, & pour exprimer les plus rares penſées. Quoy donc, ne ſçaurions-nous pas ces mots : *la pluye d'or, le ſein, le fard, les voûtes du Ciel*, & tout plein d'autres ſemblables, ſi Terence ne produiſoit un jeune débauché, qui ſe propoſoit un Dieu pour exemple d'impudicité, en voyant un tableau qui repreſentoit, *comme Jupiter coula autrefois une pluye d'or dans le giron de Danaé, qui fut l'artifice de ſa tromperie?* Et je vous prie, conſiderez que ce fripon s'excite à l'impudence, comme s'il avoit là-deſſus l'inſtruction d'une Divinité. *Quoy donc, moy qui ne ſuis qu'un petit homme de terre, j'aurois honte de faire ce que je voy faire à cette redoutable Majeſté, qui fait trembler le Ciel de l'éclat de ſes foudres : ouy da je l'ay fait, & tres-volontiers*. Non, non, les paroles ne s'apprennent pas mieux avec ces impuretez, mais ces impuretez ſe pratiquent avec plus d'aſſeurance ſur l'inſtruction de ces fables. Je n'accuſe point les mots, qui ſont des vaſes precieux & innocens; mais bien le vin de l'erreur qu'on nous preſentoit dedans; & ſi nous ne beuvions, on nous foüettoit, ſans qu'il nous fuſt permis d'en appeller à un Juge ſobre. Et toutefois, mon Dieu, en la preſence duquel je fais franchement cette confeſſion, j'apprenois ces ſottiſes avec inclination, & m'y plaiſois extrémement:

à raison de quoy on m'appelloit un enfant de bonne esperance.

La façon d'exercer les enfans à reciter & tourner les Vers en Prose.

CHAP. XVII.

SOuffrez, mon Dieu, que je dise quelque chose de ce bon esprit que vous m'aviez donné, & que j'apprenne à la posterité en quelles folies je l'exerçois. On me proposoit un dessein assez fâcheux, m'y excitant par l'attrait de quelque loüange, & la honte du blâme, ou par la crainte des verges; & c'estoit de reciter le discours de Junon piquée de depit & de colere, de ce qu'elle ne pouvoit empescher le Roy des Troyens de prendre terre en Italie: ce que je sçavois bien n'estre jamais arrivé. Mais on nous contraignoit de suivre les feintes de la Poësie, & de dire en Prose ce qu'elle exprimoit en Vers. Et celuy-là meritoit plus d'approbation, qui avec des paroles plus choisies exprimoit plus naïvement les passions de colere ou de tristesse de ceux que la fable representoit. A quoy me servoit, mon Dieu, ma douce vie? A quoy me servoit d'emporter l'estime des Maistres par dessus mes condisciples? Ces vains applaudissemens des hommes, estoit-ce autre chose qu'un peu de vent & de fumée? & n'y avoit-il point d'autre sujet pour y employer ma langue & mon esprit? Vos loüanges, mon Dieu, vos

loüanges ne pouvoient-elles dresser mon cœur vers le Ciel, comme un verdoyant rameau, sans le laisser traisner en terre, exposé en proye aux infames corbeaux de l'Enfer : Parce qu'il est certain qu'on ne sacrifie pas d'une seule façon aux Anges revoltez.

Les hommes ont plus de soin d'observer les preceptes de la Grammaire, que les maximes de l'Evangile.

CHAP. XVIII

QUelle merveille, que je me laissasse emporter à ces vanitez, & que je m'éloignasse de vous, mon Dieu: veu qu'on me proposoit l'exemple de ceux qu'on reprenoit severement, s'ils eussent raconté leurs plus innocentes actions avec un solecisme, & qui recevoient des applaudissemens excessifs, lors qu'ils exprimoient nettement leurs plus sales débauches ? Vous voyez cela, Seigneur, & vous vous taisez, *patient, tres-misericordieux, & veritable*. Peut-estre que vous vous tairez toûjours, & que vous ne dégagerez pas de ce profond abysme une ame qui vous cherche, & qui soûpire aprés vos douceurs, & de qui le cœur vous crie continuellement : *J'ay desiré vostre face, Seigneur, je la desire toûjours*. Je m'étois retiré de vous par mes affections pleines d'ombres & de tenebres, sans toutefois m'écarter bien loin de vostre presence. Dautant que ce n'est pas avec le mouvement des

pieds, ou par l'intervalle des lieux qu'on s'éloigne, ou qu'on s'approche de vous. Ce Cadet qui dissipa en une region étrangere ce que vous luy aviez donné à son départ, n'avoit pris ny la poste, ny le carosse pour y aller. Il ne s'estoit pas aussi mis sur mer, ny n'avoit pas attaché des aisles à son dos pour voler parmy l'air, ny hasté ses pieds pour marcher sur terre. Pere debonnaire de luy avoir fait part de vos biens à sa sortie, mais beaucoup plus aimable quand vous ne les luy refusez pas à son retour. C'est donc par des affections lascives, que nous appellons noires & obscures, qu'on s'éloigne de vostre face. Mon Seigneur & mon Dieu, considerez, mais avec vostre patience ordinaire, considerez avec quel soin les hommes gardent ces regles de Grammaire, que les premiers Maistres du langage leur ont laissées; & de quels mépris ils traitent les veritables maximes de salut que vous-mesme leur avez données. De telle sorte, mon Dieu, que si quelqu'un de ceux qui se picquent de bien dire, écrit Omme sans se servir de l'aspiration, il déplaist davantage aux autres, que s'il haïssoit un homme, luy-mesme l'estant. Comme si une creature doüée d'intelligence avoit un plus dangereux ennemy que la haine qu'elle conçoit contre son semblable, & qu'elle luy fist davantage de mal en le persecutant, qu'à son propre cœur, en concevant de cruelles pensées contre sa vie. Et neanmoins c'est une loy interieure de

conſcience, & non pas une inſtruction de ſimple Morale ; qu'on ne doit pas faire à autruy ce qu'on ne voudroit pas en ſouffrir. Sur quoy il faut que j'avouë que par un juſte jugement vous répandez ordinairement du haut du Ciel où vous eſtes caché, des aveuglemens qui ſervent de ſupplices à ceux qui ont des affections déreglées. Et toutefois nous voyons qu'un bien-diſant en la preſence du Juge, devant lequel il tâche de perdre ſon ennemy, apporte un ſoin nompareil à ne pas prononcer, entre les Ommes, au lieu de dire, entre les Hommes. Et ainſi l'aveuglement de la haine luy fait mépriſer de faire mourir ſon frere, & luy laiſſe davantage de crainte d'oſter la premiere Lettre à une ſyllabe, que la teſte à un de ſes ſemblables.

Il ſe confeſſe d'avoir eſté plus ſoigneux d'éviter les incongruitez du langage, que les defauts des mœurs.

CHAP. XIX.

VOila le beau train de vie que j'avois pris dés mon enfance, & l'exercice où j'eſtois engagé, évitant plus ſoigneuſement de prononcer un mot barbare, que de porter envie à ceux qui ne tomboient pas dans les meſmes fautes de langage que moy. Car pour ne rien diſſimuler, je vous avouë, mon Dieu, que je croyois alors que la complaiſance de ceux qui me

loüoient, fust le plus excellent fruit d'une bonne vie. La cause de cette erreur estoit que je n'appercevois pas en quel abysme j'estois tombé, ayant perdu vos bonnes graces. Et qui estoit pour lors plus malicieux que moy, puisque je trompois par une infinité de mensonges mon Pedagogue, mes Maistres & mes parens : poussé de la seule affection du jeu & du desir de voir & imiter des spectacles aussi pleins de peine que de vanité ? J'ay pareillement pris beaucoup de provisions du garde-manger & de la table de mes parens : ou bien par gourmandise, ou bien pour donner à mes compagnons, qui me vendoient pour des friponneries les jeux qu'ils m'enseignoient avec plaisir. J'ay mesme, par un vain desir d'excellence, recherché de vaincre en ces exercices. Que s'il arrivoit que je manquasse, il n'y avoit rien pour quoy j'eusse tant d'aversion que d'estre repris, me donnant neanmoins la liberté de censurer les autres severement : & si on me reprenoit, j'aimois mieux battre mes compagnons que de reconnoistre mes fautes. Doit-on appeller cela une innocence d'enfant ? Nenny vrayment, mon Dieu, nenny, puisque ces mesmes vices qu'on foüette dans le College, pendant qu'on s'amuse à joüer aux noix, & qu'on se divertit aprés les passereaux, se coulent à mesure qu'on devient grand, dans les mœurs des Seigneurs, des Roys & des Puissans de la

que toutes ces belles parties sont bonnes, & qu'elles ne sont pas des choses separées de moy, qui ne sçaurois estre principe de moy-mesme. Donc celuy qui m'a fait est bon, & mon souverain bien, c'est à luy seul que je rends graces de toutes les qualitez que je possedois dés mon enfance. Et partant j'avouë que j'ay failly en ce que je me suis autrefois cherché parmy ses creatures, me figurant y pouvoir trouver de solides plaisirs, de souhaitables grandeurs, & de belles connoissances. D'où il est arrivé que je suis tombé dans de grandes erreurs, que j'ay souffert de sensibles douleurs & d'insupportables confusions. Je vous remercie, mes cheres delices, ma gloire & mon unique support, de vos bien-faits, mais conservez-m'en la jouyssance. M'accordant cette faveur, vous me conserverez & les mesmes bien-faits dont vous m'avez prévenu, croistront & s'acheveront en moy : je seray avec vous, parce que c'est de vous que je tiens l'estre.



Il commence de parler des vices de la Jeunesse.

LIVRE SECOND.

CHAP. I.

IE me veux pareillement ſouvenir de mes débauches paſſées, & des ordures qui ont ſoüillé ma jeuneſſe ; non pas que je les aime, mais afin que je vous aime, mon Dieu. C'eſt le deſir de me rendre agreable à voſtre Majeſté, qui me donne ce deſſein, à ce que repaſſant dans ma memoire les miſeres de mes jeunes années, l'amertume de mes regrets vous rende plus doux à mon ame, vous qui eſtes ma veritable douceur, douceur bienheureuſe & aſſurée, douceur qui me ralliez en moy-meſme, retirant mon cœur, qui eſtoit comme diviſé par morceaux, tandis que de l'unité de voſtre Eſtre il ſe répandoit dans la multiplicité des creatures. Car il eſt vray que j'ay autrefois deſiré avec beaucoup d'empreſſement de me raſſaſier des plaiſirs des ſens, & que je me ſuis abandonné à tout plein de mauvaiſes amours. De ſorte que toute ma beauté s'eſt flaitrie, & que mon cœur s'eſt pourry devant vos yeux, ayant tâché de plaire à ceux des hommes.

Il s'accuse des impuretez de sa jeunesse.

CHAP. II.

ET à quoy prenois-je plaisir, qu'à aimer & estre aimé ? mon affection pourtant ne s'arrestoit pas dans les termes de la vraye amitié, qui ne s'attache qu'aux Esprits. Mais les nuages qui s'élevoient d'une chaire toute pourrie d'impureté, & de l'ardeur de l'âge, obscurcissoient mon cœur de telle sorte, que je ne discernois pas les attraits d'une innocente affection, des impostures d'une infame amour. La concupiscence & l'âge s'estant rendus maistres de ma raison, me traînoient dans les precipices du vice, & me plongeoient dans des torrens d'ordure. Pendant cette honteuse pratique vostre colere s'estoit irritée contre moy, sans que je m'en apperceusse. J'estois devenu sourd au bruit de cette chaisne de chair, qui me trainoit captif ; & je m'éloignois toûjours de plus en plus de vous, & vous le souffriez ! J'estois agité, je m'écoulois ; & tout brûlant d'impureté, je m'épanchois comme à gros boüillons sur vos creatures, & vous vous taisiez ! O ma tardive joye, vous vous taisiez alors, & cependant j'errois à l'abandon parmy vos creatures, sans y rien trouver que des sujets de tristesse, & des semences de douleur. Qui eust pû en cét estat moderer mes inquietudes, & me faire tirer quelque avantage de ces beautez perissables ? Qui

eust pû arrester ces fades voluptez, jusques à me contraindre de m'engager dans les nopces, puis qu'on ne peut recueïllir aucune satisfaction de ces plaisirs, hors du dessein d'élever les enfans dans un legitime mariage, suivant le projet de ces divines Loix, qui en font un des Sacremens de vôtre Eglise, pour estre le remede de ces poignantes épines, qui nous restent de la desobeïssance d'Adam. Ce qui porte vos bontez à cette amoureuse condescendance, c'est que vous ne voulez pas tout à fait vous éloigner de nous, lors mesme que nous sommes éloignez de vous. Il est vray que j'avois oüy l'arrest que S. Paul a prononcé contre les mariez : *Ils auront des afflictions de la chair: pour moy je vous épargne.* Et puis : *Il est expedient à l'homme de ne point toucher de femme.* De plus : *Celuy qui n'est pas attahé aux obligations du Mariage, s'applique aux choses de Dieu, recherchant le secret de luy plaire : mais celuy qui est marié pense au Monde, & aux moyens de se rendre agreable à sa Compagne.* Je devois bien écouter ces paroles avec plus de soin, puisque la violence que je me fusse faite pour vivre chaste, ne m'eust rien moins merité qu'un Paradis plein de delices, & que le mépris des embrassemens profanes me mettoit dans les droits des vostres sacrez. Mais helas ! méprisant vos attraits, je me laissay emporter à ma concupiscence, sans me contenter de ces plaisirs que vostre bonté nous rend legi-

times. Cette infame liberté me couſte bon, parce que ſi j'ay tranſgreſſé vos Loix, je n'ay pas évité vos ſupplices. (Et qui de tous les hommes ſe pourroit ſouſtraire à voſtre Juſtice ?) Vous eſtiez toûjours auprés de moy, me frapant avec une douce ſeverité, pour me réveiller de mes aſſoupiſſemens, & voſtre ingenieuſe bonté détrempoit mes plus molles voluptez de fiel, afin de tourmenter mon cœur par le dégouſt du Monde, à l'innocente ſource des veritables plaiſirs. Leur recherche avoit beaucoup de difficultez pour un courage laſche, mais leur rencontre eſtoit tout à fait impoſſible hors de vous, *qui feignez de joindre la peine à vos commandemens, qui bleſſez pour guerir, & qui nous tuez, de peur que nous ne mourions.* Où eſtois-je, & de combien mes débauches me tenoient-elles éloigné des delices de voſtre maiſon, à l'âge de ſeize ans; lors que je donnay un empire abſolu ſur mes volontez à cette concupiſcence, que les Loix du Monde authoriſent, à la honte du genre humain, quoy que les voſtres la condamnent pour ſa peine ? Pendant ces deſordres, perſonne des miens ne prit le ſoin de relever mes cheutes par une honorable alliance, toute leur penſée eſtant de me faire bon Orateur plûtoſt qu'un homme de bien.

De ses voyages, & du dessein de ses parens.

CHAP. III.

CEtte mesme année, aprés mon retour de Madaure, où j'avois pris les premiers principes de l'Eloquence, je quittay mes estudes pour quelques semaines. Cependant on me preparoit un équipage pour Carthage, beaucoup plus proportionné à la grandeur du courage de mon pere qu'à celle de ses commoditez, qui n'estoient que d'un mediocre bourgeois de Tagaste. A qui fais-je le recit de ces choses ? Ce n'est pas à vous, mon Dieu, mais bien en vostre presence, à mes freres, dans les mains de qui ces lignes pourront tomber. Et à quelle fin? Pour apprendre à tous ceux qui les liront, de quel profond abysme il vous faut reclamer. Y a-t'il rien de plus prés de vos oreilles qu'un cœur penitent, & une foy vive? Or qui de tous ceux qui connoissoient mon pere, ne le loüoient point, de ce que pardessus ses forces il me fournissoit les necessitez d'un voyage qui alloit chercher la science si loin ? Pas un des Puissans de nostre Ville ne faisoit cette dépense pour l'instruction de ses enfans. Et neanmoins parmy tant de soins il oublioit celuy de m'élever en vostre crainte, ne se souciant pas que je fusse chaste, pourveu que je fusse disert, ou à parler plus proprement, desert, par le defaut de vostre culture, mon Dieu, qui estes tout seul le vray

& l'aimable Maiſtre du petit heritage de mon cœur. Quelques affaires domeſtiques m'ayant contraint à la ſeiziéme année de mon âge d'interrompre pour un temps mes eſtudes ; tandis que je demeurois avec mes parens, mes impuretez, comme des ronces, monterent par deſſus ma teſte, ſans qu'aucune main favorable priſt le ſoin de les arracher. Tant s'en faut, un jour mon pere m'ayant veu aux bains tout boüillant d'une vigoureuſe jeuneſſe, & dans les diſpoſitions de pouvoir eſtre marié, comme s'il euſt déja veu ſes petits fils, il le raconta tout plein de joye à ma mere. Mais cette joye eſtoit de celles qui font que le Monde ſe laiſſant aller à la pente de ſes mauvaiſes & corrompuës volontez, prefere par une oubliance criminelle, la creature au Createur. Vous aviez déja commencé un temple dans le cœur de ma bonne mere, & mis en ſon ame les fondemens d'un agreable ſejour. (Pour mon pere, il n'y avoit pas long-temps qu'il prenoit les premieres leçons de la Foy.) Elle treſſaillit donc d'une joye meſlée d'une amoureuſe crainte : & quoy que je ne fuſſe pas Chreſtien, elle apprehenda que je ne ſuiviſſe les chemins égarez de ceux qui vous tournent le dos. Helas ! oſerois-je le dire, mon Dieu, que vous vous taiſiez, lors que je m'éloignois de vous ? Ne faudroit-il pas eſtre ingrat pour penſer ſeulement que vous m'euſ-

ſiez oublié ? Et de qui venoient ces beaux enſeignemens que vous me couliez en l'oreille par la bouche de ma mere voſtre fidelle ſervante ? Rien pourtant de tous ſes bons diſcours ne faiſoit impreſſion dans mon ame. Il me ſouvient qu'elle m'avertiſſoit en particulier, avec une extréme ſollicitude, de ne me point abandonner au vice de la chair, & principalement de ne rien entreprendre ſur le lit d'autruy. Je prenois ces ſalutaires avis pour des maximes, ou à mieux dire, des ſcrupules de femme, auſquels j'euſſe eſté honteux de me rendre. Neanmoins c'eſtoit vous qui parliez par ſa bouche, quoy que je vous cruſſe muet : c'eſtoit vous qui m'inſpiriez, quoy que je ne viſſe qu'une femme : & ainſi le mépris que je faiſois de voſtre humble ſervante retomboit ſur voſtre adorable Majeſté. Dans cette ignorance, je courois avec tant d'aveuglement au mal, que me trouvant parmy ceux de mon âge, qui s'eſtimoient d'autant plus illuſtres qu'ils eſtoient vilains, j'avois honte d'avoir quelque retenuë en mes débauches. De ſorte que j'eſtois porté à mal faire, non ſeulement par l'attrait du plaiſir, mais encore par l'attente de la gloire. Hé qui merite du blaſme que le vice ? Toutefois pour aller au devant des reproches, je m'étudiois au mal, juſques-là que n'ayant pas des crimes qui me puſſent égaler aux autres, je feignois d'avoir fait ce que

je n'avois pas mesme pensé : de peur qu'on ne me crust autant indigne d'estime que je serois plein d'innocence, & que ma chasteté ne fust la cause de mon mépris. Voila les compagnons avec qui je courois les ruës de Babylone, me traisnant dans la fange, comme dans des odeurs agreables & des onguens precieux. Afin de m'y engager davantage, mon ennemy invisible me pressoit du pied sur la gorge, & me trompoit parce que je le voulois. Il y avoit déja longtemps que ma mere s'estoit retirée du milieu de cette infame Cité, dont les excés luy avoient toûjours déplu. Neantmoins pour m'obliger à la pratique de ce qu'elle m'avoit enseigné de la chasteté, elle proceda trop lentement à me trouver une femme, selon le conseil de mon pere, estimant mesme qu'il estoit dangereux de porter mes desirs au mariage, si on ne les y pouvoit entierement arrester. De plus, elle craignoit que l'attache d'une femme ne retinst ma fortune, & ruinast mes esperances ; non pas celles que cette bonne mere devoit avoir à l'avenir en vous ; mais bien de me voir habile homme, ce que l'un & l'autre de mes parens desiroient avec trop de passion. Mon pere, dautant qu'il ne pensoit jamais à vous, & continuellement à moy, fondant de belles imaginations sur mon esprit ; & ma mere, parce qu'elle ne croyoit pas que l'étude des lettres me deust servir d'empeschement, au contraire elle en at-

tendoit un puissant secours, pour me porter à vous. Voila les conjectures que je tire de la diversité de leur humeur. On me donna aussi trop de liberté de joüer, jusques à souffrir que mes affections passassent à la dissolution. Et pendant ce beau ménage, mon Dieu, il y avoit d'épaisses tenebres qui me cachoient la lumiere de vos veritez : *& mon iniquité se formoit comme d'une graisse abondante.*

Son larcin.

CHAP. IV. VEritablement vostre loy divine, aussi bien que cette autre naturelle, que la malice n'effacera jamais de nos cœurs, condamne le larcin : car encore bien que chaque chose ait de l'amour pour ce qui luy ressemble, qui de tous les larrons en souffre un autre? Ce vice est mesme si odieux, que le plus riche du monde ne permettroit pas que le plus indigent prist rien de ce qui luy appartient. Toutefois quelque injustice qu'il y ait à dérober, je voulus faire un vol, & je le fis, non par la contrainte de quelque besoin, mais par un dégoust de l'equité, & un excés de malice. On le peut aisément juger, puisque je dérobay, non pas ce que ie n'avois point du tout, mais ce que ie possedois en abondance, desirant de ioüir de la seule injustice de mon peché, sans m'arrester à sa matiere. Il y avoit un Poirier prés de

noſtre vigne, chargé de fruits qui n'eſtoient ny agreables à la veuë, ny ſavoureux au gouſt. Une nuit, aprés avoir fait nos rondes ordinaires parmy les ruës, nous nous en allâmes une troupe de fripons & moy, pour cueïllir ces poires ; ce que nous executâmes, en rapportant de grandes charges, pour donner aux Pourceaux. Que ſi nous fiſmes l'eſſai de quelqu'une de ces poires, ce fut ſeulement afin de faire ce qui nous eſtoit défendu. Mon Dieu, je vous ouvre ce cœur que vous avez par vos miſericordes retiré du profond de l'abyſme. Qu'il vous die s'il cherchoit autre choſe en ce larcin, que d'eſtre méchant de gayeté de cœur, & ſans profit ; & ſi rien fut cauſe de ma malice, que la malice même. A n'en point mentir, cette inclination eſtoit honteuſe ; neanmoins je l'ay cherie, j'ay ſouhaité ma perte, j'ay aimé mon peché, non pas ce peché materiel, ou le ſujet de mon offence, mais le crime de mon ame, je veux dire la complaiſance du mal, cherchant, non pas d'acquerir quelque choſe par l'infamie du crime, mais l'infamie meſme du crime par la priſe de quelque choſe.

Perſonne ne peche ſans ſujet.

CHAP. V.

IL eſt pourtant vray que les beaux corps, comme l'or & l'argent, ont un je ne ſçay quoy qui nous attire, & que

dans les attouchemens de la chair, & dans l'action des autres sens, il se trouve une certaine polissure & un rapport si conforme aux organes de leur puissance, que l'union de l'objet avec le sens ne se fait pas sans plaisir. Les honneurs & l'excellence du pouvoir ont pareillement leurs beautez, d'où naissent ces saillies qui nous portent à la vengeance. Si est-ce toutefois que pour acquerir le contentement, la gloire & la puissance, il ne faut pas sortir de chez vous, ny se retirer de la conduite de vos loix. La vie dont nous joüissons possede aussi ses charmes & ses plaisirs dans cette convenance & dans cette juste proportion qu'elle a avec toutes les belles choses d'icy-bas. Les nœuds qui devroient rendre l'amitié des hommes insupportable, la rendent douce, à raison que l'alliance des esprits soulage la servitude des corps. Toutes ces choses & autres semblables servent d'amorce au peché, lors que par une inclination dereglée nous vous quittons, mon Dieu, vous qui estes le souverain bien, pour adherer à vos creatures, qui n'en sont que des petites miettes & de foibles peintures. J'avouë que la joüissance de ces choses basses a quelque douceur, & qu'elle donne du contentement; mais certes il ne peut entrer en comparaison avec celuy que vous faites gouster à un cœur dont vous estes les cheres delices. Quand on demande donc la cause du peché, on ne croit pas que

que personne le puisse avoir commis, s'il n'y a esté attiré par le desir de posseder quelqu'un de ces biens, ou par la crainte de le perdre. Dautant que ces biens que nous appellons inferieurs, sont beaux & agreables; mais les rapportant au Souverain & Immortel, ils sont bas & rempans. Pour exemple, quelqu'un a tué un homme : pourquoy ? Il a aimé sa femme ou son heritage : il a cherché dans ce meurtre de quoy vivre, ou bien il a voulu se mettre à couvert de sa violence, ou se venger de ses injures. N'a-t'il point fait cét homicide pour le plaisir qu'il y a dans ce crime : qui le croira ? Car pour ce qu'on dit d'un homme lâche & inhumain, *qu'il estoit cruel & méchant à credit*, il n'est pas croyable, puis qu'on ajoûte qu'il se portoit à ces excez, *de peur que sa main ou son esprit ne pourrist dans une langueur trop oisive.* Mais encore pourquoy desiroit-il d'éviter la paresse par ce sanglant exercice? Afin que ce long usage de crimes luy preparast le chemin à la tyrannie, & à la possession des honneurs & de l'empire. Afin de se délivrer de la crainte des loix, que ses injustices luy faisoient apprehender, & des incommoditez de l'indigence que sa pauvreté luy faisoit sentir. Donc Catilina mesme n'a pas aimé les crimes, mais quelque autre chose qui le portoit à le commettre.

Tout ce qui nous pousse au mal sous l'apparence du bien, n'est veritable que dans Dieu.

CHAP. VI.

QUe pouvois-je donc aimer en toy, miserable que je suis, que pouvois-je aimer en toy, malheureux larcin que je fis de nuit à l'âge de seize ans? Tu n'avois rien de beau, estant un crime, voire mesme es-tu quelque chose pour m'addresser à toy? Ces poires que nous dérobâmes estoient belles, parce qu'elles estoient vos creatures, ô beau Createur de toutes choses! ô Dieu bon! Dieu souverain bien, bien mon vray & unique bien. Ces poires estoient belles, mais elles ne furent pas l'objet du desir de mon ame malicieuse, puisque j'en avois de beaucoup meilleures, & que je cueillis celles-là seulement afin de dérober. Aprés les avoir enlevées, tout le profit que j'en fis fut de les jetter aux pourceaux, ne goûtant rien de leur bonté que l'injustice de mon peché, dont la joüissance m'estoit douce. Que s'il est entré quelque morceau de ces fruits dans ma bouche, la malice luy servit de sucre. Et partant, mon Dieu, je cherchay ce qui estoit beau dans ce larcin, & je n'y trouvay pas mesme une legere apparence de beauté. Je ne parle point de celle qui éclate dans la justice ou la prudence, non plus de celle qui brille dans l'esprit de l'homme, sa memoire, ses sens, & dans tous les Estres qui vivent d'une vie vegetante.

Je n'y chercheray pas aussi ces qualitez qui rendent les Astres beaux & agreables, soit par la polisseure de leurs corps, soit par le rang de leur situation, ny ces graces mortes, qui donnent quelque sorte de lustre à la Terre, qui est toute coupée de rides, & à la Mer qui fourmille de monstres. Je ne parle non plus de ce masque & de cette ombre de beauté que l'imposture des sens nous fait voir dans les vices, qui tâchent tous de se parer. L'orgueil imite cette excellence qui vous releve au dessus de tous les Estres. L'ambition cherche les honneurs & la gloire, qui sont le meilleur titre des hommages que vous tirez de vos creatures. Nostre cruauté est le singe de vôtre Justice : qui doit-on craindre que vous, aux severitez duquel rien ne se peut cacher? Les mignardises des Amans veulent qu'on les estime ; est-il rien de plus doux que les caresses de vostre amour? Et peut-on aimer quelque chose plus utilement que vos veritables & eternelles beautez? La curiosité tâche de paroistre un loüable desir d'apprendre, la source des lumieres estant en vous. Il n'est pas jusques à la sottise qui veut qu'on la prenne pour simplicité, & qui ne se couvre du nom d'innocence : que sçauroit on imaginer de plus saint que vous, en qui la malice même des impies ne trouve rien à haïr? Quant à la paresse, elle affecte de passer pour un repos d'esprit, qui ne se trouve qu'en vous. La luxure pretend de se faire nommer

l'accomplissement de toute sorte de plaisirs, & où en est la plenitude, que dans vostre Essence divine? La prodigalité se farde des beaux traits de la magnificence, dont les loüables profusions ne viennent que de vos mains. L'avarice veut posseder beaucoup de choses, & elles sont toutes en vous par l'eminence de vostre nature. On ne peut douter que l'envie ne regarde la preferēce, quoy que cét avantage appartienne à vostre seule grandeur. La colere, qui nous porte aux desirs de la vengeance, n'est qu'une ombre de cette equitable rigueur dont vous chastiez la temerité des vices. La crainte fremissant au rencontre de ce qui choque son repos, & qui trouble ses amours, ne veut-elle pas estre asseurée? Et qui peut faire naistre des accidens qui vous traversent? Qui vous peut ravir ce que vous aimez? & où trouvera-t'on une ferme, constante & inalterable seureté, sinon dans vostre appuy? La tristesse se flaitrit des ennuis d'une perte, dont la convoitise faisoit ses delices, parce qu'elle pretendoit que comme vos biens sont inalienables, que personne ne luy peut aussi ravir les siens. Voila les adulteres de l'ame, quand elle s'éloigne de vous pour chercher des richesses, qu'elle ne rencontre jamais sans mélange, que lors qu'elle s'attache à vous. Ceux qui vous fuyent & qui se revoltent à vostre empire, ne vous imitent pas avec beaucoup de succez; toutefois leur fuite & leur rebellion prouvēt que vous estes le puissant Createur de toute la Nature, & qu'il est impossi-

ble de se separer entierement de vostre Majesté. Qu'ay-je donc aimé dans mon larcin, & en quoy ay-je mal imité mon Dieu? N'ay-je point voulu me délivrer de l'obligation de ses loix, par desobeïssance, ne le pouvant par autorité : afin au moins, sous la mine contrefaite d'une indépendence toute dégagée de servitude, que je puisse feindre, estant esclave, une liberté de faire impunément ce que je ne pouvois faire innocemment.

Il remercie Dieu des pechez qui luy ont esté pardonnez, & de ceux qu'il n'a pas faits.

VOicy ce fugitif qui s'estoit échappé de son Maistre, & qui n'a pris que l'ombre de ce qu'il poursuivoit. O corruption! ô prodige de vie! ô abysme de mort! Comme quoy ay-je pû entreprendre une chose deffenduë, seulement à cause de sa deffense? Quelles actiõs de graces pourrois-je rendre à ce bon Maistre, qui m'a si pleinement pardonné une si noire & si criminelle faute, que mesme il ne me reste aucune crainte de l'avoir faite? Je vous aimeray, mon Seigneur, je vous remerciray toute ma vie, & publieray par tout, que vous avez usé d'une misericorde infinie en mon endroit, oubliant tant de honteuses actions & d'abominables crimes. C'est à vostre bonté & misericorde que je défere la gloire d'avoir dissipé mes pechez, comme un amas de glace & de neige. Je reconnois pareillement comme un effet CHAP. VII.

moins si je me souviens bien de mes inclinations d'alors, je n'eusse pas entrepris tout seul cette affection, non sans doute. J'ay encore aimé en ce vol la compagnie de ceux à l'aide desquels je le fis. Je n'ay donc pas seulement aimé le larcin, tant s'en faut, je n'ay rien aimé que cela, puis qu'il n'est autre chose que cela. Et que seroit-ce ? Qui me pourroit enseigner, que celuy qui éclaire mon cœur, & qui dissipe mes tenebres ? Et d'où me vient ce dessein d'examiner cette matiere ? Dautant que si j'eusse consideré ces poires que je dérobay, & que je les eusse desirées, je pouvois m'en saisir tout seul, si c'eust esté assez de faire cette méchanceté, pour me mettre en possession du plaisir que j'y cherchois, il n'estoit pas necessaire de m'exciter à cette infame action, par la societé de ceux qui entroient dans le partage de mon crime. Mais puisque la satisfaction que je pretendois n'estoit pas dans ces fruits, il faut conclure qu'elle estoit dans cette friponerie, qui ne pouvoit reüssir que de l'accord de plusieurs.

Combien c'est un grand malheur d'avoir de vicieux compagnons.

QUelle estoit cette disposition de mon ame ? Veritablement je suis contraint de l'avoüer, elle estoit par trop honteuse ; malheur à moy qui en estois le sujet. Mais qui m'en pourra expliquer la nature ? *Qui penetre bien nos crimes ?* C'estoit un épanoüissement de cœur, & une complaisance CHAP. IX.

malicieuse de tromper ceux qui sçavoient aussi peu nostre dessein qu'ils en vouloient le succés. Pourquoy la mesme joye ne m'eust-elle pas chatoüillé, si j'eusse esté seul. Peut-estre n'est-il pas aisé de rire hors de compagnie. Je confesse que cela n'arrive que rarement; neanmoins le ris surprend quelquefois les hommes solitaires & à l'écart; s'il se presente quelque grotesque à leurs yeux ou à leur esprit. Sans doute je n'eusse pas fait ce larcin tout seul: vous estes témoin, mon Dieu, que voila l'expression toute nette des inclinations que j'avois alors. Et parce que je dérobois en compagnie, ce que je n'eusse jamais entrepris autrement, je juge que j'eusse esté homme de bien, si j'eusse esté seul. O cruelle amitié! ô subtile & delicate tromperie de l'esprit. C'est toy qui nous pousse à mal faire, & qui nous inspire même en joüant, de nuire à nôtre prochain; sans que dans ses dommages nous trouvions l'interest de nostre fortune, ny dans ses peines, la vengeance de nos outrages. Mais quand on dit, allons là, faisons cecy, on a honte de n'estre pas impudent, & ce qui nous devroit donner de l'horreur nous donne du desir.

La plenitude des biens est en Dieu.

CHAP. X.

QUi pourra démesler les nœuds & les replis de cette mauvaise inclination; elle est infame; je ne veux ny la voir, ny m'y arrester. Je ne souhaite plus que vous qui estes une aimable justice, & une innocence

toute pure aux yeux chastes & nets. C'est en vous que se trouve un repos immobile, & une vie constante & dégagée de toutes les vicissitudes de la nostre. Quiconque entre en vous *entre en la joye de son Seigneur*: Il ne craindra rien, & demeurera toûjours tres-bien, dans le tres-bon. De moy je me suis égaré, en me separant de vostre appuy, & je me suis écoulé de desir en desir, devenant à moy-mesme une terre sterile & une contrée d'indigence.

Augustin se rend à l'amour.

LIVRE TROISIE'ME.

J'Allay à Carthage, où je ne fus pas plûtost, que je me vis engagé dans un grand nombre de sales amours. Je n'avois point encore d'amour, desirant neanmoins d'en donner aux autres, & par une secrete pauvreté, je me voulois mal d'estre trop à moy, & trop libre des affections étrangeres. Je cherchois des objets à ma passion, & ma haine n'attaquoit rien avec plus d'ardeur que la seureté & une vie exempte de pieges; dautant que j'estois vuide de vous, qui estes ma viande, ô mon Dieu. Ce qui rendoit mon malheur plus déplorable, c'est que je n'avois pas faim de cette viande, voire mesme que ces alimens incorruptibles m'estoient à dégoust, non que j'en fusse plein, mais parce CHAP. I.

que plus j'en estois vuide, moins j'en sentois de desir. Pour cette raison mon ame toute languissante s'épanchoit au dehors, cherchant avec ardeur des chatoüillemens sensibles qu'elle ne pouvoit posseder sans inquietude. Toutefois si le plaisir, qui nous vient des creatures, estoit un plaisir mort & sans pointe, les hommes seroient sans convoitise. Il m'estoit doux d'aimer & d'estre aimé, & beaucoup plus, si le corps de la personne aimée me permettoit sa joüissance. Je soüillois donc la source de l'amitié, des ordures de la concupiscence, & noircissois la pureté de sa blancheur par une brutale convoitise. Neanmoins par une vanité insupportable, tout sale & tout infame que j'étois, je voulois paroistre poly & civil. Je tombay aussi dans les rets de l'amour où je desirois d'estre envelopé. Mon Dieu, ma douce misericorde, de quelle amertume me détrempastes-vous le plaisir que j'en retiray: car enfin je fus aimé; & par des moyens secrets & pleins d'artifices, je posseday l'objet de mes affections. Ce lien de chair me pressoit avec des nœuds extrémement durs & rigoureux, afin d'estre foüetté des verges de fer, la jalousie des soupçons de la crainte, des coleres & des querelles. De plus, le theatre qui estoit plein des images de mes miseres, & des alumettes de mon feu, me ravissoit à moy-mesme, par la veuë de ses dangereux spectacles.

Les Spectacles du Theatre.

CHAP. II.

D'Où vient que l'homme prend plaisir d'estre triste quand il voit representer sur le theatre, des miseres qu'il ne voudroit pas souffrir. Neanmoins s'il ne veut pas en concevoir de la douleur, comme sujet, il le desire comme spectateur ; & cette amertume de cœur est la joye qu'il cherche dans les theatres. Ne doit-on pas appeller une passion une déplorable folie ? Dautant que nous en sommes plus ou moins touchez que nous sommes plus ou moins sujets aux mesmes affections, quoy qu'on appelle ces sentimens, en celuy qui les souffre, misere ; & en celuy qui les ressent, misericorde. Mais quelle charité peut-on avoir pour des choses feintes & de montre ? Puisque le spectateur n'est pas invité à soulager l'affliction d'autruy, mais seulement à la pleurer, les larmes de ceux qui écoutent ses plaintes, sont les loüanges des Acteurs, non pas le remede des miserables, moins ont-elles de moderation, plus reçoivent-ils d'honneur. Que si la representation des vieilles ou nouvelles histoires se passe sans tirer les larmes du spectateur ; ce n'est pas sans provoquer son mépris & sa censure. S'il pleure, il se rend attentif, & répand cette douce rosée de ses yeux avec autant de plaisir qu'il a de compassion. On aime donc les douleurs ? Certes tout homme a de l'inclination à la joye ; n'est-ce point

que personne ne voulât estre miserable, chacun desire d'estre misericordieux ? Et parce que cela n'arrive point sans douleur, peut-estre que cette raison l'a fait aimer. Et cela vient de la source de l'amour. Mais où s'écoule cette precieuse liqueur, où vont ces larmes ? pourquoy se rendent-elles dans ce torrent de poix boüillante, & dãs les marais puans & pourris de l'impudicité, où se détournant de leur cours naturel par la pente de nostre mauvaise inclination, elles se corrompent entierement ? Faut-il donc bannir la pieté de nos cœurs ? ja Dieu ne plaise, on doit donc quelquefois aimer les douleurs. Mais prends bien garde, mon ame, sous la tutelle de ce grand Dieu, qui est *le Dieu de nos Peres, digne de toutes loüanges, & élevé au dessus de toutes les choses grandes à toute eternité :* prends garde de ne te point soüiler d'impureté. Je ne suis pas à cette heure sans compassion, mais pour lors je consacrois toutes mes larmes aux Amans des theatres, me réjoüissant de leurs joüissances feintes, & de leurs voluptez imaginaires ; & quand leurs amours estoient infortunées, comme si la pitié m'eust demandé cette émotion, j'en concevois de la tristesse. Ces deux divers sentimens me donnoient pourtant du plaisir. Pour cette heure j'ay bien plus de compassion de celuy qui se plaist dãs le vice, que de celuy qui souffre la perte d'une volupté même, & la ruine d'une felicité miserable. Cette pieté est bien plus legitime, toutefois le cœur ne reçoit point de satisfaction, par-

ce que si l'on estime celuy qui compatit aux miseres d'autruy, à raison de sa charité, celuy qui est veritablement pitoyable aimeroit beaucoup mieux n'avoir point de sujet d'exercer sa compassion que d'en tirer de la loüange. Car si la bienveillance peut souhaitter du mal (ce qui repugne à sa nature) pareillement celuy qui a une vraye & sincere charité peut desirer qu'il y ait des miserables, pour estre misericordieux. Il est donc quelque douleur qui merite de l'approbation, mais point du tout qui soit digne d'amour. Vous, mon Dieu, qui aimez les ames, n'avez-vous pas une compassion de leurs souffrances, bien plus pure & dégagée de toute corruption? Dautant que si vous avez de la pitié, vous n'avez point de douleur? Mais qui est capable de compatir de la sorte? Pour moy miserable, je prenois alors plaisir de m'affliger; & quand je n'en avois point de sujet, je le cherchois. L'action de celuy qui representoit le mieux cette feinte misere d'autruy, estoit celle qui m'agréoit davantage, & qui m'attiroit plus puissamment, plus elle me tiroit de larmes. Quelle merveille que je fusse sujet à ces sentimẽs, estant une pauvre brebis égarée de vostre troupeau, & soustraite à vostre conduite, qui avoit la mesme maladie. Voila ce qui me faisoit aimer les douleurs, non pas celles qui pouvoient sonder le fond de mon cœur, parce que je n'eusse pas voulu souffrir ce que je desirois regarder, mais celle-là seulement, qui me touchant à fleur de peau, excitoient

en moy une agreable demangeaison. Il est vray que ces douleurs me grattant comme un ongle envenimé, faisoient soûlever une enflure en mon cœur, & y formoient une apostume, d'où par aprés il sortoit un pus & une corruption insupportable. Mon Dieu, cette vie que je menois estoit-ce une veritable vie.

Il hante le Bareau.

CHAP. III. TOutefois parmy tant de desordres vôtre misericorde veilloit de loin pour mon salut, me couvrant de ses aisles comme un royal & genereux Aigle. Helas, de combien d'ordures me suis-je flaitry? J'ay mesme suivi la sacrilege curiosité des Manicheens, afin que me separant de vous, elle me conduisist au culte infame des Demons, à qui je faisois offrande de mes pechez. Et pendant toutes ces pratiques vous me faisiez sentir la pesanteur de vostre main. A ces crimes j'ajoustay l'impudence de desirer une de vos creatures, & de marchander sa pudicité dans vostre Sanctuaire, lors mesme qu'on y celebroit vos plus adorables mysteres. Vous m'avez severement puny de cette faute; mais la rigueur du chastiment n'égaloit pas l'énormité de mon crime, ô ma grande misericorde, ô mon seul & unique refuge, dans la suite de ces terribles pechez, où la teste levée, je me suis engagé, suivant des voyes qui m'éloignoient de vous, pour trouver

une liberté de fugitif. J'ay pareillement corrompu ces études qu'on estime honnestes, les rapportant aux querelles du Barreau, afin d'y triompher, & de recevoir d'autant plus de loüanges des hommes, que plus j'employrois d'artifices à le tromper. Tant est profond nostre aveuglement, que mesme il tire de l'éclat de ses tenebres, & de la gloire de sa honte. J'estois déja en consideration parmy les Orateurs. Ce qui m'enfloit d'un orgueil autant insupportable que vain. Vous sçavez pourtant, mon Dieu, que j'estois bien plus moderé que ces Charlatans d'Eloquence, qui font vanité de renverser les meilleures propositions, ce qui donne sujet de les appeller Destructeurs, nom qui leur fait un titre d'excellence, quoy qu'il soit une qualité de Furie & de Demon. C'estoit parmy ce beau monde que je vivois dans une impudente confusion, de ce que je n'estois pas semblable à ceux que j'avois pour compagnons d'estude. Neanmoins si j'ay chery leur amitié, j'ay toûjours eu horreur de leurs crimes, j'entends de ces coupables artifices dont ils surprennent les simples, faisant de sanglantes risées de leur innocence. Il n'y a rien qui sente mieux le Satan que cela. C'est donc justement qu'on les nomme trompeurs, seduits eux-mesmes les premiers par les mauvais Esprits, en ce qu'ils raillent les autres, & qu'ils prennent plaisir à les decevoir.

Le Hortensius de Ciceron luy fait venir le goust de la Philosophie.

CHAP. IV.

C'Estoit parmy ces gens là, en un âge qui n'estoit pas encore meur à de meilleures études, que j'apprenois l'Eloquence; en laquelle je desirois exceller, pour les mêmes fins qui sont ordinaires à l'ambition. La suite de ma lecture m'avoit déja conduit au Livre d'un certain Ciceron, de qui presque tout le monde admire la langue, sans que personne en approuve les mœurs. Cet ouvrage contient une exhortation à la sagesse, & se nomme Hortensius. Son raisonnement changea mes affections, & tourna mes prieres & mes desirs vers vous, mon Seigneur. Tout aussi-tost j'eus à mépris les promesses perissables de la vanité, portant tous mes vœux aux esperances immortelles de la Sagesse. Je commençay donc pour lors de me lever de ma cheute, pour retourner vers vous. Je continuay jusqu'à l'âge de vingt-deux ans le trafic que je faisois aux frais de ma mere (je la nomme seule, parce que mon pere estoit déja mort) non plus pour aucune pretention du bien dire. Ce n'estoit pas pour devenir éloquent que je lisois ce Livre, parce qu'il ne m'avoit pas appris les belles paroles dont il estoit tissu, mais les bons documens dont il estoit remply. Combien ardemment desirois-je, mon Dieu, combien ardemment desirois-je de me détacher des choses basses pour m'unir à

vous, & je ne comprenois pas ce que vous faisiez en moy. Or le mot Grec de Philosophie ne signifie rien autre que l'amour de la Sagesse, à laquelle ce Livre m'enflammoit. Il est des hommes qui couvrant leur malice & déguisant leur erreur de ce beau nom de Philosophie, surprennent l'innocence des autres. Cet ouvrage marque tous ceux qui dans les siecles precedens avoient fait métier de cette infame pratique; & de plus, il établissoit fortement ce bon & salutaire avis que vous avez daigné nous laisser dans les écrits d'un de vos fideles serviteurs. *Prenez garde que personne ne vous trompe par la Philosophie, & ses vaines subtilitez suivant les inventions humaines & les maximes du monde, & non pas celles de Jesus-Christ, dans qui la plenitude de la Divinité reside corporellement.* Vous sçavez, lumiere de mon cœur, que ces paroles de vostre Apostre ne m'estoient pas encore connuës. Ce qui m'agréoit le plus dans ce Livre, c'estoit qu'il ne me portoit à aucune secte particuliere, mais qu'il m'excitoit à cherir, chercher, poursuivre, trouver & embrasser la Sagesse: voila ce que ce riche discours m'enseignoit. Ce qui rendoit un peu mes ardeurs tiedes, c'est que je n'y lisois point le doux & l'aimable Nom de mon Sauveur. Dautant que dés la mammelle ce nom m'avoit esté tres-savoureux, & par un effet de vostre misericorde, mon Dieu, il estoit descendu bien avant dans mon cœur. De sorte que tout ce que je voyois, sans ce beau mot, quoy qu'il

fust plein d'erudition, de graces, & de veritables connoissances, ne me ravissoit pas tout entier.

Il méprise l'Ecriture Sainte, & pourquoy.

CHAP. V. JE pris dessein en ce temps-là de lire les Ecritures saintes, pour en connoistre le merite : Et voilà que je voy une chose cachée aux superbes & aux enfans, petite en sa premiere montre, grande en son succés, & envelopé d'une infinité de mysteres. Je n'estois pas assez humble pour m'approcher d'elle, ny souple pour abaisser ma teste sous son aimable joug. Parce que je n'avois pas alors les sentimens que j'ay à cette heure de ces saintes Lettres; mais elles me semblerent indignes d'entrer en parangon avec la majesté de Ciceron. Mon orgueil ne comprenoit pas sa bassesse, & la foiblesse de ma veuë ne penetroit pas ses secretes beautez. C'est pourtant une Escriture qui croist avec les petits; mais parce que j'estois enflé de vaine complaisance, je m'estimois fort grand.

Comme il tombe en l'erreur des Manicheens.

CHAP. VI. JE rencontray donc des hommes qui estoient superbement foux, par trop charnels, & grands parleurs, dans la bouche desquels il y avoit d'étranges lacets & un dangereux glu, composé des syllabes des Noms de JESUS-CHRIST, & de son

ſaint Eſprit. Ces paroles ſortoient à tout propos de leurs bouches, mais jamais elles n'entroient en leur cœur. Ce mot de Verité eſtoit celuy qu'ils prononçoient plus ordinairement, jamais ils ne me tenoient aucun diſcours qui n'en fuſt tiſſu; mais s'ils avoient toûjours cette parole dans la bouche, le menſonge occupoit toûjours leur penſée. Ils n'avançoient pas ſeulement des erreurs ſur la creance de voſtre Divinité, mais encore ſur la nature des Elemens de l'Univers, qui ſont les ouvrages de vos mains, en la connoiſſance deſquels, appuyé de la ſeule foy, je devois bien paſſer toute l'ancienne Philoſophie. O mon aimable Pere! beauté toute belle des choſes belles, ô verité premiere, que je ſoûpirois tendrement du plus profond de mon ame à vous, pendant qu'avec une ennuyeuſe importunité, & une langue qui me perſecutoit à outrance, ils me chantoient continuellement aux oreilles un Nom dont leur cœur ne concevoit pas la ſignification. Le Soleil & la Lune, qui ſont veritablement vos beaux ouvrages, non pas toutefois les plus excellens, eſtoient les mets qu'on me preſentoit, quoy que je n'euſſe faim que de vous. Les Eſprits qu'on ne voit que de l'eſprit, ſont bien d'un autre merite que ces corps celeſtes qui rempliſſent nos yeux de lumieres. Toutefois je ne cherchois pas ces premiers eſſais de voſtre puiſſance, mais vous-meſme, qui eſtes leur principe; *En qui il n'y a point de changement*

ny d'apparence d'inconstance. Voila la viande dont j'avois faim, & pourtant on me presentoit encore des phantômes si extravagans, qu'il eust esté plus raisonnable d'aimer le Soleil, qui est au moins la verité sensible de nos yeux, que ces choses qui trompoient l'esprit par les sens. Toutefois dans cette pensée que j'avois de vostre Estre, je me repaissois sans appetit, dautant que je ne trouvois pas cette douceur qu'on savoure en vous goustant; aussi n'estiez-vous pas ces chimeres qu'on me presentoit. Voila d'où arrivoit qu'au lieu de tirer un embonpoint de ces viandes creuses, je devenois tout languissant & tout défait. Ces tables magnifiques qu'on songe pendant le sommeil, paroissoient semblables à celles des hommes qui veillent; neanmoins ceux qui dorment n'en sont pas rassasiez, dautant qu'ils en sont déceus, & la faim les persecute toûjours, parce que le sommeil ne les quitte point. Je ne veux pas insinuer que ces phantômes eussent rien de pareil à ces fausses idées que vous me donnez à cette heure de vostre Essence. Puisque ce n'estoient que des ombres de corps & de sensibles chimeres, beaucoup moins veritables que ces corps dont nous voyons & touchons la solidité; avec les oyseaux & les brutes, soit qu'elles soient dãs le ciel, au dessus de nous, soit qu'elles traînent en terre avec nous. De plus, nos imaginations ont encore davantage de verité que ces grotesques, à qui nous attribuons une immensité qui ne se trouve pas hors de vous,

non Dieu. Voilà les delicates viandes dont on me repaissoit sans me nourrir. Mais mon doux amour, en qui je languis, afin d'estre fort, vous n'estes pas mesme un de ces corps que nous voyons dans le ciel, ny de ceux que nous ne touchons que de la pensée, parce que vous estes le Createur de tout cela, & que vostre divine nature n'est pas capable des propres conditions d'un corps. Combien estes-vous donc éloigné de ces vaines images qui ne subsistent que par l'effort de l'imagination, puisque vous n'estes pas même ces veritables corps qui tombent sous nos sens. Vous n'estes pas aussi une de ses ames qui donnent la vie aux corps, & partant vous estes meilleur que leur vie, & plus veritable que les mesmes corps. Vous estes la vie des ames, vie des vies, vie vivante de vous-mesme, & qui ne se change en aucune façon. Où estiez-vous alors pour vostre pauvre serviteur? De moy j'estois fort éloigné de vostre Majesté, & de vostre maison, me voyant rangé à la nourriture des pourceaux que je conduisois. Pour retourner à mon discours, & ne rien dissimuler de mes sentimens, de combien les fables des Grammairiens & des Poëtes sont-elles meilleures que les ridicules invẽtions des Manicheens. Qui ne voit que la Poësie, les Vers, & ces beaux contes qu'on fait d'une Medée volante, sont sans mentir des sottises plus utiles, ou au moins plus innocentes que les cinq Elemens déguisez de mille & mille figures, à raison des cinq cavernes de tenebres, qui

pour estre un chimere d'esprit, ne laissent pas d'estre la mort des ames credules. Je veux que la Poësie n'ait que des inventions, il m'est aisé de les accommoder aux Elemens; que si je parle de Medée, je n'en croy pas la fable pour en ouïr ou faire le conte. Mais helas je me suis fait des articles de foy, des folies de Mannez: Malheur, malheur aux degrez qui m'ont porté au fond de l'abysme. Il me faut avoüer mes crimes: cette adorable Majesté, qui a eu des misericordes pour moy, lors mesme que je n'avois pas des prieres pour elle. Je suis tombé en ces erreurs quand je vous ay cherché avec les sens, & non pas avec cet esprit que vous m'avez voulu donner au dessus des bestes; Et cependant vous m'estiez plus interieur que mon interieur, & plus relevé au dessus de moy que la plus haute pointe de mon intelligence. En ce temps-là j'eus au rencontre cette fole & impudente femme, dont Salomon fait un Enigme en ses Proverbes, laquelle assise sur un escabeau devant sa porte, crioit au passans: *Mangez hardiment de ce pain que j'ay fait cuire en cachette, & beuvez de cette eau douce que j'ay dérobée.* Cette effrontée me déceut, parce qu'elle me trouva tout répandu au dehors de moy-mesme, m'arrestant à ces images sensibles qui avoient gagné mon ame par mes yeux.

L'extravagante doctrine des Manicheens.

IE ne ſçavois pas au vray qu'il y euſt rien au monde que ce que j'y voyois, ou ce que je m'imaginois, eſtant preſque perſuadé par les artifices de mes Maiſtres de m'accorder à leurs erreurs, lors qu'on me faiſoit ces demandes. D'où venoit le mal, & ſi Dieu eſtoit limité à la figure des corps ; s'il avoit des cheveux & des ongles ; ſçavoir ſi ceux qui ont pluſieurs femmes en meſme temps, qui maſſacrent les hommes, & qui ſacrifient les animaux aux Demons, ſont juſtes ? Ces choſes m'eſtant inconnuës, je me troublois, & m'éloignant de la verité, il me ſembloit que je m'en approchois, parce que je ne comprenois pas que le mal n'eſtoit rien que la privation du bien, mais une privation toute pure, & qui va juſqu'au neant. Et d'où pouvois-je apprendre cette verité, moy dont la veuë s'arreſtoit au corps, & dont l'eſprit ne paſſoit pas le phantoſme. Je ne ſçavois pas *que Dieu eſt un eſprit* exempt de la longueur & de la largeur des corps, & dont l'Eſtre n'a point de maſſe, à cauſe que la maſſe eſt plus petite en ſa partie qu'en ſon tout ; que ſi elle eſt infinie, elle a moins d'étenduë en un eſpace determiné, qu'en celuy qui eſt infini, & qu'à la façon d'un eſprit, elle n'eſt pas toute dans toute ſon étenduë. Je ne concevois pas ce que nous pouvions avoir en nous qui nous rendiſt ſemblables à Dieu, quoy que je viſſe clairement dans CHAP. VII.

tre ces pointilleux, & celuy qui trouveroit mauvais qu'on ne fist pas auprés de la table ce que la coustume permet dans quelque coin de l'écurie, qui est aussi bien un endroit de la maison que l'autre. Voilà l'humeur de ceux qui se faschent lors qu'ils apprēnent que certaines choses ont esté autrefois loisibles à ces grands hommes, qui maintenant nous sont défenduës; & que Dieu leur a ordonné cecy, & aux autres cela, pour de bonnes & justes causes, qui se changent & s'alterent avec le temps. Quoy qu'en une mesme personne, à mesme jour, dans le même logis, ils conçoivent qu'une chose sied bien à un membre, & non pas à l'autre, que ce qui est permis maintenant ne le sera plus dans une heure, & qu'on souffre & commande certaines choses en un coin de la maison, qu'on deffend avec raison, & qu'on puniroit avec severité, s'il se faisoit autre part. N'est-ce point que la justice soit changeante & variable? Nenny, mais ce sont les temps qu'elle regle, qui ne coulent pas tous à la fois, mais dans un flux & une suite: qui porte cette diversité qu'elle prend de la nature du temps, dans les actions que les hommes pratiquent. Et les hommes, dont la vie est courte, ne pouvant ramasser toutes les raisons des premiers siecles, ny marquer les diverses mœurs des peuples, qu'ils n'ont pas hantez; & d'autre part leur estant aisé de comprendre ce qui est propre à une partie d'un corps; au moment d'un jour, & à un département d'une maison, ils approuvent

cecy & condamnent cela. J'estois alors dans la mesme erreur sans m'en apercevoir ; c'est pourquoy cette diversité me choquoit extrémement. Et neanmoins je composois des vers où il ne m'estoit pas libre de mettre toute sorte de pieds, les loix de la poësie m'obligeant de garder icy une mesure, & la changer en un autre vers. Et qui ne sçait pourtant que cét art de composer des vers a ses preceptes tout à la fois, & sans succession, quoy qu'il ne soit pas permis d'en user dans toutes sortes de rencontres. Et je ne considerois pas que cette loy, à qui tous les justes obeïssoient, avoit toutes ses regles presentes d'une maniere plus haute & plus excellente, & qu'elle ne se changeoit aucunement, quoy qu'elle ne les appliquast pas toutes tout à la fois, mais à diverses occurrẽces. Toutefois, aveugle que j'estois, je prenois la liberté de censurer les grands hommes qui n'usoient pas seulement selon que Dieu leur inspiroit des choses presentes, mais encore qui par sa faveur predisoient les futures.

Quand on doit punir les crimes.

CHAP. XIII. Y A-t'il quelque temps ou quelque lieu, où il soit injuste, *d'aimer le Seigneur de tout son cœur, de toute son ame, de tout son esprit, & son prochain comme soy-mesme* ? Donc comme cette loy naturelle d'aimer Dieu est universelle, de mesme les pechez, qui sont contre la nature, comme la Sodomie, doivent estre haïs & chastiez par tout & toûjours. Que si tous les peuples de la ter-

se commettoient cét abominable crime, ils seroient tous coupables de la mesme peine par la loy de Dieu, qui n'a pas fait les hommes pour se servir les uns les autres de cette sorte. Dautant qu'on blesse l'alliance que nous devons avoir avec Dieu, lors que par une impureté si honteuse on soüille la Nature, dont il est le Createur. Pour les fautes qui se font contre les mœurs des Nations, on les doit punir selon la diversité de leurs façons de faire, afin que les confederations des villes appuyées sur quelque loy, ou sur la coustume des peuples, ne viennent à estre violées, ny par la faute du Bourgeois, ny par le mépris de l'Estranger. Puis qu'il est vray que toute partie qui ne s'ajuste pas à son tout est reprochable. Mais quand Dieu commande quelque chose contre la coustume, ou la pratique ordinaire d'une Nation particuliere, bien qu'elle nous soit inoüie, il faut obeïr; si elle avoit esté obmise, on la doit renouveller; & si jamais elle n'avoit eu cours, on est obligé de la mettre en vogue. Car s'il est loisible à un Roy de donner de nouveaux ordres à la ville qu'il commande, & qu'on luy obeïsse, sans offenser la societé civile, voire mesme qu'on la choque en faisant le contraire, puisque ce principe est universel, que la volonté du Prince est la loy du Sujet; combien est-il plus equitable d'executer sans delay ce que le grand Roy de l'Univers ordonne: En voicy la raison, parce que comme entre les Puissances de la Terre, les plus grandes ont droit

d'empires sur les moindres? de mesme, Dieu qui est par dessus tout, étend son domaine sans bornes ny limites. Pour retourner à nostre discours, & toucher ce qui offense la Majesté de nostre Dieu, il faut avoüer que dans les crimes, où regne le dessein de nuire à autruy, on offense ses loix, ou par un outrageux reproche, ou par une atroce injure, ou bien par tous les deux ensemble. La vengeance d'un ennemy, le desir de s'accommoder au prejudice des passās, l'envie qu'un miserable a sur un voisin, qu'il voit à son aise, ou la jalousie d'un égal; j'ajoûte à cela cette volupté de Demon, qu'on tire sans profit du mal d'autruy, comme celle des spectateurs de l'escrime, & celle de ceux qui se mocquent des autres, ou qui les trompent, tous ces pechez attaquent Dieu. Voila les principales branches qui naissent du desir de grandeur, de la curiosité des yeux, & de la convoitise de la chair separément de l'un ou de deux de ces chefs, ou conjointement de tous les trois ensemble. Et ainsi, mon tres-doux & tres-redoutable Maistre, on peche contre *vos dix Commandemens, qui sont semblables au Psalterion composé de trois & de sept*, j'entends des deux Tables de vôtre Loy, dont la premiere contenoit trois de vos Commandemens, & la seconde le reste. Mais quelle impureté vous peut offenser, puisque vous estes incomparable? Ou bien quels crimes outragent vostre Majesté, rien n'estant capable de vous nuire? Vous vengez ces excez, mon Dieu, parce que les

hommes en vous offençant traittent leurs ames avec cruauté : *La malice est infidelle à soy-mesme*, ou bien en détruisant la nature de son sujet, ou bien en usant à d'autres fins que vous ne l'avez ordonné. Soit qu'on se serve sans retenuë des choses permises ; soit que contre nature on desire avec passion les défenduës. Ou bien nos crimes vous déplaisent, quoy qu'ils ne vous puissent nuire, parce qu'on s'attache à vostre Grandeur de parole ou de pensée, resistant aux mouvemens interieurs de vostre grace. On doit joindre à ces excez la joye que ces méchans retirent de leurs monopoles secrets, & de leurs violences publiques. Tous ces desordres arrivent, quand par un orgueil caché on vous quitte, & qu'on aime le mensonge, ô vive source de vie, qui estes le vray Createur & le Monarque adorable de l'Univers. On retourne donc à vous avec une humble pitié, & vous nous délivrez de nos mauvaises coustumes. De plus, vous rendant exorable aux humbles requestes des pecheurs, & aux tristes gemissemens des captifs, vous nous ostez les chaisnes que nous-mesmes avons forgées, pourveu que derechef nous ne dressions pas les cornes d'une fausse liberté contre vous, par une convoitise d'avoir davantage de biens, & un hazard de tout perdre, preferant nostre bien particulier à vous, qui estes le souverain de tous les hommes.

De la difference des pechez.

CHAP. IX.

OR parmy les crimes, & un si grand nombre de mauvaises actions, il y a de certains pechez de Novices, que les Juges equitables condamnent, pour estre contre les regles de la perfection, & loüent pour estre le presage d'une grande vertu, comme l'abondance de la paille l'est du grain. Il y a d'autres actions qui ressemblent au peché, qui pourtant n'en ont pas la malice, parce qu'elles n'offencent ny vous, ny la societé civile. Comme quand on amasse les choses qui peuvent estre necessaires à l'entretien de la vie, & qu'on ne voit pas si c'est par une convoitise dereglée du superflu, ou par une raisonnable prévoyance du necessaire. On peut aussi faire le mesme jugement des peines que les Magistrats ordonnent, où l'on ne voit pas si le motif est le desir de corriger les fautes, ou l'appetit de venger ses interêts. Les hommes donc blâment beaucoup de choses que vous approuvez, & vous en condamnez beaucoup d'autres qu'ils loüent, dautant que l'apparence de l'œuvre n'explique pas toûjours l'intention du cœur, & que le temps y fait voir ce qui estoit caché. Mais pour vous, lors que vous commandez quelque chose d'extraordinaire, quoy qu'elle eust esté auparavant deffenduë, & que pour un temps vous cachiez les raisons de vostre commandement, quoy qu'elle soit contre la coustume de quelque peuple par-

ticulier, qui doute qu'on ne doive l'executer, puisque la plus juste de toutes les loix est de vous obeïr. Mais bien-heureux sont ceux qui sçavent discerner vos ordonnances, parce que tout ce qui se fait par vos serviteurs, se fait ou par necessité du present, ou par prévoyance du futur.

Raillerie des Manicheens.

CHAP. X.

DAns l'ignorance de ces secrets, je me gaussois de vos saints Prophetes, mon Dieu. Et que faisois-je autre chose, pendant mes railleries, sinon de vous donner matiere de me moquer moy-mesme, me laissant aller à cette folie, de croire qu'une figue pleuroit quand on la cueilloit, & que sa mere l'arbre épâchoit des larmes de laict pour luy compatir. Que si quelque Saint mangeoit cette figue, pourveu qu'elle eust esté cueillie d'une autre main que de la sienne, je m'imaginois qu'en bâillant il sortiroit de petits Anges de sa bouche. Bien davantage, j'estois si stupide de croire que soûpirant en son oraison, il poussoit des pieces de la substance de Dieu hors de sa poitrine, qui eussent toûjours demeuré attachées à ce fruit, si la dent & l'estomac de cét Elû ne les eussent dégagées. Et j'ay crû miserable que j'estois, qu'il valoit mieux avoir pitié des fruits de la terre, que de l'homme, pour la nourriture duquel ils meurissent, parce que si quelqu'autre que de la secte des Manicheens en eût demandé un morceau dans son extréme besoin, en

estimoit que la mort n'estoit pas un assez grand supplice, pour punir l'aumosne qu'on luy en feroit.

Songe de Sainte Monique.

CHAP. XI. PEndant que je resvois si déraisonnablement, vous étendistes vostre pitoyable main, & retirastes mon ame de la profonde obscurité de ces ignorances ; poussé à cette misericorde par les larmes de vostre fidele servante ma mere, qui pleuroit plus tendrement sur ma vie, que les autres meres ne pleurent les funerailles de leurs enfans. Elle voyoit bien dans la privation de la foy & de cét esprit que vous luy communiquez, la mort de ma pauvre ame, & vous l'exauçastes, mon Seigneur. Vous l'exauçastes, & vous n'aviez pas ses larmes à mépris, lors qu'elles couloient abondamment en terre, pour monter au Ciel, de tous les endroits où elle faisoit oraison. Car d'où luy fust venu ce songe dont vous daignastes consoler ses ennuys, comme si j'eusse mangé à sa table, ce qu'elle ne souffroit pas, en horreur de mes blasphêmes. Cette bonne mere estant toute triste & affligée de mes erreurs, croyoit estre debout sur une planche de bois, & voir un jeune homme d'un visage gay & agreable, qui s'avançoit vers elle, & luy demandoit la cause de ses pleurs, non pas à la façon de ceux qui s'informent pour apprendre ; mais bien de ceux qui interrogent pour instruire. Et comme elle luy eut répondu que ma

perte estoit le sujet de ses douleurs, il luy dit d'avoir bon courage, & de prendre garde que j'estois au mesme lieu qu'elle : ce qu'ayant remarqué, elle m'apperceut sur la mesme planche. Et d'où luy venoit cette faveur, si ce n'est que vous écoutiez les soûpirs de son cœur, ô mon tout-puissant Sauveur, qui ne prenez pas moins de soin pour la moindre de vos creatures, que pour toutes ensemble, & pas davantage pour toutes que pour une seule ; ce qui prouve conjointement la grandeur de vostre bonté, & celle de vostre Providence. D'où venoit pareillement que m'ayant fait le recit de sa vision, comme je l'expliquay en ce sens, qu'elle devoit esperer d'estre un jour dans le mesme party que moy, sans chercher sa réponse, elle repartit que ce n'estoit pas ainsi qu'il le faloit entendre, parce qu'on ne luy avoit pas dit : vous serez où il est, mais bien: il sera où vous estes. Je vous confesse, mon Dieu, (ce que j'ay souvent avoüé) que la promptitude de cette repartie que vous luy inspirastes, la prudence à éluder cette malicieuse explication, & la subtilité à me prévenir en cette pensée, me surprit davantage que le présage mesme de la joye future que vous luy promettiez par le songe, afin d'adoucir sa tristesse presente. Depuis cette vision je demeuray presque neuf ans dans le profond de mon abysme, & dans les tenebres de mon erreur ; d'où me voulant retirer, j'y retombois avec plus de danger. Cependant cette chaste, modeste & devote veuve, avec beau-

coup plus de confiance, mais non pas avec moins de soûpirs qu'auparavant, ne cessoit de vous importuner sur le sujet de ma conversion. Ses larmes & ses prieres montoient jusques à vostre trône, & neanmoins vous souffriez que je traînasse dans la bouë, & il sembloit que ce vous fust chose indifferente de me voir sortir, ou engager de plus en plus dans mes tenebres.

La réponse d'un Evesque sur la conversion de Saint Augustin.

CHAP. XII.

VOus donnastes une autre réponse sur ce sujet, dont je me souviens. Parce que comme j'ay oublié beaucoup de choses, je n'en laisse pas peu, pour venir à ce qui m'est plus important de reconnoistre en la presence de vostre divine Majesté. Cette bonne Dame ayant un jour conjuré un Evesque, qui avoit esté élevé en vostre Eglise, & instruit en l'intelligence de vos Ecritures, de vouloir, selon qu'il le pratiquoit, entrer en conference avec moy, afin de me convaincre d'erreur, & de m'enseigner le bien, il le refusa prudemment, comme je le reconnus par aprés. Sa réponse fut, qu'estant encore enflé de la nouveauté de cette fausse doctrine des Manicheens, & du succez de quelques disputes que j'avois euës avec les Catholiques, ainsi qu'il l'avoit appris d'elle; je n'estois pas disposé à ses instructions. Priez seulement Dieu, ajoûta-t'il, il reconnoistra luy-mesme en lisant l'erreur de

son esprit & l'impieté de sa creance. Il luy raconta que comme sa mere l'eut mis tout enfant entre les mains de ces Heretiques, de qui elle avoit esté seduite, non seulement il leut, mais encore écrivit de sa main les Livres de leur secte ; de telle sorte qu'il en reconnut de soy-mesme les erreurs, & les quitta. Mais comme elle persistoit avec larmes en sa demande, le suppliant de me voir, & de disputer contre moy ; ennuyé de ses importunitez, il luy dit : Allez, ma bonne amie, vivez en repos, & continuez vos prieres : il est impossible qu'un enfant de tant de larmes perisse. Ce qu'elle recueillit avec autant de confiance, selon que depuis elle m'en entretenoit, comme si cét oracle fust sorty de la bouche de Dieu.

Combien de temps Saint Augustin demeura dans ses erreurs ; & combien il y en attira d'autres.

LIVRE QUATRIE'ME.

PENDANT ces neuf années, depuis le dix-neuviéme de mon âge jusqu'au vingt-huitiéme, je demeurois dans mes erreurs, & y en attirois d'autres, usant en leur endroit de la même tromperie qui m'avoit deceu. Tantost je me servois ouvertemẽt de ces sciences qu'on nomme liberales, tantost en cachette, j'employois une fausse apparence de Religion; en CHAP. I.

pourveu que moy qui ſuis foible & pauvre tout enſemble, je beniſſe voſtre ſaint Nom.

Du mépris qu'il fit d'un Augure, pendant ſa regence de Rhetorique.

CHAP. II.

EN ce temps-là j'enſeignois la Rhetorique, je veux dire, que je vendois le victorieux babil & la triomphante cajollerie de l'Eloquence, porté à cét exercice par un vain deſir de la gloire & des richeſſes. Vous ſçavez pourtant, mon Seigneur, que j'aimois mieux avoir de bons diſciples que de grands revenus. Sans uſer d'artifice en leur inſtruction, je leur apprenois, non pas pour entreprendre contre le ſalut de l'innocent, mais bien pour deffendre quelquefois le coupable. Et vous, mon Dieu, vous voyiez de loin cette probité dont j'uſois en ma regence, à l'endroit *de ceux qui aimoient la vanité, & qui cherchoient le menſonge* auſſi bien que moy : vous voyiez, dis-je, cette bone foy chanceler parmy tout plein de mauvais pas, & briller dans certains petits éclairs de lumiere parmy l'obſcurité des tenebres dont elle eſtoit enveloppée. Pendant ces années-là j'avois une femme à qui une aveugle concupiſcence, & non pas un ſaint mariage, m'avoit attaché. Il eſt vray que je luy gardois la foy, m'arreſtant à elle ſeule, ſans me répandre à pluſieurs. Cette moderation ne m'empeſchoit pas d'apprendre de moy-meſme la difference qu'il y a entre l'alliance du mariage, qui ne ſe fait

que pour élever des enfans, & le commerce d'un amour infame, qui tâche mesme de n'en point avoir, quoy que Nature nous contraigne de les aimer estant nez. Il me souvient encore que comme je me fus resolu de produire mes vers en une dispute publique, un certain Devin me demandant ce que je luy voulois donner, s'il m'aidoit à remporter le prix; je luy répondis, touché de l'horreur de ces honteux sacrifices, que quand il s'agiroit d'une couronne d'or pour toute une eternité, je ne voudrois pas acheter ma victoire de la mort d'une mouche. Je sçavois bien qu'il devoit immoler plusieurs animaux, pour me rendre les Demons favorables. Mais helas! Dieu de mon cœur, je ne rejettay pas cette proposition pour l'amour de vous, parce que ne sçachant aimer que certaines beautez sensibles, ce n'estoit pas à vostre Majesté que s'adressoit mon culte. Car, je vous prie, nostre ame s'attachant à ses feintes, ne s'éloigne-t'elle pas de vous? ne se fie-t'elle pas au mensonge, ne se repaist-elle point de vent? Quelle folie, je ne voulois pas souffrir qu'on fist un sacrifice aux Demons pour moy, à qui je me sacrifiois moy-mesme tous les jours, par la superstition de ma creance. Que seroit-ce autre chose repaistre les vents, que de servir aux Demons; c'est à dire leur estre sujet de risée & de mocquerie à raison de nos erreurs.

Un vieux Medecin, & un jeune homme nommé Nebridius, le retirent de l'Astrologie Judiciaire.

CHAP. III.

MOn esprit estant rempli de ces sottises, je ne cessois de consulter ceux qui observent les Planettes, & qu'on nomme Mathematiciens, parce qu'il me sembloit que pour connoistre les choses à venir, ils n'adressoient ny prieres ny sacrifices aux Demons. Cette consideration me porta plûtost à eux qu'aux autres, quoy que la Chrestienne & vraye pieté le deffende également. *Car il est bon de vous reconnoistre tout seul, mon Seigneur,* & de vous dire, *Ayez pitié de moy, guerissez mon ame, parce que j'ay peché contre vous.* On ne doit pas prendre une trop grande liberté de pecher, sur la confiance de vos misericordes; mais il faut se souvenir de cette voix de nostre Maistre; *Voila que tu es guery, garde-toy bien de pecher desormais, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pis.* Conseil que ces beaux Astrologues renversent, quand ils disent: Le Ciel vous forme une fatale necessité de pecher: Venus, Saturne, Mars sont en une telle conjonction, il vous est inévitable de faire cela. Afin de décharger l'homme, qui n'est que sang & que pourriture, du blâme de ses crimes, & d'en charger Dieu, qui est le Createur & le Maistre des Astres. Et toutefois, mon Dieu, n'estes-vous pas la source de toutes nos douceurs, & la cause de nostre justice;

qui recompense chacun selon son merite, & qui ne méprise jamais un cœur contrit & humilié. En ce temps-là il y avoit à Milan un Medecin fort expert, & de grand credit, lequel en qualité de Proconsul, m'avoit autrefois imposé cette couronne que j'avois meritée par ma composition ; non pas comme Medecin, ny pour guerir mon mal de teste, dautant qu'il n'y a que vous qui soyez capable de faire cette cure : *Vous qui resistez aux superbes, & communiquez vos graces aux humbles.* Il est vray que vous preparastes un excellent appareil aux playes de mon ame, par la main de ce sage vieillard. Ses discours sans fard, pleins de vigueur & de sentences, m'avoient rendu sa conversation si agreable, qu'elle m'estoit ordinaire. Comme il eut reconnu de mon entretien, que je lisois fort curieusement les Livres de ceux qui font les Horoscopes, il m'avertit avec une affection de pere de laisser cette étude, & ne pas employer mon soin & mon loisir à ces bagatelles, en pouvant user utilement en des choses plus necessaires. Il m'ajoûta qu'estant jeune il avoit tant aimé cét Art, qu'il l'avoit appris pour en faire profession, quoy qu'il eust déja une intelligence parfaite d'Hippocrate, & qu'il ne luy fust pas impossible d'acquerir ces deux connoissances à la fois : mais que depuis il n'avoit point eu d'autre motif de s'adonner entierement à la Medecine, en quittant ces vaines curiositez, sinon qu'il les avoit reconnuës tres-fausses, & qu'il jugeoit cette pratique infame, de gagner sa vie

parmy les hommes, en les trompant. Mais pour vous, mon enfant, vous avez juste sujet de mépriser cette vanité, puisque la Rhetorique vous peut faire vivre honorablement dans le monde, & que vous n'étudiez pas cette science par necessité, mais par divertissemẽt. Vous me pouvez croire de cét avis, puisque j'avois choisi cette connoissance pour estre le seul moyen de ma fortune. Comme je l'eus interrogé d'où venoit donc que beaucoup de choses arrivoient de la mesme façon qu'elles avoient esté prédites par les Maistres de cét Art; il me repartit du mieux qu'il put, que cela se devoit attribuer à une force secrete & cachée du sort, qui est répandu dans la Nature. Car (disoit-il) s'il arrive souvent aux Payens, à l'ouverture d'un Poëte qui traite de toute autre matiere que de leurs affaires, de rencontrer un vers qui soit propre au presage de leurs evenemens, on ne doit pas trouver étrange, si l'ame ne connoissant pas ce qui se passe au dedans de soy, est émeuë par une puissance secrette & sans art, à dire des choses qui ne sont pas éloignées de celles sur quoy on interroge ces Astrologues. Voila, mon Dieu ce que j'appris de luy, ou de vous par son entremise, jusques à ce que de moy-mesme je puisse connoistre la verité, à la faveur des lumieres que vous aviez mises dans mon ame. Pour lors ny ce sage Medecin, ny mon cher amy Nebridius, jeune homme fort discret & vertueux, ne purent me retirer de l'exercice de cette science, quoy quils en fissent des

contes assez plaisans. Mon opiniâtreté venoit de ceque je ne voyois point encore de raison qui me persuadast sans me laisser des doutes, que les veritables réponses qu'ils rendoient fussent un effet du hazard, plûtost que de l'inspiration des Anges.

Ses plaintes sur la mort de son amy.

CHAP. IV.

LEs premieres années que je commençay d'enseigner à Tagaste, lieu de ma naissance, je m'estois fait un amy extrémement intime par la societé de nos études, & l'égalité de nos âges. Nous estions sortis de l'enfance à mesme temps, nous avions frequenté le College & le jeu de compagnie. Toutefois je ne l'aimois pas à l'égal de ce que je fis du depuis, quoy que ny dans nos plus grandes ardeurs nous n'estions pas arrivez à la vraye amitié, parce qu'il n'en est point de vraye, que celle que vous liez entre ceux qui vous sont unis *par cette charité que le saint Esprit répand aussi dans nos cœurs.* Cette amitié neanmoins ayant pris sa naissance & ses accroissemens dans l'école, m'estoit extrémement douce. J'avois tellement gagné son esprit, que je corrompois la religion, le retirant de la vraye foy dans les vaines & dangereuses fables de ses erreurs, qui faisoient épancher tant de larmes à ma pauvre mere. Ce jeune homme estoit toûjours en ma pensée, & mon ame n'estoit pas contente sans son souvenir. Et voila que poursuivant vos fugitifs, ô Dieu des vengeances, fon-

taine de misericorde, qui nous a ramenez à vous par des voyes admirables : voila que devant la fin de l'année vous mistes fin à la vie de cét amy que j'aimois par dessus toutes les douceurs de la vie. Qui de tous les hommes pourroit exprimer les bontez dont vous usastes envers luy ? Que ne fistes-vous pas pour son bien, ô mon Dieu, de qui les jugemens ne se peuvent sonder. Comme ce pauvre jeune homme eut demeuré long-temps dans les mortelles sueurs d'une violente fiévre, & qu'on desespera de sa santé, on le baptisa à son insceu, sans que je m'en misse en peine, sur cette croyance, que l'eau qu'on versoit sur son corps sans qu'il s'en apperceust, n'effaceroit pas les impressions que j'avois faites dās son ame. Il arriva pourtant tout le contraire, parce qu'il commença à se mieux porter, & se guerir entierement, aussi-tost que je pus m'entretenir avec luy ; or je le pus aussi-tost qu'il le put, dautant que je n'abandonnois point son lit : croyant qu'il me secondoit, je commençay de le gausser du Baptesme qu'il avoit receu, lors qu'il avoit perdu toute connoissance, ce que depuis on luy avoit dit. Mais je fus bien trompé ; car il eut autant d'horreur de moy, que je me promettois de complaisance de luy, & ne me regarda que comme son capital ennemy, m'avertissant avec une liberté vraiment Chrêtienne, que si je desirois luy demeurer amy, que je misse fin à mes discours. Surpris d'un étonnement extraordinaire, & troublé de cette réponse que je n'attendois pas,

je retins tous les mouvemens de mon cœur, attendant que sa santé me permist de le traiter avec plus de contention. Mais peu de jours aprés il fut soustrait à mes cruautez, pour estre reservé à ma consolation, retombant en mon absence dans une fiévre, dont il mourut. Helas! qui pourroit dire de quelle douleur mon cœur fut saisi : de tout ce que je regardois, il me sembloit ne voir que la mort. La demeure de la ville m'estoit un supplice, le logis de mon pere une prison, les plus douces communications que j'avois euës avec luy ne m'estoient plus qu'un cruel martyre, mes yeux le cherchoient de tous costez, & ne le trouvoient en aucun lieu. Voilà d'où venoit que je haïssois toutes choses, pas une d'elles ne soulageoit mon cœur, ny le representoit à mes yeux. Rien ne me disoit, comme lors qu'il vivoit : le voicy qu'il vient. En suite je me devins importun à moy-mesme, m'interrogeant sans cesse, & demandant à mon ame *pourquoy elle estoit triste, & pourquoy elle me troubloit si fort* : mais je n'en pouvois tirer aucune réponse. Que si je luy disois qu'elle eust confiance en Dieu, elle ne m'obeïssoit pas, & certes avec raison; parce que l'homme pour qui elle pleuroit estoit meilleur & plus veritable que le phantôme en qui je mettois son esperance. Rien ne m'estoit doux que les larmes, en qui je trouvois toutes mes joyes, comme auparavant je les avois dans la conversation de mon amy.

D'où vient qu'il y a de la douceur à pleurer.

ET voila, mon Dieu, que cette tristesse est évanouïe, & que le temps a guery ces playes que la raison n'avoit pû soulager : Puis-je à cette heure, me rendant attentif à vostre voix, apprendre de vous, *qui estes la verité*, pourquoy les larmes sont douces aux miserables ? Peut-estre que vous estes fort loin de toutes nos miseres, quoy que vous soyez prés de toutes choses ; & que demeurant recueilly en vous-mesme, vous nous regardez gemir sous la pesanteur de nos maux sans pitié, parce que vous le faites sans souffrance? Si est-ce que si nous ne vous adressions nos larmes, que leur secours nous seroit inutile. Apprenez-moy donc d'où vient la douceur que nous tirons de nos pleurs & de nos plaintes? N'est-ce point que l'esperance d'estre exaucé de vos bontez est douce, cela se peut dire des prieres, parce qu'on les fait sur cette asseurance qu'elles vont jusques à vous. Ne seroit-ce point que nos larmes soulagent la douleur de nos pertes, & ainsi que diminuant nostre mal, elles nous causent quelque joye? Certes je ne demandois pas avec mes soûpirs qu'il revinst au monde ; tout mon dessein estoit de gemir & de m'affliger; dautant que j'estois miserable, & que j'avois perdu tous mes contentemens. N'est-ce point aussi que les pleurs, qui de leur nature sont ameres, deviennent doux par le dégoust de la chose que nous CHAP. V.

possedions autrefois avec plaisir ; & ainsi que l'aversion qu'on en a conceüe soit le motif de la joye qu'on en tire ?

Il explique la grandeur de son amour à l'endroit de son amy.

CHAP. VI. A Quoy bon tout ce discours, puis qu'il n'est plus temps de plaindre mon malheur, mais bien de vous confesser mes crimes. J'estois miserable, & certes toute mon ame, qui aime les choses perissables, l'est aussi : elle se voit déchirer de la crainte de les perdre, & alors elle sent le mal qui l'afflige devant mesme que d'en souffrir la perte. J'estois en cét état pour lors, & je pleurois tres-amerement, ne trouvant du repos que dans les langueurs de ma tristesse. Mon infortune estoit de cette étrange nature, que j'aimois davantage ma miserable vie, que cét amy qui estoit la cause de ma misere. Car encore bien que je l'eusse voulu changer, je n'eusse pas pourtant mieux aimé la perdre que la personne. Je ne sçay pareillement, si je n'eusse point choisi de mourir pour luy, comme l'on rapporte (si toutesfois on ne le feint) d'Oreste & de Pilade, qui desiroient mourir ensemble, ou au moins l'un pour l'autre ; parce que vivre separément leur estoit plus insupportable, que de mourir en compagnie. J'ay de la peine de comprendre un sentiment tout contraire qui estoit né en moy, parce que j'avois un dégoût de vivre, & une crainte de mourir.

Je croy que plus j'avois d'amour pour mon amy, plus je concevois de haine contre la mort, qui me l'avoit ravy, me persuadant qu'elle ravageroit bien-tôt le reste des hommes, puis qu'elle avoit enlevé cettuy-cy. J'estois en cette disposition, je m'en souviens bien. Voïla mon cœur, mon Dieu, voila mon interieur, voyez-le, je ne me trompe pas; mon Dieu, mon esperance, qui me nettoyez de l'impureté de semblables affectiõs, retirant mes yeux sur vous, *& dégageant mes pieds de leurs attaches*. Pour moy, je m'étonnois de voir vivre les autres hommes, dautant que celuy que j'avois aimé comme immortel estoit mort; mais bien plus, je m'étonnois de ce que je vivois, estant un autre luy-mesme. A vray dire, un certain n'a pas mal appellé son amy, *la moitié de son ame*: parce que je reconnois de mon experience propre, que mon ame, & l'ame de ce jeune homme, n'estoient qu'un esprit dans deux corps. Et c'est pour ce sujet que ma vie m'étoit en horreur, parce que je ne voulois pas vivre à moitié, & peut-estre que je craignois de mourir, de peur que celuy que j'avois si tendrement chery, ne mourust tout-à-fait.

L'impatience luy fait changer de demeure.

HElas, que c'est une cruelle folie de ne pas aimer les hommes en homme! ô que l'homme est fou d'avoir des affections desordonnées pour des choses perissables & mortelles! C'estoit là mon malheur. Ainsi

CHAP. VII.

donc manquant de cette consideration, mon cœur se sentoit pressé d'une douleur incroyable, je soûpirois, je pleurois, je souffrois de continuelles inquietudes, sans pouvoir prendre ny un peu de repos qui me soulageast de mes peines, ny une forte resolution qui me délivrast de mes inconstances. Dautant que je traisnois une ame toute outrée & déchirée, qui ne souffroit que difficilement la demeure de mon corps, & je ne sçavois pas où elle pourroit trouver du divertissement. Parce que ny la beauté des bois, ny l'oisiveté du jeu, ny les doux charmes de la Musique, ny l'agreable odeur des parfums, ny l'appareil des somptueux banquets, ny les plaisirs du lict, ny les delicatesses de la Poësie, ny l'étude des autres Livres ne la pouvoient retenir. J'avois horreur de tout, mesme de la lumiere ; & tout ce qui n'estoit pas luy me donnoit de l'aversion, & jamais de soulagement. J'excepte les larmes & les soûpirs, qui tout seuls donnoient un peu de remede à mon mal : que si je m'en éloignois, un insupportable faix de misere, que vous seul deviez m'oster, venoit fondre sur mon ame. Je connoissois fort bien que ma guerison ne pouvoit venir que de vous, mais je ne pouvois ny ne voulois y avoir recours. La raison est que pour lors vous n'estiez rien de veritable dans ma pensée, puisque mesme vous n'y estiez pas: estant en cét état, que s'il n'y eust point eu de phantôme, je n'eusse point eu de Dieu. Que si je taschois d'appuyer mon ame sur cette Divinité, afin d'y trouver

du

du repos, elle s'évanoüissoit dans le vuide de ma pensée, & retomboit sur moy, qui estoit le triste lieu où elle ne pouvoit demeurer, ny d'où elle ne pouvoit partir. Car où mon cœur pourroit-il aller pour s'éloigner de mon cœur? où sçaurois-je fuir, pour n'estre plus auprés de moy-mesme? Je sortis pourtant du pays, & de Tagaste j'allay à Carthage, dautant que mes yeux ne le cherchoient pas avec tant d'inquietude dans les lieux où je n'avois pas coustume de le voir.

Le temps est un bon Medecin.

CHAP. VIII.

LE temps ne coule pas inutilement par nos sens, puis qu'il opere des merveilles dans nos ames. Il venoit & passoit de jour à autre, mais venant & passant en moy, il y mettoit d'autres impressions que celle de mes maux, me redonnant peu à peu le goust de mes premieres joyes. Il est pourtant vray que si d'autres ennuis ne succedoiēt pas aux regrets de ma perte, que c'estoient au moins des sujets de nouvelles douleurs. Car d'où vient que le plaisir s'estoit glissé dans mon ame, & que la tristesse en avoit ravagé les contentemens, sinon que mon ame s'estoit épanchée sur un sable mouvant, & que mon cœur avoit aimé une creature mortelle, comme si elle n'eust jamais deû mourir: De toutes les choses qui adoucissoient mes peines, il n'y en avoit point qui le fist avec

plus d'effet que la conversation de ces autres Amis, avec qui j'aimois ce que j'aimois, au lieu de vous. Et c'estoit une fable ridicule & un phantôme grossier, qui chatoüilloit nostre esprit par la douceur des paroles qu'on couloit dans nos oreilles. Mais cette fable & ce mensonge ne mouroit point en moy, bien que quelqu'un de ces amis perdist la vie. Il y avoit d'autres choses qui me plaisoient fort en leur compagnie, comme de discourir avec eux, de railler, rendre & recevoir de bons offices mutuellement, lire de plaisans livres, folatrer ensemble, se contredire sans animosité, & par une legere contradiction, donner goust à un long accord de sentimens, apprendre & enseigner, souhaiter les amis avec anxieté lors qu'ils estoient absens, les accueillir avec joye quand ils arrivoient. Voila les pratiques & les actions, qui se glissant dans les ames par les yeux & les autres sens de plusieurs, n'en font qu'une seule.

Comparaison de l'amitié des creatures avec celle de Dieu.

CHAP. IX. VOila ce qu'on aime dans ses amis, & de telle sorte qu'un homme s'estimeroit coupable en conscience, s'il n'avoit une amour reciproque pour celuy qui l'a honoré de ses bonnes volontez, ou s'il ne prévenoit celuy dont il recherche l'affection, quoy qu'il n'attende rien de la personne aimée,

que des témoignages d'une innocente ſympathie. Voila d'où naiſſent les gemiſſemens & ce triſte nuage de dueil, ſi un amy meurt. Voila d'où vient cette amere langueur de cœur, & cette mort des vivans, cauſée par la perte de la vie des mourans. Heureux qui vous aime, & ſon amy en vous, & ſon ennemy pour l'amour de vous. Parce que celuy-là ſeulement à qui toutes perſonnes ſont cheres en celuy qu'on ne ſçauroit perdre, ne perdra jamais un ſeul de ceux qu'il cherit. Et qui eſt celuy-là, ſinon mon Dieu qui a fait le Ciel & la terre, & qui les remplit de ſon Eſtre, les faiſant en les rempliſſant? Perſonne ne vous perd que celuy qui vous abandonne. Mais où va celuy qui vous quitte, ſinon de vous favorable, à vous plein d'indignation? où ne trouveroit-il point vôtre loy puiſſante? Or voſtre loy eſt verité, & vous eſtes la verité meſme.

Dieu eſt la ſource de toutes les beautez.

CHAP. X.

Dieu des vertus, convertiſſez-nous: monstrez-nous voſtre face, & nous ſerons ſauvez: Car de quelque coſté que l'ame de l'homme ſe tourne, bien qu'elle s'arreſte hors de ſoy & de vous à ce qui eſt beau par vous, & qui ne le ſeroit pas ſans vous, elle ne rencontre que des douleurs, ſi elle ne ſe tourne vers vous. Cette verité eſt ſenſible, puiſque les choſes creées naiſſent & meurent: naiſſant elles ſemblent commencer

leur estre, & elles croissent pour se perfectionner; & puis estant parfaites & achevées, elles déchéent par la vieillesse, & finissent par la mort, dautant que rien n'échappe les rides de l'âge, & ne s'exempte des atteintes de cette meurtriere. Donc quand elles naissent, & que du neant elle passe à l'existence, plus elles tendent à la perfection de leur estre, plus elles se hastent d'en prendre la joüissance. Telle est la condition des natures creées. La raison est, qu'elles ne sont que des parties de ce grand Univers qu'elles composent par leur suite & leur succession. De mesme que nostre discours n'est fait que de mots qui se suivent l'un aprés l'autre: car le discours ne sera jamais entier, si ses parties ne se suivent avec ordre. Que mon ame vous loüe, mon Dieu, Createur de toutes choses, qu'elle vous loüe d'avoir produit tant de rares ouvrages; mais qu'elle ne s'attache pas à leur beauté avec la cole de cét amour, qui se coule dans le cœur par les sens. Dautant que toutes les creatures hastant leur commencement & leur progrez, s'avancent à leur fin pour ne plus estre, & ainsi elles déchirent une pauvre ame d'une infinité de souhaits inutiles, quand elle se veut reposer en leur amour. Or il n'y a point de repos en ces choses, parce qu'elles n'ont point de consistance dane leur suite. Et qui les pourra suivre par les organes du corps, & qui s'en pourra saisir lors même qu'elles sont presentes? L'action des

sens est lente, estant action des sens, dont la vigueur est limitée. L'œil s'aquite bien de la fin pour laquelle Dieu l'a fait, mais il ne peut atteindre les choses qui glissent & qui s'échapent dés leur commencement jusques à leur fin, dautant qu'elles ont receu cette loy de vostre Verbe, de qui elles ont receu l'estre; vous irez de là jusques icy, & non pas plus outre.

Toutes les choses qui sont inconstantes en elles, sont, immuables en Dieu.

MON ame, garde-toy bien de t'occuper inutilement en l'affection des creatures, & de boucher l'oreille de ton cœur, par le bruit de tes vanitez. Rends-toy attentive. Le Verbe te crie que tu retournes à luy, où est le lieu du veritable repos, & où l'objet de l'amour est toûjours stable, si son principe ne change point. Voila que tous les Estres creez passent, afin de faire place aux autres qui suivent, & d'achever ce bas Univers, qui ne subsiste que de l'écoulement de ses parties. Peut-estre que je suis aussi, dit le Verbe de Dieu. Arreste, arreste là ta demeure, mon ame, & asseure en luy ce que tu tiens de luy, au moins aprés l'experience de tant d'inquietude & d'orreurs. Confie à la verité ce que tu tiens d'elle, & tu ne perdras rien de ce que tu luy donneras en garde. Ce que tu as de mourant refleurira, tes ulceres se rejoindront, les choses qui sont sujettes à l'in- CHAP. XI.

constance & au changement en toy, s'affermiront en luy; elles ne te porteront point par leur flux au neant, où elles vont; mais elles seront immobiles avec toy, & demeureront seurement attachées à ce Dieu, qui ne branle jamais. D'où vient que tu suis les mauvaises inclinations de ta chair? que ton corps ne s'éleve-t'il plûtost aux mouvemens de l'esprit? Toutes les choses que tu connois par les sens, ne sont que les parties de ce tout que tu ignores, & neanmoins tu t'y amuses. Mais si le sens estoit capable de comprendre Dieu, qui est ce tout inconnu, & que son action fust determinée, au grand malheur des hommes, à une de ses parties, tu souhaiterois que ce qui subsiste dans le present s'écoulast vers le passé, afin de recueillir & arrester tes affections à ce qui n'est pas sujet à ces vicissitudes: Comme dans nos entretiens tu ne veux pas que les premieres syllabes s'arrestent, mais qu'elles passent, afin que les autres suivent, & que tu entende le reste du discours. On doit pareillement dire de toutes ces choses qui entrent en la composition d'une autre, que si elles ne sont toutes à la fois, elles agréent davantage dans leur tout que separées, si pourtant on en peut joüir tout à la fois. Mais nostre Dieu qui a creé tout cela, est bien encore meilleur, parcequ'il ne passe point, & que rien de luy n'est sujet à la suite. Donc si tu as de l'amour pour les beaux corps, reconnois Dieu en eux, & refléchis ton amour sur celuy qui en est l'Archi-

tecte, de peur que dans les choses qui te plaisent, tu ne vienne à luy déplaire.

L'amour des creatures n'est pas mauvais, pourveu qu'on aime Dieu en elles.

SI les ames vous agréent, qu'on les aime en Dieu, parce qu'elles sont muables en elles, & immobiles en luy, autrement elles s'évanouïront & periront; qu'on les aime donc en Dieu. Attire toutes celles que tu pourras à ce solide appuy, & leur dis: Aimons cettuy-cy, aimons cettuy-cy, c'est luy qui a fait toutes choses, il n'est plus loin de ses creatures, dautant qu'il ne s'est pas retiré aprés les avoir faites: mais elles tiennent leur estre de luy, & dans luy. Il a sa demeure par tout où il y a quelque chose de veritable, il est au fond de nostre cœur, mais nostre cœur s'est éloigné de luy. *Retournez, vagabonds, retournez à vostre cœur, & vous attachez à celuy qui vous a creez.* Arrestez-vous à luy, & vous serez fermes; reposez-vous en luy, & vous serez tranquilles. Où allez-vous? dans des precipices; où alliez-vous? Le bien que vous aimez vient de luy, il est bon & aimable en luy; mais ce qui est de luy devient justement amer à ceux qui aiment injustement hors de luy. Hé pourquoy vous égarez-vous en des chemins difficiles, il n'y a point de repos où vous le croyez: cherchez ce que vous cherchez, mais ne le cherchez pas où vous le cherchez. Vous

CHAP. XII.

cherchez une heureuse vie dans le sejour de la mort, elle n'y est pas; quelle apparence de trouver une vie bien-heureuse, ou mesme il n'y a point de vie? Nostre vie est descenduë en terre, s'est chargée de nostre infirmité, & de l'abondance de sa vie; elle a tué nostre mort, nous criant d'une voix tonnante, que nous retournions de la Terre au Ciel à la secrete source des lumieres d'où elle est venuë au ventre d'une Vierge, où l'alliance de la creature avec le Verbe s'est contractée? afin que la chair mortelle ne le fust pas toûjours. Et de là, *se levant comme époux de sa couche, il s'élance en geant à la course.* Ce divin époux ne s'est point arresté, mais il a couru, criant par ses paroles, ses actions, sa mort, sa vie, ses abaissemens & sa croix, que nous retournions à luy. Et aprés ses courses, il voulut se soustraire à nos yeux, pour attirer nos cœurs, & se faire chercher, afin de nous donner envie de le trouver. Il s'est retiré de nous, & le voila; il n'a pas voulu estre long-temps avec nous, afin que nous fussions eternellement avec luy, il s'est éloigné de nous sans nous laisser. Dautant qu'il est retourné d'où il n'estoit jamais sorty: car *le monde a esté creé de sa main toute puissante, & il estoit dans ce monde.* Et en un autre endroit: *Il est venu au monde pour sauver les pecheurs.* C'est de luy que je reconnois avoir receu tous mes biens: *afin qu'il guerisse mon ame, parce qu'elle a offensé sa Justice. Enfans des hommes, jusques à quand aurez-vous le*

cœur endurcy ? Ne voulez-vous pas monter & vivre aprés avoir veu les descentes de vostre vie? Mais où monterez-vous, estant déja si haut, *que vous avez élevé vostre teste dans le Ciel ?* Descendez plûtost en vous-mesmes, pour monter à Dieu, puisque vous estes tombez, montant contre sa volonté. Mon ame, dis cela à tous ceux que tu aimes, afin de les exciter à faire de leurs yeux une vive source de larmes, en cette vallée de miseres. Et ainsi ravis-les à ton Dieu, tu leur diras cela, poussé de son saint Esprit, si tu le dis embrasée des flammes de son pur amour.

D'où naist l'amour.

JE ne connoissois pas alors ces veritez ; voilà d'où venoit que je roulois dans des precipices, & que je disois à mes amis. Aimons-nous autre chose que ce qui est beau ? Et qu'est-ce que le beau, & la beauté ? Qu'est-ce qui nous attire, & qui nous engage aux objets que nous aimons ? Si les Estres n'avoient certaines graces, jamais ils ne gagneroient nostre cœur. Je faisois reflexion à cela, & je remarquois dans les corps un je ne sçay quoy qui en est le tout, & partant beau : & je ne sçay quelle autre chose agreable, & qui en suite n'en fait qu'une partie : comme un membre rapporté à son corps, ou comme la chaussure au pied, & autres choses CHAP. XIII.

ſemblables. Cette penſée me vint en l'eſprit du fond de mon cœur, & j'écrivis (ſi je m'en ſouviens bien) deux ou trois Livres du beau & de l'agreable. Vous le ſçavez, mon Dieu : pour moy je ne m'en ſouviens plus, les ayant perdus ; & je ne ſçay pas meſme comme quoy ils ſe seront égarez.

Des Livres, de la Beauté & de la Bien-ſeance.

CHAP. XIV.

MAis dites-moy, mon Seigneur & mon Dieu, ce qui me pouſſa à dedier cet ouvrage à Icherus Orateur Romain, que je n'avois jamais veu, & que j'aimay ſur la ſeule reputation de ſa capacité. J'avois bien oüy certaines paroles de luy, qui m'avoient plû pour leur élegance ; mais bien davantage, à raiſon qu'elles plaiſoient aux autres, qui ne pouvoient aſſez admirer qu'un homme natif de Syrie, & bien verſé en la langue Grecque, ſe fuſt acquis une ſi parfaite connoiſſance de la Latine. A mon égard je l'eſtimois, parce qu'il avoit une connoiſſance parfaite de la Philoſophie, & de tout ce qui concerne cette étude. On loüe un homme inconnu, & on l'aime abſent, d'où peut naiſtre cét amour & cét eſtime? N'eſt-ce point que l'amour paſſe de la bouche de celuy qui louë dans le cœur de celuy qui écoute? Cela ne ſe peut ; mais il arrive qu'un amant en enflâme un autre, comme un flambeau en allume un ſecond. Dautant qu'on ſe laiſſe douce-

ment aller à l'amour, lors qu'on croit qu'il y a autant de merite dans la personne qui est loüée, que de sincerité dans celle qui louë. Voilà, mon Dieu, comme en ce temps-là mon affection suivoit le jugement des hommes, & se mesuroit à leur estime, & non pas au vostre, qui ne trompe jamais. Cette recommandation pourtant n'est pas de la nature de celle qu'on donne à un Carossier adroit, ou à un Chasseur rusé, mais elle est d'un ordre superieur, & telle que je pourrois desirer. Car à dire le vray, je ne voudrois pas qu'on m'aimast, & qu'on m'aimast comme un Comedien, pour qui moy-même j'ay des éloges & de l'affection. Parce que je choisirois plûtost d'estre inconnu, que de paroistre ainsi, & d'estre haï, que aimé de la sorte. Où est dans une seule ame cette balance qui partage avec tant de justice nos amours? Qu'est-ce que j'aime en un autre, que je n'éloignerois pas de moy-même, si je ne le haïssois, veu que l'un & l'autre de nous deux est homme. Certes il ne faut pas croire d'un Comedien, qui a la même nature que nous, ce que nous pouvons penser d'un bon cheval, dont nous approuvons le service, sans desirer sa nature, bien que cela fust en nôtre pouvoir. Et donc puis-je aimer quelque qualité en un homme qui ne seroit pas en moy qu'un objet d'aversion? Ah mon Dieu, que c'est un profond abysme que l'homme, de qui vous avez compté les cheveux, jusques à en conserver les moin-

dres parties. Neanmoins quoy que rien ne lasse vostre diligence, & n'échappe à vos soins, il est plus aisé de tenir conte de ses cheveux que de ses affections, & des mouvemens de son cœur. Pour cét Orateur Romain, il estoit de ceux que j'aimois de telle sorte, que j'eusse bien desiré luy estre semblable. Et ainsi enflé d'orgueil & de presomption, j'errois à l'abandon au gré de toutes sortes de vents, sans reconnoistre vostre secrete conduite. Et qui m'asseure la verité de mes sentimens; & d'où vient que je vous confesse avec tant de certitude que je le cherissois davantage, à cause de l'affection de ceux qui le loüoient, qu'à raison des qualitez loüables qui estoient en sa personne. Dautant que si on l'eust blâmé avec mépris des parties qu'on estimoit en luy, je n'eusse senti aucun mouvement d'amour en son endroit, & pourtant il eust eu les mêmes qualitez qu'il possedoit. C'eust esté le mesme homme, la seule afection de ceux qui en eussent fait le recit, eust esté autre. Voila où une pauvre ame traisne, lors qu'elle n'est pas encore arrestée sur le ferme appuy de vos veritez. Elle se plie, elle se tourne & se transforme, elle est vuide de lumiere, ou pleine de tenebres, qui luy cachent le merite, selon qu'il plaist aux langues de parler à l'avantage ou au rabais des personnes qu'elles debitent. Et toutefois la verité est devant nos yeux. Pour moy, j'estois entierement satisfait, si mes études & mes ou-

vrages venoient à la connoissance de cét Orateur ; que s'il les approuvoit, cela me donnoit courage : si au contraire il ne les estimoit point, mon esprit n'estant pas encore plein de vos lumieres, souffroit de rigoureuses peines de son mépris. Et toutefois bien que je n'eusse point de Panegyriste de l'ouvrage que j'avois écrit du beau & de l'agreable, je le meditois à par moy, & l'admirois au fond de mon ame.

Comme les choses sensibles le rendoient incapable de comprendre les spirituelles.

JE ne voyois pas encore dans vos divines lumieres le secret de cette connoissance, ô mon Dieu ! *qui seul faites des choses dignes d'admiration*. Et partant mon esprit s'égaroit parmy les formes corporelles, estimant beau ce qui estoit de soy-même desirable, & bien-seant ce qui s'ajustoit avec proportion à quelque autre chose : ce que j'appuyois d'exemples tirez de la nature des corps. En suite je rentray en moy-mesme, pour y considerer mon ame ; mais la fausse idée que j'avois des esprits, m'empeschoit de discerner le vray de l'apparent. L'éclat de la verité frappoit mes yeux, mais elle n'entroit pas en mon cœur, qui tout saisi de frayeur, retiroit sa pensée des Estres spirituels, pour l'arrester aux traits, aux couleurs, & à ces étenduës, qui enflent la masse des corps. CHAP. XV.

Et comme mon ame ne pouvoit se former ces substances détachées de la matiere, je croyois qu'il m'estoit impossible de voir mon esprit. Ainsi aimant la paix en la vertu, & haïssant les troubles du vice, je me figurois en celle-là de l'unité, & en celuy-cy de la division. En cette verité je m'imaginois un esprit doüé d'intelligence, & une nature qui estoit source de verité, & objet de beatitude ; & dans cette division aveugle que j'estois, une ame sans raison, & je ne sçay quelle substance dans qui je faisois resider la nature du souverain mal. Et cette substance n'estoit pas un Estre mort, mais une vie indépendante de vous, mon Dieu, de qui toutes choses procedent. A cet esprit d'unité que je ne tenois d'aucun sexe, je donnois le nom Grec de Monade, & à l'esprit de division, celuy de Dyade, luy attribuant sans sçavoir ce que je faisois, la colere qui se pratique dans les meurtres, & cette boüillante ardeur qu'on voit dans les excés de la concupiscence. Cet erreur venoit de ce que je n'avois pas encore appris qu'aucune substance ne peut estre mauvaise, & que nostre ame n'avoit pas en soy ce bien souverain & immuable que nous cherchons. Parce que comme nous nous portons aux crimes à nostre dommage, si nous suivions les mouvemens dereglez de la colere, & que nous obeïssions aux fougues & aux saillies qu'elle inspire, de mesme les impuretez de la chair, & les erreurs de l'esprit tachent & soüillent nostre

vie, si l'ame raisonnable se rend sujette à quelque brutale passion. Je faisois une triste experience de cecy, lors que j'ignorois que mon esprit devoit estre éclairé d'une autre lumiere, pour entrer dans la participation de vostre verité, n'estant pas luy-mesme la verité. *Dautant que vous allumez ma lampe, mon Dieu, mon Seigneur, vous éclairerez mes tenebres, nous puiserons tous dans vostre abondance : car vous estes la vraye lumiere qui éclairez tout homme qui vient au monde, & qu'il n'y a pas mesme une legere ombre de changement en vous.* Parmy ces erreurs je tâchois d'aller à vous, & vous me repoussiez, afin que je goutasse la mort, parce que vous rejettiez les superbes. Et quel plus insupportable orgueil que de m'attribuer avec vanité, ce qui n'appartient qu'à vostre grandeur, estant sujet au changement; ce que je comprenois assez par le desir de devenir sage, & de me rendre meilleur; j'aimois mieux vous supporter muable, que d'avoir quelque chose en moy qui ne fust pas en vous. Vous me repoussiez donc, vous opposant à l'insolence de mes entreprises, pendant que je ne me pouvois démesler des formes corporelles, & que tout composé de chair, j'accusois la chair, *estant un esprit égaré qui ne retournois pas encore à vous* : & marchant je m'avançois vers des choses qui ne sont ny en vous ny en moy, ny mesme dans les corps veritables. Et ces Estres n'estoient pas une production de vostre main toute-puissante,

mais une feinte imitée des corps, par mon imagination. Que si quelqu'un me vouloit contredire, autant plein de babil que de folie, je répondois à vos fideles serviteurs, de qui mon erreur me tenoit separé : Pourquoy mon ame que Dieu a faite, se trompe-t'elle? & je ne voulois pas qu'on me repartist : Et pourquoy Dieu se méprendroit-il ? Et ainsi je me roidissois plûtost à établir, qu'une nature immuable comme la vostre failloit par necessité ; que la mienne changeante par un choix libre, & sans contrainte, ce qu'on me forçoit presque d'accorder. J'avois environ vingt-six ou vingt-sept ans lors que je composay ces Livres dont je viens de parler, roulant dans ma pensée ces feintes de corps, qui sans cesse bourdonnoient aux oreilles de mon cœur, que je commençois à rendre attentif à l'harmonie interieure, que vostre verité faisoit en mon ame, quand elle s'arrestoit à mediter la nature de la beauté & de la bien-seance. Et je tâchois d'écouter & de me réjoüir à cette voix de l'Epoux, & je ne pouvois, dautant que le bruit de mes imaginations tiroit mon attention au dehors, & que le poids de mon orgueil me portoit en bas. *La raison est, que vous ne me faisiez pas ouyr ma joye, & que mes os ne tressailloient point, n'estant pas encore humiliez.*

Admirable effort d'esprit de Saint Augustin en l'intelligence des Categories d'Aristote.

CHAP. XVI.

QUe me servoit, environ l'âge de vingt ans, d'avoir compris, à la simple ouverture d'un livre, les dix Categories d'Aristote, quoy que le Rhetoricien de Carthage, mon Maistre, m'en fist l'intelligence si difficile, que je demeurois tout suspendu d'admiration, lors qu'avec un faste insupportable, luy & les autres sçavans en prononçoient seulement le nom. Ayant conferé de cette matiere avec ceux qui avoüoient franchement ne les avoir entẽduës qu'à l'aide de la voix des plus doctes, & des figures qu'ils en traçoient dans la poussiere, je n'en connus pas davantage que ce que j'y avois trouvé tout seul en les lisant. Or il me semble que ces traitez parloient assez clairement des substances, comme de l'homme, & de ce qui est en elles, comme de la figure de l'homme, de ses qualitez, de quelle stature il est, combien il a de pieds de hauteur; de ses alliances, quel frere il a, en quel lieu il est, quand il nâquit, s'il est debout, ou assis; s'il a des souliers, ou un casque; s'il fait quelque chose, ou s'il en souffre l'impression. Et ainsi de tout le reste, qui est contenu dans le Predicament de la substance, & dans les neuf autres dont j'ay touché quelques exemples pour en faciliter le secret

Quel bien m'apportoit cette connoissance, mais plûtost quel dommage ne me causoit-elle pas, veu que j'estimois que vous avec tout ce qui vous appartient, mon Dieu, quoy tres-simple & tres-immuable, estiez compris dans ces dix Categories. De sorte que je me representois vostre essence, & en elle cette grandeur & cette beauté qu'on luy attribuë, comme dans un sujet separé de son estre. De mesme que nous voyons que les qualitez sensibles sont des perfections attachées au corps, qui ne sont pas du corps. En quoy ma pensée estoit bien grossiere, puis que vostre grandeur & vostre beauté ne sont rien differens de vostre substance : Ce qu'on ne peut accorder d'un corps qui n'est pas grand & beau pour estre corps, de mesme qu'il ne laisseroit pas d'estre corps, pour estre ou plus petit, ou moins beau. C'estoit donc une vaine image, & non pas une veritable idée de vostre essence que je concevois, & de sotte grotesques d'imagination, plûtost que de naïves expressions de vostre nature. Car vous aviez commandé, & je ressentois l'effét de vos volontez : que la terre me produisist des chardons & des épines, & que je ne pusse toucher le pain qui me donne la vie sans en recevoir de la peine. De plus, que me servoit d'avoir, à la simple lecture compris tous les Livres qui traitent des Arts liberaux : estant lors esclave des plus infames passions ? Je tirois de la complaisance de cette lecture, sans reconnoistre

que tout ce qui estoit de vray & d'asseuré dans ces ouvrages venoit de vous. Parce que je tournois le dos à la lumiere, & la face vers ce qui en estoit illuminé : d'où il arrivoit que mon visage regardant les objets qui terminoient le rayon, n'en estoit point éclairé. Tout ce que les livres disent de l'art de parler & de discourir, me fut connu sans peine & sans Maistre. Je n'ignoray rien de la Geometrie : la science des nombres, & les plus merveilleux secrets de l'Algebre n'avoient rien de caché pour moy. Je ne dois point tirer de vanité de tant de belles parties : car vous sçaviez, mon Dieu, que la felicité de comprendre, & la subtilité de raisonner sont des dons de vostre magnificence. Neanmoins je ne vous en rendois pas les actions de graces que je vous devois. Et partant je receus tant de rares faveurs plûtost à ma ruine qu'à mon avantage, parce que je voulus user à discretion de tant de biens, *sans avoir aucun soin de vous conserver les forces de mon esprit*; mais me retirant de vostre service, je m'en allay *en une terre fort éloignée pour les* dissiper en mes infâmes débauches. Que me servoit donc tant de bien, en usant si mal ? Je n'avois garde de reconnoistre l'obligation que je vous avois de tant d'avantages, puisque je n'y faisois aucune reflexion, sinon lors que je m'appercevois que le plus vif & le plus prompt de mes Escoliers estoit celuy qui me suivoit le moins lentement dans mes explications

Mais encore, mon Dieu, mon Seigneur, quel fruit tirois-je de tant de rares qualitez d'esprit, croyant à mesme temps que vous estiez un grand corps lumineux, & moy une petite miette de cette grande masse. Certes cette ignorance estoit bien criminelle, j'avoüe pourtant que j'estois en cette erreur. Mon Dieu, je ne rougis point de reconnoître les misericordes que vous m'avez faites, & d'implorer le secours de vos graces, puisque je n'ay pas eu honte de publier autrefois mes blasphêmes, & de des-honorer vostre adorable Majesté. Je reviens donc encore à ce que j'ay tantost dit : que me profitoit d'avoir un esprit brillant, capable d'acquerir sans aide toutes les sciences, & qui démêloit avec tant de facilité les plus subtiles & delicates matieres, veu que je manquois au principal, & me laissant aller à de honteuses & sacrileges ignorances en la doctrine de la pieté ? Ou bien quel mal estoit-ce à vos enfans d'avoir un esprit plus lourd, puisque leur pesanteur estoit utile pour les arrester auprés de vous, afin de croistre en asseurance, comme de petits poussins dans le nid de vostre Eglise, & de donner temps aux aisles de leur charité de s'y fortifier. O mon Dieu ! mon Seigneur, *que nous mettions nostre confiance à l'abry de vos aisles, deffendez-nous, & nous portez*. Vous nous porterez tous petits enfans, *& vous nous porterez jusques à nostre vieillesse*. Dautant que nostre fermeté est inébranlable, quand nous

sommes appuyez sur vous, & elle est chancelante lors que nous le sommes sur nous-mesmes. Tout nostre bien vit en vous, quand nous en sommes éloignez nous sommes perdus. Retournons donc à vous, mon Dieu, pour ne pas perir; parce que nostre bien est en vous sans aucun defaut, n'estant rien autre chose que vous-mesmes. Nous ne devons pas craindre de manquer de retraite en vous, puisque c'est de là que nous sommes tombez. Et quand bien nous serions toûjours éloignez de nostre demeure, qui est le Palais eternel de vostre Majesté, elle ne tomberoit pas en ruine, puisque nous n'en sommes pas l'appuy.

Il s'excite aux loüanges de Dieu.

LIVRE CINQUIE'ME.



ECEVEZ cette humble confession de ma langue, que vous avez daigné former & émouvoir à publier vos grandeurs: guerissez tous mes os, & qu'ils disent, *Seigneur, qui est semblable à vous?* Celuy qui se confesse à vostre divine Majesté, ne vous apprend pas le secret de son interieur. Un cœur qui se ferme ne se cache pas à vos yeux, la dureté de l'homme n'est pas une playe incurable à vostre main, vous la guerissez quand il vous

CHAP. I.

plaist, ou par la douceur de vos misericordes, ou par la severité de vos chastimens. *Personne ne se sçauroit cacher aux rayons favorables de vostre bonté.* Mais que mon ame vous loüe pour vous aimer, & qu'elle se souvienne de vos misericordes pour vous loüer. Tout ce grand monde de creatures ne se taist jamais de vos ineffables bontez. L'esprit de l'homme, par le moyen de ce discours que vous luy avez donné, les animaux par certaines paroles naturelles qui les expliquent, les choses mesmes insensibles ne cessent de publier vos loüanges par la bouche de ceux qui en marquent les perfections, afin que nostre ame se réveillant de ses langueurs & de ses lassitudes, par la contemplation de vos creatures, s'éleve en vous, qui en estes l'admirable Createur, dans laquelle elle trouvera son repos & sa vigueur.

Personne ne sçauroit fuïr la presence de Dieu.

CHAP. II.

QUe ces esprits remuans qui ne sçauroient trouver le repos en aucun lieu, ny l'innocence en pas une de leurs actions, s'enfuyent de devant vous: vostre œil voit les malices qu'ils pratiquent, & penetre les ombres dont ils se cachent. Chose étrange! que par tout où ils iront, tout ce qu'ils verront sera beau, & rien qu'eux ne sera laid. Mais quoy que les méchans se revoltent contre vous, quels dommages vous procu-

rent-ils, & en quoy ont-ils violé vostre empire, qui depuis les plus hautes voûtes du Ciel jusques au centre de l'abysme, demeure inviolable? *Car où se sont-ils retirez aprés s'estre separez de vous*, ou plûtost, où est-ce que vous ne les trouverez pas ? Ils s'en sont fuys, afin de ne pas voir celuy qui les voit, & idiots qu'ils sont, ils s'éloignent de vous, pour vous rencontrer: *parce que vous n'abandonnez aucun de vos ouvrages.* Les impies ont heurté contre vous, pour estre justement punis de leurs injustices, se retirant de la douce conduite de vostre misericorde, & rencontrant la rigoureuse severité de vostre colere. Aveugles qui ne se souviennent pas que celuy qui ne peut estre compris d'aucun lieu, les remplit tous ; & que de tous les Estres il n'y a que vous qui soyez auprés de ceux qui s'écartent bien loin de vostre presence. Que les pecheurs retournent donc à vous, car si les creatures ont quitté leur createur, le createur n'a pas abandonné ses creatures. Qu'ils retournẽt à vous, & qu'ils vous cherchent ; ils n'auront pas beaucoup de peine à vous trouver, puisque vous estes dans leur cœur, & dans celuy de ceux qui reconnoissent vos adorables grandeurs, & qui s'abandonnent à vos misericordes, pleurant en vostre amoureux sein, sur le sujet de leurs miseres. Et vous, bonté infinie, vous essuyez leurs larmes, afin de les obliger à les répandre plus largement, & dans ce doux torrent qui coule de leurs yeux, leur faire

trouver une incomparable joye. Et vous le faites, dautant que vous n'estes pas un homme party de chair & de sang, mais un Dieu composé de douceur & de clemence, qui soulage les affligez, & qui consol e les miserables. Et où estois-je quand je vous cherchois? Vous estiez devant moy, & je m'estois éloigné de moy-mesme, & partant je ne me trouvois pas, combien moins vostre Majesté, qui estoit cachée en moy ?

De l'Astrologie.

CHAP. III. JE parleray maintenant en la presence de mon Dieu, de l'état où j'estois à l'âge de vingt-neuf ans. Environ ce temps là, Fauste, Evesque des Manicheens, que je peux nommer sans injure le grand lacet du Diable, estoit venu à Carthage. La douceur de ses paroles avoit déja pipé beaucoup de personnes. Mais pour moy, bien que j'approuvasse ses beaux mots, j'avois assez de discernement pour les separer de la verité, qui toute seule faisoit l'objet de ma poursuite, sans m'arrester à ses douces paroles, qui estoient comme des vases d'or. Je regardois ce que cette éloquente bouche m'y presentoit de viandes solides. J'estois en une merveilleuse attente, dautant que le bruit commun m'avoit fait croire que ce personnage avoit en haut degré toutes les sciences, & qu'il n'ignoroit rien des Arts liberaux. Et comme j'avois beaucoup lû, & compris des écrits

écrits des Anciens, je ne comparois leur doctrine aux longues & ennuyeuses fables des Manicheens, que je trouvois avoir beaucoup moins de probabilité que ces écrits des Philosophes. Aussi faut-il avoüer qu'ils ont eu de belles lumieres, *puis qu'en ce qu'ils ont dit, ils ont pû comprendre l'œconomie de ce grand monde*, quoy qu'ils n'en ayent pas connu l'Autheur. *Parce que vous estes grand, mon Seigneur, vous vous approchez familierement aux humbles, & vous vous retirez des superbes.* Vous ne communiquez vostre Majesté qu'à ceux qui ont leur cœur humble, sans souffrir vostre abord aux orgueilleux; quand mesme ils auroient assez d'esprit pour conter les Estoilles & les sables de la mer, qu'ils mesureroient les vastes globes du Ciel, & qu'ils sçauroient toutes les courses des Astres. La raison est qu'ils n'ont ces connoissances que par le moyen de cét entendement que vous leur avez donné. Ce sont les lumieres de leur esprit, qui leur font prévoir les défaillances du Soleil & de la Lune, & qui marquent sans ombre, quel jour, à quelle heure, & de combien de degrez ces Astres nous doivent estre cachez. Leur science est si infaillible, & leur conte si juste, que des regles qu'ils ont laissées, on peut encore dire aujourd'huy l'année, le mois de l'année, le jour du mois, & l'heure du jour que le Soleil & la Lune perdront leurs rayons; ce qui arrive sans faute, ainsi qu'il a esté préveû. Les ignorans admirent

cela, & demeurent immobiles d'étonnement : & ceux qui ont cette ſcience s'enflent de vanité, & ſe retirant de vos lumieres, préviennent les éclipſes du Soleil, qui doivent arriver long-temps aprés ; & ils ne voyent pas cette déplorable éclipſe de vos graces, qu'ils ſouffrent à l'heure meſme qu'ils regardent celle des Aſtres. La cauſe de cette ignorance eſt qu'ils ne veulent pas connoiſtre d'où leur vient cét excellent eſprit, qui les ſert dans ces curieuſes recherches. Et ſi par hazard ils reconnoiſſent que vous ſoyez leur Createur, ils ne vous confient pas cét eſprit qui eſt l'ouvrage de vos mains, afin que vous conſerviez ce que vous avez fait. De plus, ils ne vous immolent pas leur malice, qui eſt la ſeule choſe qu'ils ont faite en eux, ny ces vaines penſées qui les élevent comme des oyſeaux, non plus que ces ſpeculations creuſes & arreſtées, qui leur font comme à des poiſſons, un chemin ſecret au plus profond des abyſmes. Beaucoup moins font-ils mourir en eux ces paſſions brutales, qui les tranſportent comme beſtes ſauvages, afin, mon Dieu, que vous qui eſtes *un feu devorant, conſumiez ces curioſitez mortes*, pour les retirer en ſuite à l'immortalité d'une vie toute glorieuſe. Mais, ô malheur, ils ne ſçavent pas le chemin par où vous voulez faire paſſer ; je veux dire *voſtre Verbe, par qui vous avez fait tout* ce que ces ſçavans ont remarqué, les ſçavans meſme, & l'eſprit dont ils ſe ſont ſer-

vis, dans la recherche & le dénombrement des choses qu'ils ont connuës, rien ne demeurant au deçà de l'étenduë de leur capacité, que *vostre sagesse, qui ne souffre point de limites*. Ce n'est pas aussi une de leurs moindres ignorances, de ne sçavoir pas *que vostre unique Fils s'est rendu nostre sagesse, nostre justice, & nostre sainteté*: que l'Incarnation l'a fait homme, & que sujet au roolle des Princes, comme nous, *il a payé le tribut à Cesar*. Ils ne sçavent pas cette voye, par laquelle d'eux ils descendent & remontent à luy. Oüy, mon Dieu, ils ne sçavent pas ce chemin, & neanmoins ils pensent avoir la teste dans les Astres, & toutes les lumieres du Ciel dans leur esprit, quoy qu'ils donnent du nez en terre, & que leur cœur soit remply de tenebres. Il est vray qu'ils découvrent beaucoup de choses des creatures, mais ils ne cherchent pas avec reverence cette verité, qui est le principe de leur estre, & partant ils ne la trouvent pas. *Connoissant Dieu, ils ne l'honorent pas comme Dieu, & ne luy rendent pas leurs actions de graces; mais ils se perdent dans leurs pensées, & disent qu'ils sont sages, s'attribuant ce qui vous appartient*. Et pour ne rien emprunter sans le rendre, par un scrupule sacrilege, ils attachent à vostre nature, qui n'est que verité, les mensonges, & les defauts de la leur, qui n'est que vanité. *Et changeant la gloire d'un Dieu incapable de corruption en l'image d'un homme, lequel y est sujet, voir mesme le*

transformant en la figure des oyseaux, des bestes & des serpens : de la verité ils se forment un phantôme pour l'adorer, & rendent les honneurs du Createur à la creature. J'avois pourtant appris beaucoup de secrets des choses naturelles de la Philosophie, dont la verité m'estant renduë infaillible, & par la suite des temps, & par l'inspection des Astres, je les comparois aux écrits de ce sçavant Manicheen qui avoit profondement rêvé sur cette matiere. Mais certes je n'y trouvois rien de bien appuyé, touchant les Solstices, les Eclypses & les Equinoxes, comme je l'avois dans les Livres des Philosophes prophanes. Toutefois on exigeoit de moy une credulité sans défiance, sur des choses que je connoissois estre fausses, & par les regles de la Mathematique, & par l'usage de mes propres experiences.

La seule connoissance de Dieu nous rend heureux.

CHAP. IV.

MAis, mon Dieu, mon Seigneur, unique & veritable source des lumieres, dites-moy, s'il vous plaist, celuy qui possede ces connoissances-là, vous est-il agreable ? Car pour ne rien déguiser, celuy qui sçait toutes ces choses, & qui vous ignore, est miserable ; & au contraire, celuy qui vous connoist, quoy qu'il ignore ces beaux secrets, ne laisse pas d'estre heureux. Pour celuy qui possede ces deux sciences, il n'a

pas pourtant plus de bonheur, à raison des lumieres naturelles, mais il est heureux par la seule connoissance de vostre Majesté, *pourveu que vous connoissant, il vous glorifie comme Dieu, & que vous rendant graces de vos bienfaits, il ne s'évanoüisse point en ses pensées:* Comme celuy qui joüit d'un arbre, & qui use de ses fruits avec action de graces, sans sçavoir la hauteur de sa tige, & l'étenduë de ses branches, est plus heureux que celuy qui sçait l'exacte mesure de son tronc, & le compte de ses feüilles, sans qu'il possede un seul de ses fruits, ni qu'il connoisse la cause de sa fecondité. De mesme, ce seroit une sottise de douter qu'un de vos fideles serviteurs, qui a ce grand monde pour tresor, *& qui use de toutes choses comme n'en possedant pas une seule,* ne fust beaucoup plus heureux, quoy qu'il ne sceust pas la course des Estoiles du Pôle; ce que ces grands Mathematiciens, qui mesurent le Ciel, qui content les Astres & pesent les Elemens, connoissent bien, méprisant de connoistre cette adorable Majesté qui a disposé tous les Estres en poids, nombre & mesure.

Vanité de Mannez.

MAis qui eust pû trouver mauvais que Mannez n'eust rien écrit de l'Astrologie, veu que sans cette connoissance on peut estre homme de bien. Dautant que vous avez dit à l'homme: *Voilà que la pieté* CHAP. V.

est la vraye sagesse, laquelle ce nouveau Docteur pouvoit ignorer, bien qu'il connust tous les secrets de cette autre science. Mais s'estant ingeré avec impudence d'enseigner l'Astrologie, qu'il ignoroit, il ne pouvoit avoir cette science des Saints, qu'il devoit posseder. C'est une vanité insupportable de faire profession de ces connoissances naturelles, & de s'en debiter pour grand Maistre, quand on n'en est pas même bon disciple. Au contraire, c'est un illustre témoignage de pieté de s'humilier en vostre presence, & de s'avoüer ignorant de toute autre chose que de vostre connoissance. D'où il est arrivé que ce Mannez ignorant les secrets de la vertu, a tant avancé de nouvelles opinions sans fondement & sans deffense, qu'on a facilement jugé de son fonds dans les choses qui demandent une plus profonde speculation. Je ne puis nier que sa malice n'ait trouvé un voile à son ignorance; parce qu'il tâcha de donner de grands sentimens de son merite, voulant qu'on crust sur sa parole, que le Saint Esprit, Consolateur & Maistre de vos enfans, residoit personnellement en sa personne. Et ainsi quand on venoit à le convaincre de fausseté, en ce qu'il enseignoit des mouvemens du Soleil & de la Lune, quoy que cela ne concernast en rien la Religion, & qu'il choquast la verité, avec une ridicule effronterie, il vouloit que la creance de sa divinité donnast cours

à l'extravagance de ses pensées. De moy, quand j'apprends que quelqu'un de mes freres Chrestiens ne sçait pas ces secrets, je souffre son ignorance, voyant qu'elle ne préjudicie en rien à sa perfection : car encore bien qu'il ne connoisse pas la disposition & les propres qualitez des Estres, il n'a pas pourtant des sentimens indignes de leur Createur. Or cette ignorance leur seroit dommageable, s'il croyoit que le mystere de ses sciences appartient à la pieté, & s'il asseuroit avec opiniâtreté ce qu'il ne sçauroit qu'avec doute. La charité souffre pourtant cette foiblesse, *jusques à ce que ce jeune enfant devienne homme fait, & que son esprit soit capable de resister à la diversité des differentes doctrines*. Mais pour celuy qui se publioit si grand Maistre, qu'il ne vouloit pas que ses disciples le prissent pour autre que pour le Saint Esprit, au cas qu'il vinst à estre convaincu de quelque mensonge, qui ne condamneroit sa folie, & qui ne la rejetteroit avec horreur ? Toutefois je n'estois pas encore asseuré s'il estoit possible d'expliquer la vicissitude des jours & des nuits, & les défaillances du Soleil & de la Lune, suivant ce qu'il en avoit laissé par écrit. Mais quoy que je fusse dans ce doute, l'estime de sa sainteté faisoit plier ma croyance contre mes sentimens à tout ce qu'appuyoit son autorité.

De l'Eloquence de Fauste.

CHAP. VI.

PEndant ces neuf ans que j'étudiois les resveries de Mannez, j'attendois avec impatience ce Fauste dont on m'avoit tant parlé. Dautant que ceux à qui j'avois proposé mes doutes sans les perdre, me promettoient toute sorte de satisfaction de ce personnage, & mesme qu'il me pourroit éclaircir de toutes les autres matieres plus difficiles, au cas que j'y rencontrasse de l'obscurité. Donc à son arrivée m'estant presenté à luy, je trouvay qu'il estoit extrémement agreable en ses discours, & qu'il expliquoit les points de leur doctrine en des termes beaucoup plus doux & plus choisis qu'on ne m'avoit dit. Mais que me servoit de rencontrer un Eschanson qui me presentast des vases precieux, s'il n'y avoit rien dedans qui pust étancher ma soif? Mes oreilles estoient déja battuës de semblables discours; je ne les estimois pas avoir plus de solidité, pour avoir plus d'élegance, ni estre veritables pour estre polis. Son visage bien composé, & sa voix charmante ne me faisoient pas juger qu'il eust l'esprit solide, & l'ame fort sçavante. Je reconnus bien alors que ceux qui m'avoient marchandé cét homme avec tant d'appareil, n'estoient pas bons Juges du merite, puis qu'ils l'estimoient habile homme pour estre disert. J'ay connu une autre sorte de

gens, qui soupçonnoient une verité de mensonge; & qui ne la vouloient pas recevoir, si elle leur estoit proposée en de beaux termes. J'apperceus l'erreur des uns & des autres, mon Dieu, parce que vous m'aviez déja secretement instruit, & fait connoistre que personne, de quelque condition & capacité qu'il soit, n'est le Docteur de la verité que vous-mesme. Vous m'aviez donc déja appris qu'il ne faloit pas estimer une proposition veritable, pour estre bien vêtuë; ny fausse, pour estre conceuë en des mots rudes & barbares. De plus, que la verité n'avoit pas une si étroite alliance avec le langage, qu'on la deust recevoir, s'il est élegant, ou la rejetter comme suspecte, s'il a quelque chose de rude & de sauvage. La raison de cela est, que la verité & le mensonge sont semblables aux bonnes & mauvaises viandes, & ainsi que l'un & l'autre peust estre presenté dans des mots dorez ou grossiers, de mesme qu'on nous peut servir dans des vaissellles de Cour, & dans des écuelles de Village. Et partant cette grande faim avec laquelle je l'avois attendu, sans estre rassasiée, recevoit bien quelques petits chatoüillemens de cette faconde, qui sembloit luy presenter toutes les paroles pour les choisir à ses pensées. J'admirois son éloquence avec plusieurs, & la publiois bien plus haut que beaucoup d'autres; je trouvay neanmoins mauvais qu'il ne voulust pas entrer en une aimable

conference avec moy, ny me resoudre en la dispute, sur les points qui me faisoient de la peine. Comme je pus luy parler, je luy proposay mes difficultez; mais je reconnus aussi-tost que de toutes les sciences il ne possedoit qu'un peu de Grammaire, encore de celle de son païs; & qu'il n'avoit lû que quelques Oraisons de Ciceron, certains Traitez de Seneque, quelques lambeaux de Poësie, & les livres de sa Secte, qui estoient en assez bon Latin. Ce qui donnoit plus de charmes à son discours luy venoit d'un exercice continuel de parler, & d'une grace naturelle qui soûtenoit son langage. N'est-il pas ainsi que je le dis, mon Dieu? Je vous reconnois pour mon Juge absolu, comme vous estes mon Prince souverain. Voilà mon cœur exposé devant vos yeux, vous qui me conduisiez déja pour lors par les sentiers secrets de vostre Providence, & qui me tourniez le visage du côté de mes erreurs, afin de me les faire voir & haïr.

Il se dégoûte de la Secte des Manicheens.

CHAP. VII. APrés que j'eus reconnu son peu de capacité, mesme dans les sciences où je croyois qu'il excelloit, je desesperay de pouvoir me resoudre de mes doutes par son moyen, quoy que sans connoistre ces secrets, il me pust satisfaire, pourveu qu'il n'eust pas esté Manicheen. Les Livres de

cette Secte estant pleins de fables, touchant le Soleil & la Lune, je n'estimay pas s'il me permettoit d'en faire comparaison avec ce que la Mathematique m'en avoit enseigné, qu'il m'en pust rendre raison. Ayant donc proposé mes difficultez, il s'excusa modestement à la verité, de s'engager à leur éclaircissement, confessant avec candeur qu'il ignoroit cette science. Il n'estoit pas de ces grands causeurs, qui en parlant beaucoup ne disoient rien, & qui m'ostoient plus de ma patience que de mes doutes. Certes je veux avoüer que cét homme avoit quelque prudence; & quoy qu'elle ne fust pas assez éclairée pour connoistre vos veritez, elle estoit assez fine pour cacher ses defauts. Il n'estoit pas entierement idiot, puisque sçachant bien ce qu'il ne sçavoit pas, il refusa d'entrer en un chemin dont il voyoit bien les mauvais pas, sans en apercevoir l'issuë. Cette franchise me le fit davantage aimer, parce que la modestie, qui confesse naïvement ce qui luy est caché, est plus aimable que la connoissance mesme que je cherchois. Trouvant que Fauste dans tout ce que je luy proposois de difficile, n'avoit jamais d'autre réponse, je commençay de me refroidir dans l'étude des Livres de Mannez. Et comme je vis que celuy qui avoit tant de reputation parmy ceux de sa secte, ne me disoit rien d'asseuré, je perdis toute esperance d'en jamais oüir davantage d'un autre. Laissant

donc la recherche de ce que Fauste n'avoit pas, je commençay un autre commerce avec luy, & ne l'entretins que de l'Eloquence, dont je faisois profession à Carthage, & qui estoit la seule chose dont son esprit estoit capable. Cét homme m'estant donc connu, je me dégoustay des Manicheens, non pas que je quittasse tout à fait leur party; car ne voyant encore rien de meilleur, je trouvay à propos de m'y arrester jusques à ce que j'eusse d'autres lumieres. Et ainsi ce Fauste qui avoit envelopé beaucoup de personnes dans les rets du Diable, m'en retira, contre son dessein & son attente. Mais c'est à vôtre bonté, mon Dieu, que je dois les actions de graces de cette faveur, parce que vostre sage Providence n'abandonnoit pas ma pauvre ame. Ce sacrifice de larmes que ma bonne mere vous presentoit tous les jours, versant la plus subtile sueur de son cœur, sur le ressentiment de mes miseres, vous fléchit à cette misericorde. C'estoit donc vous qui agissiez pour lors en mon interieur par de secretes & admirables touches. C'estoit vous qui operiez ce changement. D'autant *qu'il n'appartient qu'à Dieu de dresser les pas de l'homme, & de luy marquer son chemin.* Et qui pourroit mieux travailler à nostre salut, & nous refaire, que cette main toute-puissance qui nous a faits.

Son voyage à Rome.

VOus me donnaftes donc le loifir d'aller à Rome pour y enfeigner, plûtoft qu'à Carthage. Je ne veux pas taire ce qui me fut occafion de ce voyage, parce qu'en cela même je vois un témoignage de voftre fecrette Providence fur mon falut, & une évidente preuve de cette mifericorde, à qui je dois d'eternelles loüanges. Ce ne fut pas l'efperance d'un plus grand gain, ou le defir d'un plus glorieux employ, (ce que mes amis me promettoient) qui me donna cette refolution; quoy qu'à ne rien diffimuler, mon efprit fuft pour lors capable d'eftre tenté de ce cofté-là. La plus preffante & prefque feule raifon de ce deffein fut, que la Jeuneffe y eftoit plus docile qu'à Carthage, & que jamais il n'arrive qu'elle fe jette de force dans l'école d'un autre Maiftre que le leur, pour y apporter le defordre. Au contraire, l'infolence des Ecoliers de Carthage eft autant digne de chaftiment que de blâme. Ils entrent avec violence dans la Claffe des autres Maiftres, & avec une fureur prefque brutale, ils y renverfent ce que chacun y a étably pour l'inftruction de fes difciples. Ils font des outrages avec une ftupidité puniffable par les loix, fi la couftume ne leur fervoit de deffence. En quoy, pour dire la verité, leur mifere eft plus à plaindre de faire impunément des crimes, que voftre loy ne CHAP. VIII.

laiſſera jamais impunis, puiſque leur aveuglement leur ſert de ſupplice, & qu'ils ſouffrent déja de plus grands maux qu'ils n'en font. N'ayant pû me reſoudre à imiter ces brutales humeurs pendant mes études, j'étois contraint de les ſouffrir en ma regence. Partant je pris deſſein d'aller où tout le monde m'aſſeuroit qu'il ne ſe pratiquoit rien de ſemblable. Ce fut là veritablement mon motif: mais le voſtre, ô mon Dieu, *mon eſperance & mon heritage dans la Terre des vivans*, eſtoit de me faire changer de vie en changeant de demeure; ce que vous me fiſtes executer, me donnant des dégouſts à Carthage, & me propoſant des attraits à Rome. Vous me faiſiez ces miſericordes par l'entremiſe de ceux qui aiment une vie morte, pratiquant ces choſes extravagantes d'un coſté, & m'en promettant de vaines de l'autre. Et ainſi vous uſiez de leur malice & de la mienne, pour redreſſer mes pas. Car pour ceux qui troubloient la paix de ma Claſſe, ils eſtoient aveuglez de leur ſotte manie, & ceux qui me donnoient de belles eſperances, n'avoient que des penſées de terre. Pour mon regard, je deteſtois icy une veritable miſere, & deſirois là une fauſſe felicité. Pour vos pretentions, mon Dieu, elles eſtoient bien autres, vous ſçaviez mieux que nous la fin de mon voyage, ſans toutefois que vous le fiſſiez connoiſtre ny à moy, ny à ma mere, qui pleura mon départ juſques à l'impatience, & ſuivit mes pas juſques au bord de la mer.

Mais comme elle me tenoit par le manteau, ou pour rompre mon voyage, ou pour me persuader sa compagnie, je la deceus, feignant de vouloir seulement mettre un de mes amis en mer. Et je mentis à cette mere, & m'enfuïs. Vous m'avez pardonné ce mensonge, me preservant des orages de cét Element, qui se preparoit à le punir, remettant la consolation de celle que je ne devois jamais tromper, jusques à ce que les salutaires eaux du Baptesme lavant les taches de mon ame, tarissent ces larmes dont chaque jour elle arrousoit son visage. Ce fut avec peine que je luy persuaday de demeurer cette nuit-là en une Eglige dediée à saint Cyprien, qui estoit assez proche de nostre vaisseau. Je fis donc voile en cachette, & elle pria & pleura toute la nuit. Et que demandoit-elle, sinon que vous empeschassiez mon voyage, & que vous rompissiez mon dessein? Mais vous, mon Dieu, par une haute pensée de vostre Providence, ayant égard au ressort caché de ses desirs, vous ne fistes aucun conte de ce qu'elle demandoit alors, afin d'operer en moy ce qu'elle vous demandoit toûjours. Les vents enflerent nos voiles, & nous déroberent la veue du port, où le lendemain elle remplit vos oreilles de gemissemens & de cris. Il sembloit que vostre bonté méprisast ses prieres & ses larmes, pendant que pour mettre fin à mes passions dereglées, vous vous serviez & de mes passions mesmes, & de ses amours.

pour en chaſtier les excez, parce que cette mere, comme toutes les autres, & beaucoup davantage que pluſieurs autres, deſiroit de m'avoir toûjours auprés d'elle, ſans penetrer combien de joye mon abſence luy devoit cauſer. Elle ne ſçavoit pas ce ſecret, c'eſt pourquoy elle pleuroit & ſe lamentoit inconſolablement ſur le ſujet de ma fuite. Et ainſi cherchant avec gemiſſemens celuy qu'elle avoit enfanté avec pleurs, elle ſe montroit bien heritiere & coupable des defauts de noſtre mere Eve. Toutefois aprés m'avoir reproché ma dureté & ma tromperie, elle reprit l'exercice de prier pour moy, & le chemin de ſa maiſon, pendant que je tirois vers Rome.

Il tombe malade.

CHAP. IX. APeine eſtois-je arrivé, que je tombay dans une dangereuſe maladie. Je commençois déja de deſcendre en enfer, chargé de pechez que j'avois commis contre voſtre divine Majeſté, contre moy-meſme & mes prochains, ſans parler de ce premier crime, *duquel nous mourrons tous en Adam*. Dautant que vous ne m'en aviez pas pardonné un ſeul en faveur des merites de Jeſus-Chriſt; *& il n'avoit pas ſatisfait en ſa chair pour les inimitiez*, que j'avois contractées avec vous par mes offenſes. Et comme quoy euſt-il acquitté une veritable debte dãs ce corps feint & phantaſtique dont je le croyois reveſtu?

Et partant la mort de mon ame estoit aussi telle, que la sienne me sembloit apparente, & la vie de mon ame, par mon infidelité, estoit aussi peu asseurée que la mort de sa chair estoit certaine. Ma fiévre s'estant dõc redoublée, je m'en allois perir; car où est-ce que je fusse allé, sinon dans ces flâmes eternelles, & dans ces tourmens que vostre justice a preparez à nos injustices. Ma mere ignoroit cela, & neanmoins toute absente qu'elle estoit, elle vous recommandoit mon salut. Pour vous, dont l'immensité s'étend par tout, vous l'exauciez en Afrique, & me faisiez misericorde au lieu où j'estois, afin qu'estant encore malade en l'ame, je recouvrasse la santé de mon corps. Je ne demanday point le Baptesme en un danger si évident; de sorte que j'estois beaucoup meilleur en mon enfance, lors que je pressay ma mere de me faire baptiser, comme je m'en souvins alors, & le confessay à tous ceux qui me parloient de mettre ordre à ma conscience. Mais helas! j'estois arrivé à un degré de malice, où avec une extréme folie, je me riois des remedes que vous avez preparez à nos maux, sans toutefois que vous ayez permis que je sois mort deux fois en cét état. Que si cela fust arrivé, sans doute le cœur de ma pauvre mere n'eust jamais guery de cette playe. Car il ne m'est pas aisé d'exprimer ce qu'elle avoit d'affection pour moy, & combien plus d'angoisses elle ressentoit à m'enfanter à la grace, qu'elle n'en

avoit souffertes pour mettre au monde. Je ne sçaurois donc comprendre comme quoy elle eust pû vivre, si je fusse mort en cette disposition. Et où estoient alors toutes ses prieres si souvent reïterées, sans que l'impatience ou le defaut de confiance l'empêchast de vous les adresser, ou les pust interrompre. Mais vous qui estes le Dieu des misericordes, *ne méprisiez-vous point le cœur contrit & affligé* d'une chaste veuve, qui n'avoit point d'autre plaisir au monde que de faire du bien aux pauvres, & des prieres à vostre divine Majesté ? Jamais elle ne refusoit son obeïssance à vos commandemens, ny son service aux Ministres de vos Autels, où tous les jours elle portoit ses offrandes. Au contraire d'aller au caquet, & de se trouver aux assemblées des autres femmes, elle se trouvoit deux fois le jour, au matin & au soir à l'Eglise, pour y entendre vostre parole, & vous y adresser ses vœux. Eussiez-vous méprisé ses larmes, & rebuté ses oraisons, qui ne vous demandoient ny or, ny argent, ny aucune de toutes les choses perissables, mais seulement le salut de son pauvre fils. Vous qui luy aviez dôné ce cœur plein de charité en mon endroit, & qui la poussiez interieurement à vous importuner de cette requeste. Je n'ay garde de croire cela de vostre bonté: au contraire, vous luy estiez favorable, executant le dessein de mon salut, au temps & en l'ordre que luy avoit dôné vostre Providence. A Dieu ne plaise que je soupçonne que

vous la voulussiez tromper dans les douces attentes que vous luy aviez données par ces visions dont j'ay parlé, sans rien dire de ces autres asseurances que vous mettiez au fond de son cœur, & qu'elle vous representoit tous les jours, comme une obligation dont vôtre bonté s'estoit renduë caution. C'est un effet de vostre misericorde infinie, de vous rendre redevable par vos promesses aux pecheurs, à qui vous remettez toutes leurs debtes, sans en exiger aucun payement.

Ses erreurs devant le Baptesme.

CHAP. X.

VOus me rendistes donc ma premiere disposition, & sauvastes le fils de vostre servante, afin d'avoir en luy le sujet d'une plus grande misericorde. En ce temps-là je hantois encore à Rome ces Saints trompeurs & trompez. Ce n'estoit pas assez d'avoir la compagnie de leurs disciples, du nombre desquels mon hoste estoit, il faloit souvent voir ceux qui portent parmy eux le nom d'Elûs. Dautant que j'estois encore en cette creance, que ce n'estoit pas nous qui pechions, mais je ne sçay quelle nature étrangere en nous. Ma superbe se flatoit de cette opinion, qui me tiroit hors de mes fautes, & m'empeschoit de les avoüer, *afin d'obliger vostre bonté de guerir mon ame; car j'ay peché contre vostre divine Majesté.* J'avois une certaine complaisance de m'excuser de mes crimes, & d'en charger ce je ne

sçay quoy qui estoit avec moy, & n'estoit pas de moy. Toutefois j'estois le seul coupable: & rien n'avoit fait ce partage en moy, de moy, que le peché. Le plus incurable de tous mes maux, estoit que je m'estimois innocent; & que par un execrable blasphême, j'aimois mieux, à mon grand malheur, vous accuser par cét artifice de mes fautes, que de les reconnoistre avec humilite pour le salut de mon ame. Vous n'aviez pas encore *mis une sentinelle à ma bouche, & fermé mes levres, de peur que mon cœur ne s'échapast à de mauvais discours; pour donner couleur à mes pechez parmy ceux qui font profession de malice*. Voilà le sujet qui me retenoit encore parmy ces Eleûs reprouvez. Neanmoins n'esperant rien trouver d'asseuré en cette Secte, je deffendois plus lâchement, & avec moins d'ardeur, ce que je m'estois resolu de suivre, jusques à ce que quelque chose de meilleur se presentast. J'eus mesme cette pensée, qu'entre les Philosophes, ceux qu'on nomme Academiques, parce qu'ils enseignẽt qu'il faut douter de tout, & que l'homme n'est pas capable de la verité, estoient les plus raisonnables. Je m'estois persuadé avec le vulgaire, que c'estoit là leurs sentimens, que leur intention ne me fust pas bien connuë. En suite de cette croyance, je ne feignis point de donner du doute à mon hoste de cette confiance qu'il avoit en la doctrine des Manicheens, dont les Livres sont remplis de fables. J'estois pourtant plus affe-

tionné aux personnes de cette Secte, & les oyois plus souvent que ceux qui n'en faiɔient pas profession. Je ne les soûtenois as avec la premiere passion d'autrefois; eanmoins l'ordinaire conversation de ces ens-là, dont il y a bon nombre à Rome, ı'empeschoit de chercher la verité, de laıuelle ils m'avoient détourné, & ce d'auant plus aisément que je ne la croyois pas rouver dans vostre Eglise, ô mon Dieu, qui stes Seigneur du Ciel & de la Terre, & Creaeur des choses visibles & invisibles. J'estinois donc une opinion extravagante, de 'ous donner une figure humaine, & de vous oncevoir sous les lineamens & les limitaions d'un corps. La principale cause de mon :rreur venoit de ce que voulant me repreénter la nature de mon Dieu, toutes mes ɔensées s'arrestoient à la masse des corps dautant que je croyois que ce qui n'avoit ɔoint de corps n'avoit point d'estre.) Voilà l'où je me figurois que le mal avoit une subtance difforme & hideuse, soit qu'elle fust rossiere, comme de terre, soit qu'elle fust ubtile, comme estant d'air, & que cét esprit e répandoit dans cette masse de terre. Et ɔarce que la pieté, pour foible qu'elle fust n mon ame, me persuadoit que Dieu estant ɔon, il ne pouvoit avoir creé aucune natue mauvaise, j'établissois deux masses conıraires, dont la grandeur estoit infinie, quoy que celle du mal fust plus étroite, & celle du ɔien plus étenduë. Et de ce principe cou-

soient tous mes autres blasphêmes. Lors que mon esprit effrayé de ces phantômes, recouroit à l'Eglise Catholique, il se rebutoit, à cause qu'il prenoit pour l'Eglise Catholique ce qui n'en a pas mesme l'apparence. Et il me sembloit, ô mon Dieu, qu'il y avoit bien plus de pieté de croire que vous estiez infini dans toutes vos parties, quoy que la raison m'obligeast de reconnoistre en vous de la limitation, puisque j'y accordois une distinction de cette autre masse infinie, que de vous borner aux traits & à la figure d'un corps humain. De plus, j'estimois qu'il valoit mieux tenir que vous n'aviez creé aucun mal (que je ne pouvois me representer que comme une substance fort deliée, qui pourtant estoit répanduë hors de vous, à une infinité d'espaces) que de penser que vous fussiez le principe de cette nature, que j'estimois estre le mal. Je me figurois pareillement que vostre Fils nostre Sauveur estoit un rayon de cette substance lumineuse, qui s'étendoit du Ciel en terre pour nous sauver; de sorte que je ne voulois rien croire de luy que ce que ma sotte imagination en pouvoit comprendre. Et partant je ne pensois pas que cette nature pust naistre de la Vierge Marie, si elle n'estoit mêlée avec la chair. Or je ne pouvois reconnoistre du mélange, où je ne voyois point d'impureté; & ainsi je niois que le Verbe se fust fait chair, de peur d'estre contraint d'avoüer qu'il se fust soüillé. Je ne doute

point, mon Dieu, que ces ames delicates, qui de long-temps penetrent vos mysteres, ne se rient de cette Confession, s'ils la lisent, cela ne m'obligera pas pourtant de dissimuler les erreurs de ma pauvre ame, ny de vous en demander tres-humblement pardon.

Des conferences qu'il eut avec les Catholiques.

CHAP. XI.

EN outre, je croyois qu'il fust impossible de deffendre ce que les Manicheens reprenoient dans les Ecritures saintes ; ce qui me faisoit desirer la dispute avec quelqu'un qui fust bien versé en leur intelligence. J'avois déja esté fort ébranlé des conferences d'un certain Helpidus que j'avois oüi à Carthage, lors qu'il produisoit des passages ausquels les Manicheens ne donnoient que de foibles réponses. Encore se servoient-ils de finesse, ne les communiquant pas en public, mais seulement en cachette à ceux de leur Secte, leur persuadant que l'Evangile avoit esté falsifié par certains Juifs qui vouloient mesler le Judaïsme avec l'Evangile ; ce qui les desobligeoit, à leur conte, de produire des exemplaires corrects de l'Ecriture. Pour moy, j'estois extrémement diverti des veritables connoissances par ces masses corporelles, desquelles j'estois tellement opprimé, qu'il m'estoit impossible de respirer l'air tout pur de vos veritez.

Les tromperies des Ecoliers Romains.

CHAP. XII. ESTant donc à Rome, je m'employay soigneusement pour y executer le dessein qui m'y avoit amené, amassant au commencement quelques Ecoliers en ma maison, afin de me faire connoistre. Et voicy que je trouvay des desordres en Italie, que je ne souffrois pas en Afrique. Car de vray on n'y voit pas les violences qu'on exerce autre part ; mais pour l'ordinaire un grand nombre de fripons conspirent par ensemble, & passent en la Classe d'un nouveau Maistre, afin de ne pas payer l'ancien, faisant peu de cas de la justice, pour épargner un peu d'argent. Mon cœur haïssoit cette sorte de gens, bien que ce ne fust pas d'une haine innocente, parce qu'il se peut faire que le sujet de mon aversion venoit plûtost du tort qu'on me faisoit, que de l'injustice de leur action. Il est pourtant certain que cette procedure est infame, & que tous ceux qui s'en servent ne sçauroient souffrir assez de blâme de preferer un gain de bouë, qui soüille les mains de ceux qui le reçoivent, & qui s'attache à ce qui s'écoule, au mépris de ce Dieu qui demeure toûjours, & qui fait misericorde à nostre pauvre ame, lors qu'elle revient à vous comme une fille abandonnée, aprés avoir quitté ses débauches. J'ay le mesme sentiment à cette heure contre semblables gens, quoy qu'à vray dire, ma haine

iine s'arreste à leur vice, & non pas à leur
:rsonne, & que je leur témoigne mon
nour quand ils corrigent leurs fautes,
ur apprenant à preferer la science qu'ils
prennent au salaire qu'ils donnent, & à
in & à l'autre vostre grace, mon Dieu, qui
tes la verité & l'abondance du solide bien,
la paix tres-Chaste des ames pures. Mais
our lors j'avois plus de déplaisir de les
oir méchans pour l'amour de moy, que de
uhait de les voir bons pour l'amour de
ous.

passe à Milan pour y enseigner l'Eloquence.

L arriva environ ce temps-là, que les Milanez envoyerent vers le Prefet de ome, pour avoir un Professeur de Rhetoque; offrans de faire les frais de son voya-. Je m'appuyay en ce choix du credit des anicheens qui estoient imbus des mesmes reurs que j'allois perdre contre ma preyance & la leur, afin que Symmaque qui oit pour lors Prefet, ayant tiré preuve ma suffisance, me favorisast de cet emoy. J'arrivay donc à Milan vers Ambroi-, Prelat assez connu dans le monde par l'eme de son éloquence, qu'il départoit pour s à vostre peuple *la fine fleur de vostre ment, la sagesse de vos huiles, & la sobre emperance de vostre vin*. Vous me conisiez à luy sans que je m'en apperçeusse, n que par aprés il me menast à vous avec CHAP. XIII.

connoissance. Cet homme de Dieu m'accueillit avec une affection paternelle, & loüa le dessein de mon voyage. Je commençay de l'aimer aussi, non pas sur la consideration, & qu'il estoit maistre de cette verité, que je desesperois de trouver en vostre Eglise; mais parce qu'il estoit mon bienfaicteur. Cette affection me rendit soigneux d'oüir ses Sermons, non pas avec l'attention que je devois, mais seulement pour reconnoistre s'il avoit autant d'éloquence que de renommée. M'arrestant à ses paroles, sans me soucier des choses, je prenois un singulier plaisir à son éloquence, qui neanmoins, pour ne rien déguiser, n'avoit pas les douceurs & les charmes de celle de Fauste: si on pese seulement la façon de dire. Mais pour le fond du sçavoir, il n'y avoit point de comparaison, dautant que celuy-là s'égayoit dans les fables des Manicheens, & celuy-cy s'appuyoit sur la solide doctrine du salut; *mais le salut est bien éloigné des pecheurs.* Tel que j'estois alors, je m'en approchois neanmoins peu à peu, sans m'en appercevoir.

Il se retiré de ses erreurs ayant ouy Saint Ambroise.

CHAP. XIV.

MOn soin n'estant pas d'apprendre les veritez qu'il preschoit, mais la seule façon de les déduire, (j'avois encore ce vain desir, ayant perdu l'esperance de trouver un chemin qui me menast à vous,) il arri-

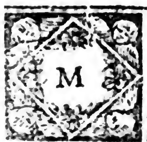
oit pourtant que ces beaux mots que je
herchois, attiroient en mon esprit les cho-
:s que je negligeois; dautant qu'il n'estoit
as en mon pouvoir de separer les paroles
es pensées; & comme j'ouvrois mon cœur
our recevoir l'élegance du discours, la for-
e du raisonnement y entroit aussi, mais peu
peu. Tout premierement il me sembla
u'on pouvoit soûtenir ce que j'avois au-
refois crû n'avoir aucun appuy: en suite,
ue sans imprudence on pouvoit assurer
a Foy Catholique contre les contradi-
tions des Manicheens, à quoy je ne pen-
ois pas seulement qu'on eust des réponses.
Cette persuasion me vint aprés avoir oüi
esoudre quelques Enygmes de l'ancien Te-
tament, *ausquelles donnant une exposition
itterale, j'en recevois une mort spirituelle.*
Estant donc éclaircy sur beaucoup de pas-
ages, je condamnois le desespoir qui m'a-
oit persuadé qu'on ne pouvoit répondre
ceux qui se moquoient, & qui blasphe-
noient contre la Loy & les Prophetes.
Toutefois je ne m'estimois pas encore
obligé de suivre la Foy Catholique, parce
qu'elle avoit des Docteurs qui pouvoient
:claircir avec solidité & fondement les
lifficultez qu'on luy faisoit, non plus que
e ne condamnois pas encore mes erreurs,
our n'avoir que d'égales forces à leur dé-
fense. De sorte que si la Religion Catholi-
que ne me paroissoit pas vaincuë par l'op-
position des Manicheens, je ne la jugeois

pas victorieuses par la resistance. Cela m'obligea pourtant d'employer tout mon esprit à la recherche des raisons qui pouvoient convaincre de fausseté la croyance des Manicheens, jugeant que si je pouvois concevoir un esprit, que tous ces phantômes de corps qui estoient les rares pieces de mon imagination, s'évanoüiroient aussi-tost, mais il n'estoit pas en mon pouvoir. J'avois neanmoins ce sentiment, que plusieurs Philosophes pensoient plus raisonnablement de ce grand Univers, & de tous ces Estres que nous y voyons, que les Sçavans de cette secte. Comme donc je doutois de tout selon les principes de l'Academie, je me resolus de quitter les Manicheens, ne trouvant pas raisonnable de demeurer dans une creance à laquelle je preferois déja l'opinion de beaucoup de Philosophes. Je refusay pourtant de leur confier entierement la guerison de mon ame, voyant leurs écrits sans le nom salutaire de mon Sauveur. Mon dernier conseil fut de demeurer parmy les Catechumenes dans l'Eglise Catholique, que mes parens m'avoient tant recommandée, jusques à ce que je visse quelque chose que je pusse embrasser avec plus de seureté.



Perplexité de Saint Augustin.

LIVRE SIXIE'ME.



ON Dieu, unique objet de mes esperances depuis mes plus tendres années, où vous estiez-vous caché, & où vous estiez-vous retiré de moy? Peut-estre n'estois-je pas une de vos creatures, & que vous ne m'aviez pas separé des brutes & des oyseaux? Non, non, il n'en va pas ainsi, vous m'aviez donné de plus grandes lumieres qu'au reste de vos creatures, & je marchois pourtant parmy les tenebres, & sur beaucoup de mauvais pas. Je vous cherchois hors de moy, & je ne trouvois pas le Dieu de mon cœur. J'estois tombé au profond de l'abysme, & je desesperois de rencontrer la verité. Ma mere toute remplie de pieté, estoit déja venuë me chercher, me suivant par mer & par terre, s'appuyant de la seule confiance de vostre secours parmy tous les dangers. Et quoy que pour l'ordinaire les Matelots asseurant ceux qui ne connoissoient pas la mer & ses orages, elle les consoloit dans la tourmente, leur faisant esperer un heureux succez de leur voyage, dautant que vous le luy aviez revelé en songe. Elle me trouva dans un étrange desespoir de connoistre la veri- CHAP. I.

té, & comme je luy dis que je n'estois plus Manicheen, mais pourtant que je ne faisois pas profession de Chrestien, elle ne se laissa pas emporter à la joye, comme si elle eust appris quelque bonne nouvelle, d'entendre que j'estois déja guery à moitié, & comme ressuscité à demy de cette mort qu'elle pleuroit depuis tant d'années, me portant toûjours ensevely dans son cœur, afin de tirer ces misericordieuses paroles de vostre bouche : *Jeune homme, levez-vous je vous le dis*: & ainsi que ce jeune homme reprit la voix & la vie, que vous me rendissiez à ma mere. Elle ne tressaillit donc point d'une joye immoderée, apprenant de moy, que ce qu'elle vous demandoit avec de continuelles larmes, estoit à moitié fait, & que si je n'estois pas entierement gagné à la verité, je n'estois plus au moins engagé au mensonge, voire mesme estant asseuré que vous acheveriez ce que vous aviez commencé, elle repartit avec une grande confiance, qu'elle esperoit devant sa mort, que Dieu luy feroit cette misericorde de me voir bon Catholique. Voilà ce qu'elle me dit, mais à vous, mon Dieu, source de toutes nos misericordes, elle parloit sans cesse avec ses larmes & ses soupirs, de ma conversion, conjurant vostre bonté de vouloir bien-tost dissiper mes tenebres, & m'attirer *à cette fontaine qui pousse les eaux d'une vie eternelle*, par la bouche de vostre serviteur Ambroise. Elle consideroit cet homme comme un Ange de Dieu,

arce qu'elle avoit appris qu'il m'avoit fait outer, & qu'elle esperoit de plus, que Dieu nvoyant quelque grande crise à mon mal, : recouvrerois par son moyen une parfaite inté.

Des offrandes qu'on faisoit aux tombeaux des Martyrs.

MA mere ayant porté du pain & du vin, & quelques autres viandes, au tom- CHAP. II. beau des Martyrs, selon la coûtume d'Afrique, comme le Portier de l'Eglise luy eût lit que l'Evesque avoit deffendu cette praique, elle obeït si ponctuellement, que je us surpris d'admiration de voir qu'elle :ondamnoit plustost la coustume de son païs, qu'elle n'examinoit le commandement le l'Evesque. Aussi l'intemperance ne luy aisoit rien faire, & l'amour du vin ne la portoit pas à la haine de la verité, comme beaucoup de personnes qui s'approchoient ivec autant de dégoust de ces saintes & sobres ceremonies, qu'elles s'approchoient l'un verre de vin bien trempé d'eau. Pour cette bonne Dame, ce luy estoit assez aprés ivoir offert son petit panier de viandes, l'en reserver tant soit peu pour le gouster ivec devotion, distribuant par aprés le reste aux pauvres par aumône. Que si les Festes de plusieurs Saints se rencontroient à même jour, elle portoit par tout la mesme bouteille de vin qu'elle goustoit avec ceux qui l'accompagnoient, quoy qu'il fust extré-

mement chaud & trempé; dautant qu'elle y cherchoit de la pieté, & non pas du plaisir. Ayant donc oüy que ce grand Prelat avoit défendu qu'on ne pratiquast plus ces ceremonies, non pas mesme ceux qui en usoient sobrement, afin que personne ne prist de là sujet d'intemperance; cette coustume ayant je ne sçay quoy de semblable à la superstition que les Payens observoient aux funerailles de leurs trépassez, elle quitta cette sorte de devotion, apportant aux tombeaux des Martyrs, au lieu d'un panier de viandes, un cœur tout plein de vœux, n'oubliant pas aussi de prendre de l'argent pour les pauvres, afin d'assister avec plus de profit au Sacrifice de l'Agneau, à l'exemple duquel ces grandes ames se sont immolées. Je croy pourtant (si je me souviens bien du naturel de ma mere) qu'elle n'eust pas quitté sans resistance cette ancienne ceremonie, si un autre, qui n'eust pas tant merité de respect qu'Ambroise, l'eust commandé. Car de vray elle l'aimoit tendrement, parce qu'elle le voyoit affectionné à mon salut, & luy ne manquoit pas de tendresse envers elle, à cause de sa pieté, jusques-là, que souvent il la loüoit en ma presence, disant que j'estois heureux d'avoir une telle mere: mais helas! il ne sçavoit pas, combien je luy estois mauvais fils, puisque je doutois de tout, & que je croyois qu'on ne pouvoit trouver le chemin de la vie dans la Religion qu'elle professoit.

Occupations de Saint Ambroise.

CHAP. III.

MOn Dieu, je me confesse que pendant ce temps-là je n'avois aucun soin 'implorer vos misericordes; & que tout ıon esprit se consumoit dans la poursuite e la verité, & dans les disputes de l'Ecole. 'estimois le bonheur de vostre serviteur Ambroise, à cause des honneurs qu'on luy endoit: je ne pouvois neanmois approuver on celibat. Cet erreur venoit de ce que je e sçavois pas les douceurs de son espoir, a genereuse resistance qu'il faisoit aux tenations de l'ambition, les secours qu'il receoit de vostre grace en ces adversitez, & ur tout la secrette joye de son cœur dans a communication qu'il avoit avec vous, àvourant vos Ecritures comme un pain deicieux, dont je n'avois pas l'experience. Aussi ignoroit-il les inquietudes de mon auvre esprit, & le profond abysme de mes langers. Il m'estoit impossible de l'entreenir à mon aise de mes peines, à raison du grand monde qui l'approchoit, pour en tier assistance. Et quand il n'avoit personne avec luy (ce qui arrivoit rarement) il employoit ce relâche ou à soulager son corps les choses necessaires, ou à recréer son esprit de la lecture des livres agreables. Mais pendant qu'il lisoit, ses yeux couroient les pages du livre, & son esprit s'arrestoit à la recherche de leur intelligence. La voix & la langue n'interrompoient point l'action de

l'esprit & des yeux. Souvent nous l'avons veu lire de la sorte, estant en sa chambre, dont l'entrée estoit libre à tout le monde, dautant qu'on ne se servoit point de cette importune ceremonie des Grands, qu'il faut avertir avant que personne paroisse en leur presence. Ayant demeuré là quelque temps en silence (car qui eust osé interrompre une attention si tenduë) nous nous retirions, jugeant qu'il prenoit ce peu de loisir, pour delasser son esprit de l'ennuyeuse audience qu'il donnoit aux differens d'autruy. Peut-estre aussi qu'il observoit ce profond silence pendant la lecture, de peur que s'il faisoit lire quelqu'un à haute voix, la rencontre de quelque difficulté ne l'obligeast à l'éclaircissement, ou à la dispute, & ainsi qu'il ne pust voir tous les livres qu'il desiroit; combien que j'estime que le soin de conserver en eux, qui se gastoient aisément, estoit la plus juste cause de cette pratique. Mais quoy qu'il en soit, le motif qui l'obligeoit à lire tout bas, ne pouvoit estre que tres-bon en un homme de tel merite. Ses grandes occupations m'empeschoient de l'entretenir sur mes doutes, & de tirer l'éclaircissement de cet oracle, sinon à la haste, & en passant; ce qui ne pouvoit satisfaire un homme qui en cherchoit un autre tout desoccupé, & qui ne le pouvoit jamais trouver. Il est pourtant vray que j'allois tous les Dimanches à ses Sermons, & que de plus en plus je me confirmois en cette opinion, qu'il estoit facile

le répondre aux objections que faisoient les Manicheens contre les saintes Ecritures. Or comme j'appris de ces enfans spirituels que vostre grace a fait naistre dans l'Eglise, qu'il ne faloit pas croire que vous eussiez une forme humaine, *quoy que l'homme soit fait à vostre image*, bien que je ne puisse encore concevoir un esprit, je me réjoüis d'avoir l'espace de tant d'années combatu les chimeres de mon imagination plûtost que la creance de vostre Eglise. La foiblesse de mon esprit me peut excuser d'imprudence & d'impieté, puisque je pouvois apprendre en interrogeant les Docteurs, ce que je disois en accusant la Religion des Catholiques, parce que vous estes, ô moy Dieu, quoy que tres-haut, tres-proche; quoy que tres-caché, tres-present à toutes choses. C'est en vous seul qu'on ne marque point cette distinction de parties grandes & petites; mais vous estes tout en tout, & tellement tout par tout, que vous n'estes pas totalement tout en une seule chose, ny en un seul lieu. Vous n'avez pas cette forme corporelle que je m'imaginois; & neanmoins vous avez fait l'homme, qui occupe certaine étenduë d'espace, depuis les pieds jusques à la teste, à vostre image & semblance.

Du sens literal & spirituel.

NE sçachant pas en quoy, ny comme quoy cette image residoit en l'homme; & m'instruisant, sans rien opiniâtrer de CHAP. IV.

ce qu'on en devoit croire, je me sentois d'autant plus rongé interieurement du desir de connoistre la verité, que j'avois de cõfusion d'avoir esté si long-temps deceu des vaines promesses de quelques-uns, & de m'estre efforcé d'établir avec tant de passion la plus ridicule de toutes les sectes. Je ne puis dissimuler cette disposition de mon ame, puisque bien peu de temps aprés je reconnus la fausseté de ma croyance. Tout ce qui est de certain dans ces points dont je m'estois fait un symbole, c'est qu'ils estoient tous incertains, & que je les avois tenus pour tres-asseurez, quand j'accusois avec un extréme aveuglement vostre Eglise, qui de vray ne me paroissoit pas enseigner la verité ; mais que je sçavois bien aussi estre éloignée de ce que je reprenois en sa doctrine. Et ainsi j'avois honte de mes premieres erreurs, que je quittois peu à peu, me réjoüissant que vôtre corps mystique, l'Eglise, dans laquelle dés mon enfance on m'avoit donné quelque connoissance du nom de Jesus-Christ, ne tenoit point ces opinions ridicules que je m'estois figurées. De plus, j'estois fort aise que sa creance ne resserroit pas Dieu Createur de toutes choses, sans la figure d'un homme, ny dans l'espace de quelque lieu determiné, quoy que grand & fort capable. Ma satisfaction n'estoit pas mediocre, de ne plus voir dans la Loy & les Prophetes, ces extravagances que ma veuë trouble y appercevoit, lors que j'accusois vos serviteurs,

omme si mes imaginations eussent esté leur eritable croyance. Sur quoy j'avouë l'injuice de mes pensées, puisque depuis assiant aux Sermons d'Ambroise, j'ouïs fort ouvent sortir ces paroles de sa bouche : *La ttre tuë, & l'esprit vivifie*. En suite, comme il eust tiré un voile dessus ses passages, ui sembloient insinuer un mauvais sens, il écouvroit des choses qui ne me rebutoient as, bien que je ne fusse pas entierement peradé sur leur verité. La raison est, que sans ancher de costé ny d'autre, je me tenois ene ces opinions contraires ; & craignant de l'abysmer en quelque precipice, je suffocuois mon ame par cette suspension trop rudente & trop éclairée. J'eusse voulu voir autant d'assurance de ce qui est éloiné de mes sens, comme j'en ay que trois & ept font dix. Je n'estois plus en cette erreur, ue la doctrine de l'Eglise ne se pust conceoir; mais je manquois encore, en ce que je esirois avoir la mesme certitude de toutes hoses, soit qu'elles fussent corporelles & ans l'atteinte de mes sens, soit qu'elles fussent spirituelles, & partant au dessus de leur tenduë. Je pouvois estre guery de ces ereurs en croyant, afin que mes yeux éclaiez de vos lumieres, s'arrestassent sur cette erité, qui demeure toûjours, & qui ne hange jamais. Mais comme il arrive qu'un nalade apprehende de se mettre entre les nains d'un bon Medecin, aprés estre tombé n celles de quelque mauvais Empyrique,

mon ame qui ne pouvoit recevoir sa guerison que de la Foy, refusoit de croire la verité, de peur de rencontrer le mensonge. Et partant je rejettois ce puissant remede, que vous avez composé pour le salut du genre humain, & en qui vous avez mis la santé des peuples & des nations de la terre.

De l'usage & de la necessité de l'Ecriture sainte.

CHAP. V. DEpuis ce temps-là, je preferay la doctrine de vostre Eglise à mes premieres erreurs, jugeant qu'elle commandoit avec plus de modestie, & moins de déguisement des Mannez; ce qu'elle nous veut faire croire sans preuve. Quoy que cette procedure demandast une obeïssance de mon esprit bien souple, je l'approuvois davantage que la conduite de ces maistres du mensonge, qui par une vaine ostentation de science, se mocquoient de la credulité des Catholiques, bien que par aprés ils proposassent des fables sans appuy ny apparence à leurs Sectaires. En suite de cette reflexion, maniant mon cœur avec vostre main toute pleine de douceur & de misericorde, vous me fistes considerer que je recevois une infinité de choses sur le témoignage d'autruy; comme ce que les Histoires racontent des peuples; la Geographie de la situation des lieux & des villes; comme ce que nous croyons sur la foy de nos amis, des Medecins qui ont soin de nostre santé,

& de beaucoup d'autres sortes de personnes, desquelles si l'on vient à refuser sa croyãce, il faut renverser la vie civile, & bannir tout commerce d'entre les hommes. En dernier lieu je pesay la fermeté avec laquelle je m'assurois d'estre le fils de Patrice & de Monique ; ce que je ne pouvois sçavoir si je ne croyois. Vous me persuadastes aussi que ceux qui recevoient vos Ecritures, leur verité estant établie parmy tant de nations, & par tant de miracles, ne meritoient aucun blâme, mais bien ceux qui rejettoient le témoignage. De plus, que je ne devois pas oüir ceux qui tiennent ce langage : D'où sçavez-vous que ces Livivres ont esté dictez aux hommes par l'esprit veritable du grand Dieu ? dautant que c'estoit la principale chose que je devois croire, puisque la contrarieté de tant de Philosophes que j'avois lûs, n'avoit jamais pû me faire douter de la verité de vostre Estre (dont pourtant j'ignorois la nature) ny du soin que vostre Providence prend des affaires des hommes. Il est vray que ma foy n'estoit pas toûjours égale, estant tantost plus forte, & maintenant plus foible : toutefois je n'ay jamais chancelé dans cette foy, que vous estiez, & que vous preniez soin de nous, quoy que j'ignorasse ce qu'on devoit tenir de vostre substance, & de la voye qui menoit ou ramenoit à vous. Et partant dans les veuës de ma foiblesse, & sur la consideration du peu de moyen que j'avois de trouver infail-

liblement la verité, je commençois à croire que vous n'eussiez jamais tant donné d'appuy à cette Ecriture dans toutes les parties de la terre, si vous n'eussiez voulu qu'on s'y arrestast comme à la regle infaillible de nostre conduite. Je commençois aussi de rapporter au mystere de quelque secrette intelligence, ce qui m'avoit paru extravagant par le mauvais sens que luy donnoient mes Maistres. Et cette Ecriture me sembloit d'autant plus digne de veneration & de foy, que plus il estoit aisé à tout le monde de la lire. Il est vray que dans l'humilité de ses paroles, elle conserve la grandeur & la majesté de son esprit; de sorte que si elle attire par l'humilité de son style, elle donne de l'exercice par la profondeur de ses mysteres; & si elle reçoit tout le monde sur son sein, elle en fait passer fort peu dans son cœur. Quoy qu'à rien dissimuler, elle vous conduit toûjours plus de personnes que si elle ne se relevoit par l'éminente dignité des choses qu'elle comprend, & ne s'abaissoit par la modestie des termes dont elle use. Voilà ce que je meditois, & vous m'aidiez de vos graces; je soupirois, & vous exauciez mes prieres; je balançois dans les flots de mes pensées, & vous me gouverniez pendant cét orage; je marchois par le grand chemin du siecle, & vous ne m'abandonniez pas en mes fuites.

De la misere des Ambitieux.

CEpendant je soupirois aprés les honneurs, les biens & le mariage, & vous vous mocquiez de moy. Et par une misericorde qui m'obligeoit d'autant plus que moins, vous me permettiez de trouver de la douceur en tout ce qui n'est pas vous, je souffrois de cruelles peines de ces desirs qui me mettoient tout en flâme. Mon Dieu, mon Seigneur, regardez mon cœur, puisque vous avez voulu que je me souvinsse de cecy, & que je le confessasse en vostre presence. Que mon ame que vous avez déprisé des gluantes amorces de la mort, se cole desormais fortement à vous. Helas! que sa misere estoit extrême, vous la picquiez pourtant, afin que méprisant toutes choses, elle se tournast à vous, qui estes par dessus toutes choses, & sans qui toutes choses ne seroient rien. Que j'estois donc miserable, & que vous fustes misericordieux en mon endroit dans les moyens dont vous usastes, pour me faire connoistre ma misere, ce jour que je devois prononcer un Panegyrique à l'Empereur, en faveur duquel j'avois preparé un beau nombre de mensonges, afin moy-mesme d'en tirer de l'aplaudissement & de la complaisance de ceux qui en sçavoient la vanité. Il me souvient que comme j'estois dans ce dessein, & que mon esprit se consumoit de ce desir, j'apperceus un pauvre dans la ruë, je croy qu'il avoit dîné, parce qu'il

CHAP. VI.

témoignoit bien de la joye par ses gambades. Ce spectacle me tira un profond soupir du cœur, & me fit dire beaucoup de choses à mes amis sur le sujet de nos vanitez, & sur les ridicules pretentions de nos esperances, qui ne pouvoient nous promettre autre chose que d'arriver par tant de fatigues à l'heureuse vie que ce bellistre possedoit déja, & où peut-estre nous n'arriverons jamais. J'ajoûtay encore que ce mandiant avec ce peu d'aumônes qu'il avoit amassées, avoit déja acquis cette felicité à laquelle j'esperois avec tant de peines, & où je tendois par tant de détours. J'avouë qu'il ne joüissoit pas d'un veritable contentement, mais celuy que mon ambition cherchoit avoit encore moins de solidité, aussi estoit-il plein de joye & moy d'inquietude, aussi estoit-il asseuré & moy toûjours tremblant, que si quelqu'un me demandoit ce qui me plairoit davantage, ou de me réjoüir, ou de craindre, je répondrois sans doute, que mon choix seroit pour la joye : Et si l'on passoit plus outre, & qu'on m'interrogeast, si j'aimerois mieux estre semblable à ce pauvre, ou demeurer toûjours dans les mesmes anxietez qui me consumoient alors, je repartirois, que j'aime mieux mes craintes & mes inquietude, que son contentement & ses joyes. Si cette élection est prudente ou non, je m'en rapporte. Dautant que je ne devois pas tirer avantage sur luy de ma doctrine, puis que ce n'estoit pas le sujet de ma satis-

faction, mais le moyen par lequel je cherchois la complaisance des hommes, non pas pour les instruire, mais pour les tromper; & partant vous me frapiez à grands coups de verges, dont le sentiment passoit jusques à mes os. Que ceux-là donc s'éloignent de mon ame, qui luy disent: Il y a bien de la difference entre se réjoüir, & réjoüy, le choix de l'objet n'importe pas peu à la joye. Ce pauvre se réjoüissoit de son vin, & vous de vostre gloire. Mais de quelle gloire, mon Dieu? de celle qui n'est pas en vous, parce que comme cette gloire n'estoit pas veritable, aussi ma joye n'estoit que mensonge; & neanmoins elle agitoit bien d'autre façon mon esprit, vû que la nuit suivante ce pauvre mandiant devoit digerer son vin, & moy je devois veiller & dormir, me coucher & me lever, comme je m'estois déja couché & levé plusieurs fois avec les étourdissemens du mien: Vous sçavez combien de jours, mon Dieu, le sujet du contentement ne doit donc pas estre indifferent. Je sçay bien que les pures joyes de l'esperance Chrestiẽne sont fort éloignées de cette vanité; mais il y avoit alors un long intervale entre moy & elle. Cette seule difference ne se trouvoit pas entre ce pauvre & moy, qu'il estoit possedé de la joye, & moy rongé d'inquietudes; mais encore nous estions contraires, en ce qu'il avoit acquis innocemment son vin, & moy que je recherchois en mentant de la reputation. Je dis pour lors beaucoup de choses sur

ce sujet à mes amis, faisant reflexion assez souvent sur l'état present de ma vie, que je trouvois fort mauvais, ce qui m'affligeoit sensiblement. Que si pendant ces agonies d'esprit, quelque contentement se presentoit à moy, à peine me pouvois-je resoudre de le recevoir, dautant qu'il s'enfuyoit presque devant que je l'eusse touché.

Des spectacles de l'Amphiteatre.

CHAP. VII. VOilà le sujet ordinaire des plaintes & des discours que je faisois avec mes amis, mais particulierement avec Nebridius & Alipius, qui estoit né des plus honnestes familles de nostre Ville, & qui avoit un peu moins d'âge que moy. Je l'avois eu pour Ecolier à Tagaste, lors que je commençay d'y tenir classe, & depuis à Carthage. Ce jeune homme avoit une tendre affection pour moy, parce qu'il m'estimoit sçavant & de bonne foy. De moy, je l'aimois à raison de cet excellent naturel qui paroissoit fort grand en un fort bas âge. Toutefois le gouffre des mauvaises mœurs de Carthage l'avoit envelopé dãs la manie des spectacles du Cirque. Je ressentois un déplaisir extréme de voir tant de belles esperances se perdre, ou déja perduës dans ce jeune homme, quoy qu'il ne hantast pas encore mon école, à cause de quelque mauvaise intelligence qui estoit entre moy & son pere. Et ainsi il m'étoit impossible de le corriger, ou de l'avertir de son salut, dautant que je n'avois ny la

privauté d'amy, ny l'authorité de maistre. Je me trompois neanmoins, croyant qu'il eust les sentimens de son pere, parce qu'il me saluoit fort civilement au rencontre, venant mesme sans avoir égard à l'humeur de ses parens, en ma Classe, pour en remporter quelque connoissance en sa maison. Je m'étois oublié de traiter avec luy, afin de le retirer des spectacles, & d'empescher un si bon esprit de se perdre. Mais pour vous, mon Dieu, aux providences de qui rien ne s'échape, vous sçaviez bien le rang que vous luy destiniez parmy les Evesques, & que vous en vouliez faire un des Ministres de vos Sacremens. Afin donc que son changement ne s'attribuast tout purement à vostre grace, vous l'operastes par moy, mais sans dessein de ma part, voire mesme sans en avoir la pensée. Un jour, comme je faisois leçon, il vint en ma Classe, me salüa, prit place, & se rendit fort attentif à ce qui s'y passoit. Il m'arriva, estant sur un certain passage, que je crus luy pouvoir donner beaucoup de jour, si je me servois de la comparaison des spectacles; ce que je fis avec beaucoup de pointe & de raillerie contre ceux qui se laissoient gourmander à cette folie. Vous sçavez, mon Dieu, que je ne songeois pas alors à guerir Alipius de cette peste. Il recueillit pourtant ce que j'avois dit, & crut qu'il y avoit du dessein en mon discours. Mais ce qu'un autre eust remarqué pour me quereller, ce sage jeune homme le

prit pour un juste sujet de reproche contre soy-mesme, & un motif d'amour en mon endroit. Faisant ainsi profit de ce que vous aviez dit & inseré dans vos Ecritures, *Reprens le sage, & il t'aimera*. Il est vray que je n'avois aucun dessein de le corriger, mais vostre bonté usant des choses qu'il luy plaist, & dans l'ordre qu'il luy plaist (ordre qui ne s'éloigne jamais de l'équité) se servoit de ma voix & de ma langue pour crever l'abcés de son ame, & la guerir. Que celuy-là se taise de vos loüanges, qui n'a point éprouvé vos misericordes, dont je veux à jamais publier les bontez. Aprés qu'Alipius m'eut oüi, il sortit de ma Classe, & de ce profond abysme où un malheureux contentement le tenoit attaché. Il releva son esprit par une genereuse resolution, & toutes les impuretez de cette cloaque le quitterent, ne retournant jamais plus où il alloit auparavant avec passion. En suite il persuada son pere de luy permettre de m'avoir pour Maistre. Il vint donc en ma classe, où il s'engagea avec moy dans les erreurs des Manicheens, dont la continence plus feinte que veritable luy agreoit extrémement, quoy qu'elle le trompast. Cette continence estoit *feinte & pleine d'hypocrisie, capable de seduire les ames precieuses*, qui ne sçavent pas encore discerner le merite de la vertu, & qui se laissent facilement tromper au vice, pourveu qu'il se déguise de la mine & de la continence de la vertu.

Alipius retourne aux Spectacles.

CHAP. VIII.

ALipius suivant les vaines esperances de ses parens, alla à Rome pour y étudier le Droit : ce fut-là qu'il se porta avec une passion extrême à voir les Escrimeurs à outrance. Ce pauvre jeune homme, qui estoit sorty de Carthage avec une sainte horreur de ces funestes spectacles, estant rencontré sur le chemin de quelques-uns de ses camarades qui sortoient de dîner, ils le presserent avec tant d'instance, qu'ils le contraignirent avec une certaine violence, qui est toûjours agreable entre les amis, de les suivre à l'Amphiteatre, au jour que les cruels & déplorables jeux s'ouvroient au Peuple. Il y alla donc en leur disant : Si vous traînez-là mon corps, pensez-vous y traîner mes yeux & mon ame : croyez-vous que ces spectacles me puissent separer de moy-mesme ? j'y assisteray sans y estre, & je sortiray de l'Amphitheatre sans en bouger ; ainsi je triompheray de vous & de la curiosité. Ce discours ne les empêcha pas neanmoins de le mener avec eux, peut-estre avec plus de desir d'y tenter son courage, que de voir cet infame exercice. Comme ils furent arrivez, ils se placerent comme ils purent, chacun se tenant attentif aux brutales voluptez que l'on preparoit. Alipius ferment les yeux, défendit à son esprit de sortir, & plût à Dieu qu'il eust aussi bouché ses oreilles ; parce qu'à certain incident du combat, un grand

bruit s'estant élevé parmy toute l'assemblée, la curiosité le sollicita d'ouvrir les yeux, plutost (luy sembloit-il) pour vaincre, que pour voir. Il le fit, & cette grande clameur entra par ses oreilles, pour ouvrir ses yeux, afin qu'il y eût un endroit par où son ame pust estre blessée, & ainsi il receut une plus dangereuse playe dans le cœur, que ce miserable Gladiateur dans le corps. Il tomba, & son courage plus temeraire que fort, reconnut son impuissance, dautant qu'il avoit attendu de soy, ce qu'il ne devoit esperer que de vous. Aussi-tost qu'il vid le sang, il le but sans se détourner, il arresta ses yeux, & sans s'en appercevoir il huma des fureurs par la veuë, s'enyvrant d'un plaisir cruel & de la malice d'un crime. Ce n'étoit plus celuy qui estoit venu, mais quelqu'un de l'assemblée; ce n'estoit plus Alipius, mais le veritable compagnon de ceux qui l'avoient débauché. Quoy plus? il devint spectateur favorable, il prit plaisir au sang & au carnage, il sortit de l'Amphitheatre, d'où il remporta une manie qui ne le sollicitoit pas seulement comme les autres, mais par dessus les autres à y retourner, & conduire ses camarades. Il est pourtant vray, que d'une puissante main vous l'arrachastes de ce danger, & que vous luy fistes comprendre que c'estoit de vostre grace & non pas de ses forces qu'il devoit tirer assurance, mais cela n'arriva de long-temps aprés.

Alipius

Alipius est surpris comme Larron.

CHAP. IX.

TOutefois ce fascheux accident ne luy fut pas inutile, puisque vous permistes qu'il demeurast en sa memoire, afin de luy en preparer une puissante medecine à l'avenir. J'estime aussi que ce qui luy arriva lors qu'il étudioit sous moy à Carthage, & qu'il repetoit une harangue qu'il devoit prononcer, ne fut qu'un effet de vostre Providence, afin qu'il appriſt dés-lors, devant estre Juge de vos enfans; qu'un homme ne devoit pas condamner les autres avec precipitation, & sans retenuë. Je veux bien marquer ce rencontre pour faire paroistre vos bontez. Ce jeune homme se promenant un jour en plein midy devant l'Audiance, ses tablettes & sa touche en main, un certain faux Ecolier, mais veritable Larron, vint sans qu'il s'en apperceust, avec une hache, & commença de rompre les trellis de plomb qui s'avancent des boutiques de l'Orfévrerie sur la ruë, Les Orfévres ayant oüi le bruit, s'émurent, & envoyerent des valets pour se saisir de ceux qui se rencontreroient auprés de leurs boutiques. Mon galand ayant senty leurs approches, s'enfuit, laissant sa hache, de peur qu'on ne l'en trouvast saisi. Alipius qui ne s'estoit pas apperceu de son entrée, & qui vid sa prompte retraite, voulant en reconnoistre la cause, entra dans cette ruë, & prenant la hache, il la consideroit, tout surpris d'étonnement. Ceux qui estoient ac-

courus trouvant qu'il tenoit le fer qui les avoit appellez de son bruit, le prennent, & à l'aide de ses voisins, le traînent au Juge, pour luy faire son procés, comme à un insigne voleur. Mais, mon Dieu, vostre dessein ne regardoit que son instruction, & non pas sa ruine, comme vous estiez le seul témoin de son innocence, vous en fustes le seul appuy. Parce qu'au mesme temps qu'on le traînoit en prison, ou au supplice, il eut au rencontre un certain Architecte, & qui avoit soin des bastimens publics. A son abord, ceux qui le conduisoient se réjoüirent de ce que devant tout autre, ils avoient sur le chemin celuy qui les soupçonnoit d'enlever eux-mesmes ce qu'on déroboit du Marché, comme s'il eust dû reconnoistre cette fois là l'injustice de sa défiance, en voyant l'autheur du larcin. Or cet homme avoit veû Alipius chez un Senateur qu'il visitoit quelquefois. L'ayant donc reconnu, il le prit par la main, & le tirant à l'écart, il luy demanda ce qui s'estoit passé: sur quoy estant instruit, il commanda à cette troupe mutinée qui l'entouroit, de le suivre. Les voilà de hazard en la maison du coupable; il y avoit un enfant sur le seüil de la porte, qui estoit si petit, qu'il pouvoit découvrir toute l'histoire, n'en pouvant apprehender aucun danger pour le Maistre du logis, duquel il estoit Laquais. Alipius l'ayant reconnu, en avertit l'Architecte, lequel montra la hache à cet enfant, qui la reconnut avec beaucoup de

candeur appartenir à son maistre : poursuivant ensuite le reste de l'histoire. Et ainsi tout le crime retomba sur cette maison, & la honte sur ces valets, qui avoient commencé de triompher d'Alipius, lequel se retira avec une excellente instruction pour un Juge, tel qu'il devoit estre un jour en vôtre Eglise, & pour un Dispensateur de vostre sainte parole.

De l'innocence d'Alipius.

J'Avois rencontré ce jeune homme à Rome, où il contracta une si étroite amitié avec moy, qu'il m'accompagna jusques à Milan, afin de n'estre pas loin de ce qu'il cherissoit, & de s'adonner à la pratique du Droit, plutost pour s'accommoder au desir de ses parens, que pour suivre son inclination. Il avoit déja exercé l'office d'Assesseur avec beaucoup d'integrité & d'étonnement, de voir que quelques personnes preferoient l'or à l'innocence, & le gain à la justice. Sa vertu pourtant ne fut pas respectée de tout le monde, puis qu'on la tenta non seulement par l'amorce de l'avarice, mais encore par les frayeurs de la crainte. Comme il étoit à Rome Assesseur du Commissaire general des Guerres, un puissant Senateur, à qui beaucoup de personnes demeuroient obligées par la consideration de ses bienfaits, & beaucoup d'autres sujets par la crainte de sa puissance, voulut faire je ne ne sçay quoy contre le droit & l'equité, selon la coustu- CHAP. X.

me des Grands, qui pensent que tout leur est permis. Alipius s'y opposa courageusement, on luy promit recompense, il s'en mocqua : on luy fit des menaces, il les méprisa. Tout le monde admira la grandeur de ce courage, de ne s'estre point laissé lâchement fléchir aux desirs d'une personne qui avoit tant de moyens de luy faire du bien & du mal; & de ce qu'il ne l'avoit ny souhaité pour amy, ny apprehendé pour ennemy. Le Juge à qui Alipius servoit de conseil, bien qu'il ne voulust pas consentir à l'injustice de cette requeste, s'y opposoit mollement, & rejettoit la connoissance de cette affaire sur luy ; asseurant que tout son empêchement venoit de son Assesseur, qui abandonneroit plutost son Office, que d'accorder une chose si déraisonnable. Cét exemple toucha tellement le Commissaire, qu'il delibera, pour se rendre plus capable de Charge, d'étudier le Droit, honorant le merite d'Alipius de certains manuscrits, reliez aux frais communs du Pretoire, jugeant qu'il valoit mieux obeïr à la justice, qui luy défendoit cette lâcheté, qu'à la puissance qui la luy commandoit. Cette generosité, me dira quelqu'un, n'est pas fort considerable, mais je luy répondray : *Celuy qui est fidele en peu, le sera en beaucoup.* Et vostre parole sera toûjours vraye, mon Dieu : *Si vous avez manqué de fidelité dans la distribution de l'injuste Manmon, ce qui est veritable, qui vous confiera des affaires de plus grande consequence ? Et si vous n'avez*

pas mené fidellement l'autruy ; ce qu'on ne peut nier, qui vous croira bon ménager de ce qui vous appartient ? Voilà les bonnes qualitez de mon amy, lequel estoit en peine aussi bien que moy du train de vie que nous devions embrasser. Nebridius jeune homme d'un rare esprit, & fort subtil dans les difficultez les plus meslées, avoit aussi quitté son païs qui est assez prés de Carthage, les aises de sa maison & sa mere, pour me suivre & chercher la verité, & étudier avec moy la sagesse. Nous estions donc trois bouches affamées, qui attendoient de vostre bonté, au temps qu'il falloit leurs nourriture necessaire. Or quand nous venions à considerer les amertumes & les déplaisirs que nous souffrions dans toutes les actions de nostre vie, (ce que vous permettiez par une providence pleine de misericorde) nous ne voyions que des tenebres. Cela nous donnoit bien de l'aversion de nos miseres, & des sujets de nous en plaindre de cette sorte : Jusques à quand durera cecy. C'estoit-là nostre discours ordinaire, mais nous ne quittions pas pourtant nos erreurs, parce que nous ne voyions encore rien d'asseuré que nous puissions suivre, laissant nostre malheureuse secte.

Saint Augustin delibere d'un genre de vie.

CHAP. XI.

POur moy je me sentois saisi d'une profonde admiration, repassant en ma memoire le long-temps qui s'étoit écoulé de-

puis dix-neuf ans, qui estoit l'âge où je commençay d'estre piqué du desir d'acquerir la sagesse, proposant aussi-tost que je l'aurois acquise, de quitter les vaines & trompeuses esperances du monde. Et voilà que j'estois dans ma trentiéme année, traînant toûjours dans le mesme bourbier avec un desir insatiable de joüir des choses presentes perissables, & de celles qui partageoient tout à fait mon esprit, pendant que je disois ; Je trouveray bien-tost la verité, voilà qu'elle paroistra incontinent : Fauste viendra dans peu de jours, & il éclaircira toutes mes doutes. O excellens Maistres de l'Academie, qui ne voulez pas qu'on puisse rien comprendre d'asseuré touchant la conduite de nostre vie. J'appelle de vostre sentiment, grands Personnages : je n'ay garde de me rendre à cette erreur ; cherchons avec plus de soin, & ne desesperons jamais. Voicy que les choses qui me sembloient ridicules dans l'Ecriture, ne me paroissent plus de la sorte, au contraire elles peuvent avoir un sens raisonnable. Je m'arresteray aux principes que mes parens m'ont donné dés mon enfance, jusques à ce que je trouve la pure verité. Mai où, & quand la chercheray-je ? Ambroise n'a pas le loisir de conferer avec moy, ny moy de lire ? Où pourray-je trouver les Livres necessaires à mon instruction, & l'argent de leur achat ? Qui nous les vendra ? Qu'on distribuë le temps, qu'on arreste certaines heures, pour penser au salut de mon

ame : voicy une plus belle occasion que jamais. L'Eglise Catholique n'enseigne pas ce que mon ignorance me faisoit croire, ny la doctrine dont je l'accusois avec vanité & malice. Ses Doctes tiennent que c'est une impieté de borner l'Essence de Dieu aux limites d'un corps humain; & nous craindrons de proposer nos autres difficultez pour en tirer l'éclaircissement? Mes Ecoliers m'emportent toute ma matinée, je le veux, pourquoy n'employons-nous l'apresdinée à cette poursuite? Mais quand visiterons-nous nos amis, quand ferons-nous la cour aux Grands, dont l'appuy nous est necessaire. Quand preparerons-nous cette science que nous vendons à nos disciples? Quand divertirons-nous nostre esprit, & quand en relâcherons-nous la contention? Ah que toutes ses vanitez perissent, pourveu que mon ame se sauve! donnons, donnons tous nos soins à la recherche de la verité. Cette vie est miserable, la mort incertaine : si elle nous surprend, en quel état sortirons nous de ce monde? Où apprendrons-nous ce que nous aurons méprisé icy, ne sera ce pas le temps de souffrir le chastiment de nos ignorances, & non pas de les éclaircir? Mais quoy, si l'ame meurt avec le corps, ce qui doit estre le sujet de nostre recherche? à Dieu ne plaise que j'aye cette croyance : il est impossible que l'Eglise voulust appuyer un mensonge de tant d'authoritez. Jamais Dieu n'auroit employé tant de puissance & de sagesse pour

la conduite des hommes, si leurs ames perissent avec le corps. Pourquoy donc tardons-nous, laissant toutes les vanitez du siecle, de nous employer serieusement à chercher Dieu & une vie bien-heureuse? Toutefois attens un peu, encore n'y a-t'il pas peu de plaisir de gouster les contentemens de cette vie : il ne faut pas si-tost en retirer son cœur, dautant que ce seroit legereté en aprés d'en recommencer la poursuite. Que me manque-t'il pour entrer en quelque Charge honorable, & que puis-je davantage desirer? J'ay la faveur des plus puissans de la ville, je peux mesme aspirer à l'état de President, rien ne m'empesche de trouver un party qui apportera beaucoup de commoditez en ma maison, & quelque reglement en mes mœurs. N'a-t'on pas vû beaucoup de grands hommes, dont l'exemple nous peut servir, qui ont esté Philosophes & mariez, une femme & la sagesse ne sont pas deux choses incompatibles. Pendant que la diversité de ces pensées agitoit mon pauvre esprit, & que cette tempeste portoit mon cœur tantost à une resolution, tantost à une autre, le temps couloit, je retardois ma conversion, & de jour en jour differant de vivre à vous, mon Dieu, chaque moment je mourois à moy-mesme. Aimant une vie heureuse, je craignois de la trouver en son propre sejour ; & ainsi en courant aprés elle, je la fuyois. La cause de cet aveuglement venoit de ce que je ne croyois jamais pouvoir estre content,

ſans les careſſes d'une femme. Je ne penſois pas trouver le remede de cette foibleſſe en voſtre bonté, parce que je n'en avois pas l'experience. Sçachant bien que je ne devois pas me promettre la continence de mes forces, je ne l'attendois pas de voſtre grace: eſtant ſot à ce point de ne pas faire reflexion à cét oracle de vos Eſcritures : *Que perſonne n'eſt chaſte, ſi vous ne luy en faites la faveur.* Il eſt vray que vous me la donneriez, ſi je vous la demandois avec larmes, & ſi je recourois à vous avec une confiance parfaite.

Diſpute entre Saint Auguſtin & Alipius, touchant le mariage & le celibat.

Alipius m'empeſchoit autant qu'il pouvoit de me marier, alleguant qu'il eſtoit impoſſible de chercher la ſageſſe dans le repos que nous nous eſtions promis, ſi je m'attachois à une femme. Ce jeune homme eſtoit doüé d'une chaſteté, qui ſans ſervir d'exemple à ma vie, donnoit de l'admiration à mon eſprit, & cela dautant plus qu'il avoit à l'entré de ſon adoleſcence hanté les femmes, la converſation deſquelles il mépriſa toûjours, vivant dans une pureté incroyable. De moy ne pouvant imiter ſes mœurs, je combatois ſa reſolution, produiſant les exemples de ceux qui n'avoient pas laiſſé d'étudier la ſageſſe, de ſervir Dieu, & de demeurer fideles à leurs amis, quoy que leur condition les obligeaſt aux loix du mariage. J'eſtois bien éloigné de la CHAP. XII.

grandeur de courage de ceux dont je faisois parade; & prenant donc plaisir aux mortelles douceurs d'une chair corrompuë du peché, je traînois mes fers, rejettant la voix de celuy qui me parloit avec tant de raison, comme une main qui tâchoit de rompre cette chaîne, dont les nœuds m'étoient agreables. De plus, le serpent parloit à ce vertueux jeune homme par ma bouche, & se servoit de ma main pour luy tendre des lacets, afin de surprendre sa chasteté. Dautant que l'estime qu'il faisoit de mes sentimens l'empeschoit de comprendre comme une personne de mon merite, se laissoit dompter à la volupté, si les attraits n'en estoient extrémement puissans. Et comme je voyois qu'il s'étonnoit autant de fois que j'assurois qu'il m'estoit impossible de vivre sans femme, j'ajoûtois qu'il y avoit bien à dire entre ce qu'il avoit gousté à la dérobée, & qu'il méprisoit, parce qu'il n'en avoit plus de souvenir, & les plaisirs qui m'estoient ordinaires, parce qu'il n'en avoit pas l'experience. J'ajoûtois que si le nom honorable du mariage, venoit à rendre la conversation d'une femme legitime, qu'il y auroit aussi peu de sujet de la blâmer; que de sottise à la fuïr. Ce mauvais discours fit tant d'impression sur l'esprit d'Alipius, qu'il commença de desirer le mariage, non pas vaincu par l'amorce du plaisir, mais seulement tenté des promesses de la curiosité. Et comme il étoit d'une plaisante humeur, il me disoit qu'il vouloit éprouver ce qui charmoit

ſi doucement ma vie, que je l'eſtimois ſans cela un ennuyeux ſupplice, & non pas une ſupportable vie. Son eſprit libre des fers qui me tenoient captif, admiroit mon eſclavage; & de l'étonnement il ſe laiſſoit aller au deſſein de faire un dangereux eſſay, & peut-eſtre de tomber de l'experience dans cette cruelle ſervitude qu'il craignoit, parce qu'il vouloit faire alliance avec la mort. Or il eſt écrit: *Quiconque aime le danger, il y perira.* Auſſi faut-il avoüer que ny luy ny moy ne conſiderions pas, ou fort legerement la dignité des nopces, ſi tant eſt qu'il y ait de la gloire à bien conduire une famille, & élever des enfans en la crainte de Dieu. De ma part, rien ne m'y agreoit que la liberté d'y aſſouvir la concupiſcence, & à luy que l'admiration & le deſir d'en faire l'épreuve. Voilà l'état où nous vivions, juſques à ce qu'il vous pluſt, quoy qu'infiniment relevé au deſſus de nous, d'abaiſſer vos bontez à noſtre bouë, & que touché de la compaſſion de nos miſeres, auſſi étranges que ſecretes, vous vouluſtes les ſoulager.

On luy cherche une femme.

CHAP. XIII.

ON me preſſoit fort de me marier: maintenant je demandois une femme, tantoſt on me la promettoit particulierement par le ſoin & les inſtantes pourſuites de ma mere, ſur la croyance qu'elle avoit que mon mariage avanceroit mon bapte-

me, & qu'elle verroit par ce moyen ses desirs & vos promesses accomplis. Suivant la priere que je luy avois faite, & l'inclination qu'elle avoit, elle vous importunoit tous les jours de luy reveler quelque chose sur le dessein de mes nopces; mais vous ne voulustes pas oüir sa requeste. Il est vray qu'elle me rapportoit bien sur ce sujet certains songes, que la continuelle pensée du jour luy formoit la nuit; neanmoins le mépris qu'elle en faisoit luy ostoit bien de cette asseurance qu'elle donnoit à ce que vous luy aviez fait voir autrefois. Elle me disoit qu'elle avoit un certain goust qu'elle ne me pouvoit expliquer, qui luy faisoit discerner entre vos revelations & ses songes. On ne laissoit pas pourtant de me presser de plus en plus sur mon mariage, on faisoit les demandes d'une fille qui n'estoit pas à marier de deux ans; mais parce qu'elle m'agréoit, on attendoit qu'elle fust en âge.

Vie commune.

CHAP. XIV.

NOus avions concerté dans nos entretiens ordinaires, plusieurs amis que nous estions, de nous retirer de l'embarras du grand monde à l'écart, pour y mener dans une innocente oisiveté une vie toute tranquille. Le dessein portoit que nous mettrions tout en commun, & que de plusieurs ménages nous n'en ferions qu'un seul, & ainsi que tous nos biens seroient à chacun de nous en particulier, & à tous en commun. Cette as-

sociation ne devoit estre que de dix, entre lesquels il y avoit un de mes intimes de Tagaste, nommé Romanian, qui estoit lors en Cour, à la poursuite de quelques importantes affaires. Celuy-cy plus que tous les autres pressoit ce dessein, à l'execution duquel il pouvoit beaucoup, à cause qu'il y contribuoit plus du sien que pas un autre. Nous avions de plus étably cet ordre, que chaque année on en deputeroit deux qui auroient le soin des affaires domestiques, pendant que les autres joüiroient d'un repos tout entier. Mais quand on vint à demander si les femmes de quelques-uns de nous, & celles que nous pretendions avoir y consentiroient, tout ce beau projet s'évanoüit en fumée. Ce qui nous resta d'une si belle entreprise, fut un sujet de beaucoup de larmes, & un desespoir qui nous remit dans le grand chemin du siecle avec autant de confusion en nos pensées, que de desordre en nos actions. Pour vous, mon Dieu, *vos resolutions sont immuables & eternelles*. Mais pendant que vous ruiniez nos desseins, vous preniez les vôtres, *nous preparant une nourriture au temps que vous aviez marqué; & vous ouvriez vos mains pleines de tresors, pour combler nos ames de benedictions.*

Conversion d'une concubine.

CEpendant mes pechez se multiplioient, & comme cette femme qui me servoit se fut retirée d'auprés de moy, mon CHAP. XV.

cœur ressentit une douleur extréme, & comme s'il se fust separé de moy, il se tourna devers elle. Sa resolution fut en me quittant, & me laissant un fils que j'avois d'elle, de retourner en Afrique, avec vœu de n'avoir plus de commerce avec les hommes. Mais helas! tant s'en faut que j'eusse assez de courage pour imiter cette femme que mon premier soin fut d'en chercher une autre, afin d'entretenir ou d'augmenter mon mal, par la coustume de pecher, jusques à ce que le temps de me marier fust venu; d'où il est aisé de recueillir que je ne cherchois pas la sainteté des nopces, mais l'usage d'une volupté plus libre. Ce remede ne guerit pas aussi la playe que je receus par l'absence de cette femme, mais seulement aprés des douleurs cuisantes, je trouvay que mon mal estoit plus languissant, quoy qu'il fust plus desesperé.

De l'immortalité de l'Ame.

CHAP. XVI. QU'à jamais vostre adorable Nom soit beny, mon Dieu, source de toutes mes misericordes. Je m'éloignois de vous, & vous vous approchiez de moy. Vostre main estoit toute preste à me relever du bourbier où j'estois; & je connoissois aussi peu cette faveur que je la sentois. Rien ne me retiroit du profond abysme de la chair, que la crainte de la mort & du jugement, que la diversité de tant de fausses opinions ne put jamais effacer de mon ame. Je discourois souvent

avec Alipius & Nebridius de la fin des bons & des méchans, asseurant que j'eusse preferé Epicure à tous les autres Philosophes, si je n'eusse crû qu'il restoit une vie à l'ame aprés la mort du corps, & un temps où le merite des actions estoit consideré, ce qu'il n'a jamais voulu croire. Et supposé que nous fussions immortels, & qu'à toute eternité nous deussions vivre dans les plaisirs du corps, sans aucune crainte de les perdre, je demandois pourquoy nous n'estions pas déja bien-heureux par la joüissance que nous en avions. Aveugle que j'estois de ne pas connoistre que la plus grande partie de ma misere venoit de ce que j'estois tellement plongé dans le sang, qu'il m'estoit impossible de concevoir les charmes & les ravissans attraits de cette beauté, qui ne se voit pas avec les yeux du corps, & qui ne peut estre aimée que de l'esprit. Je ne comprenois pas aussi d'où venoit que je parlois avec goust de ces infames plaisirs, estant en la compagnie de mes amis, sans lesquels je n'eusse pû vivre content, mesme selon le sens, dont je possedois alors les plus douces voluptez. Or j'aimois ces amis, sans que l'interest m'attachast à leurs personnes, comme pareillement leur amitié estoit toute pure en mon endroit. O déplorable voye du monde, malheur à cette ame temeraire, qui espere rencontrer quelque chose de meilleur que Dieu, si elle s'en separe. Tourne-toy, pauvre pecheur, tourne-toy sur le dos, sur le

ventre, à droite & à gauche, tu ne trouveras rien qui ne ſoit dure & plein d'inquietudes : & enfin tu reconnoiſtras qu'il n'y a point de repos qu'en Dieu. O bonté infinie, voilà que vous eſtes toute diſpoſée à nous delivrer de nos miſeres, & nous faire goûter les ſaints delices de noſtre vie. Vous nous donnez courage, & vous dites : Courez mes enfans, je vous conduiray, & vous porteray ſur mes épaules, où vous deſirez aller.

Saint Auguſtin commence de connoiſtre Dieu.

LIVRE SEPTIE'ME.

CHAP. I.

J'ESTOIS déja ſorty de l'adoleſcence débordée, & j'entrois en ma jeuneſſe; mais plus j'avançois en âge, plus j'eſtois ridicule en mes penſées, ne pouvant rien comprendre au deſſus de ce que je pouvois voir. Il eſt vray mon Dieu, que deſlors que je commençay de goûter la vraye ſageſſe, je ne donnay plus la figure humaine à voſtre eſſence divine, & que je me réjoüiſſois extrémement d'avoir receu cette inſtruction de vôtre Egliſe nôtre bonne mere. Je ne pouvois rien concevoir au deſſus des ſens, & je tâchois pourtant de me former une idée de voſtre Eſtre : moy qui n'eſtois qu'un homme, & un ſi chetif

homme, je m'efforçois de comprendre une ſi grande & adorable Majeſté. J'avois une ferme foy, que voſtre Nature eſt capable de corruption, de changement & d'alteration. Et quoy que je ne penetraſſe pas encore les raiſons qui approuvoient ma croyance, je voyois bien, & tenois pour tout aſſuré: Ce qui eſt ſujet à la corruption, cede de beaucoup à ce qui ne peut eſtre corrompu; & ſans beaucoup diſcourir, je preferois ce qui ne peut ſouffrir l'alteration & le changement aux Eſtres qui ſe changent & qui s'alterent. Mon cœur ſe rebutoit des phantômes de mon imagination; mais lors que je m'efforçois d'éloigner ces vaines ombres de mon eſprit, elles ſe preſentoient en foule, mettant dans ma penſée la confuſion que je deſirois en éloigner; & quoy que je n'attachaſſe plus voſtre Nature aux imperfections & aux lineamens de la noſtre, je ne pouvois pourtant me repreſenter cet état inalterable, incorruptible & immuable que je preferois à ce qui peut eſtre changé, corrompu & alteré, ſans me figurer je ne ſçay quoy de ſenſible, qui eſtoit preſent à toutes les parties du monde, & meſme répandu à des eſpaces infinis hors de ſon enceinte. Cette foibleſſe venoit de ce qu'il me ſembloit que tous les Eſtres à qui j'eſtois cette étenduë n'eſtoient que des privations toutes pures, ne leur accordant pas meſme ce que je m'imagine dans le vuide, que je me preſente comme un grand & ſpacieux rien. Et ainſi

mon esprit estant ensevely dans la chair, sans se connoistre soy-mesme, je croyois que tout ce qui n'occupoit point de place, qui ne s'étendoit pas aux mesures de certaines intervales, qui ne s'enfloit à aucune grosseur, ou qui ne se ramassoit pas à quelque grandeur déterminée, n'avoit ny substance ny estre, dautant que mon ame ne s'élevoit point à de plus nobles actions que celles de mes yeux, s'arrestant aux esperances sensibles de la veuë; & je ne considerois pas que la pensée qui me figuroit ces images, n'avoit pas l'imperfection que j'attribuois à vostre Essence, puisqu'elle n'occupoit pas ces espaces, sans lesquelles je ne pouvois rien concevoir de vostre nature. Et partant, mon Dieu, douce & precieuse vie de ma vie, je me figurois que vostre nature penetroit toute la masse du monde & qu'elle s'étendoit au delà d'elle à des espaces infinies; de sorte que le Ciel & la terre estoient pleins de cette divine Essence, & se finissoient en elle, & elle nulle part. Et comme l'air n'empesche pas la lumiere du Soleil de venir & se couler jusques à nous, remplissant toute sa capacité sans diviser sa substance: De mesme je voulois que la Terre & l'Eau donnassent place dans les moindres & plus grandes parties de leurs corps solides à vostre nature, afin qu'étant ainsi répandu au dedans & au dehors de vos ouvrages, vous conservassiez ce que vous aviez creé. Voilà les pensées, ou à parler plus nettement, les erreurs de mon

esprit. Car si mon imagination eust esté veritable, une plus grande partie de la terre en contiendroit une plus grande en vostre estre, & une plus petite, une moindre. Et ainsi toutes choses seroient pleines de vostre nature, avec cette difference, que le grand corps d'un Elephant en comprendroit bien davantage que le petit d'un Passereau; de sorte que vous partageriez vostre essence par ces pieces grandes ou petites, selon la capacité des lieux qui la recevroient. Or il n'en va pas ainsi; aussi n'aviez-vous pas encore éclairé mes tenebres.

Raisons de Nebridius contre les Manicheens.

CHAP. II.

C'Estoit assez pour me dégager de ces erreurs, de penetrer le raisonnement dont Nebridius se servoit contre ces trompeurs, que j'appelle d'éloquens muets, puisque vôtre sainte parole ne sort jamais de leur bouche. Cette raison estoit si bien appuyée, que tous ceux qui l'avoient oüy avec moy à Carthage, en avoient esté ébranlez. Voicy son discours. Mon Dieu, supposé que les Manicheens établissent deux principes, quel dommage vous eust procuré cette nation obscure de tenebres qu'ils vous opposent, au cas que vous eussiez refusé de la combattre? Si on répond qu'elle vous pouvoit blesser, il faut conclure que vostre nature est capable de corruption & de changement. Que si on dit qu'elle ne vous peut nuire, il n'y a point de sujet de feindre entre ces deux principes,

une guerre que vous pouviez refuser, & une guerre si opiniastre, qu'une partie de vous-mesme, un de vos membres, ou une production de vostre substance, vienne à s'engager en la meslée parmy les puissances ennemies & ces autres creatures qui ne vous reconnoissent pas pour autheur de leur estre ; & cette partie est nostre ame, qui seroit tellement alterée par le commerce de ces contraires ; que de l'heureux état de sa felicité, elle passeroit à la déplorable condition de son adversaire. Et parce que vostre Verbe, qui tout libre & démeslé qu'il est de l'alliance de la chair, donne secours à cette nature captive & corrompuë, il faudra consentir qu'il est pareillement sujet à la corruption, puisqu'il partage avec nous la mesme substance. Et partant s'ils reconnoissent que vostre Estre & cette nature que vous estes, ou par laquelle vous estes, soit incorruptible, leur discours n'a point du tout de fondement & beaucoup de sacrilege ; que si elle est capable de changement, outre l'horreur de ce blasphême, ils recevroient des principes tous contraires à leur creance. C'estoit donc assez de concevoir ce discours, pour me faire connoistre la fausseté de leur doctrine, puis qu'ils ne pouvoient donner une réponse sans faire un sacrilege, ou s'enveloper dans une contradiction, avançant des choses repugnantes à leurs principes, ou à la dignité de vostre Estre.

De la cause du peché.

DE moy, bien que je creusse que mon Seigneur & mon Dieu, dont la puissance a creé non seulement nos ames, mais aussi les corps & toutes les autres creatures, fust tout à fait exempt de corruption & de changement, je ne connoissois pas encore la cause du mal. Je comprenois neanmoins bien en quelque endroit que je la cherchasse, que je la devois chercher de telle sorte que je ne fusse pas contraint d'avoüer l'immuable sujet au changement, de peur que je ne devinsse moy-mesme l'objet de ma poursuite. Et partant je cherchois cette funeste source du mal, avec asseurance que tout ce que les Manicheens en tenoient, n'estoit pas veritable, & ainsi j'avois une parfaite aversion d'eux, parce que je voyois bien que dans le dessein de trouver l'origine du mal; ils en estoient remplis, aimant mieux croire que vostre divine Nature fust disposée à le souffrir, que de reconnoistre la leur capable de le faire. Je tâchois donc de comprendre la verité de ce qui se disoit ordinairement, que nostre franc-arbitre estoit la cause de nos pechez, comme vôtre justice l'est de nos pechez, mais je n'estois pas entierement éclaircy là-dessus. Ayant fait beaucoup de fois tous mes efforts, pour retirer ma raison d'un si profond abysme, j'y retombois toûjours avec un extrême danger d'y faire un malheureux naufrage. Une chose me rehaussoit

CHAP. V.

le cœur, c'eſt que j'eſtois auſſi certain d'avoir une volonté libre, que de poſſeder l'eſtre & la vie. Et partant, quand je voulois ou ne voulois pas quelque choſe, je m'appercevois clairement qu'il n'intervenoit rien en ces actions, que ma liberté, où je commençois de voir la cauſe de mon crime. Pour ce que je faiſois contre mon gré & par force, je comprenois bien que je le ſouffrois plûtoſt que je ne le faiſois, & auſſi je le jugeois auſſi-toſt une peine que vous m'ordonniez juſtement, & non pas un peché qui me revoltaſt contre voſtre Empire. A cette ſubtile recherche, j'ajoûtois ces curieuſes demandes : Qui m'a fait ? n'eſt-ce pas mon Dieu, qu'on ne doit pas ſeulement avoüer bon, mais la bonté meſme. D'où vient donc que je peux bien & mal uſer de ma volonté, afin d'avoir en moy le ſujet d'un équitable chaſtiment ? Qui a mis en moy cette ſource d'amertume, veu que je ſuis l'ouvrage d'un Dieu extrémement doux & aimable ? Si le Diable eſt mon createur, de quelle cauſe cét eſprit noir eſt-il production ? Que ſi par la pure malice de ſa volonté, de bon Ange, il eſt devenu un mauvais Demon, d'où tire-t'il cette malice, qui l'a fait méchant, veu que Dieu l'a creé avec tous les degrez de bonté qui doivent compoſer une intelligence ? Toutes ces penſées me travailloient beaucoup l'eſprit, & le plongeoient dans un gouffre d'erreur : toutefois je n'eſtois pas encore tombé dans cer-

te horrible abysme, ou personne n'adore vostre Majesté, & où l'on accordera plûtost que vous souffrez le mal par contrainte, que de consentir que l'homme le fasse avec un choix libre de sa volonté.

Dieu ne peut estre forcé.

JE faisois tous mes efforts, afin de trouver les autres connoissances ; comme j'avois déja remarqué que l'incorruptible estoit préferable au corruptible; & partant de quelque nature que vous fussiez, je vous avoüois exempt de toute corruption, dautant que jamais Esprit n'a rien conceu, ny ne pourra concevoir de meilleur que vous qui estes le souverain bien. Et comme je voyois clairement l'avantage de l'incorruptible sur ce qui ne l'est pas, je pouvois déja concevoir quelque chose de meilleur que mon Dieu si vous n'estiez incorruptible. Connoissant donc cet avantage, je vous devois chercher du costé où je le voyois, & comprendre par là où est le mal ; je veux dire la corruption, dont les atteintes ne peuvent aller jusques à vostre divine Essence ; parce que la corruption ne peut toucher nostre Dieu, ny par la malice des creatures, ny par la necessité du sort, ou le rencontre du hazard, dautant qu'il est Dieu, & qu'il se fait tout le bien qu'il se desire, voire mesme qu'il n'est en rien different du bien. Or c'est un grand defaut de pouvoir estre corrompu. On ne vous peut forcer à quoy que ce soit, CHAP. IV.

puisque vostre volonté n'est pas moindre que vostre pouvoir ; or elle le seroit, si vous aviez quelque avantage sur vous-mesme, parce que la volonté & la puissance de Dieu ne sont rien de distingué de Dieu mesme. Et d'où vous arrivoit-il quelque chose d'inesperé, puisque les creatures sont seulement parce que vous les connoissez devant qu'elles soient. Mais pourquoy cherchons-nous tant de raisons pour appuyer l'incorruptibilité de cette nature, qui est Dieu ? vû que si elle estoit sujette au changement, elle ne tiendroit rien de l'excellence divine.

De la difference du Createur, & de la creature.

CHAP. V. JE cherchois ainsi la source du mal, & je ne la cherchois pas bien, n'appercevant pas mesme qu'il y avoit du mal dans ma recherche. Je me representois ce grand Univers, & tout ce qui est visible dans son étenduë, comme la Terre, la Mer, l'Air, les Astres, les Animaux ; & tout qu'on n'y voit pas, comme le Firmament, les Anges, & les autres Natures spirituelles, à qui je donnois divers rangs, & de grandes espaces dans mon imagination, comme si les esprits eussent tenu quelque chose de l'enflure des corps. De tout cela je composois une grande masse, non pas peut-estre si étenduë qu'elle est, mais autant que je la pouvois étendre, retenant la limitation des corps. Pour vostre Nature ;

Nature, mon Dieu, je me la figurois au dehors & au dedans de cette masse, amis infiment au delà de son étenduë. Et comme une éponge eust esté imbuë & entourée des eaux d'une mer sans fond & sans rives, de mesme je me representois vostre creature finie toute pleine de vostre Essence infinie, me parlant ainsi à moy-mesme: Voilà ton Dieu, voilà sa creature, il est bon & elle bonne; mais il est infiniment meilleur qu'elle: neanmoins estant bon il n'a produit que des choses bonnes; voilà comme il les entoure & les remplit de sa bonté, les remplissant de son estre. D'où vient donc le mal? de quel endroit s'est-il glissé dans le monde? quelle est sa racine? de quelle semence est-il né? Peut-estre n'a-t'il point d'existence. Pourquoy le craindrons-nous donc, & pourquoy fuïrons-nous ce qui n'est point? Que si nostre crainte est vaine, elle est mauvaise, puisqu'elle travaille nostre esprit, & qu'elle tourmente nostre cœur. Et ce mal est d'autant plus mal, que moins il y a de sujet de le craindre. Peut-estre aussi que nous craignons, parce qu'il est un mal, ou bien il y a un mal, parce que nous craignons. Quel est donc le principe de ce mauvais effet, puis que Dieu qui est bon, a tout fait bon; luy estant de vray le bien par nature & sans dépendance, & les creatures des participations diminuées & imitées de ce bien infini. Mais enfin quelque difference de bonté qui se retrouve entre la cause & l'effet, le Createur

& la creature ſont bons. D'où vient donc le mal ? ou de quelle matiere Dieu a-t'il composé les Eſtres? N'y avoit-il point devant la production des creatures, quelque mauvaiſe matiere que Dieu ait formée & agencée, laiſſant neanmoins quelque choſe en elle, ſans le changer en bien ? Et pourquoy l'auroit-il ainſi fait? Manquoit-il point de puiſſance pour faire un changement entier, eſtant tout-puiſſant ? De plus, pourquoy en a-t'il voulu faire quelque choſe, & plûtoſt pourquoy ne l'a-t'il reduit au neant? Pouvoit-elle point eſtre contre ſa volonté ? Que ſi cette matiere eſtoit eternelle, d'où vient qu'il l'a laiſſée en cét état une eternité toute entiere, & qu'il s'eſt reſolu dans le temps d'en faire quelque choſe ? Que ſi Dieu s'eſt aviſé tout à coup de produire quelque choſe, que n'a-t'il fait, eſtant tout-puiſſant, que rien ne fuſt que luy qui ſeul eſt le bon, le vray, le ſouverain & l'infini bien. Que ſi cette matiere poſſedoit une nature ſi mauvaiſe, que celuy meſme qui eſt bon n'en puſt rien faire de bon, que ne la reduiſoit-il à neant, en produiſant une autre bonne, pour en faire par aprés toutes choſes bonnes ? Car Dieu ne ſeroit pas tout-puiſſant, s'il ne pouvoit rien produire de bon ſans le ſecours de cette matiere qu'il n'auroit pas produite. Voilà les penſées que je roulois en mon eſprit déchiré de mille inquietudes qui luy venoient de l'apprehenſion de la mort, qui n'a point d'autre cauſe que ce mal dont je cherchois

la cause. Neanmoins quoy que la verité ne me fust pas encore bien connuë, la croyance de JESUS-CHRIST nôtre Sauveur estoit fortemẽt gravée dans mon cœur; & bien qu'elle y fust avec des défauts & des doutes, mon esprit ne s'en écartoit plus, mais de jour en jour il s'y affermissoit davantage.

Des vaines propheties de la Mathematique.

CHAP. VI.

J'Avois aussi en ce temps-là quitté les doctes resveries & les fausses divinations de la Mathematique. Il faut pareillement que je vous rende grace de cette misericorde, du plus profond de mon ame. Car qui pourroit nous retirer de la mort, que cette vie qui ne peut mourir? Et qui nous éclaireroit que cette Sagesse, qui dissipe, sans emprunter ses lumieres d'autruy, les tenebres des ames ignorantes, & qui prend soin de toutes choses, voire mesme de ces feüilles qui nous semblent tomber fortuitement des arbres? Voicy comme quoy vous me gueristes de cette opiniâtreté d'esprit, avec laquelle je combatois les solides raisons du vieillard Venditian, & celles de Nebridius, jeune homme qui possedoit une ame excellente. Le premier rejettoit avec asseurance l'Astrologie, & le second avec doute, s'accordant toutefois en ce point qu'il n'estoit aucune science qui pust annoncer les choses futures; mais que les conjectures des hommes rencontroient par fois, & qu'en disant

beaucoup de choses, on en disoit par fois quelqu'une qui arrivoit contre la prévoyance, non pas contre le discours de ceux qui se mêloient d'en parler. Il écheut donc, par un effet de vostre Providence, que je rencontray un amy, qui de vray n'estoit pas sçavant aux Mathematiques, mais qui avoit une extréme curiosité d'en apprendre les mysterieux secrets. Il avoit oüi une chose de son pere, qui pouvoit grandement servir à renverser la vanité de cette science, quoy qu'il l'ignorast. Cet hõneste homme nommé Firmin, qui avoit receu une fort bonne nourriture de ses parens, & acquis une éloquence parfaite de ses Maistres, m'ayant un jour interrogé sur l'evenement de quelque succez, que son ambition luy permettoit, je ne refusay point de luy dire ce que j'en pensois, Neanmoins comme je panchois déja à l'opinion de Nebridius, j'ajoûtay que cette science ne me sembloit pas seulement incertaine, mais encore que je la jugeois ridicule. Alors il me raconta que son pere & un sien amy avoient autrefois esté superstitieux en l'Astrologie, jusques à soigneusement regarder le point de la naissance des bestes, faire leurs horoscopes, & marquer l'ascendant sous lequel ils estoient sortis du ventre de leurs meres, afin de recueillir de ces remarques les experiences de leur Art. Il me raconta donc que son pere luy avoit dit que sa mere estant grosse de luy, la servante de son amy fit une folie, que l'enflure de son

ventre ne pouvoit laisser inconnuë à celuy qui observoit avec beaucoup d'exaction, la naissance mesme de ses chats & de ses chiẽs. Et ainsi son pere ayant noté le jour, l'heure & les minutes de sa naissance, comme son amy avoit de sa part tenu conte de tous les momens de la grossesse de sa chambriere, elles accoucherent l'une & l'autre si justement, que ces deux Mathematiciens trouverent le mesme ascendant l'un à son fils, & l'autre à son esclave. Dautant que ces deux femmes commençant de ressentir les tranchées de l'accouchement, ils s'entr'avertirent reciproquement, tenant chacun un Laquais tout prest, afin de les envoyer aussitost qu'elles seroient delivrées, pour se donner avis de ce qui se passoit en leur maison; ce qui ne leur estoit pas difficile, y estant obeïs comme des Roys. Ce dessein leur reüssit si à point, que les Messagers, qui estoient envoyez de part & d'autre, se rencontrerent au milieu du chemin, & si précisement à la mesme heure, que ny l'un ny l'autre des Maîtres ne pouvoient voir aucun changement dans l'aspect des Astres. Et toutefois Firmin né d'honorable famille, estoit bien à son aise, & possedoit beaucoup de biẽs & d'honneurs, & pendant que ce pauvre esclave traînoit une miserable vie sous la chaisne de son insupportable servitude, comme celuy-là mesme, qui l'avoit connu, le confirmoit. Ayãt oüi le recit de cette histoire de la bouche de Firmin, je ne doutay plus de la vani-

té de cét Art, tâchant de guerir son esprit de cette maladie qu'on nomme curiosité. Le discours dont je me servis, estoit que pour luy dire quelque chose d'asseuré de sa fortune, il eust falu que je connusse la qualité de ses parens, le rang qu'ils tenoient en leur ville, les commoditez de leur maison, & le soin qu'ils prenoient de l'education de leurs enfans, qui sont des circonstances qui interviennent aussi bien que les Estoilles, au changement des fortunes. Et pareillement si ce valet m'eust consulté sur les evenemens de sa vie, je ne l'eusse pû contenter sans connoistre la pauvreté de sa condition, la misere de ses parens, & toutes les contrarietez qu'il y avoit en ces deux naissances. D'où sans doute il fust arrivé que j'eusse predit des avantures toutes diverses, si j'eusse dit la verité, ou que j'eusse dit des mensonges, en promettãt de pareilles avantures. Et partant je conclus que ce qui se disoit de vray aprés avoir observé les constellations, arrivoit par hazard, & non pas par l'infallibilité de l'Art : & que ce qui se disoit de faux, ne se devoit pas attribuer au defaut de la science, mais aux mensonges du sort, qui est autant inconnu à l'esprit de l'homme, qu'il est vain en ses promesses. Faisant donc une profonde reflexion sur ce que j'avois oüi, & me preparant aux réponses que les Maistres de cét Art me pouvoient faire, comme si Firmin ne m'eust pas dit la verité, ou qu'il ne l'eust pas oüie de son pere, j'arrestay ma consi-

deration à la naissance des jumeaux qui se suivent pour l'ordinaire de si prés à leur entrée au monde : que ce peu de temps qui les separe ne peut faire une grande diversité en leurs formes, quelque puissance que l'Astrologie accorde aux Planetes. Voire mesme j'ose dire qu'il n'est point d'assez bons yeux pour remarquer cette difference, d'où les Mathematiciens pretendent de recueillir leurs perfections. Et partant, puis qu'ils voyent les mesmes constellations à la naissance de Jacob & d'Esaü, ils doivent leur promettre une mesme fortune, quoy qu'elle ait esté fort differente. Ils disoient donc des choses fausses, ou si elles sont veritables, ils ne promettoient pas les mesmes fortunes, quoy qu'ils vissent les mesmes Estoilles. Ce seroit donc le hazard, & non pas la science qui appuyoit ces prognostics. Parce que vous, mon Dieu, sage Gouverneur de ce grand Univers, vous permettez par un secret jugement de vos profonds conseils, qu'il arrive souvent beaucoup de desastres à ceux qui sont curieux de l'avenir. Et que l'homme ne soit pas si temeraire que de vous en demander le pourquoy : oüy que l'homme ne demande point raison de cela, qu'il ne la demande point, parce qu'il est homme.

Les peines de l'esprit de Saint Augustin sur la recherche des causes du mal.

CHAP. VII.

VOus m'aviez déja retiré de ces fers, mon aimable Protecteur, & je m'estois engagé à la recherche des causes du mal, où je ne voyois point l'issuë. Vous ne permettiez pas neanmoins que les inquietudes & les irresolutions de mon esprit en ostassent la ferme creance de vostre Estre, ny celle de l'incorruptibilité de vostre substance. Je ne pouvois aussi douter de la Providence dont vous gouvernez les hommes, ny que vous leur ayez marqué en Jesus-Christ vostre Fils, & dans les Ecritures, dont l'authorité de l'Eglise appuye l'infallibilité, le chemin de salut à cette vie qui doit suivre nostre mort. Ces choses fortemẽt arrestées en mon ame, je cherchois l'origine du mal. Bon Dieu de quelles gesnes mon cœur ne fut-il pas affligé? Combien de soupirs sortirent de ma bouche? Et vous m'écoutiez lors que je n'y pensois pas. Pendant que je faisois cette ennuyeuse queste dans le silence, les secrettes & muettes componctions de mon ame, estoient de puissantes voix auprés de vos misericordes. Vous sçaviez ce que je souffrois, & pas un des hommes ne le connoissoit; car pour ce que je communiquois de mes peines à mes intimes, ce n'estoit pas assez pour leur donner une connoissance parfaite de l'état de mon ame. Comme quoy eussay je pû leur dé-

couvrir toutes les inquietudes de mon esprit, veu que tout mon temps & toutes mes paroles ne pouvoient suffire pour en donner l'intelligence ? Vous compreniez bien pourtant mes secrettes douleurs, par les pitoyables gemissemens de mon cœur. Mon desir estoit allé jusques à vous, & la lumiere de mes yeux n'estoit plus avec vous, dautant qu'elle estoit dedans, & moy dehors : elle n'occupoit point d'espace, & je ne concevois rien sans étenduë. Cherchant donc du repos dãs les choses corporelles & sensibles, je ne trouvois pas un endroit au monde, où je pusse dire : c'est assez, voilà qui va bien ; j'y demeurois neanmoins tellement embarassé que je ne pouvois m'en déprendre ; parce que j'estois au dessus de tout cela, & au dessous de vous, vostre bonté ayant soûmis toutes les creatures à mon empire, demeurant seul de tous les Estres sujet au domaine du vostre. Le juste temperament que je devois garder en ma conduite ; & comme la moyenne region de mon salut estoit de m'arrester à cette image de vostre divine Essence, que vous n'avez mise en mon ame que pour luy rendre mon corps souple. Mais mon orgueil m'ayant élevé contre vous avec insolence, & porté sans respect contre vostre sainte Majesté, les choses mesmes qui estoient au dessous de moy, avoient pris le dessus, & me gourmandoient de telle sorte, que je ne respirois pas avec liberté sous leur tyrannie. Je tâchois bien de me détourner

des images ſenſibles; mais elles me venoient au rencontre, & ſe preſentoient en foule, comme ſi elles m'euſſent tenu ce langage : Où vas-tu, miſerable, où vas-tu, infame? Voilà les impuretez qui couloient de mes playes, voilà cõme vous fouliez un glorieux vaincu. Et cependant ma ſuperbe mettoit un grand intervalle entre vous & moy, & l'enflure de ma face me couvroit les yeux.

Comme la miſericorde de Dieu le ſecourut.

CHAP. VIII. POur vous, mon Dieu, quoy que vous demeuriez eternellement dans cette immuabilité qui vous eſt propre, vous ne demeurez pas eternellement en cette juſte colere qui vous irrite contre nos crimes, dautant que vous avez eu pitié de ma poudre & de ma cendre, prenant un amoureux deſſein de reformer ma mauvaiſe vie. Vous me piquiez avec des remors interieurs, afin que l'impatience de ma douleur me faiſant rentrer en moy-meſme, me portaſt à la parfaite connoiſſance de voſtre nature. Voſtre divine main maniant avec une incroyable douceur mon viſage, en gueriſſoit l'enflure, & mes yeux peu à peu reprenoient leur premiere vigueur, par l'humeur piquante du collyre dont vous vous ſerviez.

De la doctrine des Platoniciens.

CHAP. IX. AYant donc pris cette amoureuſe penſée de mon ſalut, vous vouluſtes premierement me faire comprendre que vous

resistiez aux superbes, & que vous donnez vos graces aux ames humbles. De plus, vous voulustes me faire connoistre avec quel excez de misericorde vous aviez attaché nôtre salut à l'humilité, puisque vous avez attaché vostre Verbe à la chair, & qu'on a veu l'invisible vivre parmy les hommes. A cette fin vostre Providence en disposa de telle sorte, que j'eus par le moyen d'un homme extrémement remply de l'estime de soy-mesme, certains livres des Platoniciens, traduits de Grec en Latin. Leur lecture m'apprit quelques points de nostre creance, appuyez de beaucoup de raisons, quoy qu'expliquez en des termes un peu differens de ceux de nos Ecritures. Entr'autres je vis dans cet ouvrage : *Qu'au commencement le Verbe estoit : que ce Verbe estoit auprés de Dieu, que ce Verbe estoit Dieu, & que dés le commencement il estoit auprés de Dieu, que toutes choses ont esté faites par luy, & rien sans luy. Que ce qui est fait par luy a une vie en luy. Et la vie est la lumiere des hommes ; & cette lumiere éclaire dans les tenebres, & les tenebres n'ont pas receu cette lumiere.* Et quoy que l'ame de l'homme rende un illustre témoignage de la lumiere, elle n'est pas pourtant lumiere : mais le Verbe de Dieu, vray Dieu, est cette veritable lumiere *qui éclaire tout homme qui entre dans le monde*. Voicy qui n'estoit pas dans ces Livres : *Et parce que ce Verbe estoit dans le monde, & que le monde qui a esté fait par sa puissance, n'a pas reconnu*

la lumiere, & que ce Verbe entrant dans son propre heritage, il n'y a pas esté receu par les siens, il a donné le pouvoir à tous ceux qui l'ont reconnu par la foy de sa divinité, quoy que ses esclaves, de devenir enfans de Dieu. Je trouvay de plus, *Que ce Dieu Verbe n'estoit pas né de la chair & du sang, ny par l'operation de l'homme, ou la composition de la matiere.* Mais je n'y leus point ce qui suit: *Le Verbe s'est fait chair, & il a conversé parmy nous.* J'appris encore de beaucoup d'endroits de ces écrits, & de plusieurs de leurs passages, *Que ce Verbe estant fils & image substantielle de son Pere, il ne tenoit pas pour larcin l'égalité de grandeur avec son principe*, parce qu'il n'est qu'une mesme chose avec luy dans la nature, quoy qu'il en soit une differente dans la personne. Ces connoissances sont sublimes, mais ces beaux ouvrages ne vont pas jusqu'au fond du mystere, qui leur est un secret impenetrable. *Que ce Verbe s'est aneanty, se revestant de la figure d'esclave, & prenant la ressemblance d'un homme, on l'a veu avec toutes les propres conditions de cette chetive nature. Que ce fils de Dieu s'est humilié & rendu obeïssant jusques à la mort, & à la mort infame de la croix: ce qui a obligé Dieu de le faire éclater, en luy donnant une gloire qui va au dessus de toute gloire, & un nom qui surpasse tout nom; afin qu'en la vertu de l'adorable nom de Jesus, toutes les puissances du Ciel, de la Terre & de l'Enfer s'humilient, & que toutes les bouches parlent de ses merites, & pu-*

blient hautement à sa loüange; que le Seigneur Jesus est dans la gloire de son pere. Tout ce qui regarde les grandeurs de ce Verbe, fait partie de la science de ses Livres: comme *d'estre devant & par dessus tous les temps, coeternel à son principe*: comme d'estre la source d'où les Ames puisent leur gloire, pour se rendre heureuses; & que c'est de la Sagesse infinie, qu'elles empruntent ces petits rayons de prudence qui les rendent sages. Mais la profonde humilité de sa naissance leur est un mystere caché. Ils n'enseignent pas, *qu'il est mort dans le temps pour les pecheurs; & que vous n'avez pas épargné la vie de ce fils unique, mais que vous l'avez livré pour le salut de tout le genre humain, parce que vous avez caché ce secret aux sages du monde, & vous l'avez revelé aux humbles*; afin que ceux qui travaillent viennent à luy, & en reçoivent du soulagement, dautant qu'il est doux & humble de cœur, *qu'il dresse les debonnaires au bien, & qu'il conduise leurs pas; connoissant nos pauvretez & nos miseres, & nous pardonnant nos pechez.* Pour ceux qui pensent beaucoup de leur suffisance, ils ne prénent pas cette leçon pour eux; *Apprenez de moy que je suis doux & humble de cœur, & vous trouverez le repos de vos ames. Et s'ils connoissent Dieu, ils ne l'honorent pas comme tel, mais ils s'évanoüissent dãs leurs pensées, & leur cœur insensé s'obscurcit, se flatant d'une rare sagesse lors qu'ils sont foux.* Je lisois pareillement dans vos Ecritures, que la gloire de vostre incorrupti-

ble Majesté avoit esté cõmuniqué aux Idoles & aux statuës formées sur l'image & à la ressemblance corruptible de l'homme, des oyseaux, des brutes des reptibles. C'est à dire que les Sages du monde estoient devenus semblables à Esaü, qui vendit les droits de sa naissance pour une saulce d'Egypte, ou à ce peuple élû, qui defera les honneurs divins à une beste, retournant du desir en Egypte, & faisant courber leur ame, qui est l'image de Dieu, devant l'image d'un veau qui broute l'herbe. J'ay trouvé ces mauvais exemples, & je ne les ay pas suivis, dautant qu'il vous a plû, mon Dieu, délivrer Jacob de l'opprobre de sa sujetion, & que l'aisné servist à son cadet. A cette faveur vous avez ajoûté cette misericorde d'appeller les Payens en vostre heritage. De moy, j'estois de leur nombre, je m'arrestay à considerer l'or que vous commandastes à vostre peuple d'enlever d'Egypte, parce qu'il vous appartenoit en quelque lieu qu'il fust. Et vous avez averty les Atheniens par la bouche de vostre Apostre, *que nous vivons, marchons & sommes en vous : comme quelqu'un d'entr'eux l'avoit déja reconnu*. Ces Livres que je rencontray venoient de ces quartiers-là. Moy, quoy que je tirasse mon extraction des Gentils, que je n'adoray jamais ces monstres d'Egypte, à qui ceux *dont l'aveuglement avoit changé la verité de Dieu au mensonge des Idoles, rendant plûtost service à la creature qu'au Createur, ont offert de l'or & de l'encens*.

Les lumieres de S. Augustin croissent.

CHAP. X.

ESTant par ces connoiſſances tirées de ma lecture, averty de me conſiderer, j'en trouvay le moyen, dautant que vous me ſerviez de conduite. J'entray donc en moy-meſme, & j'apperceus de l'œil interieur au deſſus de toute la puiſſance, & de mon ame, cette lumiere du Seigneur, qui n'eſt ny ſujette aux éclipſes, ny viſibles aux yeux de la chair. Cette clarté que je vis eſtoit fort grande, comme ſi celle qui ſe laiſſe poſſeder de l'œil croiſſoit à l'infini, & occupoit tout de ſon étenduë. Ce n'eſtoit pas neanmoins cela, mais quelque autre choſe bien differente. Et cette lumiere n'eſtoit pas au deſſus de moy comme l'huile qui nage ſur l'eau, ou comme le ciel eſt relevé au deſſus de la terre : mais elle eſtoit au deſſus, parce que cette clarté eſtoit mon Createur ; & moy j'eſtois au deſſous, dautant que j'eſtois ſa creature. Quiconque connoiſt la verité, voit cette lumiere, & quiconque voit cette lumiere, il connoiſt l'eternité. La charité ſans doute plus que toute autre vertu comprend l'eternité. O eternelle verité ! ô vraye charité & chere eternité ! vous eſtes mon Dieu, je ſoûpire aprés vous jour & nuit. Auſſi-toſt que je vous ay connuë vous m'avez ſoûlevé, afin de me faire comprendre que ce que je voyois eſtoit veritablement, mais que moy qui voyois n'eſtoit pas

encore. L'éclat trop brillant de vos lumieres frappant l'oeil de mon ame, en a rebouché la veuë, ce qui m'a remply de crainte & d'amour. Et j'ay compris que j'estois fort éloigné de vous, par cette voix sourde & mourante, comme si elle fust venuë de fort loin, & d'enhaut. Je suis la nourriture des Grands; crois & tu me mangeras: tu ne me changeras pas en ta substance, comme les viandes materielles; mais tu seras changé en moy. Et par là je reconnus que vous chastiez l'iniquité de l'homme, *& que vous avez fait secher son ame comme une aragnée*; & j'ay dit en moy-mesme: Quoy, la verité n'est-elle rien, parce qu'elle ne s'étend ny à des espaces finis, ny à ceux qui sont infinis. Et vous avez répondu de loin: Tant s'en faut, je suis celuy qui est. Cette réponse se fit au fond de mon cœur, & je l'oüis si clairement, que tous mes doutes s'évanoüirent. Et certes je douterois bien plûtost de ma vie que de la verité de ce souverain Estre, *que la veuë des choses creées nous represente.*

De quelle façon les creatures sont, & ne sont pas.

CHAP. XI.

En suite de cette connoissance, j'arrestay ma consideration sur les choses qui sont au dessous de vous, & je m'apperceus qu'elles ne possedoient pas entierement l'estre, & qu'elles n'estoient pas aussi tout à

fait dans le neant. Elles sont parce qu'elles sont l'ouvrage de vos mains; elles ne sont pas, dautant qu'elles ont une nature fort differente de la vostre. Or il est certain, à proprement parler, que cela seul qui possede l'immutabilité, possede l'estre. *Pour moy, il m'est souhaitable de m'attacher à Dieu*, parce que si je ne subsiste en luy, je ne pourray subsister en moy. *Pour luy, demeurant en soy, il change toutes choses: & en cela mesme que vous n'avez pas besoin de mes biens, vous estes mon Seigneur & mon Dieu.*

Tout ce qui possede l'Estre a de la bonté.

CHAP. XII.

JE tiens pour tres-asseuré, que les choses qui sont capables de corruption, participent quelques degrez de bonté, & que jamais elles ne seroient corrompuës, si elles estoient le souverain bien; ny ne le pourroient estre, si elles n'en possedoient quelque participation. Car si elles estoient le souverain bien, elles seroient incorruptibles, & si elles n'avoient aucun bien, rien en elles ne seroit sujet à la corruption. La raison de cecy est que la corruption apporte du dommage, ce qui ne se fait que par la diminution de quelque bien. Donc, ou la corruption ne fait aucun mal (ce qui ne se peut soûtenir) ou (ce qui est veritable) toutes les choses qui se corrompent, perdent quelque bien; Que si elles souffrent privation de tout leur bien, elles perdront tout leur estre. Parce

que si elles estoient, & qu'elles ne fussent plus sujettes à la corruption, elles auroient par cette entiere perte de leur estre, fait rencontre d'une meilleure nature, puis qu'elles subsisteroient sans capacité de changement à l'avenir. Et que peut on dire de plus extravagant que d'asseurer que les choses deviennent meilleures par la ruine de tout leur bien ? Donc si elles souffrent privation de tout leur bien, elles ne sont plus du tout. Donc tandis qu'elles possedent l'estre, elles ont de la bonté. Donc toutes les choses qui sont, sont bonnes, & ce mal duquel je cherchois l'origine, n'est pas une substance, dautant que s'il estoit substance, il seroit bon. Voicy le fondement de ce discours : ou cette substance seroit incorruptible, ce qui est sans doute un grand bien ; ou elle souffriroit d'estre corrompuë : or rien que ce qui est bon ne peut estre corrompu. Et ainsi je compris ce qui est évident, que vous avez fait toutes les choses bonnes, & qu'il n'est point de substance qui ne soit ouvrage de vos mains. Et quoy que vous n'ayez pas creé toutes choses dans une égalité parfaite de bonté, elles ne laissent pas d'avoir quelque impression de bien ; car chacune d'elles en particulier est bonne, & toutes en commun le sont par excellence, parce que, *mon Dieu, vous avez fait toutes choses fort bonnes.*

Toutes les creatures loüent Dieu.

CHAP. XIII.

POur vostre regard, mon Dieu, il n'est point de mal qui vous puisse nuire, non seulement à vous, mais encore à tout ce grand monde, puisque hors de vous il n'y a point de puissance étrangere qui s'y puisse glisser par force, pour renverser l'ordre que vous y avez établi. Il est vray qu'on estime certaines parties du monde mauvaises, dautant qu'elles n'ont point de convenance entr'elles. Neanmoins si l'on considere le rapport qu'elles ont au Tout, ou à quelqu'autre de ses parties, elles leur sont bonnes, & en elles-mesmes. Car encore bien que ces choses ayent de la contrarieté par ensemble, elles ont un ajustemẽt parfait au plus bas des Elemens, que nous appellons la Terre, laquelle est voilée de nuages, & agitée de vents convenables à sa nature. Et quoy que la pluye & la tẽpeste ne plaisent pas à plusieurs, je n'ay garde pourtant de croire qu'elles ne soient pas, ou qu'elles soient mauvaises. Je veux bien que je desirasse de meilleures choses, il faudroit pourtant, quand je ne verrois que celles-là dans l'Univers, vous en remercier; parce que tout ce qui est dans le Ciel & dans la Terre montre que vous estes digne de loüange. Dans la Terre, *les Dragons & les abysmes: le feu, la gresle, la neige, la glace, & ces tourbillons, qui obeïssent à vos commandemens. Les montagnes & les colines, tous les ar-*

bres fruitiers & les cedres : Les animaux, les brutes, les reptiles & les oyseaux. Les Roys, les Princes, les Nations, & tous les Maistres de la terre. Les Jeunes, les Vierges, les Vieillards avec les enfans, tout cela loüe vostre adorable Nom. Et dans le Ciel : *Les Anges vous chantent des Hymnes, mon Dieu, toutes les Vertus, le Soleil, la Lune, les Astres, la lumiere, l'Empirée, & les eaux qui sont au dessus des Cieux tiennent leur partie en ce Cantique.* Considerant ainsi avec application d'esprit vos ouvrages, je ne souhaitois rien de meilleur, dautant que ma pensée s'arrestoit au Tout, & non pas à leurs parties : j'avoüois bien que les Estres superieurs estoient relevez au dessus des choses basses; aussi bien en degré d'excellence, qu'en situation de lieu : toutefois mon jugement estoit assez bon pour comprendre que ces choses unies estoient meilleures que separées.

Rien ne déplaist à un homme sage parmy les creatures.

CHAP. XIV. CEux-là manquent de jugement, qui trouvent à redire en quelqu'une de vos creatures, comme sans doute je manquois de discretion, lors qu'avec temerité je donnois ma censure sur vos ouvrages. Et comme mon ame n'avoit pas encore perdu tout le respect qu'on doit à vôtre haute Majesté, de peur de trouver du defaut dans mon Dieu, je ne voulois pas qu'il fust le Createur

de tout ce qui ne m'agréoit pas dans le monde. De cette erreur je passay jusques à cette impieté, que de reconnoistre deux substances pour principes des Estres. Et quoy que mon pauvre esprit ne fust point satisfait de cette opinion, ma langue avançoit beaucoup de sottises. Et puis rentrant en moy-mesme, je me figurois un phantôme qui avoit son étenduë dans toute la nature, & aprés luy avoir donné place dans mon cœur, mon cœur devenoit le temple de mon Idole, au lieu d'estre la demeure de vostre Divinité. Mais aprés que vous avez daigné éclairer mon jugement, *& que vous avez fermé mes yeux, afin de ne point laisser d'entrée à la vanité*, je me suis un peu défait de mes grotesques, & mes rêveries se sont évanouïes. Je m'éveillay dans la connoissance de vostre Nature, & je compris que vous estiez bien autrement infiny que je ne l'avois imaginé. Et cette veuë n'estoit pas conduite par les yeux de la chair.

Comme la verité & le mensonge se trouvent dans les creatures.

JE m'arrestay aussi à considerer les autres creatures, & je reconnus que l'estre qu'elles possedent, est un des presens que vous leur faites, & de plus, que toutes choses sont finies en vous, d'autre façon pourtant que nous ne pensons, non pas comme si elles estoient resserrées à un espace determiné, CHAP. XV.

basses parties de la nature, à qui les méchans ont du rapport, plus ils vous sont contraires; mais plus s'approchent-ils de vous, & plus ont-ils d'affinité aux Estres superieurs. Cette diversité me donna le desir de chercher ce que c'est que la malice; & je trouvay que ce n'estoit pas une substance, mais le défaut d'une mauvaise volonté, qui s'écarte de vous, mon Dieu qui estes la premiere & souveraine substance, pour se prostituer au vice, & qui au lieu de s'occuper au reglement de son interieur, s'épanche au dehors aux choses creées.

Ce qui empesche la connoissance de Dieu en nous.

CEs considerations firent un changement si heureux en moy, que je m'étonnois de ce que ce n'estoit plus phantôme que j'aimois au lieu de vous: neanmoins je ne m'efforçois pas encore de joüir de vous, & de meriter vostre bien-veillance. Aussitost que l'éclat de vos divines beautez m'attiroit à leur amour, le poids de mes vicieuses inclinations me ravissoit à ces resveries avec des inquietudes d'esprit, que les soûpirs de ma bouche publioient assez hautement. Et cette pesanteur ou cet engourdissement naissoit de la mauvaise habitude que j'avois avec la chair. J'avois bien toûjours la souvenance de vos adorables grandeurs; & je ne doutois en aucune façon, que

CHAP. XVII.

vous estiez le seul objet à qui je me devois arrester ; mais je n'ignorois pas que si j'avois besoin de cette souhaitable alliance, j'en estois indigne ; *dautant que la chair corrompuë appesantit l'ame, & le corps qui est la maison de l'esprit, en empesche les nobles saillies*. Je sçavois bien aussi que *vostre invisible Majesté s'est renduë palpable depuis la production de l'Vnivers, dans ces creatures qui touchent nos yeux, & que vostre puissance infinie, & vostre Divinité cachée est devenuë sensible à l'homme*. Cherchant donc de quoy me confirmer dans l'opinion que j'avois de la beauté des corps, soit qu'ils fussent celestes, soit qu'ils fussent terrestres, & voulant donner un bon appuy au juste jugement que je faisois des Estres muables ; cherchant, dis-je, la raison de la censure que je faisois de certaines choses, & de l'approbation que j'ovois pour les autres, je trouvay que l'eternelle & immuable verité, qui n'est autre que vous-même, mon Dieu, estoit au dessus de mon esprit capable de changement. Et ainsi mon esprit s'éleva peu à peu de la connoissance des corps à cette puissance de l'ame qui sent par le corps. De là il passa jusques à cette faculté secrette, à qui les sens exterieurs font le rapport de ce qu'ils ont veu au dehors, & jusques où peut atteindre la connoissance des bestes. Et de là rentrant en soy-mesme, il s'arresta au principe du discours, & à la source de la raison, à laquelle il appartient de juger des especes des sens, & des phantômes

de l'imagination. Mais l'esprit se reconnoissant encore sujet aux vicissitudes dãs l'homme, il s'éleve à l'intelligence, se démesle des phantômes de l'imagination, & du commerce qu'il a avec les sens, afin de trouver la vraye source de ses lumieres, & de publier hautement que l'incorruptible l'emporte au dessûs du corruptible. Il cherche de plus dans cette élevation, d'où il connoist la nature d'un estre immuable, à qui sans doute il ne donneroit aucune préferance sur ce qui peut estre changé, s'il n'avoit quelque science de sa nature, & sans lequel il n'auroit pas mesme cette courte veuë de la verité. En suite j'apperceus les beautez cachées de vôtre Divinité dans les images sensibles que nous en avons; mais je ne pus y arrester mes regards: de sorte que retombant dans mes premieres foiblesses, je n'avois plus que ma memoire toute remplie de l'amour & des desirs de cette solide viande, dont elle ne pouvoit encore tirer sa nourriture.

Jesus-Christ est la seule voye du salut.

CHAP. XVIII

DAns cette perplexité je tâchois de trouver le moyen de vous joindre, afin de vous posseder, & il m'estoit impossible, jusques à ce que j'embrassasse *le Mediateur de Dieu & des hommes, Jesus-Christ Dieu-homme, de qui l'adorable Majesté merite des benedictions, dans l'étenduë de tous les siecles*, & qui adresse cette aimable voix à tout le

Monde : *Je suis la voye, la verité & la vie.* Il faloit pareillement gouster cette divine viande, qui mesle vostre Verbe à nostre chair, afin de resoudre & de liquefier cette sagesse infinie, par qui vous avez creé toutes choses en un doux lait qui nourrit nostre enfance. Autant que j'estois éloigné de l'humilité, autant l'estois-je de l'humble Sauveur, & j'ignorois les profonds mysteres que son infirmité nous enseigne; dautant que vostre Verbe, qui est l'eternelle Verité, estant posé où l'éminence de ses propres grandeurs le porte, au dessus de ses plus hautes creatures, sçûleve les plus basses. Et pour témoigner à l'homme la passion qu'il a de son bien, il s'est basty en terre une petite demeure de nostre boüe, qui luy fut un moyen tout-puissant pour abaisser l'orgueil de ceux qu'il venoit instruire, & une pointe tres-aiguë, pour crever leur enflûre & nourrir leur amour; de peur que la presomption de leur propre merite ne les élevast par trop, mais plûtost qu'ils s'humiliassent, voyant à leurs pieds la Majesté de Dieu renduë infirme par la communication de nos foiblesses, & l'emprunt d'une peau toute pareille à celle qui nous couvre; & ainsi qu'ils se prosternassent abbatus sous cete Divinité humiliée, afin que se relevant à la grandeur qui luy est deuë, elle les retire de la poussiere où ils traînent.

Le sentiment qu'il avoit de l'Incarnation.

J'Avois bien une autre opinion de Jesus-Christ mon Seigneur & mon Maistre, parce que la plus haute estime que j'en faisois estoit de le tenir pour un de ces grands hommes dont le merite ne souffre point de comparaison. Sa naissance toute miraculeuse d'une Vierge, faisoit le plus juste motif de mon estime, & le plus legitime titre de son droit sur l'authorité & l'office de Maistre, auquel la divine Providēce le destinoit pour nostre bien, afin de nous inspirer par son exemple le mépris des vaines grandeurs du monde, & de nous meriter par ses bonnes œuvres le desir de l'immortalité. Mais certes je ne sçavois pas les mysteres de ces paroles, *le Verbe s'est fait chair* Tout ce que je sçavois de luy ne passoit pas ce que les Ecritures en disent ; sçavoir est, qu'il a mangé, beu, dormy, marché ; qu'il s'est réjoüi, attristé, & qu'il a conversé avec les hommes : mais je croyois que sa chair avoit seulement eu union avec l'ame & l'esprit de l'homme. Ceux qui penetroient l'immutabilité du Verbe, sur quoy je n'avois plus de doute, connoissoient bien que toutes ses actions ne luy pouvoient estre propres ; dautant que mouvoir maintenant les membres du corps selon les volontez de l'esprit, tantost ne le faire pas ; avoir à cette heure un desir, & puis ne l'avoir plus ; prononcer de graves sentences

CHAP. XIX.

& peu aprés se taire, ce sont des monstres d'une ame qui est sujette au changement. Que si les choses que nous avons dites de luy estoient fausses, tout le reste seroit suspect de mensonge, & nous n'aurions plus dans les Ecritures sur quoy appuyer les fondemens de nostre salut. Et partant le témoignage des saintes Lettres me semblant recevable, je reconnoissois en Jesus-Christ non seulement le corps d'un homme, ou l'ame sans l'esprit, mais toute la nature de l'homme, non pas conjointe en unité de personne avec le Verbe, mais specialement privilegié dãs la participation de sa Sagesse, & l'avantage des graces au dessus du reste des hommes. Pour Alipius, il estimoit que la croyance des Catholiques tenoit, que le Verbe estoit seulement uny à la chair, sans avoir aucune alliance avec l'ame raisonnable; Et parce qu'il sçait bien que les choses qu'on racontoit de nostre Sauveur, ne se pouvoient verifier en luy, sans y reconnoistre une ame raisonnable, qui fust le principe de ses operations, il ne se portoit qu'avec pesanteur à recevoir la foy des Chrestiens. Mais depuis découvrant que cette erreur estoit des Apollinaristes, il se rangea au sentiment de l'Eglise avec autant de joye que de fermeté. De moy, j'avouë que ce ne fut que long-temps aprés que je reconnus la difference qu'il y a entre la verité Catholique, & les songes des Platoniciens, dautant que la refutation des Heretiques fait éclater la croyance de l'E-

glise, & montre la veritable doctrine par l'opposition du mensonge. En quoy on peut voir la verité des paroles de l'Apôtre, quand il dit, *qu'il est necessaire qu'il y ait des heresies, afin de separer ceux qui sont fermes dans la foy d'avec ceux qui sont infirmes.*

Divers livres des Platoniciens.

CHAP. XX.

AYant leu en ce mesme temps ces livres des Platoniciens, dont j'ay parlé, & m'estant mis à la recherche de la premiere verité sous leur conduite, je remarquay vos perfections invisibles par la production des Estres visibles. Mais les tenebres de mon esprit ne me permettant pas de passer plus avant dans les connoissances de vostre divine nature, je m'arrestay à cette verité, que vous estiez infini, quoy que vous ne fussiez pas étendu à des espaces finis ou infinis, & que vous seul possediez veritablement l'Estre, puisque vous estiez toûjours le même, sans aucun changement de lieu, ny alteration de qualitez. De plus, je tenois pour indubitable que vous estiez le principe de toutes choses, appuyé sur ce seul fondement, qu'elles sont. J'estois de vray assuré de ces connoissances, mais je n'y estois pas encore suffisamment arresté, pour joüir de vous, mon Dieu. Je discourois de cette matiere, comme si j'en eusse possedé une science parfaite, quoy qu'à veritablement parler, j'en sçavois assez pour me perdre, & rien du

tout pour me sauver, sans l'adresse de ce Redempteur, qui est la voye de nostre salut. Je faisois déja le suffisant ; & quoy que je fusse plein de doutes, je voulois paroistre docte, m'enflant d'une vaine opinion de capacité, au lieu de pleurer mes miseres. Mais quelle merveille qu'il arrivast de la sorte ; car où estoit cette charité édifiante, qui a pour fondement l'humilité de Jesus? Et comme quoy ces Livres prophanes me l'eussent-ils enseigné? Pour moy j'estime que vostre Providence permit que je fisse la lecture de ces Livres devant que de voir vos Ecritures, afin de me faire comprendre le peu d'instruction qu'on en peut tirer, & la difference qu'il y a entre la vanité des sciences, & la foy des Chrestiens. Oüy, sans doute vous en disposastes de la sorte, pour me faire voir que ceux qui voyent où il faut aller, & qui ne voyent pas par où, sont fort éloignez de ceux qui sçavent le chemin qui ne conduit pas seulement les hommes à leur bien-heureuse patrie, mais encore qui les introduit en sa joüissance. Parce que si j'eusse receu mes premieres leçons de l'Ecriture sainte, & que vous eussiez tellement disposé de ma conduite, que j'eusse rencontré ces livres, aprés avoir gousté vos incomparables douceurs, dans la pratique familiere avec vos saintes Lettres, il estoit à craindre qu'ils n'eussent ébranlé en moy les fondemens de la vraye pieté, ou si j'eusse demeuré dans les sentimens que j'avois heureusement tirez de

cette salutaire lecture, peut-estre que j'eusse creû que la seule veuë de ces ouvrages pouvoit donner les mesmes pensées.

Ce qu'il trouva dans les saintes Ecritures, qui n'estoit pas dans ces livres.

JE m'adonnay donc avec ardeur à la lecture de vos venerables Ecritures, entre lesquelles les Epistres de S. Paul avoient de particuliers attraits pour mon esprit. Alors les doutes qui me faisoient paroistre de la contradiction dans ses paroles, & de la contrarieté entre luy & les Prophetes, s'évanoüirent. Je ne vis plus qu'un mesme sens de tant de diverses Ecritures, d'où j'appris & commençay à les lire avec une respectueuse crainte. Je reconnus aussi que toutes les veritez que j'y avois remarquées n'estoient pas venuës à ma connoissance sans une speciale faveur de vos graces, afin que ceux qui penetroient dans leur secret, ne prissent sujet de vanité, comme s'ils n'avoient pas receu de vos bien-faits, non seulement ce qu'ils ont vu, mais encore le moyen de voir: *Car que peut posseder l'homme qui ne luy vienne d'emprunt?* Et afin qu'il se tienne non seulement averty de connoistre vostre adorable Majesté, qui subsiste toûjours la mesme, mais ecore qu'il tâche de la posseder. Et que celuy qui ne peut voir de loin, marche pourtant toûjours dans ce chemin, par lequel il s'avance, & qu'il prenne garde CHAP. XXI.

de ne point s'égarer. *Car quoy que l'homme s'ajuste avec plaisir selon l'homme interieur, que sera-t'il à cette autre loy de membres, qui est contraire à la loy de l'esprit, & qui le traîne captif du peché.* Parce que *vous estes juste, mon Seigneur, & nous avons offencé vostre divine Majesté, nous avons mal fait, & vostre main s'est appesantie sur nous.* C'est sans injustice, que nous avons esté abandonnez à la puissance de ce vieux Pecheur, qui a servy d'Introducteur à la Mort, dautant que sans raison, il a persuadé nos volontez de suivre la desobeïssance de la sienne, qui ne s'est pû tenir ferme au veritable objet de ses amours. Que fera l'homme miserable? *Qui le delivrera des mortelles atteintes du corps, sinon vostre grace, qui nous est accordée par le merite de Iesus-Christ nostre Maistre, que vous avez engendré coeternel à vous-mesme, & possedé dés le commencement de vos voyes, & en qui le Prince de ce Monde n'a rien trouvé digne de mort,* & il l'a tué, *déchirant la cedule qui nous estoit contraire?* Ces Livres des Platoniciens n'ont rien de semblable, leurs discours ne representent pas la pieté des fidellles, ny les larmes de penitence; ils ne parlent point non plus d'un cœur contrit & d'un esprit humilié, qui est le plus agreable de tous les sacrifices: ils ne disent rien du salut des Peuples, de la dignité de vostre Espouse, des artes du saint Esprit, ny de ce Calice, qui contient nostre Redemption. Personne ne dit dans ces beaux ouvra-

ges : *Quoy donc, mon ame ne sera-t'elle pas souple aux volontez de Dieu, puisque mon salut est un effet de sa bonté. Parce qu'il est mon Dieu, mon Sauveur & mon Tuteur, rien n'est plus capable de me troubler.* Personne n'entend aussi cette voix : *Venez à moy vous qui estes affligé.* Ces sçavants méprisent d'apprendre de Jesus-Christ, *qu'il est doux & humble de cœur. Dautant que vous avez caché ces mysteres aux Sages & aux Prudens du siecle, & vous les avez revelez aux petits.* Il y a bien de la difference de voir du haut d'un arbre la cité de paix, & d'en tenter inutilement la route, malgré la rage de cet Ange dragon, & de tous ses complices ; & de sçavoir un sentier qui soit asseuré de l'escorte du Souverain Monarque, contre les surprises de ces Esprits rebelles qui ont quitté le camp Royal de l'armée de Dieu, & qui fuyent ses étendars comme le gibet. Ces veritez entroient bien avant en mon ame ; lors que je lisois les écrits du plus petit de vos Apostres ; *& je considerois vos ouvrages, & je les adorois.*



Saint Augustin prend resolution de visiter Simplicien.

LIVRE HUITIE'ME.

CHAP. I.

MON Dieu, faites-moy la faveur que pour tant de misericordes que j'ay receuës de vostre bonté, j'en puisse publier les grandeurs. Que mon interieur se remplisse de joye, & que par l'éclat de ses soûpirs, il s'écrie : *Seigneur, qui est semblable à vous? Vous avez brisé mes liens, que je vous offre un sacrifice de loüange.* Je veux raconter comme quoy vous les avez rompus; & tous ceux qui vous adorent, diront, quand ils entendront ma voix : Que Dieu soit beny dans le Ciel & dans la Terre, que son grand & adorable nom soit exalté. Vos paroles estoient profondement gravées en mon ame, & vous m'entouriez de toutes parts. J'estois asseuré de la verité de vostre vie eternelle, *quoy que je ne l'eusse veüe que par enigme & comme dans un miroir.* Je n'avois plus de doutes de la substance incorruptible, parce que toute autre substance est un effet de son pouvoir; & ainsi je ne desirois pas d'estre plus asseuré de vostre nature, mais seulement d'en avoir une connoissance plus arrestée. Pour ce qui touchoit ma propre vie, je n'y voyois rien que d'inconstant, il fa-

loit purger mon cœur du vieux levain ; le Sauveur qui est la voye du salut, m'agreoit fort, mais j'avois beaucoup de repugnance de marcher par les détroits qu'il nous a tracez. Vous me mistes dans l'esprit, & je le trouvay à propos, d'aller vers Simplicien, qui me sembloit vous estre fidele serviteur, & qui faisoit reluire en son ame les lumieres de vostre grace. J'avois aussi appris qu'il s'estoit consacré à vostre service depuis ses premieres années. pour lors il avoit déja blanchi dans la pratique des vertus ; & ainsi je crus que son experience luy avoit appris beaucoup de choses touchant les moyens d'aller à vostre divine Majesté. Mon attente ne me trompa point. Luy communiquant donc mes troubles, je voulois qu'il m'instruisist du moyen qui estoit le plus propre à l'état où je me trouvois, afin de marcher dans vos voyes. Je voyois l'Eglise remplie de personnes dont les façons de vie estoient fort differentes. Les desirs de l'honneur, & l'affection des biens n'ayant plus en moy les mesmes saillies d'autrefois, la vie que je menois dans le monde m'estoit pesante, & je m'ennuyois extrémement de mon insupportable servitude. La raison de ce dégoust venoit de ce que rien n'est agreable, *à l'égard de vos douceurs, & de la magnificence de vostre maison que j'ay aimée.* Toutefois j'avois encore une forte attache dans cette femme que j'entretenois, & l'Apostre ne me défendoit

point les nopces, quoy qu'il m'exhortast quelque chose de meilleur, *desirant que tous les hommes fussent comme luy*. Mais pour moy, je choisissois plus volontiers ce qui favorisoit mes inclinations, que ce qui en corrigeoit les dereglemens. Pour cette consideration, je me portois avec langueur à toute autre chose, & dessechant de la crainte de certaines incommoditez, à la souffrance desquelles je ne me pouvois resoudre, j'estois contraint de me ranger au mariage, auquel je me sentois obligé par les mauvaises coustumes de ma premiere vie. J'avois oüi de la bouche de la verité mesme : *Qu'il est certains Eunuques qui se sont rendus impuissans pour l'amour des delices du Ciel, mais que celuy qui peut comprendre ce secret le comprenne. Certainement tous ceux qui n'ont pas la science de Dieu sont ignorans : ils n'ont pû trouver celuy qui est par le moyen de ce qui leur sembloit bon*. Pour moy, graces à Dieu, je n'estois plus dans cette ignorance, je m'en estois défait, & par les témoignages que toutes les creatures rendent à la verité, j'avois trouvé nostre Createur, *vostre Verbe auprés de vous*, avec lequel & le S. Esprit vous estes un seul Dieu, qui par luy avez produit le monde. Il y a une autre sorte d'impies, *lesquels connoissans Dieu, ne l'ont pas glorifié pour tel, ny reconnu ses bontez comme source de leurs graces*. C'estoit là mon abysme, d'où vostre favorable main m'ayant retiré, elle m'a mis à l'écart, pour reprendre mes for-

ces, dautant que vous avez dit à l'homme: *Voilà que la pieté est la vraye sagesse, garde-toy bien de chercher une vaine estime de prudence, parce que ceux qui se débitent ainsi pour sages, sont foux. J'avois fait rencontre d'une perle precieuse, il la faloit acheter en vendant tous mes autres biens*: & je craignois de faire cette heureuse emplette.

De la conversion de Victorin.

J'Allay donc vers Simplicien, Pere spirituel d'Ambroise, qu'il avoit baptisé & qu'il cherissoit veritablement en cette consideration comme fils. Je luy racontay mes erreurs. Comme je luy eus dit que j'avois leu certains livres des Platoniciens, que Victorin, autrefois Recteur à Rome, avoit traduits en Latin, & qui estoit mort pour lors, ainsi que je l'avois appris; ce bon vieillard témoigna beaucoup de joye de ce que je ne m'estois pas jetté à la lecture de beaucoup d'autres écrits *pleins de mensonges & de tromperies, selon les maximes de la prudence mondaine*: là où ceux-là rendoient à tous propos des témoignages de l'existence de Dieu, & de la verité de son Verbe. En suite, pour me faire aimer l'humilité de Jesus-Christ, qui est cachée aux Sages, & connuë des petits, il me raconta beaucoup de choses de Victorin, avec lequel il avoit vécu familierement. Je ne veux pas taire ce qu'il m'en dit, dautant que le recit que j'en feray CHAP. II.

pour appuyer vostre grace d'une illustre preuve. Ce fut un grand miracle de voir que ce docte vieillard, qui possedoit une connoissance parfaite de toutes les sciences, qui avoit lû tous les Philosophes, & fait jugement de leurs Ecrits ; ce fameux Maistre de tant de Senateurs, & qui mesme avoit merité qu'on luy erigeast une statuë dans la place publique; ce que les Citoyens de ce monde estiment beaucoup, que celuy qui jusques alors s'estoit porté pour adorateur des Idoles, & rendu partisan de ces sacrez sacrileges que toute la Noblesse Romaine & le peuple recevoient avec tant de veneration, que ce Victorin, qui avoit une orgueilleuse éloquence, avoit défendu l'espace de tant d'années tous ces monstres de Divinitez, entre lesquels Rome adoroit ce aboyeur Anubis, qui avoit autrefois levé les armes contre Neptune, Venus & Minerve. Que ce vieillard tout chenu n'ait point rougy de devenir petit disciple de Jesus-Christ, & enfant de sa grace, soumettant sa teste glorieuse de tant de lauriers, à l'opprobre de sa Croix. O mon Dieu, mon Seigneur, *qui avez abaissé les Cieux, & qui estes descendu, qui avez touché les montagnes, & elles se sont dissipées en fumée*, en combien de façons vous estes-vous insinué dans son cœur, pour y operer ce changement ? Il lisoit, au rapport de Simplicien, les Ecritures saintes & les ouvrages des Catholiques, & il n'y disoit non pas ouvertement, mais en

secret, sçachez que je suis Chrestien; à quoy Simplicien repartoit: Je n'en croy rien, & jamais ne vous tiendray pour tel, si je ne vous voy dans l'Eglise de Jesus-Christ. A quoy il répondit en riant: Et quoy, se faut-il donc enfermer entre quatre murailles, pour estre Chrestien, sont-ce les pierres d'un temple qui nous font les enfans de Dieu? Souvent il luy tenoit le mesme discours, & souvent il luy faisoit la mesme repartie; sur quoy la raillerie des murailles retournoit toûjours. Il craignoit d'offencer ses amis, grands supposts des fausses Divinitez, dont *la puissance élevée au faiste des grandeurs de Babylone, comme sur la cime des Cedres du Liban, que vous n'aviez pas encore froissez*, le menaçoit de l'entiere ruine de la faveur de leur bienveillance. Mais aprés s'estre fortifié par la lecture, & qu'il commença de craindre *que Jesus-Christ ne le desavoüast devant ses Anges, s'il avoit honte de le confesser à la veüe des hommes*, il se condamna d'une criminelle lâcheté, d'avoir honte d'imiter l'humilité d'un Dieu, & de ne pas rougir de suivre le culte profane des Demons. Enfin il se défit de cette sotte apprehension, & en prit une salutaire, & tout à coup il dit à Simplicien, comme il me la racontoit: Allons à l'Eglise, je desire d'estre Chrestien; & ainsi, si plein de joye, qu'il ne la pouvoit dissimuler, il l'y conduisit. Or comme il eut receu les premieres instructions du Christianisme, peu de temps aprés il en receut les

Baptesme, avec l'étonnement de la ville de Rome, & au contentement de toute l'Eglise universelle. *Les superbes le voyoient, & dépitoient de colere; ils grinçoient les dents, & sechoient de déplaisir*. Pour vostre nouveau serviteur, mon Dieu, mon Seigneur, il avoit sa confiance en vous, sans avoir égard aux vaines pensées des mortels, ny aux sottes esperances du monde. Le jour de faire profession de foy estant venu, selon la coustume qui se pratique à Rome parmy ceux qui embrassent la Religion, Simplicien me dit qu'on luy offrit de faire cette profession de foy en secret, comme on le permettoit à ceux qu'on jugeoit devoir apprehender par trop cette ceremonie; mais il aima mieux paroistre aux yeux de tout le monde ce qu'il vouloit estre au dedans de son ame, que d'apporter aucun déguisement à une si loüable action. Et pourquoy ne l'eust-il pas ainsi fait, puis qu'il avoit bien autrefois fait des leçons de Rhetorique en public? Combien peu devoit-il craindre de prononcer les paroles de salut, en l'assemblée de vos bons serviteurs, luy qui n'avoit pas redouté la censure d'une troupe de foux, lors qu'il haranguoit à l'Audiance? Estant donc monté au lieu où on avoit coûtume de faire cette profession, tous ceux qui le connoissoient témoignerent leur joye par un doux murmure. Et qui ne connoissoit un homme de telle reputation? On entendit sortir de toute les bouches cette voix: Victorin, Victorin. Chacun éclata

de joye, parce qu'on le voyoit, & chacun se teut de curiosité, parce qu'on vouloit l'ouïr. Il prononça avec une asseurance extraordinaire, le Symbole de la foy, ce qui ravit tellement toute l'assemblée, que chacun l'eust desiré mettre dans son cœur, & certes ils l'y mettoient par l'ardente affection de sa personne & l'extréme joye de sa conversion. L'amour & la joye estoient les mains invisibles dont ils ravissoient ce grand homme, pour luy donner rang au lieu où l'on cache tout ce qu'on aime tendrement.

Dieu & les Anges se rejoüissent davantage de la conversion d'un Pecheur, que de l'innocence d'un juste.

BOn Dieu! de quelle humeur est l'homme, de recevoir plus de joye du salut d'une ame, ou tout à fait desesperé, ou grandement perilleux, que s'il en eust toûjours eu bonne esperance, ou que ses dangers eussent esté moindres? De la mesme façon, Pere pitoyable, *vous vous rejoüissez davantage du gain d'un Pecheur penitent, que de nonante & neuf justes, qui n'ont pas besoin de penitence.* Et pour nostre regard, ce n'est pas sans une douce émotion que nous apprenons, *que la brebis fugitive a esté apportee dans son bercail sur les epaules d'un bon Pasteur, & que la dragme rentre dans le cabinet de cette Dame, qui sollicite ses voisines de s'en rejoüir.* Et la grande feste qu'on fait dans vostre palais tire les CHAP. III.

larmes de ceux qui apprennent que vostre cadet *estoit mort, & qu'il ressuscite; qu'il s'estoit perdu, & qu'il retourne*. C'est de nostre joye & de celle de vos bien heureux Anges, que vous vous réjoüissez, & non pas d'un mouvement qui vous soit extraordinaire, dautant que vous estes toûjours le mesme, qui voyez toûjours & d'une mesme façon icy-bas les choses qui n'y sont pas toûjours, ny de la mesme façon. Qu'est-ce donc qui se passe dans une ame lors qu'elle reçoit plus de contentement au rencontre de ce qu'elle avoit perdu, que si elle l'eust toûjours possedé? Nous avons beaucoup d'exemples qui publient hautement la verité de ce que je dis. Un Capitaine triomphe aprés la victoire, il n'eust pas vaincu s'il n'eust livré la bataille: plus il a couru de hazards dans le combat, plus il gouste de delices dans le triomphe. L'orage bat un navire, la tempeste luy ouvre mille abysmes, tout le monde pâlit des frayeurs de la mort prochaine. L'air se fait serain, la mer applanit ses flots, chacun se réjoüit extraordinairement, parce que chacun a esté saisi d'une extraordinaire crainte. Une personne de consideration tombe malade, son pouls menace de mort, tous ceux qui ont de l'amour pour luy ressentent sa maladie. Il revient en convalescence, sans toutefois pouvoir encore marcher, on se réjoüit davantage de voir ces languissantes & incertaines démarches, que lors qu'il couroit d'un pas ferme & asseuré. Quoy, les

hommes, pour ſe rendre les plaiſirs de la vie plus agreables, ne les cherchent pas ſeulement au travers des difficultez qui leur font obſtacle contre leur gré; mais pour donner plus de gouſt à leur contentement, ils étudient des peines qui traverſent leur pourſuite. La volupté du boire & du manger n'auroit aucune pointe, ſi l'importunité de la faim & de la ſoif n'en preparoient les delices. Et les bons beuveurs ne mangent-ils pas des viandes de haut gouſt, afin d'éveiller en eux une matiere de plaiſir. N'eſt-ce pas la couſtume de retarder les nopces d'une fiancée, de peur d'attiedir l'amour du mary par une joüiſſance trop prompte de l'objet de ſes deſirs. Cela ſe pratique également dans les commerces infames d'une volupté défenduë, & dans l'uſage legitime du mariage. Cela ſe retrouve dans les honneſtes amitiez. *Cela dans celuy qui eſtoit mort, & qui avoit recouvré la vie, qui s'eſtoit perdu, & qu'on avoit retrouvé*. Par tout où la joye eſt grande, une grande fâcherie a précedé. Qu'eſt-ce là, mon Dieu, voſtre propre nature vous eſtant une eternelle ſource de joye, & toutes ces choſes qui ſervent à vos grandeurs, tirant de vous auprés de vous un contentemēt inalterable? Qu'eſt-ce là que cette baſſe partie du monde ſouffre de continuelles viciſſitudes, & s'entretienne par la défaillance & les accroiſſemens, par les oppoſitions & les amitiez des creatures? N'avez-vous point mis cette loy dans le monde, depuis le ſommet des

Cieux, jusques au centre de la terre ; depuis le commencement des siecles jusques à leur consommation, depuis l'Ange jusques au vermisseau, depuis le premier de tous les mouvemens jusques à celuy qui les doit terminer; que toutes choses bonnes, soit dans la nature, soit dans la grace, fussent arrestées à l'intervalle de leurs lieux & à la difference de leurs temps ? Ah ! mon Dieu, que vous estes sublime dans les choses hautes, & profond dans les basses ; jamais vous ne vous retirez, & à peine retournons-nous à vous.

Pourquoy il se faut plus rejoüir de la conversion d'un grand pecheur.

CHAP. IV. TRavaillez, Seigneur, travaillez à nostre conversion, donnez-nous y des éguillons, retirez-nous de nos langueurs, échauffez-nous de vos flammes, ravissez-nous, enflammez-nous, devenez doux à nôtre goust ; que nous aimions vostre bonté, & que nous courions vers vous. N'y a-t'il pas beaucoup de personnes qui se tirent d'un plus profond gouffre de Victorin, & qui s'approchant de vos lumieres, en sont éclairez ? Que si quelqu'un le fait à leur exemple, ils entrent dans le pouvoir d'estre du nombre de vos enfans. Mais plus leur condition est cachée, moins se réjoüit-on de leur repentir, voire mesme ceux qui en ont connoissance. Au contraire, quand la joye est commune à plusieurs, elle croist &

se fortifie par l'union de mes sentimens. De plus, ceux qui sont connus de beaucoup de personnes, servent d'exemple de penitence à plusieurs, & leur tracent un centier qu'ils doivent suivre; & ainsi ceux qui les imitent reçoivent un contentement extrême, parce qu'ils ne se réjoüissent pas de leur seule conversion. A Dieu ne plaise que je croye que vous fassiez difference dans vostre maison, du pauvre & du riche, & que vous choisissiez le Noble à l'exclusion du Roturier, puisque *tout au contraire vous avez élû les foibles, pour confondre les puissans : vous avez fait choix des basses fortunes du monde, & de celles qui traînoient dans le mépris, & qui n'estoient presque point, tant leur condition estoit rampante, afin d'aneantir ceux qui paroissent comme si veritablement ils estoient*. Et neanmoins celuy-là mesme qui se nomme *le plus petit de vos Apostres*, & par qui vous nous avez instruit de vos intentions, ayant dompté l'orgueil du Proconsul Paul, & rangé ce grand homme sous l'humble joug de Jesus-Christ, aprés l'avoir acquis à vostre empire, & fait une des provinces de vostre domaine, *de Saul il voulut estre appellé Paul*, à raison d'une victoire si notable. Dautant que Satan est plus vaincu dans celuy qu'il possedoit davantage, & par lequel il en tenoit plusieurs engagez. Or les superbes luy sont plus fortement attachez, à raison de leur noblesse, & par eux beaucoup d'autres personnes, à cause de leur authorité. Et partant plus on connois-

soit victorin, dont le cœur avoit servy de forte citadele au diable, & la langue de trait, dont il avoit blessé un grand nombre d'ames, d'autant plus vos enfans devoient tirer de satisfaction de son changement, *parce que nostre Roy a dompté le fort*, & ils voyoient que l'on nettoyoit ces meubles conquis, *& qu'on les faisoit servir à vostre honneur, & utilement à toute sorte de bons usages.*

Les obstacles de sa conversion.

Chap. V.

AUssi-tost que j'appris la conversion de Victorin, je fus piqué du desir de l'imiter, aussi estoit-ce le dessein de celuy qui m'en avoit fait le recit. Aprés qu'il eut ajoûté, que l'Empereer Julien ayant défendu aux Chrestiens, par une loy expresse, d'enseigner les bonnes lettres, & particulierement l'Eloquence, Victorin aima mieux quitter l'Ecole du babil, que vostre divine parole, *par qui vous rendez les bouches des enfans éloquentes.* Il ne sembla pas moins heureux que fort, d'avoir par ce moyen trouvé moyen de traiter en repos avec vostre adorable Majesté. C'estoit là l'unique sujet de mes soûpirs, arresté à cette vaine occupation, non pas avec une chaîne de fer, mais par ma volonté beaucoup plus dure que ce métal. C'estoit la matiere dont mon ennemy invisible avoit fait les menotes dont il m'attachoit; dautant que d'une mauvaise

volonté, naist une opiniâtre convoitise; & pendant qu'on se relâche honteusement à la convoitise, il se forme une coustume: de la coustume se fait une necessité. Tout cela comme autant de chaisnons & d'aneaux (ce qui m'a obligé de nommer mon desastre une chaîne) me tenoit captif dans une insupportable servitude. Pour ce desir que vous m'aviez inspiré de vous servir, & de me consacrer entierement à la poursuite de la vraye joye, qui n'est autre que vous, mon Dieu, il n'estoit pas encore assez fort pour vaincre ces premieres inclinations, que tant d'années fortifioient. Et partant j'avois deux volontez, une vieille, & l'autre toute nouvelle; celle-là de la chair, celle-cy de l'esprit, qui combatoient en moy, & par leur division partageoient mon ame. Et ainsi je devenois moy-mesme l'experience de ce que j'avois autrefois leu; *que la chair se revoltoit contre l'esprit, & l'esprit contre la chair.* Il y avoit de vray quelque chose de moy dans ces deux volontez, mais beaucoup plus en celle que je commençois d'approuver, que dans l'autre que je tâchois de vaincre. Ce n'estoit presque plus moy qui agissois, dautant que je souffrois plûtost contre mon gré cette revolte, que je ne la suivois avec inclination. Neanmoins j'avois moy-même appuyé ma mauvaise coustume, parce que je m'estois laissé aller volontairement où je ne voulois pas arriver. Qui pourroit legitimement s'opposer à ces contra-

dictions, veû que la peine qui suit le peché est juste? Je n'avois plus ces premieres excuses qui m'empeschoient de mépriser le monde, & de me ranger à vostre service, dautant que je n'estois plus dans l'ignorance de la verité. Estant toutefois encore engagé sous la terre, je refusois de vous obeïr, & je craignois autant d'estre délivré de mes empêchemens, comme raisonnablement on devroit craindre d'estre empesché. Le poids des affections du siecle me pressoit aussi doucement que ceux qui ont bien envie de dormir; & les pensées que j'avois de me porter à vous, estoient semblables aux foibles efforts de ceux qui tâchent de se lever, & qui aprés s'estre mollement tournez dans leur lit, s'y laissent vaincre par le sommeil. Et comme il n'est personne qui voulust toûjours dormir, & que les veilles sont préferables au sommeil, au sentiment de tout le monde, souvent neanmoins le paresseux marchande de quitter le lit; & quoy qu'il sçache qu'il est grand jour, un certain engourdissement l'attache sur le duvet, & le contraint d'y demeurer long-temps aprés le jour. De la mesme sorte je sçavois bien qu'il eust mieux valu suivre les attraits de vostre amour, que d'obeïr aux mouvemens de ma passion. Mais si la genereuse resistance de l'esprit m'agreoit & tâchoit de me faire vaincre, les flatteries de la chair charmoient mon cœur, & lioient mes desirs. J'avoüe que je n'avois plus de réponse à ces paroles, *Leve-toy qui dors, laisse*

laissé le sejour des mort, & Iesus-Christ t'illuminera. A tant d'evidens témoignages de la verité, convaincu de tant de lumieres, je n'avois pour excuse que ces paroles pesantes & endormies: Tout maintenant, tout maintenant attendez un peu. Mais ce tout maintenant ne s'avancoit jamais, & ce tout à cette heure ne venoit point, & ce moment duroit des années. C'estoit inutilement que je prenois plaisir selon l'homme interieur à vostre loy, veu qu'il y en avoit une autre dans mes membres qui combattoit la loy de l'esprit, & qui m'assujétissoit au peché. Or cette loy du peché n'est rien que cette mauvaise coûtume qui captive l'esprit mesme malgré son inclination, & cela sans injustice puis qu'il s'y est laissé aller sans resistance. Pauvre miserable, helas! *qui me déliverera de ce corps mortel, sinon vostre grace, par les merites de Iesus-Christ nostre Seigneur*.

Potitian raconte la vie de Saint Antoine.

CHAP. VI.

Pour l'infame passion des femmes, je veux icy racontes comme vous me delivrastes de la tyranie, & publier par tout vos misericordes, mon aimable Sauveur & mon Maistre. Estant dans mes familieres inquietudes, & parmy des larmescontinuelles, je visitois l'Eglise aussi souvent que mes ennuyeuses occupations me le permettoient, Alipius estoit mon ordinaire compagnie. aprés avoir quitté pour la troisiéme fois

l'Office d'Asseſſeur, attendant toûjours de nouveaux Marchands pour debiter ſes avis, de meſme que je vendois l'art de bien dire, ſi toutefois l'inſtruction ſert de quelque choſe à cela. Nebridius avoit accreu noſtre famille, afin de prendre la chair de Vereçondus noſtre bon amy, qui avoit deſiré ce ſecours de noſtre bonne amitié. Ce ne fut donc pas l'eſperance du gain, puis qu'il pouvoit avoir d'autres ambitions, qui porta Nebridius à cette occupation de Grammaire, mais la conſideration de noſtre amitié, à laquelle ce tres-doux & tres-aimable amy ne vouloit rien refuſer. Il entreprit pourtant cet employ avec prudence, pretendant par cette attache, ſe diſpenſer des importunes civilitez du monde, dont il vouloit avoir l'eſprit entierement libre, afin de donner le plus qu'il pourroit de temps à l'étude de la Philoſophie. Un jour que Nebridius n'eſtoit pas au logis, il ne me ſouvient point à cette heure du ſujet de ſon abſence, un jeune Courtiſan noſtre compatriot & amy nommé Potitian nous vint viſiter. Je ne ſçay plus quelle affaire le menoit: nous eſtant mis à diſcourir, il apperceut devant nous un Livre ſur un Echiquier, il le prit, l'ouvrit, & trouva contre ſon attente les Epiſtres de S. Paul, dautant qu'il avoit crû que ce ſeroit quelque Orateur. Ce Gentil-homme qui faiſoit profeſſion de vertu, & qui paſſoit une bonne partie de ſa vie devant les Autels de noſtre grand Dieu, tout ravy de joye d'avoir rencontré cet

ouvrage, plûtost qu'aucun autre sur ma table, se prit à soûrire, & me regarda, me témoignant par sa contenance, son étonnement & sa joye. Sur quoy je luy dis, que c'estoit-là ma plus ordinaire lecture. De propos en propos, on vint à parler d'un Anachorette d'Egypte nommé Antoine, dont la gloire nous avoit esté inconnuë jusques alors, quoy qu'elle fût en vogue parmy les Chrestiens. S'estant apperçeu de nostre ignorance, il s'arresta au recit de ces vertus, & nous fit connoistre le merite de ce grand homme avec admiration, de ce que sa renommée n'estoit pas encore venuë jusques à nous. L'étonnement nous avoit pareillement surpris, de ce que depuis peu & presque dans nostre siecle, on avoit vû dans vôtre Eglise, les merveilles de vostre grace. Nous estions tous ravis, nous parce que cette histoire estoit admirable, luy parce qu'elle nous estoit inconnuë. De ce discours, il vint à nous parler du grand nombre des Monasteres, de la sainteté de vie des Religieux, & de ces fecondes mammelles qui nourrissoient tant de personnes dans les solitudes dont nous n'avions encore rien appris. Nostre ignorance nous avoit mesme caché, qu'il y eust un Convent de bons Religieux aux Fauxbourgs de Milan, sous la conduite de l'Evêque Ambroise. L'attention qui nous attachoit à son entretien, l'obligea de nous raconter qui luy estoit arrivé une apresdînée qu'il estoit sorty à la promena-

nouvelle vie. Pendant qu'il lisoit, il se chãgeoit, & son ame se dépoüilloit du monde & dégageoit son cœur de ses vanitez. Vous seul mon Dieu, à qui les ames se laissent voir, considerez ce changement qui parut par aprés, dautant qu'à mesme qu'il leut & qu'il rouloit ces pensées, il discerna & décerna ce qui estoit le meilleur, & commençant d'estre tout à vous, il parla ainsi à son compagnon. Dés maintenant je renonce aux vaines esperances du monde, & prens resolution de servir Dieu, & cela tout à cette heure, & en ce mesme lieu : si vous n'avez pas le courage de m'imiter, n'ayez pas la malice de me contredire. Sa réponse fut, qu'il estoit d'une si bonne entreprise, & qu'il se vouloit rendre partisan d'un si glorieux trafic ; & ainsi l'un & l'autre se disposoit à bâtir la tour de la perfection Evangelique, & prenoit dessein d'abandonner tout & de vous suivre. Ceux de sa compagnie estans allez au lieu où cet heureux changement étoit arrivé, ils les avertirent de se retirer, parce qu'il se faisoit tard. Mais eux ayant raconté leur resolution, & comme quoy ce desir estoit né en leurs ames, ils les prierent de ne les point importuner, s'il n'avoient pas le cœur de les suivre. Potitian & ses compagnons n'estant point émus ny de leur exemple, ny de leurs discours, pleurerent leur malheur (comme il nous le racontoit) & puis aprés avoir loüé leur resolution, ils se recommanderent à leurs prieres, & se retire-

rent au Palais traiſner leur cœur dans la terre, pendant que ces braves Gentils-hommes élevoient leur eſprit au Ciel dans leur petite cabane. Ces deux nouveaux Hermites avoient fiancé deux jeunes Damoiſelles, qui vous conſacrerent auſſi leur virginité, aprés avoir appris la converſion de leurs époux. Voilà ce que Potitian nous racontoit.

Saint Auguſtin s'ennuye de ſoy-meſme.

CHAP. VII.

PEndant que Potitian continuoit cette hiſtoire, vous avec voſtre bonté infinie me touchiez interieurement, retournant mon viſage ſur moy-meſme, afin de me mettre en veuë mes ordures, mes miſeres, mes playes, & les ſales ulceres de mon ame. Ce ſpectacle me donnoit de l'horreur, mais je n'apercevois aucun endroit où je me puſſe fuïr. Que ſi je tâchois de divertir ma penſée, il ne laiſſoit pas pourtant de parler, & vous de me repreſenter à moy-meſme, m'oppoſant à mes propres yeux, afin de me faire voir & haïr ma méchante vie. Elle m'eſtoit tellement connuë que je ne la pouvois diſſimuler; neanmoins je faiſois bonne mine, & m'efforçois d'en perdre la ſouvenance. Repaſſant par aprés dans ma memoire la genereuſe reſolution de ces braves Cavaliers, plus je concevois d'amour pour leur perſonne, plus j'avois de haine de moy-meſme, comparant ma lâcheté à leur courage. Ce qui m'affligeoit ſenſiblement eſtoit le long-

temps qui s'estoit écoulé pendant mes débauches. Si je ne me trompe, il y avoit déja douze ans que j'avois inutilement pris le dessein à l'âge de dix-neuf ans, aprés avoir lû le Hortensius de Ciceron, de quitter les vaines esperances du monde, & de m'adonner entierement à l'estude de la Sagesse. J'en differois de jour à autre l'execution, quoy que la seule recherche d'un si grand bien fust preferable aux tresors des Riches, aux Royaumes des Puissans, & aux voluptez de ceux qui n'en auroient pas moins que de souhaits. Mais helas! miserable que j'estois, dés l'entrée de mon adolescence je vous avois demandé la chasteté, & je vous avois dit: Seigneur, donnez-moy la continence, mais ne me la donnez pas à cette heure. Infortuné que j'estois, j'apprehendois d'estre trop tost exaucé, & que vous ne vinssiez à guerir une ardeur que j'aimois mieux entretenir qu'éteindre. Et cependant je me laissois emporter par des chemins égarez, dans une superstition sacrilege, non pas que je fusse arresté à sa croyance comme à la plus asseurée, mais comme à la plus probable de toutes les autres que je combattois comme ennemy, au lieu de les chercher comme disciple. Je m'imaginois que la seule ignorance de la verité differoit ma conversion. Enfin le temps me fit penetrer mes feintes, & me mit tout à nud devant moy-mesme, ma propre conscience me crioit: Bouche criminelle, où sont tes mensonges?

Tu disois que la seule raison qui t'empê-choit de quitter la vanité, c'estoit que tu ignorois la verité. Tu n'as plus le mesme pretexte, tu ne doute plus, & neanmoins tu peches toûjours. Ceux qui sont privez des lumieres que tu possedes, & qui n'ont pas medité dix ans & davantage comme toy, prennent des aîles, & tu traîne dans la boüe? Voila les pensées qui me rongeoient interieurement, & la confusion qui me persecutoit pendant que Potitian parloit. Aprés qu'il se fut retiré, je commençay bien un autre discours en moy-mesme; que ne dis-je point à mon cœur? avec combien de sentences, comme avec de grands coups de foüet, presse-je mon ame de suivre les foibles efforts qui me portoient à vous? & elle faisoit la retive, & sans s'excuser, elle demeuroit immobile. Toutes mes premieres raisons s'estoient évanoüies, mes pretextes d'autrefois estoient éclaircis, il ne me restoit plus qu'une certaine crainte muette, qui me faisoit apprehender plus que la mort, d'estre sevré de ces infâmes voluptez qui corrompoient ma pauvre ame.

Ce qu'il fit en un Iardin.

CHAP. VIII.

DAns le trouble de ces pensées interieures, qui excitoient une si cruelle guerre contre mon ame, & qui la persecutoient jusques dans la retraite de mon cœur, tout transporté d'esprit & de contenance, je m'a-

dressay à Alipius, en m'écriant: Jusques à quand serons-nous en peine ? qu'avez-vous oüy de Potitian? Les Idiots se levent de la boüe & ravissent le Ciel, & nous avec nos sciences, voila que nous traînons sans courage dans la chair & le sang. Avons-nous honte de les suivre, parce qu'ils marchent devant nous, nostre confusion ne devant estre, que de ne les pas au moins suivre. Je di ces paroles ou quelques autres semblables : & puis mon émotion me retira brusquement d'auprés de luy, qui demeura fort étonné de me voir en cet état; dautant que je ne parlois pas mon langage ordinaire, & que mon front, mes joües, mes yeux, ma couleur & le ton de ma voix expliquoient mieux mon interieur, que mes paroles. Il y avoit un petit jardin derriere nostre logis, dont nous nous servions, comme de toute la maison, parce que l'hoste n'y demeuroit point. Ce fut là où ma tempeste me porta, afin que personne n'empêchast cette querelle que j'avois avec moy-mesme, jusques à ce qu'on eût trouvé quelque voye d'accommodement. Je ne sçavois pas en quelle façon cela arriveroit, seulement je devenois sagement fou, & je mourois vitalement, connoissant fort bien le mal que j'estois, sans connoistre le bien que je devois estre. Je m'écartay donc dans le jardin, où Alipius me suivit pas à pas, car je n'avois rien de secret pour luy; & puis comme quoy m'eust-il abandonné seul dans cette per-

plexité; Nous nous aſſiſme le plus loin que nous pûmes du bruit & de la maiſon. Pour moy je fremiſſois d'un impatient dépit de ce que je ne me rendois pas entierement à vos attraits, ny aux divins mouvemens de voſtre grace; ô Dieu de bonté, que mes puiſſances & toutes mes facultez me convioient de ſuivre, en exaltant ſon adorable pouvoir. Mais on n'arrive-là, ny en bateau, ny en coche, ny à pied, ny à cheval, beaucoup moins n'ayant fait que le peu de chemin qu'il y avoit depuis noſtre logis juſques au lieu où nous eſtions. Dautant qu'arriver où vos ſaintes inſpirations nous appellent, ce n'eſt autre choſe que vouloir y aller, mais le vouloir fortement & tout de bon; il ne faut pas un commencement de reſolution ny une volonté eſtropiée, qui s'éleve d'une moitié de ſoy-meſme, & qui traîne de l'autre dans la bouë. De plus pendant ces languiſſantes ſaillies, je donnois la geſne à mon corps de la meſme façon que ceux qui veulent par fois ce qu'ils ne peuvent executer, ou bien qu'ils n'ont point de bras, ou parce qu'ils les ont liez des cordes de la paralyſie, ou de quelqu'autre empéchement. Quand j'ay attaché mes cheveux, touché mon front, embraſſé mes genoux, de mes deux mains entrelaſſées l'une dans l'autre, je l'ay fait dautant que je l'ay voulu. Or je le pouvois vouloir ſans l'executer, ſi mes membres n'euſſent pas eſté ſouples à l'obeïſſance. J'ay donc fait beaucoup de choſes, où le vouloir

n'estoit pas le pouvoir, & je n'ay pas fait ce que je desirois avec des inclinations bien plus puissantes, & que je pouvois aussi-tost que je voulois, car à mesure que je l'eusse voulu faire je l'eusse fait. La raison est que la puissance d'executer, & la volonté de faire ne sont pas deux choses, & que faire en ce cas ce n'est rien que vouloir. Et toutefois mon commandement ne s'executoit pas, & mon corps obeïssoit bien plus promptement à une foible volonté de mon ame, lors qu'elle commandoit quelque mouvement à mes membres, que l'ame ne s'obeïssoit elle-même en ce qui estoit important à son salut, & qui se faisoit par un seul acte de sa volonté.

Pourquoy l'esprit est pesant à se porter au bien.

CHAP. IX.

D'Où peut naistre un prodige si étrange, & pourquoy cela ? Que vostre bonté me donne éclaircissement là-dessus, ou qu'il me soit permis d'en interroger les hommes, & de sonder ses profondes abysmes de peines & d'angoisses, d'où naissent tant de douleurs aux enfans d'Adam. D'où vient ce monstre, comme quoy se voit-il en nature ? L'esprit commande au corps, & il est obey ; l'esprit se commande à soy-mesme, & il resiste. L'esprit veut que la main se remuë, & cela s'execute si promptement qu'il n'est pas facile de discerner le service de l'Empire. Et toutefois l'esprit est esprit, & la main un

corps. L'esprit commande à l'esprit, de vouloir, il n'est rien separé de soy, & pourtant il ne fait pas ce qu'il commande. D'où vient ce desordre? il commande dis-je de vouloir, ce qu'il ne commanderoit pas s'il ne vouloit, & neanmoins ce qu'il commande ne se fait pas. Voicy le secret, il ne veut pas entierement, c'est pourquoy il ne commande pas tout à fait. Dautant qu'il le commande seulement en tant qu'il veut, & ce qu'il commande ne s'execute point, en tant qu'il ne le veut pas: parce que c'est la mesme volonté, & non pas quelqu'autre puissance, qui commande & qui execute le commandement. Que si la volonté estoit toute entiere, elle ne commanderoit plus que cela fût, dautant qu'il seroit déja. Ce n'est donc pas un prodige d'avoir une volonté mêlée du pour & contre, mais une infirmité de l'esprit, qui est abbatu de la mauvaise coûtume de la nature, à mesme qu'il est soulevé des eslans de la grace. Et partant il y a deux volontez en l'ame, en ce qu'il n'y en a pas une toute entiere, l'une possede ce qui manque à l'autre: il faudroit réunir ces volontez partagées, pour en composer une seule toute parfaite.

La diversité des volontez de l'homme.

CHAP. X. QUe ceux-là perissent avec les Trompeurs, & ceux qui ne parlent que vanité, qui asseurent la distinction de deux Natures, dont l'une est bonne, & l'autre

mauvaiſe, parce qu'ils remarquent du combat & de la contrarieté dans les reſolutions. Eux-meſmes deviennent mauvais par leur ſentiment, & ils changeront de qualité s'ils changent d'opinion, & reçoivent la verité, afin que l'Apôtre leur adreſſe ces paroles : *vous avez autrefois eſté enveloppez de tenebres, & maintenant vous eſtes remplis de lumieres, par la faveur du Seigneur.* Voulant n'eſtre que clarté par eux-meſmes dans l'insolēte eſtime qu'ils avoient que l'ame eſtoit de meſme nature que Dieu, ils ſe ſont transformez en d'épaiſſes obſcuritez, dautant qu'ils ſe ſont éloignez par un prodigieux orgueil de vous qui eſtes la vraye lumiere: *qui éclaire tout homme, qui entre dans le Monde.* Conſiderez ce que vous dites, & rougiſſez, de voſtre aveuglement: *approchez-vous de luy, & recevez ſes lumieres, & voſtre viſage n'aura plus les marques de voſtre confuſion.* Lors que je conſultois ſur ma converſion, & que je meditois le deſſein de me ranger au ſervice de mon Dieu, c'eſtoit moy qui voulois & qui ne voulois pas, oüy c'eſtoit moy-meſme. Et parce que ma volonté eſtoit partagée à vouloir en partie, & ne vouloir pas entierement, voila pourquoy j'eſtois en diſpute contre moy-meſme, & diviſé en mes propres ſentimẽs. Ce partage & ce combat ce faiſoit contre mon gré : il ne prevoit pas neanmoins la diverſité d'une ame étrangere, mais ſeulement le trouble de la mienne propre. Et partant ce n'eſtoit pas moy, qui formois

cette guerre domestique, *mais le peché qui avoit sa demeure en mon ame*; & qui tiroit ces peines du crime que j'avois herité comme fils legitime d'Adam. Et à dire le vray, s'il y a autant de diverses natures que de differentes volontez, il n'y en aura pas deux, mais plusieurs. Si quelqu'un delibere d'aller à l'assemblée des Manicheens, ou à la Comedie, ils crient aussi-tost; voilà deux natures, l'une bonne, l'autre mauvaise : celle-là conduit à leur assemblée, celle-cy tire au theatre. Et d'où vient que ces deux volõtez sont conjointes en une mesme personne? De moy je maintiens que ces deux volontez sont mauvaises, & celle qui mene à eux, & celle qui invite au Circ: Il est vray qu'ils estiment que celle-là seulement qui nous appelle à leur assemblée a de la bonté. Que si quelque Catholique demeure arresté entre deux volontez, dont l'une le porte au theatre, & l'autre à nostre Eglise, en seroient-ils pas en peine? Car où ils confesseront ce qu'ils ne peuvent accorder, que la volonté qui conduit à l'Eglise des Chrestiens est bonne: ou il faudra reconnoistre deux mauvaises natures, qui soient principes de ces deux volontez contraires. Que s'ils ne veulent recevoir cette suite necessaire, ils seront contraints d'avoüer ce qui est veritable, qu'une même ame peut avoir plusieurs desirs qui se choquent. Qu'ils ne disent donc plus lors qu'ils voyent deux volontez contraires dans une mesme personne, qu'il y a deux ames qui sont pro-

duites de deux principes, dont l'un est bon, l'autre mauvais. Dautant que vous qui estes la verité, les convainquez de mensonges, & leur faites voir leur erreur par beaucoup de raisons. Comme quand un homme delibere sur les moyens d'un meurtre, sçavoir s'il se fera avec le poison, ou le fer: S'il ravira l'heritage de son voisin, ou celuy d'un étranger, ne pouvant s'en saisir tout à la fois: S'il employera son argent au plaisir, ou s'il le conservera à l'avarice: S'il ira au Circ ou au theatre, au cas que l'ouverture s'en fasse en un mesme jour. J'ajoûte une troisiéme volonté, s'il entrera dans la maison d'un autre, pour y dérober, ou pour y commettre adultere, qui est un autre dessein. Que sera-ce si ces quatre differentes volontez se rencontrent dans le point indivisible d'un mesme temps, & qu'il y ait de l'impossibilité dãs leur execution? L'ame ne sera-t'elle pas déchirée par l'opposition de tant de differens desseins, ils n'accordent pas pourtant une si grande multitude de diverses substances. Le mesme raisonnement se peut faire des bonnes volontez; car je leur demanderay s'il est bon de prendre plaisir à la lecture de saint Paul, si l'occupation des Pseaumes n'est pas loüable, & s'il est utile de mediter l'Evangile. Je croy qu'ils ne feront qu'une réponse commune à ces demandes, & qu'ils diront que tout cela est bon. Quoy donc si tous ces desirs viennent à mesme temps, leur diversité ne gesnera-t'elle pas le cœur par la perplexi-

té & la doute de ſon choix. Et neanmoins ces bons deſſeins ſe combattent & ſe choquent juſques à ce que l'ame qui ſe partageoit à tant de deſirs, s'arreſte à l'élection d'une ſeule choſe, & ainſi que de pluſieurs volontez, elle n'en faſſe qu'une. De la meſme façon lors que l'éternité nous preſente d'en haut l'eſperãce de ſes biens, & que d'en bas les plaiſirs periſſables flattẽt nos cœurs, c'eſt la meſme ame qui veut & ne veut pas tout à fait cecy & cela, & qui pour cette raiſon ſe ſent déchirer d'une ſenſible douleur, pendant qu'il prefere la verité des biens du Ciel, & qu'elle ne ſe déméle pas encore de la familiarité qu'elle a avec ceux de la terre.

La lute de la chair & de l'eſprit de ſaint Auguſtin.

CHAP. XI.

VOila le mauvais état de ma ſanté; & comme quoy je m'accuſois beaucoup plus aſprement qu'autrefois, me tournant & demenant dans ma chaiſne, juſques à ce qu'elle fût toute rompuë. Il eſt vray que ce qui me ſervoit d'attache eſtoit fort peu de choſe, il me retenoit pourtant; & vous, mon Dieu, qui eſtiez au fond de mon interieur, me preſſiez, redoublant avec une ſevere miſericorde les atteintes de mon apprehenſion & de ma honte, de peur que je ne demeuraſſe dans ma langueur, & que ce qui me reſtoit de mes liens ne ſe renforçât & me fit une plus dangereuſe attache qu'auparavant. Par-

ce que je disois à part moy au fond de mon cœur: ça toute à cette heure convertissons-nous, sans delay, ny excuse, que ce soit tout maintenant. Et pendant que je m'avançois de parole au dessein de mon salut, je faisois quelque chose & ne faisois rien, je ne retournois pas pourtant à mes vieilles coûtumes, mais je m'arrétois tout court comme si j'eusse repris haleine. En suite je prenois courage pour faire de nouveaux efforts, si bien qu'il ne s'en faloit qu'un peu que tout ne fût fait, & que je ne touchasse de la main, ce que je tâchois d'atteindre. Je n'estois pas neanmoins encore où il falloit, & je ne tenois pas ce que je pretendois, apprehendant de mourir à la mort, pour vivre à la vie. Le mal qui avoit pris racine dans mon ame par la longue pratique que j'en avois faite, avoit plus de force sur moy, que le bien avec lequel je n'avois point encore d'habitude. Plus le moment de ma conversion s'approchoit, & plus il me donnoit de frayeur; il ne me faisoit pas neanmois reculer, mais il me tenoit en arrest & comme suspendu en l'air. Mes ambitions d'autrefois, & les ridicules privautez de ma premiere Maîtresse me retenoient, & comme si elles eussent esté derriere moy, elles secoüoient la robe de ma chair, & me disoient d'une voix basse & languissante. Augustin nous abandonnez-vous, & donc pour jamais nous ne serons plus avec vous: dés ce moment, il ne vous sera plus permis de faire cecy & cela, à toute

eternité ? Mais, mon Dieu, que me suggeroient-elles en ce que je n'ay voulu exprimer que sous ces mots, cecy & cela, quelles ordures & quelles abominations me representoient-elles? Eloignez-en la souvenance de vostre pauvre serviteur, mon aimable Sauveur. Je les entendois beaucoup moins qu'à demy, non pas comme allant au devant d'elle, mais comme les ayant à dos, & qu'elles m'eussent tiré, pour m'obliger à leur donner une derniere œillade. Cette foible resistãce de mes passions m'empeschoit pourtant de me démesler entierement de la chair, & de voler où vostre grace m'attiroit. Ces mourantes paroles de ma concupiscence n'avoient pas peu de force : penses-tu pouvoir vivre sans ses doux charmes de la vie? Il est vray que ce langage estoit fort languissant, & que j'avois en veuë des choses qui me sollicitoient puissamment. J'avois devant mes yeux, où je craignois de passer la chasteté qui se presentoit à moy avec un visage que l'affaiterie ne contraignoit point, mais qu'une certaine douceur meslée de majesté rendoit venerable. Et afin de me donner la confiance de l'approcher, elle me tenoit en soûriant les bras tout pleins de bons exemples. Elle avoit dans son sein de jeunes enfans, de tendres vierges, de courageuses veuves, de sages vieilles, & des personnes de toutes sortes d'âges & de conditions ; & sur tout paroissoit la continence mere feconde d'un grand nombre d'enfans qu'elle a con-

ecus de vous, mon Dieu qui estes son mary. Et parce que j'avois quelque crainte de me joindre à une si honorable troupe, elle se moquoit agreablement de moy, afin de me faire comprendre ma lascheté. Quoy donc ne pourras-tu faire ce que tant de jeunes enfans & de filles ont fait? Peut estre qu'ils se sont détachez des attaches gluantes de la volupté par leur propre vertu, & qu'ils ont pû cela d'eux-mesmes, & non point par la faveur de leur Dieu, c'est luy, c'est luy qui m'a donnée à eux. D'où vient que tu t'appuyes sur tes forces, jette-toy dans son sein amoureux, il ne se retirera pas pour te faire tomber : jette-toy hardiment, il te recueillera & te guerira. J'estois extremement confus de ce que je prestois encore l'oreille à la volupté, & que ses murmures tenoient ma resolution dans l'incertitude. Alors cette venerable Dame continuant son grave discours, ajoûtoit : *Deviens sourd au honteux langage des membres de ta chair qui traisnent en terre, mortifie leur inclination : Ils te promettent des plaisirs, mais ils n'ont rien de pareil à ceux que la loy de ton Dieu t'asseure.* Tout ce combat se passoit dans mon cœur entre moy & moy : car si j'estois le sujet de la dispute, je faisois pareillement les deux parties de ce Schisme. Alipius qui estoit à mes costez, étonné de mon émotion, en attendoit tout pensif l'evenement.

Son entiere Conversion.

CHAP. XII.

APrés qu'une profonde reflexion eut retiré, comme d'un abysme secret, mes pauvretez & mes miseres, & qu'elles les eut mises en veuë de mon esprit, il se souleva une grande tempeste dans mon cœur, qui en fit saillir une abondante pluye de larmes. Afin de leur donner une plus libre issuë, je me separay d'Alipius, jugeant que la solitude estoit plus propre à pleurer. Je me retiray fort loin, afin que sa presence, qui m'étoit en toute autre occasion agreable, ne me fut point en celle-là importante. Il s'apperceut bien de mon dessein, car je croy, que je dis je ne sçay quoy d'un ton de voix, qui marquoit assez, que mon cœur estoit enflé de larmes. Il demeura donc où nous estions assis tout étonné. Pour moy je me jettay sous un figuier, ouvrãt mes yeux à ces eaux, qui étouffoient mon cœur : d'où aussi-tost il sortit un torrent de ces larmes, qui vous font le plus precieux de tous vos sacrifices. En suite je vous parleray sinõ en ces termes, au moins en ce sens. *Et vous, Seigneur, jusques à quand, jusques à quand voulez-vous estre en colere? helas ne vous souvenez point de mes vieilles iniquitez.* Je sentois bien que c'estoit-là l'obstacle de mon dessein : Je disois donc d'une voix entre-coupée de sãglots: jusques à quand, jusques à quand : demain, demain? Et pourquoy non maintenant, & pourquoy

cette derniere heure ne mettra-t'elle pas fin à mes ordures? Comme je disois ces paroles & que je pleurois tres-amerement, j'ouys une voix, je ne pus distinguer si elle estoit d'un garçon ou d'une fille, qui venoit de la maison voisine, & qui repetoit d'un ton fort agreable par plusieurs fois ces mots Prens, lis, prens, lis. Aussi-tost changeant de visage; je me mis à penser soigneusement, si les Enfans avoient quelque jeu, où ils eussent coûtume de se servir de ses paroles, & je ne me souviens point d'avoir jamais fait cette remarque. Retenant donc le flux de mes l'armes, je me levay, jugeant que Dieu me commandoit d'ouvrir le Livre que j'avois, & de lire le premier Chapitre qui se presenteroit. Ie me souvenois bien que le grand Antoine avoit pris un mot de l'Evangile, qu'on recitoit lors qu'il entra dans l'Eglise, comme s'il luy eust esté adressé, & que ce fut assez de cette sentence pour le convertir. *Va, vens tout ce que tu possedes & le donne aux pauvres, & tu auras un tresor au Ciel: viens & me suis*. Ie me retournay donc prõptemẽt au lieu où Alipius estoit assis, dautant que j'y avois laissé les Epistres de saint Paul; lors que j'en estois party. Je pris le Livre, je l'ouvris, & leus tout bas la premiere page, que mes yeux rencontrerent: en voicy les paroles. *Ce n'est pas dans les banquets, de débauche, ny dans les lits & les ordures de la chair, ce n'est pas non plus parmy les querelles & la conteste, que Dieu se retrouve:*

Mais revestez-vous de Jesus-Christ, & n'écoutez pas la prudence de la chair. Je ne voulus pas poursuivre davantage cette lecture, aussi n'en estoit pas de besoin. Parce que ce passage achevé, comme si un rayon eût penetré mon cœur, toutes mes tenebres s'évanoüirent. Ayant donc marqué l'endroit du Livre avec mon doigt, où je ne sçay quelle autre chose, je le fermay, declarant à mon cher Alipius tout ce qui s'estoit passé. Luy de sa part me découvre les mouvemens interieurs de son ame. Il me demanda de voir ce que j'avois leu : je luy presentay le Livre, qu'il parcourut, & continuant plus bas, que je ne luy avois montré, je ne sçavois pas la suite : or voicy ce qui suivoit : *Prenez avec vous un infirme dans sa crainte.* Alipius s'appliqua ces mots, ce qu'il me fit connoistre. S'estant fortifié par là, sans se troubler aucunement, il se rangea au mesme dessein que j'avois, & reprit la premiere resolution de continence qu'il avoit autrefois, lors qu'il estoit si éloigné de mes mauvaises mœurs. Delà nous allâmes vers ma mere, nous luy faisons le recit de ce qui se passoit, elle se réjoüit ; nous luy declarons comme le tout estoit arrivé, elle triomphe, & louë les misericodes de vostre bonté, *qui peut faire davantage que nous ne luy demandons, & que nous n'oserions esperer* : car elle voyoit que vous luy aviez beaucoup plus accordé en ma faveur, qu'elle n'avoit coûtume de vous demander avec ses continuelles larmes. Dau-

tant que vous me convertissiez de telle sorte à vous, que je ne pensois plus à chercher femme, ny à pousser ma fortune, me tenant sur cette regle de bois, où long-temps auparavant vous m'aviez montré à ma mere. Ce fut lors que vous changeastes ses soupirs en joye beeucoup plus abondamment qu'elle n'esperoit, & beaucoup plus noblement & chastement qu'elle n'attendoit de ces petits fils qu'elle se promettoit de mon mariage.

Il loüe la bonté de Dieu, reconnoissant sa misere.

LIVRE NEUVIE'ME.

SEIGNEVR, *je suis vostre serviteur, oüy je suis vostre serviteur, & le fils de vostre servante. Vous avez brisé mes liens, je vous sacrifieray une victime de loüange.* Que mon cœur vous loüe. *Que ma langue & tous mes os vous disent, Seignenr, qui est semblable à vous?* Je le diray, répondez-moy, & dites à mon ame: *Je suis ton salut.* Qui suis-je, & quel suis-je? Qu'ay-je en moy qui ne soit mauvais? Peut-estre mes œuvres, & si mes œuvres ne le sont, mes paroles le seront; que si mes paroles n'ont rien de bon, possible que ma volonté sera innocente. Pour vous, Seigneur, vous estes bon & plein de misericordes, vous avez regardé d'un œil de CHAP. I.

faveur le profond gouffre de ma mort, & d'une puissante main vous avez vuidé l'abysme de corruption, qui estoit au fond de mon cœur. Et voila tout ce qui vous déplaisoit en moy, de ne vouloir pas ce que vous vouliez, & de vouloir ce que vous ne vouliez pas. Mais où ma libreté a-t'elle esté ensevelie un si long-temps; de qu'elle profonde cachette a-t'elle esté tireé en un moment, *afin de faire volontairement plier le col sous vostre aimable joug, & mes épaules sous le fardeau leger de vos commandemens?* Mon Jesus, mon appuy, mon Redempteur? Helas qu'il m'a esté facile de me priver tout à coup des charmantes voluptez de la chair ce qui m'avoit autrefois donné de la crainte me donnoit alors de la joye, souffrant avec plaisir une privation que je ne regardois jamais sans frayeur. Ce qui faisoit un si estrange changement, mon Dieu, c'est que vous qui estes la souveraine beatitude, purgiez mon ame de ces infames plaisirs, la remplissant de vous mesme, qui estes plus doux que toutes les voluptez imaginables, non pas à la chair & au sang: plus brillant que toute lumiere, quoy que plus caché que tous les secrets: plus sublime que toutes les grandeurs du Monde, mais non pas à ceux qui se flattent de grandeur. Mon ame par un effet de vos misericordes, ne ressentoit plus le martyre de l'ambition, les gesnes de l'avarice, ny la tyrannie de la volupté. Je commençois de dénoüer ma langue aux loüãges
de

de vos bontez, qui sont les divines lumieres de mon esprit, l'unique tresor de mon cœur, & le precieux salut de mon ame.

Il quitte la chaire de Rhetorique.

CHAP. XI.

POur me mieux acquitter de ce devoir, je me resous en vostre presence de me dégager doucement & sans violence, de ce trafic de langage que je faisois, afin que les jeunes gens, dont l'humeur n'estoit pas alors de penser à vous, ny à vos saintes Ecritures, mais bien d'apprendre l'escrime & la petite guerre du Barreau, ne vinssent plus prendre d'armes de ma bouche, pour aider leur manie. Cecy arriva fort à propos vers les vacances qu'on donne aux Escoliers sur le commencement de l'Automne; afin de prendre congé d'eux avec honneur, & de ne me plus exposer en vente, ayant la gloire d'avoir esté racheté de vous. Ce projet estoit connu de vous, mais il estoit caché aux hommes, fors à ceux qui entroient dans le mesme dessein que moy. Nous avions arresté entre nous de ne le pas publier legerement à tout le monde, quoy que de vostre grace, *montant de la valée de larmes, & chantant un Cantique de joye, vous vous eussiez donné des fléches aiguës & des charbons ardens contre les mauvaises langues*, qui sous l'apparence de donner un bon conseil, combattent une sainte resolution, & qui feignant de nous témoigner de l'amour, nous font sentir les effets

d'une cruelle haine. Vous aviez percé nos cœurs des traits de vostre charité, & nous avions l'ame toute remplie de vos divines paroles. L'exemple de ces braves serviteurs que vostre grace avoit changez de noirs en blancs, & de morts en vivans, occupant sans cesse nostre pensée, échauffoit nos froideurs, & consumoit nostre paresse, empeschant que le poids de nos premieres habitudes ne nous fist retomber dans le precipice, d'où nous nous estions sauvez. Sans doute leurs genereuses actions servirent beaucoup à nous faire tirer profit de la contradiction des langues, & faire que leur sifflement allumast nos ardeurs au lieu de les éteindre. Une autre consideration m'obligeoit d'attendre les vacances, sçavoir que la gloire de vostre saint Nom estant connuë par toute la terre, mon changement sans doute eust receu de la loüange de beaucoup de personnes. Et partant il sembloit y avoir de la vanité à ne pas attendre les Feries, parce que je les eusse prévenuës, on eust pû penser que faisant cette action avec éclat, je la voulois mettre en veuë de tout le monde, & par ce moyen que j'eusse affecté l'estime de grand personnage. Quel gain de faire parler les hommes, de donner sujet de discourir sur mes intentions, & de blasmer ma conversion. J'avois de plus un honneste pretexte de me tirer de la Chaire en ce temps-là, dautant que mon poulmon estant blessé par trop de contention, il ne me pouvoit former la voix nette,

ny assez forte, puisque j'avois mesme de la peine à respirer. Cet accident me troubla au commencement, parce que je me voyois contraint par necessité de quitter tout-à-fait cet exercice, ou si mon incommodité se pouvoit guerir, de la laisser au moins pour un temps. Mais aussi-tost que j'eus une volonté parfaite & toute arrestée *de vaquer à vôtre service, & de mediter la verité de vostre Estre.* Vous sçavez, mon Dieu, que je me réjoüis d'avoir cette excuse legitime, & qui ne pouvoit estre suspecte de feinte, afin de ne point offencer les parens de mes Escoliers, qui ne pouvoient souffrir mon repos, desirant avec passion le profit de leurs enfans. Estant donc remply de joye, j'attendois que ce peu de temps fust écoulé; je croy qu'il y avoit vingt jours: ce n'estoit pas neanmoins sans peine, parce que je n'avois plus ce desir de gain & de gloire qui m'aidoit à porter le travail de la Classe. Et certes j'eusse succombé sous le faix, si la patience ne se fust substituée en la place de l'avarice. Peut-estre que quelqu'un de vos serviteurs, qui sont à cette heure mes freres, me condamnera de peché, pour avoir demeuré mesme un seul moment dans la chaire du mensonge, aprés avoir connu la verité. Je ne veux pas disputer là-dessus; & puis, Seigneur tres-misericordieux, quand il y auroit du mal, n'avez-vous pas lavé ce crime dans les eaux du Baptesme avec ces autres honteuses & mortelles taches dont j'estois soüillé.

Verecondus leur preste sa Métairie.

CHAP. III.

NOstre bon amy Verecondus ressentoit un grand déplaisir de se voir sur le point de perdre nostre compagnie, à cause de l'attache qui l'empeschoit de nous suivre, Car bien que sa femme fust Catholique, elle luy formoit pourtant un fascheux obstacle à suivre nostre dessein, dautant qu'il ne vouloit estre Chrestien qu'à des conditions qui l'empeschoient entierement de l'estre. Il est vray qu'il nous offrit fort courtoisement de demeurer en sa Métairie tout le temps que nous serions au pays. Vous le recompenserez pleinement de cette charité, mon Dieu, au jour de la resurrection! puisque vous avez commencé de le faire. Comme nous estions déja à Rome il tomba en une dangereuse maladie, qui l'enleva aprés avoir receu le saint Baptesme. En quoy certes vous luy fistes une misericorde qui nous estoit commune avec luy, parce que s'il fust mort hors de vostre Eglise, la souvenance de ses bienfaits nous eust donné un sensible regret de le voir du nombre des damnez, pour n'avoir pas esté de celuy de vos brebis. Je vous rends graces, mon Dieu, nous sommes à vous, vos inspirations secrettes, & toutes les sages instructions que vous m'avez données marquent assez vostre bonté en mon endroit, Estant fidele en vos promesses, vous donnerez sans doute à

Verecondus les delices de vostre jardin toûjours florissant, pour ce Cassisiaque, où nous reprismes un peu haleine de tant de travaux. Oüy sans doute, vous luy donnerez vostre Paradis, & luy ferez gouster les plaisirs de vostre sainte Montagne, puisque vous luy avez pardonné en terre tous ses pechez. Pour reprendre mon discours, Verecondus estoit lors fort triste de voir nostre resolution; mais autant qu'il en témoignoit de déplaisir, autant Nebridius en avoit de joye. Car bien qu'il ne fust pas encore Chrestien, & qu'il fust dans cette erreur que de prendre la veritable chair de Jesus-Christ vostre fils pour un phantôme, neanmoins se relevant de ce precipice, s'il ne connoissoit la verité, il en faisoit une diligente recherche. Quelque temps aprés ma conversion vous luy fistes la grace d'entrer en vostre Eglise; de plus, ayant gagné tous ses parens à l'Evangile, & mené une vie chaste & innocente, il mourut en Afrique, & son ame vit au sein d'Abraham. Quoy qu'on entende par ce sein, mon Nebridius y vit; oüy, mon Dieu, Nebridius mon cher amy & vostre fils adoptif vit dans ce sein d'Abraham. Car quel autre lieu seroit digne de loger une si belle ame. Il vit en cette heureuse region de laquelle il me faisoit beaucoup de demandes à moy miserable petit homme, qui estoit ensevely dans la chair. Il n'approche plus son oreille de ma bouche, mais il rend son ame attentive auprés

de vous, qui estes la vive source des plaisirs, comme vous l'estes des lumieres, d'où il puise autant qu'il luy plaist de cette sagesse qui le fait heureux pour jamais. Ma creance n'est pas pourtant qu'il s'enyvre de ce divin breuvage, jusques à s'oublier de moy, veu que vous, mon Seigneur, qui estes celuy qui boit, vous souvenez bien de nos miseres. Estant donc en cette disposition, Alipius & moy consolions Verecondus, l'exhortant à la perfection de son état, qui estoit du mariage; & pour Nebridius nous esperions de le voir bien-tost suivre. Pendant cette attente, voicy que ces vingt jours, que l'amour d'une oisive liberté me faisoit trouver si longs, s'écoulerent à mon grand contentement: l'unique desir de mon cœur estant de vous chanter ce beau cantique: *Mon cœur vous a dit: J'ay cherché vostre face, mon Dieu, & je la chercheray.*

Transports d'esprit de Saint Augustin.

CHAP. IV.

ENfin cet heureux jour vint, qui en effet me devoit faire quitte de cette Classe que j'avois déja laissée de volonté: ce fut lors que vous dégageastes ma langue de cet exercice importun, d'où vous aviez déja retiré mon cœur. Estant donc arrivé au Cassisiaque avec mes compagnons, je benissois vostre saint Nom, d'avoir ainsi avancé ma liberté. Les livres que j'écrivis

en cette Metairie, en la presence de mes compagnons, & ceux que je composay dans ma solitude, montrent bien que ma plume vous appartenoit déja, mais que mon cœur estoit encore engagé aux vanitez de l'Escole, & que ce divertissement estoit plûtost une pose de mes travaux qu'un veritable repos de mon ame. Pour les points que je traitay avec les absens, mes Epistres à Nebridius sont une assez bonne preuve de mon occupation. Quel temps me pourroit suffire pour marquer toutes les graces que vous nous fistes dans ce petit desert, principalement lors que je me preparois à ce qui m'estoit le plus important. Ma memoire m'en fait souvenir, & il m'est doux de reconnoistre en vostre presence par quelles touches interieures vous domptastes mon esprit, & de quelle sorte vous applanistes les terres & les hautes montages d'orgueil qui soulevoient mon cœur, & comme quoy vous redressastes mes voyes obliques & perduës, en ostant toutes les difficultez que j'avois au rencontre. De plus, je ne sçaurois penser sans plaisir aux moyens par lesquels vous gagnastes le cœur de mon frere Blipius à Jesus-Christ nostre Sauveur & Maistre, duquel il dédaignoit auparavant de mesler le nom à nos Ecrits, dautant qu'il aimoit mieux qu'il eussent l'odeur de ces Cedres que le Seigneur a froissez, que des herbes salutaires qu'il a semées en terre, pour en étouffer les serpens. Quelles paroles ne

vous dis-je point, lisant avec luy les devots Cantiques de David, estant encore Novice de vostre amour, & Catechumene de vostre Eglise. Ma bonne mere demeuroit pour lors avec nous, ayant l'habit d'une femme & le courage d'un homme; son âge déja fort avancé, sa qualité de mere, & sa vertu de vraye Chrestienne, estoit sa conversion de soubçon & d'ombrage. Bon Dieu, combien de larmes ces beaux Cantiques me tirerent-ils des yeux, & des soupirs de la bouche : de combien de flâmes me remplirent-ils le cœur, me donnant un ardent desir de les pouvoir couler dans tous les esprits enflez d'orgueil. On les chante par tout, & personne ne se sçauroit couvrir à vos divines chaleurs. Que j'avois une grande indignation contre les Manicheens, & une tendre compassion de leur aveuglement, de voir qu'il ne comprenoient pas que vos Sacremens estoient leurs Medecins, & qu'ils estoient si foux que de se dépiter contre les remedes qui les pouvoient guerir. Je voudrois bien qu'ils eussent esté en quelque endroit prés de moy, sans toutefois le sçavoir, peut-estre qu'ils m'eussent écouté alors : ils eussent vû mon visage tout allumé de zele pour leur salut, & oüy ma voix entrecoupée de soûpirs sur le sujet de leurs miseres, quand je lûs dans ma retraite le quatriéme Pseaume. *Lors que je vous invoquois, vous m'exauciez, Dieu de ma justice, vous m'avez soulagé le cœur en ma tristesse. Ayez pitié de moy, Sei-*

gneur, & écoutez ma priere. Ils ſe fuſſent rendus attentifs à mon inſceu, dans cette croyance que mon diſcours eſtoit ſans deſſein. Pour ne rien déguiſer, je n'euſſe pas dit les choſes que je dis, ny de la meſme façon, ſi j'euſſe cru que quelqu'un m'euſt oüi ; & quand meſme je l'euſſe pu faire, ils ne l'euſſent pas receu de la ſorte. Quelle ſainte frayeûr, mon aimable Pere, ne conceus-je point dans les plus amoureux ſentimens de mon ame? Quelle ardeur ne me donna pas mon eſperance, m'appuyant ſur vos miſericordes ? Toutes ces diverſes affections ſortoient par nos yeux & dans nos ſoupirs, lors que voſtre ſaint Eſprit nous ſuggera ces belles paroles: *Enfans des hommes, juſques à quand aurez-vous le cœur peſant ? pourquoy aimez-vous la vanité, & cherchez-vous le menſonge ?* Car à dire le vray, mon cœur s'eſtoit occupé à la vanité & au menſonge, & vous aviez déja exalté voſtre Saint, *le reſuſcitant de mort à vie. & luy donnant place à voſtre droite*, d'où il devoit accomplir ſa promeſſe touchant l'envoy de l'Eſprit Conſolateur. Il l'avoit déja envoyé, mais je n'en ſçavois encore rien. Il l'avoit envoyé, puiſqu'il eſtoit reſuſcité montant de la Terre au Ciel. *Auparavant le Saint Eſprit n'eſtoit pas donné, parce que Jeſus n'eſtoit pas glorifié.* A quoy le Prophete ajoûte: *Juſques à quand aurez-vous le cœur peſant ? Pourquoy aimez-vous la vanité, & cherchez-vous le menſonge ? Sçachez que le Sei-*

gneur a exalté son Saint. Il crie, il crie continuellement les mesmes paroles. Et moy dans l'ignorance de ces veritez j'ay si longtemps cherché le mensonge & chery la vanité. Enfin j'ay oüy ces paroles & j'ay tremblé de peur, dautant qu'elles s'adressent à ceux à qui je me souviens d'avoir esté tout semblable. Et la raison est, que dans ces phantômes que j'avois adorez pour mon Dieu, il y avoit de la vanité & du mensonge. Ce qui me causa une sensible douleur, me souvenant de ces ridicules erreurs. Plust à Dieu que ceux qui aiment encore la vanité & qui cherchent le mensonge, eussent oüy ce que je dis pour ce sujet. Peut-estre qu'ils en eussent esté troublez, & que mes paroles les eussent fait vomir le poison qui les étouffoit, & que vous eussiez exaucé leur clameur, parce que celuy *qui s'interpose pour nous* est mort d'une veritable mort pour nôtre redemption. Je lisois en suite : *Fâchez-vous & ne pechez point*. Hé Dieu, comme je me sentois émeu, ayant déja appris à me mettre en colere contre ma vie passée, afin de ne plus desormais me jetter dans le crime. Et à n'en point mentir, mon zele estoit juste, puisque ce n'estoit pas une autre nature que moy qui pechoit en moy, comme ceux qui ne se faschent point contre eux, *& partant qui s'amassent un tresor de colere au grand jour des rigueurs de Dieu, & de vos équitables jugemens*. Mes biens n'estoient plus hors de moy, & mes yeux ne

les cherchoient plus dans les lumieres de ce Soleil ſenſible, dautant que les pecheurs voulans tirer tous les contentemens des creatures materielles, s'épanchent & s'évanoüiſſent en leur recherche, s'arreſtant dans une penſée morne à laſcher les vaines images du vray bien. O Dieu, s'ils pouvoient enfin enyvrer de leur faim, & s'écrier, *Qui nous montrera les veritables plaiſirs?* Nous leur dirions, & ils l'écouteroient, *La lumiere de la face de Dieu eſt répanduë dans l'homme.* (Car nous ne ſommes pas nous-meſmes cette lumiere (lumiere *qui illumine tout homme qui entre dans le monde*: Mais nous ſommes éclairez de vos ſplendeurs, afin que nous qui *avons autrefois eſté d'épaiſſes tenebres, devenions une brillante lumiere.* Or s'ils pouvoient voir cette lumiere interieure & eternelle qui me faiſoit fremir, dautant que je ne la leurs pouvois montrer, ſi hors de vous ils m'apportoient leur cœur dans leurs yeux, en me diſant, *qui nous montrera les vrais biens?* C'eſtoit lors que je me faſchois contre moy-meſme dans la ſecrette & interieure chambre de mon cœur, où j'avois reſſenty de cuiſantes douleurs, vous ſacrifiant ma vieille vie, & où j'avois pris de nouvelles eſperances en vôtre bonté, & le commencement de ces douceurs, *m'ayant remply le cœur de joye.* Et je criois à pleine voix, gouſtant interieurement l'eſprit de ces paroles. Et je ne voulois plus amaſſer de biens periſſables, me pro-

mettant un long âge de vie, pendant que le temps & les choses qui en dependent, me consumoient; veu nommément que je possedois déja en vostre eternité tres-simple, un autre froment & une autre huile que celle de la Terre. Cette consideration tiroit ces amoureux soupirs de ma bouche. O *je seray en paix ouy en luy-mesme* : qu'a-t'il dit? *Je reposeray & je dormiray*:car qui nous resistera, lors que ces paroles s'accompliront; *la mort a esté ensevelie dans la victoire*. Et vous, mon Dieu, vous estes toûjours le mesme, vous ne changez jamais, c'est en vous qu'on trouve un repos qui faisoit oublier tous les travaux, parce qu'il n'y a que vous, & qu'on n'a que vous à regarder, sans qu'il y soit besoin de chercher autre chose que vous, puisque *vous m'avez solidement affermi dans mes esperances*. Je lisois, & je m'enflammois, ne trouvant aucun moyen de profiter à ces mots sourds avec lesquels j'avois esté cruel & importun. Ennemy de ces Escritures, qui sont douces d'un miel celeste, & brillantes de vos lumieres. Et quand je me souvenois de ces heureuses journées de mes vacances, je me sechois de tristesse de voir des Ecrits contraires aux vostres divins. Je n'ay pas aussi oublié, & je ne veux point taire la rigueur de vos verges, & l'admirable promptitude de vostre misericorde. Vous me tourmentiez alors d'un mal de dents : & comme ma douleur s'augmentoit jusques à m'empescher ma parole, il me vint en pensée d'a-

vertir tous ceux qui m'accompagnoient de vous prier pour moy : ce que je fis, l'écrivant sur mes tablettes. A peine avions-nous mis les genoux en terre que mon mal se dissipa. Mais que cette douleur estoit violente, & comme quoy me quitta-t'elle promptement? Je vous confesse, mon Dieu, mon Seigneur, que je fus autant surpris de ma guerison, que j'estois tourmenté de ma douleur, dautant que mon experience ne m'avoit rien fait voir ny sentir de pareil. Cet accident me grava bien profondement au cœur le pouvoir de vos divines volontez, d'où je pris sujet tout remply de confiance, de loüer vostre saint Nom. Cette asseurance neanmoins ne m'étoit pas la doute de mon salut; car les salutaires eaux de Baptesme n'avoient pas encore lavé les pechez de ma vie passée.

Conseil de Saint Ambroise sur la lecture de Saint Augustin.

JE fis sçavoir aux Milanois de se pourvoir à la premiere ouverture des Classes d'un autre vendeur de paroles que moy, parce que j'avois resolu de servir Dieu, & que la difficulté de respirer me rendoit cet exercice impossible. En suite je couchay par écrit mes erreurs, que j'envoyay à vostre saint Prelat Ambroise, afin qu'il m'ordonnast quelque lecture qui me preparast à recevoir la grace du Baptesme. Il me fit sçavoir que je leusse Isaye, comme je croy, à raison qu'il parle CHAP. VI.

plus nettement que tous les autres Prophetes de la vacation des Gentils. Toutefois ne penetrant pas ses mysteres, j'en remis la lecture jusques à ce que j'eusse plus d'usage dans le style des saintes Lettres.

Baptesme de Saint Augustin.

CHAP. VI. LE temps estant venu de m'enroler sous vos enseignes, nous retournâmes à Milan. Alipius voulut renaistre avec moy; il avoit une grande disposition à vos Sacremens en sa parfaite humilité & dans son courage à ne se point flater, ayant assez de resolution pour courir à pieds nuds, mesme en hyver, s'il eust esté necessaire, toute l'Italie, ce que je n'avois veu en personne. Nous nous joignismes Dieu-donné mon fils selon la chair & par le peché: mais certes s'il estoit le reproche de ma vie, il estoit l'ouvrage de vostre Bonté, puisque vous aviez pris plaisir de luy faire du bien. Il n'avoit que quinze ans, & il surpassoit en intelligence beaucoup d'hommes sçavans & tout faits. Je ne m'attribuë aucune des belles parties de ce jeune homme, mais je les rapporte toutes à vos bienfaits, mon Dieu, Createur de toutes choses, & qui pouvez corriger nos defauts. Dautant que je n'avois rien en cet enfant que le crime. Pour son education en vostre connoissance, si elle s'executoit par moy, elle s'inspiroit par vous, & non par aucun autre. Ce sont donc vos faveurs

que je publie, & non pas mes ſoins. Ce livre qui porte pour titre : DU MAISTRE, eſt une preuve de ſon eſprit. Vous ſçavez que tous les ſentimens de celuy qui me parle dans cet ouvrage viennent purement de luy, âgé ſeulement pour lors de ſeize ans. J'ay bien eu d'autres preuves plus admirables de ſon genie. Je l'avoüe, ce prodige d'eſprit me donnoit de l'extaſe ; mais de qui tenoit-il ſes avantages que de vous qui eſtes le grand Ouvrier des miracles ? Vous le raviſtes bien-toſt à la terre, & je me ſouviens à cette heure de luy avec une grande aſſeurance, ne craignant point qu'il arrive aucun deſaſtre en ſon enfance, ny à ſa jeuneſſe, & pour dire tout en un mot, à toute ſa vie. Il nous fut compagnon de cette feſte ; & quoy qu'il m'euſt pour pere, il avoit autant d'âge que moy en cette naiſſance ſpirituelle. On nous baptiſa, & toutes les ſollicitudes de noſtre vie paſſée s'évanoüirent. Je ne pouvois aſſez admirer ny conſiderer pendant les heureux jours, avec une douceur nompareille, la profondeur de vos conſeils, ſur le ſalut des hommes. Combien épanchay-je de larmes, oyant la douce harmonie des Cantiques de voſtre Egliſe. Ces voix ſe coulant dans mes oreilles, diſtillerent la verité dans mon cœur, d'où naiſſoit le ſentiment d'une pieté fort ſenſible, & un torrent de larmes, qui faiſoit une vive ſource de joye dans mon ame.

Ce qu'il vid à Milan.

CHAP. VII. IL n'y avoit pas long-temps que l'Eglise de Milan se servoit de cette sorte de consolation avec un notable fruit des Chrêtiens qui assistoient à cette Musique. Un an seulement, ou peu davantage s'estoit passé, depuis que Justine, mere de l'Empereur Valentinian encore enfant, persecutoit vostre serviteur Ambroise sur le sujet de l'heresie, qu'elle avoit embrassée à la persuasion des Arriens. Cette animosité obligeoit ce bon peuple à faire des veilles pour le salut de son Evesque, tout prest de mourir pour sa deffense. Ma mere vostre humble servante estoit de ce nombre, laquelle supportant les premieres peines de ces veilles & de cette crainte, prioit sans cesse pour l'heureux succés de cette affaire. Pour nous qui estions encore tiedes en vostre amour, nous ne laissions pas de sentir les mouvemens de cette consternation publique. Voila ce qui donna sujet d'introduire à Milan la coustume de l'Eglise d'Orient, afin que le peuple réjoüy par la douceur de ces Hymnes, ne se laissast pas vaincre au déplaisir de sa souffrance. Depuis cette pratique s'est étenduë presque à toutes les assemblées des Fidelles, le reste des Eglises imitant celle de Milan. Environ ce temps-là vous revelastes à ce saint Prelat l'endroit où l'espace de tant d'années vous aviez conservé sans corruption les

corps de vos Martyrs Gervais & Protais; ce qui fut un excellent remede contre la rage d'une femme, mais d'une femme couronnée. Il arriva dōc pendant qu'on transportoit ces saintes Reliques dans la grande Eglise, avec la reverence qu'on leur devoit, que non seulement les esprits malins quittoient les corps qu'ils tourmentoient, avoüant leur impuissance par leur fuite; mais encore un certain aveugle connu de toute la ville, ayant appris du grand bruit du peuple la solemnité de la feste, se fit conduire au lieu où ce convoy devoit passer. Y estant arrivé il demanda permission de toucher de son mouchoir la Chasse de ces precieux Saints: ce qu'il eut à peine fait, le portant à ses yeux, qu'il recouvra la veuë. Ce miracle courut toute la ville, & tira vos divines loüanges de toutes les bouches; ce qui obligea l'Imperatrice sinon de croire la verité, au moins de ne plus persecuter l'innocence Mon Dieu, je vous rends graces de ce que vous m'avez fait souvenir de cette grande merveille que j'avois déja oubliée. Toutefois *lors que vos parfums répandoient ainsi la douceur de vos odeurs, nous ne courions pas aprés vous*, ce qui me tiroit une grande abondance de larmes parmy le chant de vos Cantiques, lors que je soupirois aprés vous, & que selon toute l'étenduë que vostre grace peut avoir dans un corps d'argile je respirois à vous: de mesme qu'une personne lassée respireroit à l'abry d'un berceau d'odorantes herbes.

Conversion d'Evodius.

CHAP. VIII.

VOus qui assemblez les personnes de mesme humeur en une même demeure, vous nous associastes Evodius, jeune Seigneur de nôtre ville. Ce brave Cavalier ayant quitté les armes pour se ranger à vostre service, s'estoit converty & fait baptiser devant nous. Nous demeurions tous ensemble, consultans du lieu qui seroit plus propre au dessein que nous avions de quitter le monde. Comme nous retournions en Afrique, ma mere mourut à l'embouchure du Tybre. Je passe beaucoup de choses, parce que j'ay peu de loisir. Que mon silence donc, ô mon Dieu, serve aussi bien que mes paroles, au témoignage de ma reconnoissance. Je ne sçaurois neanmoins taire ce que mon ame conçoit de celle qui m'a conceu dans ses flancs, pour me mettre au monde, & dans son cœur, pour me faire naistre dans les lumieres eternelles de la grace. Ce seront vos bienfaits, & non pas ses propres richesses que je publiray, parlant de ses vertus. D'autant qu'elle n'est pas née d'elle-mesme, ny élevée par ses propres soins : mais vous l'avez mise au monde, son pere & sa mere ne sçachant pas ce qui se faisoit d'eux en eux. Elle fut nourrie en la crainte de Jesus-Christ, je veux dire en la connoissance de vostre unique, dans une maison qui estoit un des honorables membres de vostre Eglise. Elle ne se loüoit pas nean-

moins tant de soin de sa mere, que d'une bonne vieille qui avoit porté son pere tout petit, comme nous voyons que les enfans sont pour l'ordinaire portez par certaines fillles plus grandettes. Cette consideration jointe à son âge, & aux loüables qualitez de sa vie, faisoit que les Maistres de la maison luy rendoient beaucoup d'honneur. C'estoit elle qui avoit la conduite des filles du logis, elle qui les corrigeoit lors qu'il estoit de besoin, avec une sainte rigueur, & qui les instruisoit avec une grande prudence. Sa severité estoit telle, que hors des repas qu'elles prenoient sobrement à la table de leur pere, elle ne leur permettoit pas mesme de boire une goute d'eau, de peur d'entretenir une mauvaise coustume. Elle ajoustoit à cette austere conduite ce mot, qui a beaucoup de point: Vous beuvez maintenant de l'eau, parce que vous n'avez pas le vin en vostre pouvoir; mais quand vous serez Maistresses dans les maisons de vos maris, & que vous aurez la clef de la cave & du garde-manger, vous mépriserez l'eau, & vous boirez du vin. Par cette ingenieuse conduite, & par le pouvoir de se faire obeïr, elle regloit les desirs d'un âge tendre, & apprenoit à la soif de ces jeunes filles d'attendre les heures du repas, afin de ne rien faire que ce qui estoit de la bien-seance. Quelque attention que cette bonne vieille eust apportée à empescher cette honteuse inclination au

vin, elle s'estoit pourtant coulée dans le cœur de ma mere, comme elle-mesme me le racontoit. Dautant que son pere & sa mere fondez sur l'opinion de sa sobrieté, luy commirent le soin de tirer le vin, & d'aller a la cave. Devant que de le verser du pot dans la bouteille, elle le gouſtoit un bien peu, le gouſtant seulement du bord des levres, & non davantage, le sens ne s'y pouvant accommoder. Cela ne venoit pas d'aucune vicieuse habitude, mais de certains defauts naturels qui paroissent dans les enfans, & que la diligence des parens corrige sans resistance. Il arriva donc que ma mere ajoûtant de jour à autre goute à goute (*parce que celuy qui méprisera les petites choses, tombera peu à peu,*) elle commença de boire les verres tout pleins de vin. Où estoit alors cette sage Gouvernante, & qu'estoit devenuë cette deffense si retirée. (Mais que serviroit tout cela à la guerison de nos maladies spirituelles, si vous-mesme n'en prepariez le remede: Le pere, la mere & les nourrices estant éloignez de leurs enfans, vous qui en estes le Createur leur estes presens. J'avoüe que par fois vous vous servez des hommes pour avancer leur instruction; mais certes cela ne reüssit pas, si vous n'en prenez le soin, & si vous n'aidez leur travail. Que fistes-vous alors, mon Dieu? de quelle medecine usastes-vous? comme quoy la gueristes-vous? Ne vous servistes-vous pas d'une parole piquante tirée de la bouche

d'une autre fille, comme d'une lancette preparée à cet effet, pour percer cet apostume? Dautant que la servante qui l'accompagnoit ordinairement a la cave, s'estant prise de p role avec sa petite Maistresse, comme il arrive souvent, elle luy reprocha ce crime avec beaucoup d'aigreur, l'appellant petite beuveuse. La pointe de cette injure passa si avant dans son ame, qu'elle en fit sortir la mauvaise coustume? aussi-tost qu'elle le connut elle la condamna & s'en défit. Comme les amis corrompent par leur complaisance, de mesme les ennemis corrigent par leurs reproches. Mais quoy que leur mauvaise volonté soit utile, vous ne leur rendez pas le bien que vous operez par eux; mais le mal qu'ils pretendoient nous faire. Car pour cette servante, il est aisé de juger que son dessein fut de piquer sa Dame, & non de la corriger, c'est pourquoy elle luy fit ce reproche à l'écart, selon que le temps & le lieu de leur querelle se rencontrassent ainsi, soit qu'elle apprehendast de le dire hautement, aprés l'avoir teu si long-temps. Mais vous, Seigneur, Monarque du Ciel & de la Terre, vous qui détournez la profondeur des torrens, & qui redressez la suite déreglée des siecles aux fins de vostre Providence, vous rendistes la santé à une ame par la maladie d'une autre, & la fistes sage de sa folie. Et partant que personne n'attribuë à son adresse, si quelqu'un fait profit d'un bon mot qui luy sera échappé,

quand mesme son intention auroit regardé sa correction.

Vertus de Sainte Monique.

CHAP. IX. AYant donc receu une si bonne nourriture de la maison de son pere, & vostre grace l'ayant plûtost soumise aux volontez de ses parens, que leur soin à vostre empire. Comme elle fut nubile, on la donna à un mary qu'elle servit comme Maistre. Tout son desir estoit de le faire Catholique, luy parlant sans cesse de vous, non pas avec la langue, mais bien avec l'innocence de ses mœurs, qui estoit le seul fard qui la rendoit agreable à son mary, & digne de ses respects. Elle en souffroit les infidelitez avec tant de patience, que jamais elle ne luy en fit reproche; esperant de vostre misericorde, que vous luy donneriez la chasteté du corps avec la foy de vos mysteres. Et comme il estoit d'une complexion amoureuse, il avoit aussi une colere extremement prompte: elle sçavoit bien que pour gouverner cet esprit il ne faloit pas s'opiniâtrer contre luy, non seulement d'effet, mais non pas mesme de parole. Lors que les boüillons de sa colere s'étoient rassis, & qu'il estoit hors de ses fougues, elle luy donnoit doucement les raisons de ce qu'elle avoit fait, si d'avanture il s'en estoit trop legerement offensé. Que si les Matrônes de son quartier, de qui les marys estoient beaucoup plus traitables, se plai-

gnoient de leur mauvais ménage, en montrant les cruelles marques de leur rigueur en leurs visages : elle d'une façon gaye & quasi comme par jeu, prenant la deffense des coupables, les avertissoit que depuis le jour qu'elles avoient consenti à leur contract de mariage, elles avoient passé le cõtract de leur servitude, & partant qu'il faloit se souvenir de sa condition, & ne pas gronder contre ses Maistres. Et comme elles s'étonnoient, chacun connoissant assez les fâcheuses humeurs de Patrice, de ce qu'on n'avoit point encore oüi qu'il l'eust frapée, ny mesme qu'ils eussent jamais eu par ensemble de ces procez domestiques qui sont assez ordinaires dans les ménages. Elle leur apprenoit l'artifice dont elle usoit, & que j'ay declaré cy-dessus. Celles qui s'en servoient s'en trouvoient bien, celles qui le negligoient n'en sentoient pas la vertu. Sa modestie & sa douceur gagnerent aussi tellement l'esprit de sa belle-mere, que les rapports de certaines servantes irritoient contre elle, que de son plein gré elle défera à son fils ces langues malicieuses & partagées qui troubloient la paix de leur maison, le priant d'en faire le chastiment. Et ainsi Patrice, pour luy obeïr, & pour confirmer la paix dans sa maison, punit ces langues doubles au gré & à l'instance de sa mere, qui promit une pareille recompense à toutes celles qui tâcheroient, pour gagner ses bonnes graces, de broüiller leur intelligence. Ce procedé donnant de la crainte à tous les

ſion, les meſmes deſordres qu'elle avoit ſouffert en luy au commencement de ſon mariage. Elle eſtoit de plus ſervante de vos ſerviteurs. Tous ceux qui la connoiſſoient, honoroient, loüoient & cheriſſoient voſtre divine Majeſté en elle, parce que de ſa douce & ſainte converſation ils jugeoient que vous faiſiez voſtre demeure dans ſon cœur. *Elle avoit eſté la femme d'un ſeul mary, elle avoit usé de reconnoiſſance à l'endroit de ſes Parens: elle avoit ſaintement gouverné ſa famille, poſſedant dans les bonnes œuvres un témoignage de ſa bonne vie.* Elle avoit élevé des enfans, qu'elle engendroit autant de fois qu'elle les voyoit ſe retirer de l'obeïſſance qui vous eſtoit deuë. En dernier lieu, mon Dieu, elle avoit eu autant de ſoin de ceux qui demeuroient avec moy, aprés mon Bapteſme, comme ſi elle les euſt tous mis au monde, & les ſervoit avec la meſme aſſiduité que ſi chacun d'eux euſt eſté ſon pere.

Entretien de Saint Auguſtin avec ſa mere avant ſa mort.

CHAP. X.

PEu de temps avant le jour que voſtre Providence avoit marqué pour le dernier de ſa vie, il arriva, comme je croy par la ſecrete conduite de voſtre Sageſſe, que nous nous trouvâmes tous ſeuls elle & moy auprés d'une feneſtre, d'où l'on regardoit dans le jardin de noſtre hoſtellerie, poſée à

l'embouchеure du Tybre, où nous nous arrêtions pour attendre la mer. Nostre conversation estoit fort douce, *oubliant le passé, attentifs seulement à ce qui restoit de chemin* : nous discourions en vostre presence de l'heureuse & eternelle vie des Saints, *que l'œil n'a jamais veuë, l'oreille ouïe, ny mesme le cœur de l'homme comprise*. Nous estions comme ravis dans cette pensée, attendant de vostre faveur les eaux salutaires *de cette fontaine de vie, qui prend sa source dans vos bontez* ; afin qu'étans rafraischis de cette celeste liqueur, nous pussions en quelque façon comprendre une si grande chose. Comme nous eusmes conduit nostre entretien jusques à cette consideration, que les plus grands plaisirs des sens dans la plus paisible joüissance que le corps en puisse avoir, ne meritent point, je ne dis pas d'entrer en comparaison avec les douceurs de la beatitude ; mais encore qu'ils n'avoient rien digne de nostre souvenir. Nous élevant au dessus de nous-mesme, nous fismes une course par tout l'Univers, donnant de l'esprit jusques au Ciel, d'où le Soleil & les Astres envoyẽt leur lumiere sur la Terre. Nous passâmes encore plus avant, parlant & meditant vos divines grandeurs, & dans l'admiratiõ de vos œuvres, sans aucun mouvement, nous entrâmes dans nos ames, & de là faisant un genereux effort, nous nous élevâmes par dessus le visible, pour arriver en cette riche contrée où vous nourrissiez à toute eternité Israël d'une viande incorrup-

tible, & où la vie est cette sagesse par qui tout ce qui est, qui a esté, & qui sera, a esté fait, sans qu'elle-mesme soit faite, estant de telle sorte, qu'elle a toûjours possedé l'estre. Bien davantage, avoir esté & devoir estre, sont deux choses qui ne se trouvent pas en elle, mais seulement l'estre, puisqu'elle est eternelle. Or le passé & le futur n'ont point de place dans l'eternité. Pendant que nous parlions dans cette heureuse vie, & que nous soûpirions aprés sa souhaitable joüissance, il nous sembla que nous la touchions de la pointe de nostre esprit, & que nostre cœur goustoit déja un de ces delicieux moments qui rendent les ames bien-heureuses. Ce doux transport nous tira les soûpirs de la bouche, & nous laissâmes sur cette fenestre les premices de nostre vie spirituelle, retournans par aprés au bruit de la voix, où la parole commence & finit. Et qu'y a-t'il de semblable à vostre parole, mon Dieu, qui demeure toûjours sans se vieillir ny se changer, quoy qu'elle change toutes choses. Nous disions donc : Si la chair n'importune plus une ame de ses inquietudes, que les images sensibles de la Terre, des Eaux, de l'Air se taisent, que les Cieux fassent cesser leur harmonie, que l'ame mesme ne parle plus, mais qu'elle s'éleve au dessus de soy, sans considerer les avantages de son Estre. Que les songes & ces subtiles veuës qui se font dans la fantaisie, que les voix exterieures, les signes sensibles, & tout ce qui se passe en

naiſſant, que tout cela s'évanoüiſſe entierement ; parce que ſi quelqu'un écoute toutes ces choſes, elles luy diront : *Nous ne nous ſommes pas faits nous-meſmes, mais celuy qui demeure à toute eternité nous a ſortis du neant.* Si elles ſe tiennent dans le ſilence, aprés avoir reconnu cette verité, nous eſtans rendus attentifs à celuy qui les a creées, qu'il parle luy-meſme, non plus par elles, mais luy ſeul, afin que nous écoutions ſa parole, non plus formée par un Ange de chair, ny inſpirée par le miniſtere d'un Ange, qu'il ne ſe communique point par les ſoins de l'air, ny par les ſimilitudes des Enigmes ; mais que luy-meſme, que nous aimons en elles, nous parle ſans elles. De la meſme façon que ſon extréme bonté daigna traiter avec nous dans cette genereuſe ſaillie d'eſprit, par laquelle nous nous élevâmes à la connoiſſance de cette Sageſſe eternelle, qui demeure toûjours, & au deſſus de toutes choſes. Et ſi noſtre grand Dieu faiſoit cette faveur à quelqu'un, que cette courte veuë ſe continuaſt dans le ſilence de toutes les creatures, & qu'elle raviſt ſon ſpectateur dans les voyes interieures de l'eſprit, & luy fiſt une eternité bien-heureuſe de ce moment d'intelligence que nous gouſtâmes, ne ſeroit-ce pas luy communiquer ce que Dieu nous promet par ces paroles : *Entre dans la joye de ton Seigneur ?* Et quand viendra le jour de cette ſouhaitable entrée ? *Sera-ce point lors que nous reſſuſciterons tous, ſans toutefois eſtre*

tous changez? Voila ce que nous disions, sinon avec les mesmes paroles & tous les mesmes sentimens, au moins sçavez-vous, mon Dieu, que tout ce que le monde a de plus charmant nous paroissoit digne de mépris, pendant que nous nous entretenions de la sorte. Sur la fin de cet amoureux colloque, ma bonne mere ajoûta ces dernieres paroles: Mon fils, pour ce qui est de moy, je vous avoüe que rien ne me plaist plus dans le monde: je ne sçay ce que j'y feray desormais, n'ayant plus rien à y esperer. Une seule chose me faisoit desirer de vivre encore quelque temps, & c'estoit de vous voir bon Catholique devant que de mourir. Mon Dieu m'a fait cette faveur beaucoup plus grande que je ne la demandois, puisque je vous vois, par le mépris de toutes choses, heureusement engagé aux devoirs de son service. Que fay-je icy?

Mort de Sainte Monique.

Chap. XI.

IL ne me souvient pas de ce que je repartis à ces paroles. Mais quoy qu'il en soit, dans le cinquiéme jour une fievre la mit au lit. Pendant le cours de sa maladie elle tomba un jour en défaillance, & perdit pour un peu l'usage des sens & de la raison. A cet accident nous courusmes tous, mais elle revint aussi-tost à soy, & nous appercevant à l'entour de son lit moy & mon frere, elle nous demanda, où estois-je? Et comme elle eut remarqué nostre tristesse, elle nous dit:

Vous ensevelirez icy vostre mere. De moy j'avoüe que ces tristes paroles me saisirent tellement le cœur, que je ne pus seulement soûpirer, taschant de tout mon pouvoir de contenir mes larmes. Mais mon frere luy ayant tenu quelque discours, comme s'il luy eust souhaité de ne pas mourir si loin de son païs, elle le regarda d'un œil severe, qui declaroit assez le desaveu de ce sentiment; & puis tournant les yeux vers moy, elle me dit: Avez-vous oüi ce qu'il me vient de dire? En aprés s'adressant pour la seconde fois à nous deux, elle ajoûta: Mes enfans, vous mettrez mon corps en lieu où il ne vous apporte point d'incommodité; tout ce que je desire de vous, c'est que vous vous souveniez à l'Autel du grand Dieu de vostre pauvre mere, en quelque part que vous soyez. Ayant achevé ces mots du mieux qu'il luy fut possible, elle se teut, s'occupant à souffrir avec patience le mal qui se rangregeoit sans relâche. Pour moy, mon Dieu, considerant vos graces, & les heureux fruits qu'elles produisent, je m'en réjoüissois, & vous remerciois, me souvenant du soin immoderé avec lequel elle avoit preparé son tombeau auprés de celuy de son mary. Leur union ayant esté parfaite pendant leur vie, cõme l'esprit humain est moins capable des choses divines, elle avoit desiré cette consolation, qu'aprés son voyage d'outre-mer, une mesme terre couvrit le corps de son mary & le sien. Je n'avois point remarqué l'heure de

ce changement en elle, & partant je ressentis une sensible joye quand je l'apperceus. Il est vray que pendant ce dernier discours que nous avions eu à cette fenestre dont j'ay parlé, que je ne vis point qu'elle desirast de mourir à Tagaste. On me dit aussi qu'un jour comme elle s'entretenoit privément avec quelques-uns de mes amis, & qu'elle discouroit genereusement du mépris de la mort: comme l'un d'eux ravy d'admiration de voir le courage que vous luy donniez, luy eust demandé si elle n'apprehendoit point de laisser son corps si loin de son païs, elle repartit: Rien n'est éloigné de Dieu, & il n'y a pas sujet de craindre qu'à la fin des siecles il ne sçache bien trouver la matiere de ma resurrection. Estant donc arrivée au neuviéme jour de sa maladie, à la soixante & sixiéme année de son âge, qui estoit la trente-troisiéme du mien, cette sainte ame quitta son innocent corps.

Larmes de Saint Augustin sur la mort de sa mere.

LA voyant dans les convulsions de la mort, je m'approchay de son lit, & luy abaissay les paupieres. A mesme que je luy fermois les yeux j'ouvris mon cœur à une tristesse extréme, qui tâcha de se resoudre en larmes; mais l'empire de la raison retenant leur flux, contraignoit mes yeux à une obeïssance qui remplit mon ame d'une excessive CHAP. XII.

douleur. Aprés qu'elle eut rendu l'eſprit, mon fils Dieu-donné éclata en des ſoupirs ſi aigus qu'ils me perçoient l'ame : Il ſe teut pourtant quand nous luy euſmes deffendu de pleurer. J'avoüe auſſi que ce qui ſe produiſoit de jeune en moy par mes larmes, eſtoit corrigé par la voix interieure de la raiſon. Et à n'en point mentir, nous ne trouvions pas à propos de pleurer ſa mort, puis que les larmes qu'on donne aux trépaſſez eſt un témoignage qu'on les eſtime ou miſerables, ou tout-à-fait reduits au neant. Or ma mere ne mouroit pas entierement, ou à parler plus veritablement, elle ne mouroit point du tout. Sa pieté & ſes bonnes mœurs nous donnoient cette creance. Qui me faiſoit donc cette playe interieure dans l'ame, ſi ce n'eſt qu'il m'eſtoit inſupportable de perdre l'appuy que j'avois dans ſa douce & aimable converſation ? Je me conſolois du témoignage qu'elle rendit à ma pieté, lors que dans ſa derniere maladie, agreant mes petits ſervices, elle m'appelloit pieux, & proteſtoit avec une ſenſible affection, que jamais elle n'avoir oüi ſortir de ma bouche une parole qui l'euſt offenſée. Mais, mon Dieu, quelle proportion y avoit-il entre l'honneur que je luy rendois, & ces ſoins de ſervante plutoſt que de mere qu'elle m'avoit rendus ? C'eſtoit donc la perte que je faiſois qui me bleſſoit le cœur, & qui déchiroit ma vie, qui n'eſtoit preſque qu'une même choſe avec la ſienne. Comme mon

fils eut donc cessé de pleurer, Evodius prit le Psautier & l'ouvrit, entonnant un Pseaume, auquel tous ceux du logis répondoient. Je vous chanteray vos misericordes & vos justices, mon Seigneur. Les voisins ayant oüi ce qui se passoit dans nostre logis, beaucoup d'honnestes gens & de devotes Matrones y accoururent. Pour moy, pendant qu'on ensevelissoit son corps, je me retiray à l'écart avec quelques-uns qui ne crurent pas me devoir quitter en cette occasion. Pour divertir ma pensée de ce triste objet de douleurs, je me mis à discourir de diverses choses, dissimulant si bien le plaisir qui me rongeoit l'ame, que vous seul le connoissiez, & que tout le monde me croyoit insensible aux atteintes de la tristesse. Neanmoins lors que j'estois tout seul en vostre presence, & que personne d'eux ne m'écoutoit, j'accusois la tendresse de mes sentimens, & reprimois l'excés de mon affliction. Mon mal sembloit écouter pour un peu le discours de ma raison : mais tout aussi-tost il produisoit les mesmes douleurs dans mon ame. Que s'il m'obeïssoit jusques à retenir mes larmes, & à ne me point faire changer de douleurs, je sentois bien le ravage qu'il faisoit en mon pauvre cœur. Et parce qu'il me faschoit d'estre ainsi sujet aux sentimens de la nature, je m'affligeois de mon affliction, & par ce moyen je souffrois le martyre de deux agonies. L'appareil de sa pompe funebre estant prest, nous allâmes & re-

tournasmes de l'Eglise sans épancher une seule larme. Car j'eus ce pouvoir sur moy de ne point pleurer pendant qu'on celebroit la sainte Messe pour le salut de son ame, ny mesme lors qu'on recitoit ses prieres, qu'on dit ordinairement devant que de descendre le corps mort dans le sepulcre. Mais tout le reste du jour je ressentois une excessive tristesse, suppliant vostre divine bonté de m'en délivrer; ce que vous ne fistes pas, afin (comme je croy) de me faire comprendre par là la tyrannie des amitiez mondaines, voire mesme sur les ames qui n'ont plus de commerce avec le mensonge. Pour adoucir ma douleur je trouvay bon d'aller aux bains, que les Grecs ont appellé de ce nom à raison qu'il delivre l'esprit de ses inquietudes. Je vous confesse, mon Dieu, que j'entray dans l'eau, & que je me lavay, mais j'en sortis avec les mesmes angoisses que j'y avois portées, dautant que la sueur n'étoit pas capable de faire transpirer à mon cœur l'amertume de sa souffrance. Je me mis au lit, où je trouvay un peu d'allegement. M'estant éveillé la nuit, il me souvint de ces beaux vers de vostre serviteur Ambroise, où il vous dit avec autant de verité que d'éloquence que vous estes

Le Createur de toutes choses,
Et l'Ange dont le mouvement,
Imprime dans le Firmament,
Le juste branle de ses poses:

Le jour tient de vous ses beautez
En son riche habit de lumieres?
La nuit coule dans nos paupieres
Les doux effets de vos bontez.
Afin que le repos rameine
L'esprit & le corps à la peine.

De cete pensée je revins à la souvenance de ma mere vostre humble servante, l'appellant dans ma memoire, sa pieté en vostre endroit, & sa douceur envers nous, de laquelle me voyant tout à coup privé, il falut pleurer d'elle, & pour elle, de moy & pour moy. Ce fut là que je permis à mes larmes de sortir à leur gré, & de soulager mon cœur, qui en tira une notable consolation, parce que vous estiez seul avec moy, & qu'il n'y avoit point d'importun pour donner un mauvais sens à mes regrets. Je vous veux confesser mon infirmité, mon Dieu, & la publier par cet écrit à la posterité, chacun le lira & l'interpretera comme il voudra. Que si quelqu'un juge que j'aye failly de pleurer quelques momens la mort de cette mere qui avoit pleuré tant d'années, pour me faire vivre à vostre grace, qu'il ne se mocque pas de moy, mais s'il a de la charité, qu'il pleure mes pechez en vostre presence, mon grand Dieu, qui estes le pere tres-aimable de tous les freres de Jesus-Christ.

Prieres de Saint Augustin pour Sainte Monique.

CHAP. XIII.

OR maintenant que mon cœur est de cette playe qu'on pouvoit blâmer d'une affection trop sensible, je vous offre bien une autre sorte de larmes, qui prennent leur source d'un esprit émeu de la pensée des dangers ausquels *toute personne morte en Adam est sujette*. Quoy que pour dire vray, cette innocente femme a tellement vécu devant sa mort, qu'on a visiblement remarqué vostre grace dans la sainteté de ses mœurs, & le secours de vostre main dans la constance de sa foy. Je n'oserois neanmoins asseurer que depuis son Baptesme elle se soit conservée toute pure, & qu'il ne soit pas mesme sorty une parole mal dite de sa bouche. Ce seul déreglement suffiroit pour ternir la blancheur de son ame, puisque vostre Fils, qui est la verité mesme, asseure: *Si quelqu'un a traité son frere de fou, il est coupable des gesnes du feu*. Et quand on ne pourroit mesme reprendre une parole dite avec legereté en toute sa vie, qui ne sçait que l'innocence mesme que vous examinez sans misericorde, est coupable? Mais parce que nous sçavons que vous ne cherchez pas nos crimes avec toute la rigueur qu'ils meritent, nous esperons qu'elle aura trouvé quelques graces auprés de vos bontez. Or ceux qui vous representent leurs merites, ils vous re-

presentent vos bienfaits ? O si les hommes se connoissoient hommes, *& si celuy qui glorifie se glorifioit en Dieu* ! Mettant donc à part pour cette heure les bonnes œuvres de ma mere, dont je vous rends graces de tout mon cœur, ma douce vie, mon unique loüange, je reclame vos misericordes sur la souvenance de ses pechez. Exaucez ma priere, je vous en conjure par ce puissant remede de toutes nos playes, qui a esté attaché dans la croix, & qui maintenant, assis à vostre droite, *s'interpose pour nous auprés de vostre Majesté*. Je sçay qu'elle a fait misericorde, *& qu'elle a pardonné à ceux qui l'ont offencée* : pardonnez-luy aussi ses fautes, si elle en a fait quelqu'une pendant le cours de tant d'années, depuis qu'elle a esté lavée dans les eaux du Baptesme. Pardonnez-luy, mon Dieu, pardonnez-lüy, mon Dieu, je vous en supplie : *n'entrez pas en jugement avec elle, que vostre bonté l'emporte sur vostre justice*, puisque vos paroles sont infaillibles, *& que vous avez promis misericorde à ceux qui en auroient usé à l'endroit de leurs freres*. Ce qui mesme est un effet de vostre bonté, puisque *vous ferez misericorde à celuy à qui vous l'aurez déja faite, & que vous ferez sentir les douceurs de vostre clemence à celuy qui les aura déja goûtées*. Je croy, mon Dieu, que vous avez prévenu mes prieres, je vous conjure pourtant d'agréer mes soûpirs, puisque ses divers soins devant que de rendre l'esprit, n'ont

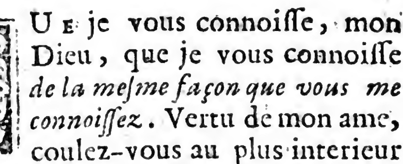
pas esté de faire ensevelir son corps avec pompe, de l'embaumer precieusement : de luy preparer un magnifique tombeau, non pas mesme d'en souhaiter un dans son païs. Non, mon Dieu, ces pensées n'occuperent point son esprit, tout ce qu'elle nous recommanda, ce fut que nous eussions toûjours souvenance d'elle à l'Autel de ce grand Dieu, à qui tous les jours de sa vie elle avoit servy sans interruption & sans ennuy. Elle *sçavoit bien que c'estoit de là que vous venoit cette sainte victime, dont le sang a effacé cette Cedule qui nous estoit contraire* ? & qui a triomphé de nostre ennemy, qui comptoit si exactement nos pechez, *& qui cherchoit de quoy nous rendre coupables, sans pouvoir rien trouver à redire en celuy par lequel nous avons vaincu.* Qui luy rendra son sang innocent, qui luy rendra le prix dont il nous a racheptez, afin de nous retirer de sa tyrannie ? C'est à la confiance de cette redemption que vostre servante a attaché l'esperance de son salut avec le lien de sa foy. Que personne donc ne la separe de cet appuy, que ny le dragon ny le lyon se glisse entre deux, ny de force, ny par artifice ; dautant qu'elle ne dira jamais qu'elle soit innocente, de peur que les ruses de son Accusateur ne l'emportent sur elle ; mais sa réponse sera, que toutes ses debtes luy ont esté remises par celuy à qui personne ne sçauroit rendre ce qu'il a donné pour nous, sans rien devoir à personne. Quelle vive

donc en paix avec ſon mary, devant lequel & aprés lequel jamais elle n'a eſté mariée, & qu'elle a gagné par ſa patience à l'Egliſe. Inſpirez de plus, mon Dieu, à vos ſerviteurs mes freres, que vous honorez de la qualité d'Enfans; & partant que je revere comme mes Maiſtres, & à qui je veux que mon cœur, ma voix & ma plume rendent ſervice; inſpirez, dis-je, à tous ceux qui liront ces lignes, de ſe ſouvenir à l'Autel, de Monique voſtre ſervante, & de Patrice ſon mary, par leſquels vous m'avez mis au monde, je ne ſçay comment. Qu'ils ſe ſouviennent dans leurs devotions de mes parens ſelon la chair, & ſelon l'eſprit de tous mes freres qui reconnoiſſent Dieu pour pere, & l'Egliſe pour mere. Qu'ils n'oublient pas auſſi les Concitoyens que j'ay dans l'eternelle Jeruſalem, vers laquelle le pelerinage de voſtre peuple ſoupire depuis le jour de leur ſortie juſques à leur retour; afin que le deſir de ma mere ſoit accomply au delà de ſes eſperances, tant par le moyen de mes Confeſſions que de mes prieres.

LIVRE DIXIE'ME.

Confession du cœur.

CHAP. I.



QUE je vous connoisse, mon Dieu, que je vous connoisse *de la mesme façon que vous me connoissez*. Vertu de mon ame, coulez-vous au plus interieur de sa substance, & l'unissez à la vostre, afin que vous la possediez toute exempte de taches & de rides. Voilà l'unique esperance de mon cœur, & le sujet qui m'ouvre la bouche. *C'est dans cette attente que je me réjoüis quand je me réjoüis prudemment.* Pour les biens de cette vie, moins meritent-ils de larmes, que plus on leur en donne, & plus sont-ils à déplorer, que moins on les pleure. *Voila que vous aimez la verité*, pource que celuy qui la poursuit entre dans les rayons de sa lumiere. J'en veux faire la recherche dans mon cœur en la presence de vostre Majesté, par cette humble confession, & par mes écrits à la veuë de plusieurs témoins.

Dieu est au fond des cœurs, & en voit les secrets.

CHAP. II.

MAis, mon Dieu, quand je ne voudrois pas vous ouvrir mon cœur, qui pourroit estre caché à vos yeux qui penetrent l'a-

bysme des consciences ? Certes quand j'entreprendrois de me couvrir à vostre veuë, je vous cacherois à mes yeux, & non pas moy aux vostres, tout semblable à ces petits enfans qui mettent la main sur leur visage, pour empescher qu'on ne les voye. Or maintenant que mes sanglots témoignent que je commence à me déplaire, vous commencez à vous laisser connoistre & aimer, afin que j'aye honte de moy-mesme, que je me quitte pour vous choisir, & que je n'aye ny complaisance ny desir pour moy & pour vous; sinon de vous, & pour l'amour de vous. Je vous suis donc entierement connu, tel que je suis, mon Dieu, & si je me publie pecheur en vostre presence, vous sçavez le motif & le fruit de ma confession. Dautant que je ne le fais pas avec la voix de la bouche, mais bien avec la parole du cœur, & avec cette sourde clameur de l'ame, qui vous est intelligible. Car me confesser à vous lors que je suis coupable, c'est me déplaire à moy-même; que si je suis innocent, c'est seulement ne pas attribuer ma vertu à mon industrie: *la raison est que vous benissez le juste, mais avant vous justifiez le pecheur*. Ma confession se fait donc en silence, & ne s'y fait pas; elle se tait pour ce qui est du bruit, mais elle crie, quant à l'affection. Pource que je ne dis rien à propos aux hommes, si je ne le vous ay dit auparavant: mais quoy pouvez-vous ouïr quelque chose de moy, que vous m'ayez premierement suggeré ?

A quoy sert la confession des pechez.

CHAP. III.

QUel interest ay-je donc de faire ma confession aux hommes, comme si je devois attendre la guerison de mes playes de l'effet de leur bien-veillance? Cette race d'Adam est curieuse de connoistre la vie d'autruy, & paresseuse de corriger la sienne. Pourquoy veulent-ils apprendre de moy qui je suis, ne voulant pas ouïr de vous ce qu'ils sont? Et d'où sçavent'ils que je dis la verité, lors que je leur fais rapport de moy-mesme, *veu que personne ne connoist ce qui se passe dans l'homme, que l'esprit qui l'anime*? Que s'ils prennent la connoissance d'eux-mesmes de vostre instruction, il ne leur sera plus aisé de dire que Dieu est un menteur, que de faire un blasphême. Et qu'est-ce autre chose vous ouïr sur l'estime de soy-mesme, que voir ses propres defauts? Et qui contredit à cette science sans proferer un mensonge? Mais la charité persuadant sans contredit ceux qu'elle unit, quoy que je ne me puisse faire voir aux hommes, je me confesse pourtant à Dieu, & ils me croyent, d'autant que la charité m'ouvre leurs oreilles & leur cœur. Neanmoins, pitoyable Medecin de mon ame, vous me faites toucher le fruit de cette action, parce que la lecture de la confession que je fais de ces vieux pechez *qui ont receu abolition de vostre misericorde, & que vous avez caché à vostre Justice, afin de me*

rendre heureux, changeant mon ame par la Foy & par le Baptesme, pique le cœur, de peur qu'il ne s'endorme dans le desespoir de son salut, & qu'il n'excuse le delay de sa conversion sur l'impuissance de ses forces. Mais plûtost qu'il se réveille sur la consideration & la douceur de vos graces, par qui la foiblesse mesme est forte, quand elle s'avouë impuissante. Pareillement les bons qui se sentent delivrez de leurs crimes, se réjouïssent de l'apprendre, non pas que la malice du peché leur plaise, mais bien leur delivrance. Quel est donc le fruit de cette pratique ordinaire, ô mon Dieu, à qui mon pauvre cœur s'ouvre tous les jours, s'asseurant davantage sur la confiance de vostre misericorde que sur l'innocence d'une bonne vie. Je conjure vostre bonté de me marquer le profit qui me revient d'apprendre aux hommes, par cet écrit, non plus ce que j'ay autrefois esté, mais ce que je suis à cette heure. Pour ce qui est des avantages de la confession de ma premiere vie, je ne les puis ignorer, & je les ay touchez cy-dessus. C'est donc l'état present de mon ame, que plusieurs desirent sçavoir, soit que je sois connu d'eux, soit qu'ils ne me connoissent que par ce que je leur ay dit de ma vie, ou par ce qu'ils en ont ouï de quelqu'autre. Mais leur oreille n'est pas prés de mon cœur, où je suis tout entier ce que je suis. Ils veulent donc, par ma propre confession, que je leur donne entrée dans mon ame, ou ny

leurs yeux, leurs oreilles, ny mesme leur esprit ne sçauroit penetrer. Ils ont de la disposition à me croire, mais je ne sçay s'ils ont la capacité de me connoistre, dautant que la charité qui les fait bons, leur dit que je ne ments pas, parlant de ce qui leur est caché, & ainsi c'est elle qui reçoit en eux ce que je leur apprens de mon interieur.

Que les fruits de la Confession sont grands.

Chap. IV. Mais à quelle fin desirent-ils de connoistre cela? N'est-ce point qu'ils se veulent conjoüir avec moy, quand ils sçauront combien je suis prés de vous, par la faveur de vostre grace, & prier pour mon avancement, lors qu'ils apprendront comme j'en suis retiré par le poids de ma misere. Je me vais communiquer à eux, car ce profit est considerable, mon Dieu, que plusieurs vous remercient de vos graces pour moy, & que pour un bien-fait particulier on vous rende une reconnoissance publique, vous suppliant de le continuer en ma faveur. Que la charité fraternelle aime en ma personne ce que vous luy montrez digne d'amour, & qu'elle pleure ce que vous luy faites voir meriter ses larmes. Mais que ce soit un amour de frere, & non pas d'étranger, *ny des enfans de mes ennemis, dont la bouche ne parle que vanité, & la droite n'opere qu'injustice.* Ouy que ce soit cet amour de frere, qui se réjoüit de moy quand je luy plais, &

qui s'afflige de mes miseres, lors qu'il les blâme; car soit qu'il m'approuve, soit qu'il me censure, il m'aime. Je me veux faire connoistre à eux; qu'ils respirent à la considera-tion de mes biens, & qu'ils soûpirent à celle de mes maux. Mes biens sont vos faveurs & les presens de vostre bonté; mes maux sont mes crimes & l'objet de vos jugemẽs. Qu'ils respirent en ceux-là, & qu'ils soûpirent pour ceux-cy. Que les Cantiques de leurs bouches, & les larmes de leurs yeux, montent de leurs cœurs, qui sont vos cassolettes, jusques au thrône de vostre divine Majesté. Et vous, mon Dieu, touché des douces odeurs de vostre Temple? *ayez pitié de moy selon l'ordinaire pratique de vos grandes misericordes.* Je vous en conjure par vous-mesmes, & puis que vous ne laissez jamais vos ouvrages imparfaits, achevez de consumer mes imperfections. Le fruit de ma confession, non pas de celle qui porte declaration de ma premiere vie, mais de celle qui découvre mon état present, sera de vous avoüer non seulement en secret avec une joye meslée de crainte, ny avec une douleur secrette soûtenuë de la confiance de vos bontez : mais en public à la veuë de tous les hommes *qui sont participans de mes joyes comme ils le sont de mes foiblesses*; Compagnons de mon pelerinage sur la terre, citoyens de la mesme ville que moy. Ce sont vos humbles vassaux, mes freres bien aimez, que vous avez choisis pour Enfans, ce sont mes Maistres à qui vous me

commandez de servir, si je veux vivre de vous avec vous. Et certes vostre Verbe auroit bien peu fait pour nous, & ses commandemens me seroient peu considerables, s'il ne m'instruisoit autant d'exemple que de parole. De moy, je luy obeïs de voix & d'effet, & je le ferois du mieux qu'il me seroit possible à l'ombre de vos aisles, avec un danger extréme, n'estoit que mon ame vous est sujette, & mon impuissance connuë. Je suis tout enfant, mais mon pere vit toûjours, & celuy qui me tient en tutelle m'asseure d'une puissante protection; parce que le mesme qui m'a engendré me deffend; & c'est vous-mesme, mon Dieu, mon unique tresor, qui estes avec moy avant que je sois avec vous. Je vais donc me faire connoistre à ceux à qui vous voulez que je rende service, non pas tel que j'ay autrefois esté, mais tel que je suis à cette heure, *je ne me juge pas pourtant*: qu'on m'écoute donc.

L'homme ne se connoist qu'à moitié, & Dieu qu'en Enigme.

C'Est à vous, mon Seigneur, à qui la connoissance de ce que je suis appartient: car *encore bien qu'aucun des hommes ne sçache ce qui est en l'homme, sinon l'Esprit qui luy est interieur*, il y a pourtant quelque chose de l'homme qui n'est pas connu à son esprit. Pour vostre regard, il est impossible que rien de ce qui luy appartient échappe à

vostre science, puisque tout ce qu'il a est un effet de vostre pouvoir. Et quoy que je méprise mes lumieres comparées aux vostres, & que je n'aye point d'autre opinion de moy, sinon que je ne suis que cendre & que poussiere, j'apprens neanmoins quelque chose de vous que je ne sçay pas de moy-mesme. Et à dire le vray, *nous ne voyons maintenant les choses que dans un miroir & sous des Enigmes*, & non pas à découvert; *& partant tandis que je suis éloigné de vous*, j'ay plus de connoissance de moy que de vous, quoy que je sçache fort bien que rien ne vous peut nuire, & que j'ignore ce qui me peut vaincre. Cette pensée m'asseure *que vous estes fidelle, & que vous ne souffrez pas que nous soyons tentez au dessus de nos forces, voire mesme que vous tournez nostre tentation à profit, limitant sa durée, afin que nous la puissions combattre*. Je veux donc publier hautement ce que je connois de moy-mesme, & ce qui m'en est inconnu me demeurera toûjours secret, *jusques à ce que mes tenebres se soient éclaircies en un plein midy, par le regard favorable de vos yeux*.

Des moyens de connoistre Dieu.

CHAP. VI.

MOn Dieu, je vous aime d'un veritable amour, & non pas de mine seulement: vous avez touché mon cœur, & je vous ay aimé. Voila de plus, que le Ciel & la Terre & tout ce que leur capacité comprend, me disent de toutes parts que je vous adore, & ne cessent de crier le mesme à tous les hommes; de sorte qu'ils seront sans excuse, s'ils sont sans amour. Pour vostre regard, *vous userez d'une plus considerable misericorde envers celuy que vous daignerez regarder avec compassion, & vous ferez faveur à celuy de qui vous aurez pitié.* Autrement le Ciel & la Terre parlent à des sourds, & publient vos loüanges à ceux qui n'ont point d'oreilles. Mais qu'est-ce que j'aime quand je vous aime. Ce n'est pas la bonne grace des corps, la beauté du temps, ny la lumiere, qui a une si douce amitié avec nos yeux. Ce ne sont pas les ravissans accords de la Musique, ny l'odeur des parfums, des fleurs, & de toutes les autres senteurs: ce n'est pas la mane, le miel, ou une chair polie & agreable au toucher. Non je n'aime pas ces choses là, quand j'aime mon Dieu, & toutefois j'aime une certaine lumiere, je ne sçay quelle voix, une certaine odeur, quelque delicieuse viande, & une polissure agreable quand j'aime mon Dieu, lumiere, harmonie, odeur, beauté & viande qui se voit & se goûte plus de

de l'esprit que de l'œil & de la bouche, & qui appartient à moy homme interieur, dont l'ame voit des clartez que le lieu ne comprend point, entend une melodie qui n'a pas ses poses & ses mesures dãs le temps, flaire des odeurs que le vent ne dissipe pas, gouste des delices que la gourmandise n'émousse jamais, & s'attache à des charmes dont la jouyssance ne souffre point de rebut. Voilà ce que j'aime quand j'aime mon Dieu: & qu'est-ce que cela? J'ay consulté la Terre sur ce sujet, & elle m'a dit : Ce n'est pas moy; & tout ce que son enceinte contient confesse la mesme chose. J'interrogeay la Mer, les abysmes & les reptiles, & ils répondirent : Nous ne sommes pas la Divinité que tu adores, cherches-la au dessus de nous. Je m'adressay à l'Air, & il me dit avec tous ses habitans : Anaximenes s'est trompé, nous ne sommes pas ton Dieu. Je fis la mesme demande au Ciel & au Soleil, à la Lune & aux Astres, & j'eus la mesme adresse d'eux : Ce n'est pas nous que vous cherchez. En suite je m'enquis de toutes ces creatures qui sont sensibles à quelqu'un de mes sens, & je leur dis : Puisque vous m'asseurez que vous n'estes pas mon Dieu, apprenez-moy au moins quelque chose de luy. Alors elles s'écrierent à haute voix : Il nous a creez. Le desir de mon cœur estoit la demande de ma bouche, & leur réponse, la condition de leur nature. Me retournant sur moy-mesme, je me dis : Qui es-tu, & je me repartis: Je suis

O

homme : Voila les deux parties qui composent le corps & l'esprit ; l'un qui se voit, & l'autre qui est caché. Y a-t'il quelque chose en moy de qui je me puisse informer de mon Dieu, que j'ay déja cherché depuis le Ciel & la Terre, & par tout où j'ay pû envoyer les regards de mes yeux, comme autant de messages de mon ame. Mais cette partie de moy qui ne se voit pas est la meilleure, parce que c'est à elle que les sens exterieurs rapportoient comme des valets les réponses du Ciel & de la Terre, afin qu'elle en jugeast en qualité d'arbitre souverain, & qu'elle examinast ces paroles : *Nous ne sommes pas Dieu, mais seulement son ouvrage*. Les creatures ne touchent-elles pas également les sens de tout le monde, pourquoy donc ne les instruisent-elles pas avec le mesme succez ; Il n'y a point de brute parmy les grands & les petits animaux, qui ne voyent leur beauté mais il en est trop qui ne peuvent l'interroger, à cause que la raison ne preside pas aux operations de leurs sens. Pour les hommes ils peuvent s'informer, *afin de comprendre les choses invisibles de Dieu, par la connoissance de celles que nous voyons*. Mais les hommes se rendent inferieurs aux creatures, par un mauvais amour : & ainsi devant leurs esclaves ils ne peuvent estre leurs Juges ; car les creatures ne répondent pas à ceux qui les interrogent s'ils n'ont l'esprit d'en faire le discernement. Et bien qu'elles ayent une mesme voix pour tout le monde, c'est à dire qu'elles

ſoient une meſme nature, ſi quelqu'un les voit ſans attention & en paſſant, & que l'autre les conſidere avec ſoin, quoy qu'elles ne changent pas de condition ny pour l'un, ny pour l'autre, elles ſont pourtant muettes à celuy qui les regarde negligemment, & parlent à l'autre qui les conſidere avec eſprit. Ou bien à parler encore plus veritablement, leur voix s'adreſſe à tout le monde, mais il n'y a que ceux qui l'ont receuë au dehors, & qui l'examinent en leur interieur, qui la puiſſent comprendre. Car la verité me dit : *Le Ciel & la Terre, ny tout autre Corps n'eſt pas ton Dieu.* Leur nature prouve leur diſcours : conſidere cette raiſon, un corps eſt plus petit en ſa partie qu'en ſon tout. Or mon ame, je veux maintenant raiſonner avec toy, je te dis que tu vaux mieux qu'aucun corps, dautant que tu donnes le mouvement & la vie au tien, ce que pas un des corps ne ſçauroit donner à ces Eſtres qui ont de la maſſe & de l'étenduë. Ce qui releve davantage ta dignité, c'eſt que ſi tu es la vie de ton corps, ton Dieu eſt celle de ton eſprit, & ainſi il eſt en quelque façon ton ame.

Dieu ne peut eſtre connu par les ſens.

QU'eſt-ce donc que j'aime quand j'aime mon Dieu? Qui eſt celuy qui s'éleve au deſſus de la plus haute pointe de mon eſprit? Je veux de mon ame m'élever à ſa connoiſſance. Cette faculté qui lie mon eſprit au CHAP. VII.

corps, & qui luy communique sa vie, ne me peut aider à la comprendre. A raison que si cette vertu de vivifier un corps, me portoit à la science parfaite d'un Dieu, *le cheval & le mulet, qui n'ont point d'intelligence, le pourroient connoistre*, puisque leurs corps vivent aussi bien que celuy de l'homme. J'ay une autre vertu en mon ame, par laquelle non seulement je donne la vie à mon corps, mais encore qui fait sentir cette chair que mon Dieu a paitrie de sa main, défendant à l'œil d'ouïr, & à l'oreille de voir; mais au contraire commandant à celuy-là de voir, & à celle-cy d'écouter. Et quoy que je n'aye qu'un seul esprit, il fait toutes ces differentes fonctions par les divers organes dont il se sert. Il me faut encore élever par dessus cette vie, parce que le cheval & le mulet la possedent, puisqu'ils sentent par le corps.

La force de la memoire.

CHAP. VIII. JE passe donc à cette faculté naturelle qui est en moy, & montant par degrez à celuy qui m'a creé, j'entre dans les vastes plaines & les spacieux palais de ma memoire, où sont les tresors d'une infinité d'images sensibles. C'est où nous mettons en reserve toutes nos pensées, soit qu'elles augmentent, diminuënt, ou changent en quelque façon les objets que les sens ont touchez, & toutes ces autres especes que l'oubliance n'a pas encore effacées. Quand je suis là, je deman-

de ce que je veux, & aussi-tost je suis obey. Certaines choses se presentent à moy, dautant se font davantage chercher, comme si elles estoient cachées dans quelque coin reculé. Il en est d'autres qui se presentent en foule, & qui s'ingerent lors qu'on demande & qu'on cherche quelqu'autre chose, comme si elles vouloient dire : N'est-ce point nous que vous desirez ? Alors je les écarte de la main de mon cœur, & les oste de devant ma memoire, jusques à tant que ce que je cherche se montre, comme s'il sortoit d'une épaisse nuée, ou qu'il revinst du fond de l'eau à sa surface. Certaines especes se suivent facilement & sans confusion, retenant l'ordre dans lequel on les appelle. Par fois celles qui s'estoient avancées font place aux suivantes, & retournent dans leurs cachettes, jusques à ce qu'on leur fasse signe de paroître. Ce qui arrive lorsque je recite quelque discours par cœur. Les images de toutes choses sont rangées & disposées là selon l'ordre auquel elles y sont entrées. Comme la lumiere, les couleurs, & tout ce qui frappe l'œil : par l'oreille, les differences des sons : par le nez, toutes les senteurs : par la bouche, tous les divers gousts de viandes ; & par cet autre sens, qui a tout le corps pour son organe, & pour objet le mou & le dure, le froid & le chaud, le poly ou l'aspre ; le pesant, le leger, & tout ce qui est au dehors ou au dedans des corps. Voila ce que la memoire reçoit dans ses cabinets, & qu'elle cache

dans certains replis autant ſecrets aux yeux qu'inexplicables à la langue, d'où neanmoins elle les tire quand il eſt neceſſaire. Et toutes ces choſes entrent par les portes que la nature leur ouvre, non pas elles-meſmes, mais leurs eſpeces, qui ſe tiennent là toutes en attente, juſques à ce que l'eſprit s'en veüille ſervir. Qui me pourroit expliquer la nature de ces images, & m'apprendre quelle main inviſible les a faites, quiſque nous ſçavons bien par quel ſens elles ſont entrées, & qui les a miſes en reſerve. Car ſi je ſuis dans les tenebres à l'écart, il ne me faut point de lumiere pour les voir, je diſcerne le blanc du noir, & de toutes les autres couleurs qu'il me plaiſt. Pour lors les ſons ne me troublent point, & ne ſe meſlent point à ces eſpeces de l'œil que je conſidere ; & quoy qu'ils ſoient là preſens, ils ſe retirent & ſe cachẽt de moy. Que ſi je les appelle, ils ſe preſentent promptement; & ainſi ſans me ſervir ny de langue ny de bouche, je chante auſſi long-temps que je veux, ſans que les eſpeces des couleurs qui ſont preſentes interrompent l'harmonie muette de cette Muſique d'eſprit, tant que je trouve bon de m'arreſter ſeulement à ce treſor qui eſt entré par l'oreille dans la memoire. Les images des ſons ont le meſme reſpect & la meſme retenuë pour celles des autres ſons, lorſque j'en veux uſer. Je diſtingue l'odeur des lys de celle des violettes, le miel du vin cuit, & ce qui eſt molet de ce qui eſt dur ou aſpre, ſans me ſervir ny du gouſt ny de la

main, mais seulement de mon souvenir. Et tout cela se passe au dedans de moy, dans la grande & spacieuse sale de ma memoire. C'est là où j'ay renfermé le Ciel, la Terre, la Mer, & tout ce que j'ay pû atteindre de quelqu'un de mes sens dans l'étenduë de ce grand corps, à la reserve de ce que j'ay oublié. C'est dans ces longues galeries qu'en me promenant je me rencontre & me souviens de moy-mesme: c'est là que je vais reprẽdre le temps, le lieu & les autres circonstances de ce que j'ay fait, & que je voy la disposition dans laquelle j'estois alors de mon action. J'ay pareillement dans ces beaux cabinets mes experiences passées, & les marques de ma croyance. Là je compare les images de ce que j'ay éprouvé, ou de ce que j'ay autrefois crû sur ma propre experience, avec les choses passées, & dans leur rapport je medite le succez de ce qui doit arriver, & les esperances qu'on doit avoir, comme si j'avois déja leur objet devant les yeux. Je dis en moy-mesme, estant dans ces grandes espaces de ma memoire, enrichie des portraits de tant de choses, Je feray cecy ou cela, & il en reüssira cecy ou cela. O si cecy ou cela estoit! Je prie Dieu de détourner cecy ou cela. Ce discours se fait dans ma pensée pendant que je le fais, les images de ce que je dis s'offrent à moy, & je ne formerois pas une seule parole, si ces petites copies, & ces extraits des Estres n'aidoient mon discours. Certainement cette force de ma memoire est admirable, mon

Dieu, c'est un grand & infini tresor, qui en pourra sonder le fond. Et cette faculté appartient à mon ame, & fait une des plus belles qualitez de mon essence: & je suis si grand, que je ne comprens pas tout ce que je suis. Donc mon esprit est trop étroit pour se contenir soy-mesme; & il n'a pas assez de capacité pour connoître où il est, & ce qu'il est. Ce grand fond de ma memoire est-il au dehors ou au dedans de mon esprit? Et puisque c'est mon ame qui comprend tout, d'où vient qu'elle ne se comprend pas elle-mesme? A n'en point mentir, je ne puis considerer ces choses sans les admirer avec un profond étonnement. Mais ce qui me touche plus sensiblement, c'est de voir les hommes qui regardent avec suspension d'esprit la cime des montagnes, les cheutes des fleuves, la vaste étenduë des mers, & les courses des Astres, & ils ne daignent se considerer eux-mesmes. Et pourtant je ne voyrois pas les choses dont je viens de parler, & mesme il me seroit impossible de les nommer, si je n'avois dans le petit détroit de ma memoire les montagnes, les fleuves, les étoilles que j'ay veuës, & l'Ocean que j'ay cru sur le rapport d'autruy, dans un volume aussi étendu que toutes ces choses sont en elles-mesmes. Et neanmoins je n'ay pas fait couler la Mer dans moy-mesme par mes yeux, ny tous ces autres Estres, mais seulement leurs images; & je sçay bien ce qui est en moy, & par lequel de mes sens il y est entré.

Du souvenir des sciences.

LA memoire ne conserve pas seulement les especes des choses que je viens de nommer. C'est en elle que je possede tout ce que j'ay appris des Arts liberaux, & où les preceptes de ces sciences que je n'ay pas encore perduës, demeurent cachez dans un coin à l'écart, non pas en leurs images, mais en elles-mesmes; dautant que le souvenir de la Grammaire, de la façon de discourir, & de toutes les curieuses recherches que j'ay, ne se fait pas en ma memoire par la seule impression de leurs especes, mais bien par ces sciences mesmes qui ne sont pas demeurées hors de moy. Comme la voix qui ne laisse que son image dans l'oreille, & qui par aprés se fait oüir sans bruit: ou comme l'odeur qui se fait sentir à l'ame par ces subtiles vapeurs que les parfums y laissent aprés que le souffle des vents les a évanoüies & dissipées. Cela ne se fait pas aussi en la maniere que nous goustons les viandes de l'esprit sans les toucher de la bouche, ou de la façon que nous manions dans nostre memoire les corps qui en sont separez. Et la raison est, que toutes ces choses sensibles n'entrent pas en nostre ame dans la solidité de leur estre, mais dans les ombres subtiles de leurs especes, qui se cachent & se monstrent à la memoire lors qu'il est temps. CHAP. IX.

Les sens rapportent les Estres à la memoire.

CHAP. X.

MAis lors qu'on me dit qu'il y a trois sortes de demandes sur une mesme chose, sçavoir, si elle est, ce qu'elle est, & qui sont ses propres qualitez : je sçay bien que les images de ce son qui m'a porté ces paroles dans l'ame y demeurent, quoy que la voix se perde avec le bruit. Pour les choses qui me sont signifiées par ces paroles, jamais je ne les ay veuës d'aucun de mes sens, mais de mon seul esprit, & ce sont elles mesmes que ma memoire conserve, & non pas leurs images : & partant explique qui pourra comme quoy ce qui n'a jamais esté hors de mon ame y est entré. De moy, je considere les conduits de tous mes sens, & je n'en trouve pas un qui leur puisse avoir donné entrée, dautant que les yeux disent : Si les sciences ont de la couleur, c'est nous qui les avons presentées à l'ame. Les oreilles asseurent, nous les luy avons conduites, si elles ont éclaté dans le bruit & le son des paroles. Le nez avouë n'avoir pas rendu ce service, si elles n'ont point d'odeur. Pour le goust, il proteste qu'il ne le faut interroger que des saveurs. Et le toucher, publie hautement que toute sa capacité ne s'étend qu'aux corps, & partant qu'il n'a rien touché, il n'a en rien contribué à ces connoissances. Je ne sçay donc pas de quelle façon les sciences se sont glissées en ma memoire, parce que lorsque

je les ay apprises, je ne les ay pas confiées à un autre esprit, mais je les ay receuës dans le mien, où je leur ay donné un consentement, & leur ay assigné leur rang & leur place, afin de les pouvoir retrouver quand je voudrois. Elles estoient donc dans mon ame devant que je les connusse, mais non pas en ma memoire. Mais où avoient-elles leur demeure, & d'où vient lors qu'on m'en a parlé, que j'ay dit, il est ainsi, je l'avoüe? si ce n'est qu'elles estoient dans ma memoire, mais tellement cachées dans son fond, qu'il estoit impossible de les en retirer sans le secours & l'avis de quelqu'un.

Les especes des choses sont dans l'ame.

ET partant j'ay trouvé qu'apprendre les sciences, dont nous n'avons point les images au dedans de nous, mais le veritable estre n'est rien autre chose que ranger & donner quelque bon ordre dans la memoire, à ce qui auparavant y estoit pesle-mesle & confus, afin de l'avoir par aprés à la main, & de s'en servir aisément. Et combien ma memoire a-t'elle déja de semblables connoissances que nous nous vantons d'avoir apprises; & dont nous nous pouvons ressouvenir? Que si je laisse couler un trop long temps, sans en renouveller la pensée, elles se cachent derechef de telle sorte, qu'on les jugeroit perduës dans quelque abysme, d'où il faut tout de nouveau les retirer. Ce n'est pas

CHAP. XI.

Ce n'est pas que les sciences soient hors de l'étenduë de la memoire, & qu'elles ayent leur quartier hors de ces vastes campagnes; mais bien à raison qu'il les faut rallier tout de nouveau, d'ou ce mot Latin, *cogitare*, qui signifie ramasser, appartient proprement à l'action de l'esprit, quoy que la main ramasse & rallie aussi bien les choses éparses avec son operation propre, que l'esprit avec la pensée.

De la souvenance des Mathematiques.

CHAP. XII.

DE plus, la memoire contient une infinité de regles & d'instructions touchant les nombres & les étenduës du corps, dont pas une ne luy est venuë par les organes du sens, parce qu'elles n'ont ny couleur, ny son, ny senteur, ny goust, ny aucune autre qualité sensible. Il est vray que j'ay oüi le bruit des paroles qui me les ont expliquées, mais il y a une grande distinction entre ces preceptes & ces mots, puisque ces instructions sont les mesmes chez les Grecs & les Latins, & n'appartiennent à aucun langage, quoy que les paroles qui le signifie soient fort differentes. J'ay veu des lignes que les Artisans tracent dans leurs ouvrages si delicates, qu'elles ne cedent en rien au tissu des Araignées; mais celles de l'esprit le sont bien davantage, & pourtant ce ne sont pas les images de celles qui sont sensibles à mes yeux. Celuy qui les voit dans son ame les

voit ſans regarder exterieurement aucun corps? J'ay pareillement touché de tous mes ſens les choſes que nous comptons, mais les nombres dont nous les comptons ſont bien d'autre nature, & partant ils ſont les veritables nombres, & non pas les images de ce que nous comptons. Que celuy qui ne comprend pas ce que je dis, ſe mocque de moy, j'auray pitié de luy.

Comme les paſſions ſe marquent dans l'Ame.

IL me ſouvient de toutes ces choſes, & de la façon dont je les ay appriſes. J'ay pareillement bonne memoire de beaucoup de ſentimens contraires à ces veritez, & quoy qu'ils ſoient faux, il eſt pourtant vray que je m'en ſouviens, & que je ſçay me ranger du bon coſté de la contradiction, par le diſcernement qu'en fait mon eſprit. De plus j'ay ſouvenance, & j'aperçois bien que je les connois maintenant d'autre façon, & que jadis je l'ay autrement connu, lorſque je le repaſſois dans ma penſée. Donc il me ſouvient d'avoir ſouvent compris ces choſes-là, & ce que j'entens & que je diſcerne à cette heure, je le cache dans ma memoire, afin de me le ramentevoir quelque jour. Et partant je me ſouviens de m'eſtre ſouvenu; & comme c'eſt un effet de ma memoire de me ſouvenir à cette heure, meſme à l'avenir, ſi je rappelle cecy dans mon eſprit, ce ſera CHAP. XIII.

un ouvrage de la mesme puissance. Ma memoire contient aussi les passions de mon ame, non pas à la façon que mon esprit les a quand il les souffre, mais d'une maniere toute propre à cette faculté. Car je me souviens fort bien estant triste, d'avoir esté joyeux, & de m'estre laissé aller à la tristesse lors qu'elle ne faisoit point d'impression en mon ame. Mes craintes passées me reviennent aussi dans l'ame, sans oster l'asseurance, & sans estre touché d'aucun desir, j'ay tous ceux de ma premiere vie. Bien davantage, je rappelle avec joye mes tristesses d'autrefois, & je repasse mes contentemens passez dans ma memoire avec les déplaisirs presens.

D'où vient qu'estant triste nous nous souvenons de nos joyes.

CHAP. XIV. OR il ne se faut pas étonner que mon ame se souvienne avec joye des peines que mon corps a souffertes avec douleur, dautant que l'ame & le corps sont deux choses fort differentes. Mais certes il y a sujet d'admiration, l'esprit & la memoire estans une mesme chose de voir que l'esprit soit remply de joye, & la memoire comblée de tristesse. Que la memoire & l'esprit ne soient qu'un, il n'en faut pas douter, puis que lors que nous commandons à un enfant d'apprendre quelque chose par cœur, nous luy disons, faites en sorte de mettre cela dans

vostre esprit: & lors que nous nous oublions nous disons, cela s'est effacé de mon esprit, je ne l'avois pas dans l'esprit, appellant la memoire du nom d'esprit. Cela estant ainsi, comme quoy se peut-il faire, dans la souvenance de mes déplaisirs passez, que mon esprit ait de la joye, & ma memoire de la tristesse, & que mon esprit soit joyeux de la joye qu'il a, & que la memoire ne soit pas triste de la tristesse dont elle se souvient? Peut-estre qu'en ce cas la trestesse n'est pas une des passions de l'ame; qui oseroit soûtenir cette erreur? Pour éclaircissement de cette verité, il faut supposer que la memoire est comme l'estomac de l'ame, & que la joye & la tristesse sont deux sortes de viandes, dont l'une est douce & l'autre amere, & qui peuvent bien, estant conduites dans la memoire par quelqu'un des sens, y trouver place, mais non pas y avoir du goust. Cette comparaison ne paroîtra-t'elle pas extravagante? que cela soit, elle n'est pas sans rapport, quoy que possible il ne soit pas bien parfait. Or quand je dis qu'il y a quatre passions de l'ame, le desir, la joye, la crainte & la tristesse, c'est de ma memoire que je tire cette connoissance. C'est de ce tresor que je puise tout ce que j'en dis, so[illegible] je les divise en leurs especes, soit que [illegible]lique leurs natures par la definition. Et toutefois pas une de ces passions ne me trouble lorsque j'en veux discourir. Sans doute elles estoient au fond de ma memoire devant que j'en

parlaſſe, & partant je les ay tirées par le ſouvenir. Poſſible que comme les viandes remontent quelquefois de l'eſtomac à la bouche, de meſme ces paſſions reviennent de la memoire à l'eſprit. D'où arrive-t'il donc que la douceur de la joye, ou l'amertume de la triſteſſe ne ſe fait pas ſentir à la bouche interieure de l'ame de celuy qui en parle, je veux dire de celuy qui ſe ſouvient? N'eſt-ce point en cela que cette ſimilitude manque? Car s'il eſt autrement, qui voudroit jamais diſcourir de la triſteſſe ou de la peur, s'il faloit en ſouffrir les atteintes, auſſi ſouvent qu'on prononceroit leurs noms? Et neanmoins il nous ſeroit impoſſible d'en parler, ſi nous n'avions dans noſtre memoire, non ſeulement les images que le ſon de ces mots y a imprimées par quelqu'un des ſens, mais encore les propres notions des choſes que nous pouvons avoir receuës dans nos ames par le miniſtere du corps. Mais l'eſprit meſme les ayant appriſes par ſes experiences, les a confiées à la memoire, pour en eſtre la depoſitaire, ou bien elle-meſme les a retenuës ſans aucune recommandation de l'eſprit.

On ſe[illegible]*ent des choſes éloignées.*

CHAP. XV. CErtes il n'eſt pas facile d'expliquer ſi cette impreſſion ſe fait dans la memoire par les images, ou autrement? Car je nomme une pierre, & le Soleil lors meſme

qu'ils sont éloignez de mes sens, & neanmoins leurs images sont presentes à ma memoire. Je nomme la douleur du corps, & je ne la sens pas, quoy que si je n'en avois l'espece dans l'ame, je ne sçaurois pas de quoy je parle. & je n'en ferois pas le discernement d'avec la joye. Je nomme la santé du corps, lors que je suis sain, & tout aussi-tost elle se presente à ma pensée; & pourtant si ma memoire ne conservoit son image, je ne sçaurois pas de quoy on parleroit quand on prononceroit le mot de santé. Et les malades qui ont une disposition toute contraire à la bonne, lors qu'ils sont dans les accez de leur mal, si l'on venoit à en discourir, entendroient une langue inconnuë, si du moins ils n'avoient dans l'ame l'espece de ce qu'ils n'ont qu'en desir au corps. Mais quand j'appelle les nombres dont nous comptons, ils s'offrent à moy, non pas dans leurs images, mais dans leur propre estre. J'appelle l'image du Soleil, & elle se presente incontinent & non pas en sa copie, parce que ce n'est pas l'image d'une image que je voy. Je parle de ma memoire, & aussi-tost j'apperçois ce que je nomme. Et où est-ce que je la voy, sinon en elle-mesme? peut-estre qu'elle se produit à soy-mesme dans son espece, & non pas par sa propre substance.

Que la memoire se souvient de l'oubliance mesme.

CHAP. XVI.

QUoy, lors que je prononce ce nom d'oubliance, je connois incontinent ce que je nomme ; & comme quoy le pourroi-je connoistre, si je ne m'en souvenois? Je ne pretens pas parler du son de ce mot, mais bien de ce qu'il signifie. Que si je l'avois oublié, on prononceroit inutilement cette parole. Donc quand je me souviens de ma memoire, la memoire n'a pas besoin d'autre image pour se representer ; mais lorsque je me souviens conjointement de la memoire & de l'oubliance, elles s'offrent de vray toutes deux à mon esprit ; la memoire comme puissance qui me fait souvenir, & l'oubliance, comme objet de la chose dont je me souviens. Mais qu'est-ce autre chose l'oubliance, qu'un defaut de memoire? Comme quoy donc la memoire se presente-t'elle pour m'en donner la souvenance, veu que lorsque l'oubliance s'interpose, nous ne nous pouvons souvenir? Que si nous avons dans la memoire des choses dont nous avons le souvenir, nous ne sçaurions pas de quoy on parleroit, si l'oubliance de qui l'on parle n'avoit place en nostre memoire. La memoire se souvient de l'oubliance, l'oubliance donc s'avance pour nous faire ressouvenir, puis qu'estant absente, nous nous oublions. Ne doit-on point conclure d'un effet si étran-

ge, que l'oubliance n'eſt pas dans la memoire par elle-meſme, lorſque nous nous en ſouvenons, mais qu'elle y a ſeulement ſon eſpace, puiſque l'oubliance ne peut point avoir d'autre effet que d'oſter la memoire. Qui pourra comprendre le ſecret de cette merveille ? De moy, mon Seigneur & mon Dieu, j'avouë mon aveuglement, je ne me comprens pas moy-meſme, ma propre capacité m'eſt un fond d'ignorance, & une ſource d'inutiles ſueurs. Je ne fais pas à cette heure mes courſes dans les vaſtes globes du Ciel, je ne prens point des diſtances des Aſtres, & je ne cherche pas curieuſement l'appuy qui rend la Terre immobile. Je demeure chez moy, c'eſt mon propre eſprit que je ſonde; ce n'eſt pas une grande merveille, ſi les choſes qui ſont ſeparées de moy en ſont éloignées. Y a-t'il rien plus prés de moy que moy-meſme ? Et voilà choſe étrange, que je ne comprens pas la puiſſance de ma memoire, quoy que je ne puiſſe meſme dire mon nom ſans ſon ſecours. Que ſi on m'interroge, comme il ſe peut faire, que je me ſouvienne de l'oubliance, que répondray-je? Diray-je peut-eſtre que la choſe dont je me ſouviens n'eſt pas en mon ame ? ou bien que l'oubliance y eſt, afin que je me ſouvienne ? Certes l'une & l'autre de ces réponſes eſt également ridicule. Pour me démeſler de cette difficulté, n'eſt il point à propos de dire que je n'ay pas l'oubliance dans ma memoire, lorſque je m'en ſouviens, mais

ſeulement ſon image ? Avec quelle probabilité pourrois-je avancer cela, puis qu'il faut qu'une choſe ſoit devant que d'en retirer l'image dans noſtre memoire ? C'eſt en cette façon que je me ſouviens de Carthage & de tous les autres lieux où j'ay eſté; c'eſt ainſi que je me repreſente les viſages de ceux que j'ay veus, & les autres choſes que les ſens m'ont fait connoiſtre. C'eſt pareillement de la meſme ſorte que je voy maintenant la ſanté de mon corps, ou ſes infirmitez paſſées, dautant que la memoire en a pris les eſpeces, lors qu'effectivement elles travailloient, afin de ſe les repreſenter quand elles ne ſeroient plus. Donc ſi l'oubliance eſt dans la memoire par ſon image, & non point par elle-meſme, il a falu qu'elle y ait eſté pour en faire comme l'extrait & la copie. Que ſi l'oubliance a eſté dans la memoire, comme quoy y a-t'elle pu imprimer ſon image, veu que ſa preſence efface meſme ce qu'elle y trouve dépeint ? Neanmoins bien que la façon de me ſouvenir de l'oubliance me ſoit inconnuë, il eſt vray que je m'en ſouviens, & quoy qu'elle cache ce qui eſt dans la memoire, il ne faut point douter qu'elle ne s'y montre.

La memoire a trois puiſſances.

CHAP. XVII. LA force de la memoire eſt grande, voire meſme ſa profonde & infinie multiplicité a quelque choſe de prodigieux, & cela

n'est rien que mon esprit, & je ne suis rien que cela mesme. Que suis je donc, mon Dieu, quelle est ma nature ? Sans doute c'est une vie doüée d'une vertu extrémement diverse dans ses effets. Voilà que je me promene dans les vastes campagnes de ma memoire, & que je me coule dans les secrettes cavernes, qui sont remplies d'une infinité de choses, soit que nous les connoissions dans leurs images, comme tous les Estres corporels, ou par leur presence mesme, comme les Arts ; soit dans certaines notions, comme les passions que la memoire contient, lors que l'ame ne les souffre pas, quoy que tout ce qui est dans la memoire reside dans l'ame. Mon esprit fait des courses dans cette étenduë infinie, & dans ces pays perdus de ma memoire, & je n'y trouve ny bout ny fin, tant est grande la force de cette faculté, tant est profonde la vie de l'homme, tandis que l'ame soutient ce corps. Que feray-je donc, mon Dieu, ma veritable vie, que feray-je pour vous trouver ? Il faut que je m'éleve au dessus de ma memoire, afin d'atteindre jusques à vous, ma douce lumiere. Que vous semble de ce dessein ? Voila que me servant de mon ame comme d'un échelon, je monte à vous qui estes au dessus de moy, Je passeray mesme cette puissance admirable qu'on appelle memoire, desirant d'arriver à vous, & de m'y unir autant qu'on vous peut atteindre, & qu'on peut avoir union avec vostre divine nature ; parce que

les bestes & les oyseaux se souviennent; autrement ils ne trouveroient pas leurs repaires, ny leurs nids, ny beaucoup d'autres choses à quoy ils ne se pourroient accoustumer sans memoire. Je veux donc m'élever au dessus de cette faculté pour arriver à celuy qui m'a separé des brutes, & qui m'a donné une nature sage au dessus des oyseaux. Oüy je passeray au delà de ma memoire, pour vous trouver, ma bonne, ma vraye & asseurée douceur. Et où vous pourray-je trouver ?

De la Reminiscence.

CHAP. XVIII

SI je vous rencontre hors de ma memoire, je n'ay point de souvenir de vous; & comment vous pourray-je trouver à cette heure, si je n'ay point de memoire de ce que vous estes ? La femme de l'Evangile avoit perdu sa dragme, elle allume une lampe pour la chercher, mais certes elle ne l'eust pas trouvée si elle n'en eust eu quelque souvenance. Car bien qu'elle l'eust rencontrée, d'où eust-elle jugé que c'estoit ce qu'elle cherchoit, si elle n'eust eu quelque trait qui luy eust representé l'objet de sa recherche ? Je me souviens d'avoir cherché & retrouvé beaucoup de choses perduës, d'où me vient cette connoissance ? parce que lorsque j'en faisois la poursuite, si par hazard on me demandoit, si ce n'est point cecy ou cela, je répondois toujours que non, jusques à tant que ce que

e cherchois se presentast. Ce qui ne fust pas arrivé, si je n'eusse eu le souvenir de la chose perduë, bien qu'elle m'eust touché les yeux. Il en va de mesme, autant de fois qu'on trouve ce qu'on avoit égaré. Car encore bien qu'une chose soit entierement soustraite aux yeux, comme tous ces corps, elle ne s'éloigne pas de la mesme façon de la memoire, qui retient toûjours son image jusques à ce que les yeux l'ayent retenuë. Et lors qu'elle s'offre, on la connoist par l'image que nous en retenons toûjours dans l'ame. Et nous ne disons jàmais que nous avons trouvé ce qui estoit perdu, si nous ne l'avons reconnu, & nous ne le pouvons reconnoistre, si nous ne nous en souvenons. Et ainsi on doit dire que les choses se perdent au regard des yeux, mais que la memoire ne les perde jamais, puis qu'elle en conserve toûjours les images.

Du ressouvenir.

MAis quand la memoire a perdu quelque chose, comme il arrive lors que nous nous oublions, & que nous taschons en suite de nous en ressouvenir, où est-ce que nous cherchons ce dont nous nous voulons souvenir? Où est cette cachette que nous foüillons, que dans nostre memoire? Que si pendant nostre recherche une chose se presente pour l'autre, nous la rejettons jusques à ce que nous rencontrons ce que nous desirons, & quand nous le tenons nous CHAP. XIX.

disons, le voicy enfin; ce que nous ne dirions pas, si nous ne le reconnoissions. Certainement cette chose n'estoit pas tout à fait perduë dans nostre memoire, mais elle y estoit seulement égarée. N'est-ce donc point que l'oubliance & le souvenir partagent également l'image de quelque chose, & que la memoire la tenant à moitié, & la voulant toute produire, elle s'aperçoit par l'impuissance de faire ce qui luy estoit ordinaire, de la perte qu'elle a faite. En quoy il luy arrive le mesme qu'à un boiteux qui comprend qu'il n'a qu'une jambe, lors qu'il sent qu'il ne peut marcher. Ainsi la memoire tenant ce qui luy reste, elle cherche ce qui luy manque, ou bien elle fait ce que nous faisons, quand un homme de connoissance se presente à nos yeux ou à nostre esprit, & que nous avons oublié son nom; nous rejettons tous les autres noms qui nous viennent en pensée, à cause que ce ne sont pas ceux-là dont nous usons quand nous parlons de cette personne qui est presente : mais aussitost que le mot propre s'offre à nous, cette parole s'accordant à nostre pensée, appaise le trouble d'une si confuse recherche. Et d'où vient que la chose oubliée se presente à la memoire, sinon par le secours de la mesme memoire? Comme lorsque quelqu'un nous dit le mot que nous cherchons, nostre esprit finit sa queste, non pas que nous ayons appris quelque chose de nouveau, mais seulement que nous apprenons ce qu'il a dit, en nous

nous souvenans de ce que nous avons oublié. Que si nous ne retenons plus rien tout a fait d'une chose, l'avertissement d'un autre ne sert de rien pour nous en faire ressouvenir. D'où il suit necessairement que nous n'avons pas entierement oublié ce que nous nous souvenons d'avoir oublié. Et partant nous ne pouvons chercher ce que nous avons perdu, si nous n'en avons quelque souvenance.

La Beatitude est le desir commun des hommes

COmment est-ce donc que je vous cherche, mon Seigneur, parce que je cherche une vie bienheureuse, quād je vous cherche. Je vous chercheray afinque mon ame vive, dautant que mon corps vit de mon ame, & non mon ame de vous. Comme quoy donc est-ce que je cherche une vie bienheureuse, puisque je ne la trouve point, jusqu'à ce que je dise, C'est assez, je ne souhaite rien davantage. La poursuite de cette bienheureuse vie se fait-elle par la reminiscence, comme si je l'avois oubliée, & que j'eusse le souvenir de cette oubliance, ou bien se fait-elle par un simple desir d'une chose entierement inconnuë, auparavāt, ou de telle façon oubliée, que je n'aurois pas mesme la memoire de l'avoir autrefois sceuë. La vie bienheureuse, n'est-ce pas ce que tout le monde desire, & qui n'est objet de fuite à personne! Où l'a-t'on connuë, si on la souhaite? où l'a-t'on veuë CHAP. XX.

pour l'aimer ? N'avons-nous point cette vie d'une certaine façon qui n'est pas celle qui rend bien-heureux celuy qui la possede d'une autre sorte. Il est d'autres personnes qui sont heureuses en esperance, mais cette possession est imparfaite, & cede de beaucoup à celle de ceux qui sont heureux en effet, quoy que la condition de ceux qui joüyssent de cette beatitude soit preferable à celle de ceux qui n'en ont ny l'effet ny l'attente. Or il est certain que ceux qui veulent posseder cette heureuse vie, la possedent déja en quelque façon secrete & inconnuë : autrement ils ne la souhaiteroient pas avec l'ardeur qu'ils font. A ne point déguiser mon ignorance, je ne sçay comme ils connoissent, & partant la connoissance qu'ils en ont, est dans une certaine impression que je doute estre en la memoire, parce que si elle y a quelque rang, nous avons déja esté autrefois heureux. J'ay pareillement une grande difficulté à me resoudre sur cette curieuse demande, sçavoir si chacun de nous eust esté bien-heureux en l'état d'innocence, ou si nostre felicité se fust derivée en nous de ce premier homme qui a fait le premier peché, *& en qui nous sommes tous morts*, devant que d'en estre nez dans la misere. Je veux pourtant pour cette heure laisser cette recherche ; mais seulement je desirerois sçavoir si cette vie bien-heureuse est dans la memoire, parce que nous n'aurions point d'amour, si nous n'avions point de connoissance, Nous oyons tous son nom,

& nous avoſions que nous ſouhaitons ce qu'il ſignifie, dautant que ce n'eſt pas le ſon de cette parole qui nous flatte. Cette verité eſt évidente, puiſqu'un Grec entend parler en Latin de cette beatitude ſans deſir, parce qu'il eſt ſans connoiſſance. De meſme qu'un Latin écoute avec indifference un Grec ſur le meſme ſujet, dautant que cette choſe, que tous les hommes de la Terre deſirent, n'eſt ny Greque ny Latine. Que s'il eſtoit poſſible d'avoir une parole connuë de tout le monde, & qu'on demandaſt ſi on voudroit eſtre bien-heureux, ſans aucune doute, un oüy feroit la réponſe commune de tous les hommes, ce qui ne feroit pas, ſi la memoire de tous les hommes n'eſtoit imprimée de la choſe que ce mot ſignifie.

On ſe ſouvient de ce qu'on n'a jamais ſceu.

CEluy qui ſe ſouvient de la beatitude, ne s'en ſouvient-il point de la meſme façon que celuy qui a veu Carthage s'en ſouvient ? Nenny, parce que la felicité n'eſtant pas un corps, elle n'eſt pas ſenſible à l'œil. Le ſouvenir que nous en avons n'eſt-il point ſemblable à celuy des nombres ? Non, dautant que ceux qui les ont dans la memoire n'en pourſuivent point une connoiſſance plus parfaite. Là où au contraire, le ſeul motif qui nous fait chercher la beatitude, eſt que nous en avons quelque poſſeſſion dans l'ame. Poſſible s'en ſouvient-on comme de l'Elo- CHAP. XXI.

quence : Rien moins, quoy qu'à vray dire il y ait quelque rapport entre ces deux choses, en ce que ceux qui n'ont pas encore d'éloquence s'en souviennent pourtant ; & desirent de l'acquerir. D'où il est aisé de conclure qu'ils en ont quelque connoissance, mais qu'ils l'ont receuë par les sens exterieurs, ayant ouy quelques personnes éloquentes, dont les beaux discours leur ont donné avec le contentement d'oüir tant de rares choses, le desir de les posseder. Quoy qu'à parler veritablement, la satisfaction qu'ils ont receuë, soit le motif du souhait qu'ils ont conceu, parce qu'ils ne souhaiteroient pas d'acquerir l'Eloquence, s'ils n'avoient tiré du contentement de celles des autres. Mais la vie bien-heureuse ne se laisse toucher à aucun de nos sens, & l'experience d'autruy ne nous sert de rien pour la connoistre, la souvenance de cette heureuse vie ne revient-elle point de nostre pensée, comme celle d'une joye dont nous ne joüissons plus? Possible y a-t'il de la convenance entre la joye & la felicité, en ce que je me souviens de ma joye estant triste, comme de la vie bien-heureuse estant miserable. De plus, je n'ay jamais senty ma joye d'aucun de mes sens, je ne l'ay ny veuë de l'œil, ny ouïe de l'oreille, ny flairée du nez, ny goustée de la bouche, ny touchée de la main ; mais je l'ay sentie en moy-mesme, lorsque j'estois en belle humeur, & j'en ay conservé l'impression dans ma memoire, afin de m'en souvenir quelquefois avec mé-

pris, d'autrefois avec desir, selon la diversité des objets qui ont fait naistre cette passion en mon ame. Car je ne peux nier que les sales voluptez ne m'ayent pendant mes débauches chatoüillé d'un vain contentement qui est à cette heure la juste cause de mes regrets, & l'objet de mes anathemes. Et quelqu'autrefois aussi j'ay pris plaisir dans la connoissance ou l'exercice des choses loüables, dont je me souviens maintenant, & les desirer, quoy que peut-estre je n'ay plus cette innocente passion, & partant ma joye passée m'est une douleur presente. Où, & quand est-ce donc que j'ay goûté ma beatitude pour m'en ressouvenir, l'aimer & la souhaiter? Car je ne suis pas seul à desirer cette vie bienheureuse, mais certes c'est le vœu public de tout le monde. Que si nous n'en avions point de connoissance certaine, nous n'en aurions pas un desir assuré. Mais d'où vient cette uniformité de desirs? Si l'on demande à deux jeunes hommes s'ils veulent aller à la guerre, il se peut faire que l'un d'eux dira qu'oüy, & que l'autre aura un dessein tout contraire. Que si on leur demande s'ils veulent estre heureux, ils répondront sans delay, que c'est leur unique souhait : ce qui est veritable, que le desir de la beatitude est ce qui en pousse l'un aux armes, & qui en retire l'autre. Cela sans doute vient de ce que chacun cherche d'estre heureux, quoy que tout le monde n'en choisisse pas les mesmes moyens. Mais s'il y a de la diversité dans les moyens de la

recherche, il n'y en a point dans l'objet des pretentions, & chacun avoüera qu'il veut posseder la joye, qui est ce qu'on nomme une vie heureuse. Et quoy que l'on marche par un chemin, & que l'autre prenne une route toute contraire, il n'y a pourtant qu'un but que chacun veut atteindre, qui est d'estre content. Et partant puisque la felicité est une chose dont personne n'a fait l'essay, il n'est pas aisé de dire, comme quoy nous la pouvons reconnoistre dans nostre memoire, lorsque nous oyons prononcer ce mot de beatitude.

En quoy consiste la veritable joye.

CHAP. XXII. DIeu me veüille bien garder de me croire bien-heureux pour toute sorte de joye. Mon aimable Sauveur, éloignez ce mauvais sentiment du cœur de ce pauvre serviteur, qui se confesse à vostre divine Majesté; *dautant qu'il est une certaine satisfaction qui ne se communique point aux méchans;* mais seulement à ceux qui se portent franchement à l'execution de vos ordonnances, pour l'amour de vous seul qui estes leur joye. Et à n'en point mentir, la vraye felicité est de chercher ses contentemens en vous, de se réjoüir de vous; certes il n'y a point de joye hors de là. Que si quelqu'un poursuit une autre joye, il ne poursuit pas la vraye, quoy que sa volonté ait toûjours en veuë l'image de la joye.

Ce que c'est que la vie bien-heureuse.

IL est donc faux que tous les hommes veuillent estre bien-heureux, dautant que ceux qui ne mettent pas leur felicité en la possession de vostre divine nature, dont la seule veuë fait la vie bien-heureuse, ne le desirent pas. Ou bien possible qu'il n'est personne de tous les hommes qui ne souhaite cela; mais *parce que la chair se revolte contre l'esprit, & l'esprit contre la chair, ne faisant pas ce qu'ils voudroient bien*, ils font ce qu'ils peuvent, se contentant de cela faute de cœur & de courage, pour pouvoir tout à fait ce qu'ils peuvent en partie. Si je leur demande s'ils n'aiment pas mieux tirer leur joye de la verité que du mensonge, ils me répondront qu'ils desirent la verité aussi asseurément, comme ils avouënt qu'ils veulent estre heureux; dautant que la beatitude n'est rien autre chose qu'une delicieuse joüissance de la verité: car *cette vie est de vous, mon Dieu, ma lumiere*. Tous les hommes veulent cette vie bien-heureuse, oüy tous les hommes cherchent cette seule vie, qui est bien-heureuse, chacun met sa joye dans la verité, afin qu'elle ne soit pas fausse. J'ay connu beaucoup de personnes qui vouloient bien tromper les autres, mais pas un qui voulust en estre trompé. Où ont-ils donc connu cette beatitude, que là mesme où ils ont rencontré la verité? Ils l'aiment à cause CHAP. XXIII

cause qu'ils ne veulent pas estre deceus. Et lorsqu'ils aiment la felicité qui consiste en la joye de la verité, ils aiment la mesme verité, & ils ne l'aimeroient pas s'ils n'en avoient quelque connoissance dans leur memoire. D'où vient donc qu'ils ne sont pas bien-heureux de ce qu'ils possedent en eux-mesmes? Par ce qui les rend miserables les occupe plus puissamment, que ce qui les fait souvenir legerement; *dautant que la lumiere qui est dans les hommes est encore foible; qu'ils marchent, qu'ils marchent, de peur que les tenebres ne les surprennent*. Mais d'où vient que *la verité engendre la haine*, & que celuy qui annonce vos veritez aux autres, n'en retire que de l'aversion & de l'ingratitude, veu qu'on aime la vie bienheureuse, qui n'est rien autre chose que la joye de la verité? Peut-estre que cela arrive à raison qu'on aime la verité de telle sorte, que ceux qui aiment quelque autre chose pour elle, veulent que ce qu'ils aiment soit la verité, parce qu'ils ne veulent pas estre trompez, ny convaincus de surprise. Et ainsi ce qu'ils ont aimé pour la verité, est le seul motif du mépris qu'ils en font, & de la haine qu'ils luy portent; dautant qu'ils aiment l'éclat de la verité, mais ils haïssent la censure. Ils ne veulent pas estre trompez, quoy qu'ils tâchent de tromper; ils la cherissent lorsqu'elle se montre, & ils la haïssent quand elle juge. C'est pourquoy un jour viendra que cette verité leur rendra le change, leur demeurant cachée lors

mesme qu'elle les découvrira à tout le monde. C'est ainsi, c'est ainsi que l'esprit de l'homme, aveuglé de ses erreurs, foible de ses infirmitez, honteux de ses ordures, ne veut pas qu'on le connoisse, quoy qu'il ne veuille pas que rien luy demeure inconnu. Et pour lors la chance sera retournée, parce qu'il ne sera pas caché à la verité, & la verité luy sera cachée. Et toutefois pendant que le mensonge abuse de son esprit, il aimeroit mieux se réjouïr de la verité que de l'erreur. Il sera donc bien-heureux lorsque sans obstacle il se réjoüira en cette verité, par qui toutes choses sont vrayes.

Que la memoire contient Dieu.

IL y a long-temps que je me promene dans les grandes espaces de ma memoire, en vous cherchant, mon Dieu, & je ne vous ay pas trouvé hors de son étenduë, parce que je n'ay rien trouvé de vous que j'aye oublié, depuis que je vous ay connu, dautant que depuis que vous vous estes laissé connoistre à moy je n'ay point perdu de cette science. A raison que j'ay rencontré mon Dieu, où j'ay trouvé la verité, & je ne me suis prs oublié de la verité depuis que je l'ay rencontré. Et partant depuis que je vous connois vous n'estes point sorty de ma memoire, c'est là où je vous trouve, & où je me soviens de vous, me reconnoissant en vous & de vous quand il me plaist. Ce sont là les saintes de- CHAP. XXIV

lices dont vostre infinie bonté, touchée de mes extrémes miseres, m'a montré la pure source.

En quel degré de la memoire on peut trouver Dieu.

CHAP. XXV.

MAis, mon Dieu, en quel degré de ma memoire demeurez-vous, en quel appartement avez-vous choisi vostre sejour, où avez-vous basti vostre sanctuaire? Vous avez honoré ma memoire jusques à y choisir vostre demeure, mais je cherche encore en quel endroit vous habitez. Me souvenant de vous, je suis au delà de ce que j'ay de commun avec les bestes, parce que je ne vous ay point aperceu parmy les images sensibles des corps, je me suis avancé jusques à cet endroit où j'ay logé le souvenir de mes passions, & je ne vous y ay pas aussi trouvé. De là j'ay penetré jusques où mon esprit a son siege, dautant que je me souviens de mon esprit, comme de toute autre chose, & vous n'y estiez pas, parce que comme vous n'estes pas ny une image sensible, ny une passion semblable à la joye, au desir, à la crainte, ou aux autres qualitez de l'ame, de mesme vous n'estes pas l'esprit, estant le Dieu de mon esprit. La raison est, que toutes ces choses sont sujettes au changement, & que vous estes immuable. Et pourtant vous avez vostre Palais, & faites vostre Cour dans ma memoire, depuis que j'ay le bonheur de

vous connoiſtre, & à quel propos y chercher le lieu de voſtre ſejour, comme ſi ma memoire eſtoit diviſée par eſpaces & appartement : Certes quelque foible que ſoit mon eſprit à démeſler cette difficulté, il eſt certain que vous eſtes dans ma memoire, depuis que j'ay connu voſtre divine Majeſté, & que je vous y trouve lorſque je me ſouviens de vous.

Où Dieu ſe retrouve.

OU vous ay-je donc trouvé pour vous connoiſtre, puiſque vous n'eſtiez pas dans ma memoire devant que de m'eſtre connu ? Où vous ay-je rencontré pour vous connoiſtre, ſinon en vous au deſſus de moy ? Nous avons beau avancer & reculer, nous ne trouverons point de lieu determiné où vous ſoyez. Vous eſtes par tout pour rendre vos oracles à ceux qui vous conſultent, & par une ſeule réponſe vous ſatisfaites à toutes nos demandes. Vous répondez nettement, mais nous n'oyons pas tout avec netteté. Chacun vous conſulte de ce qu'il luy plaiſt, mais chacun n'a pas la réponſe qu'il deſire. La marque aſſeurée d'une perſonne qui fait ſa gloire de voſtre ſervice, eſt de vouloir la fortune qu'il vous plaiſt luy deſtiner, & non pas celle qu'il vous demande. CHAP. XXVI.

Par quels charmes Dieu attire les hommes.

CHAP. XXVII. JE vous ay tard aimé, beauté si ancienne & si nouvelle, je vous ay tard aimé. Voila que vous estiez au dedans de moy, & moy au dehors, où je vous cherchois, répandant, tout difforme que j'estois, mes amours sur vos belles creatures. Vous estiez avec moy, & je n'estois pas avec vous : ce qui me tenoit loin de vous, estoit ce qui ne pouvoit estre sans vous ; vous m'avez appellé à haute voix, & vous avez forcé la dureté de mon ouïe : vous avez brillé, & mon aveuglement s'est dissipé : vous avez exhalé une douce & agreable odeur ; j'ay respiré, & voila que je soupire aprés vous : je vous ay gousté, & j'ay faim & soif ; vous m'avez touché, & me voila sensible au desir de la paix.

La misere de cette vie.

CHAP. XXVIII. QUand je vous seray entierement uny, jamais plus la douleur ny le travail ne me seront importuns, & pour lors ma vie sera vivante; estant pleine de vostre Estre. Et parce que vous soûtenez celuy que vous remplissez, maintenant que je suis vuide de vous, je traisne & me suis à charge. Mes déplorables joyes combattent avec mes salutaires tristesses, & je ne sçay qui aura l'avantage. Helas! mon Seigneur, ayez pitié de

moy, malheureux que je suis. Je ne cache point mes playes, vous estes Medecin, je suis malade, vous estes misericordieux, je suis miserable. *N'est-ce pas une guerre continuelle que la vie de l'homme sur la terre?* Qui pourroit desirer les peines & les angoisses? Vous voulez qu'on les souffre, mais vous ne commandez pas qu'on les aime. Personne n'a d'amour pour ce qu'il souffre avec peine; car encore bien qu'il se réjoüisse dans les souffrances, il choisiroit plûtost de ne rien endurer que de se réjoüir en souffrant. Je desire de la prosperité pendant mes mauvais jours, & je crains la mauvaise forune, lorsque j'en possede une bonne. Où trouvera-t'on un milieu à ces deux extremitez, qui ne couvre point de precipices à nostre foiblesse? Malheur aux delices des hommes; je le dis encore un coup, malheur à la douce vie des mondains, puisque sa joüissance est troublée de la crainte de sa perte, & que ses joyes sont interrompuës de l'appréhension des larmes. Malheur aux malheurs du monde: une fois, deux fois, trois fois malheur, puis qu'ils sont meslez des inquietudes du desir, & que jamais il ne sont contens de la passion de leurs joyes. Et partant l'adversité estant insupportable, & mettant nostre patience au hazard de se perdre, la vie de l'homme n'est-elle pas une tentation continuelle sur la terre?

L'esperance de l'homme doit estre en Dieu.

CHAP. XXIX

MOn Dieu, ma confiance n'est appuyée que sur vos grandes misericordes. Donnez-moy la grace d'accomplir vos volontez, & puis commandez ce qu'il vous plaira. Vous nous commandez la continence. *Et sçachant*, dit quelqu'un de vos serviteurs, *que personne ne peut avoir la chasteté, si Dieu ne la luy donne, cette connoissance qui nous découvre la source de cette faveur, nous est une instruction de prudence.* Dautant que la continence nous rallie en nous-mesmes, & nous reduit à cette unité souverainement aimable, d'où nous nous sommes separez, en nous divisant à plusieurs: car il est vray, mon Dieu, & personne ne me sçauroit contredire; celuy qui aime quelqu'autre chose que vous, si vous n'estes le motif de son amour, il vous aime moins qu'il n'a de devoir, & vous de merite. L'amour qu'il donne à la creature, est un larcin qu'il fait à Dieu. O amour qui brûlez toûjours, & qui ne vous éteignez jamais: charité, mon Dieu, échauffez-moy; vous commandez la chasteté, donnez ce que vous commandez, & commandez ce qu'il vous plaira.

Des illusions des Songes.

CHAP. XXX.

SAns doute vous commandez que je me tienne net *des desirs de la chair, de la convoitise des yeux, & de l'ambition de la gloire*. Vous avez défendu les accouplemens illegitimes ; & mesme vous nous avez avertis qu'il y avoit quelque chose meilleur que ceux que vous permettez : Et parce que vous m'avez accordé ce que vous m'avez commandé, j'ay accomply vos desirs, devant mesme que d'estre dispensateur de vos Sacremens. Neanmoins les honteuses images que mes mauvaises pratiques ont confiées à cette memoire, dont j'ay fait un si long discours, y vivent encore. Il est vray qu'elles se presentent à moy lorsque je veille avec plus d'importunité que de succez. Pendant le sommeil, non seulement elles me chatoüillent jusques à exciter du plaisir en ma chair, mais encore presque jusques à tirer un lasche consentement de mon ame, & une sale imitation de la plus reprochable de toutes nos foiblesses. Et cette illusion a tant de force sur mon esprit & sur mon corps, qu'elle me persuade ces ombres pour des veritez, tandis que je dors, quoy que l'impureté ne puisse, lorsque je veille, faire passer ses plus solides plaisirs, que pour des apparences & des prestiges. D'où vient qu'il y a une si notable difference de moy à moy ? N'est-ce point, mon Dieu, que je ne suis plus la nuit,

ce que j'estois le jour ? Sans doute ce desordre n'arrive pas de ce costé-là : Et toutefois ce moment qui separe mon sommeil de mes veilles, fait un si étrange changement dedans moy-mesme. Où est cette raison qui s'opposoit avec tant de discours à ces sales suggestions, lors que je veillois, & qui me rendoit insensible à toutes leurs atteintes ? Ne se laisse-t'elle point aussi bien endormir que les yeux ? S'il est ainsi, d'ou vient que par fois pendant nos mauvais songes, nous apportons de la resistance à ces illusions, & que nous tâchons d'estre chastes, quand mesmes nous ne sommes plus hommes. Que si le contraire nous arrive, nostre conscience ne demeure pas sans trouble ; quoy que le sommeil nous excuse de crime, & que nous sçachions que nostre corps est plûtost le triste sujet de ces illusions, que nostre voloté n'en est la malicieuse & criminelle cause. Mon Dieu, vostre divine main qui peut tout, peut-elle pas guerir les langueurs de ma pauvre ame, & mesme par l'infusion plus abondante de vos graces, reprimer les sales mouvemens de mes songes ? Mon aimable Maître, si vous m'accordez cette faveur, vous accroistrez de plus en plus vos bien-faits & mes devoirs : Je vous demande cette grace, afin que mon ame dégagée des gluantes amorces de la convoitise, suive les genereuses saillies qui me portent à vous, afin qu'elle ne se revolte plus contre soy-mesme, & que non seulement elle ne se laisse point aller à

ces impuretez qui arrivent en dormant, mais encore qu'elle n'y consente pas, dautant que ce n'est pas un grand effet de pouvoir, de m'accorder en l'âge où je suis, un empire absolu sur mon corps, & de luy imposer necessité de m'obeïr, puisque vous estes tout-puissant, & que vous nous pouvez faire du bien au dessus de ce que nous pouvons desirer & comprendre. J'ay pourtant jugé à propos de confesser à mon bon & aimable Sauveur la disposition dans laquelle je suis touchant ce point, me réjoüissant en crainte de la faveur que vous m'avez faite, & m'affligeant de ce qu'elle n'est pas achevée, sur la confiance que j'ay que vous perfectionnez vos misericordes en moy, jusques à une entiere paix, que toutes mes puissances interieures & exterieures auront avec vous, *lorsque la mort sera abysmée dans la victoire*.

De la Gourmandise.

CHAP. XXXI

LE jour me presente un autre ennemy, & plust à Dieu qu'il fust seul, puisque nous reparons *tous les jours par le boire & le manger*, *les ruines de nostre corps, jusques à ce que vous détruisiez les viandes & le ventre*, lorsque vous aurez rassasié ma faim d'une merveilleuse nourriture, *& que cette chair corruptible sera revestuë d'une eternelle incorruption*. Pour maintenant cette necessité m'est delicieuse, & afin de n'estre pas vaincu par cette amorce, je combats la douceur

que je gouste avec les viandes, & tâchant *de rendre mon corps souple à l'esprit*, je luy fais une cruelle guerre par les jeûnes & la diete. De sorte que je gueris les douleurs de mon estomach par les plaisirs de ma bouche : puis qu'il est vray que la faim & la soif sont des maux qui brûlent & consument nostre vie comme la fiévre, si nous n'usons de la medecine des alimens. Et parce que par un effet de vostre magnificence, l'Air, l'Eau & la Terre nous presentent une infinité de mets : nous appellons nos miseres des delices. Je confesse que vous m'avez enseigné de prendre ma nourriture comme une medecine, mais tandis que la necessité de la faim me fait chercher les moyens d'arrester ces importunitez, la gourmandise me dresse des embûches sur le passage. C'est proprement dans ce détroit par où les viandes passent, que ma vertu rencontre du danger, & il est autant necessaire de tenir ce chemin, qu'il est possible de se passer de nourriture. Et parce que la santé nous est motif de boire & de manger, une perilleuse volupté se glisse à sa suite, comme servante, qui par aprés tâche de supplanter sa Maistresse, & nous obliger de faire à sa consideration ce que je fais ou veux faire, pour la seule necessité. Mais l'une & l'autre n'ont pas la mesme moderation dans leurs desirs : car ce qui est assez au besoin de l'une, est trop peu au dereglement de l'autre. Et ainsi il est mal-aisé de discerner dans l'usage ordinaire des viandes, si un soin raison-

nable des forces du corps demande de l'appuy, ou ſi cette perfide volupté exige de nous un excez. Dans cette incertitude, noſtre ame infortunée ſe réjoüit, & fait de cette ignorance, une excuſe à ſa gourmandiſe, bien aiſe de ne pas connoiſtre ce qui eſt preciſément deû aux neceſſitez du corps, afin que le pretexte de ſanté ſoit un voile au déreglement de la volupté. Voila les tentations que je combats tous les jours, implorant le ſecours de voſtre main favorable, je vous repreſente mes miſeres, dautant que je ne ſuis pas bien inſtruit de ce que je dois faire en ces rencontres. J'entens bien la voix de Dieu qui m'adreſſe ces paroles. *Ne chargez point vos corps & vos cœurs de trop de viandes & de vin.* Pour l'yvrognerie elle eſt fort éloignée de mon inclination, j'attens de voſtre bonté que jamais elle ne s'en approchera, quant à la gourmandiſe, j'avoüe qu'elle m'a quelquefois ſurpris, vous aurez pitié de ma foibleſſe, & elle ne m'attaquera plus. Vous eſtes le ſeul de qui j'eſpere ce ſecours, *puiſque perſonne ne peut avoir la continence, ſi vous ne la luy donnez.* Vous nous accordez beaucoup de graces dans vos oraiſons, & tout ce que nous recevons de bien devant nos prieres, nous le recevons de vos liberalitez. Voire meſme ſi nous reconnoiſſons la ſource de vos bien-faits, c'eſt un ſurcroiſt de voſtre bonté, auſſi bien que de nos obligations. Je n'ay jamais eſté adonné au vin, mais j'en ay veu pluſieurs que vous aviez gueris de cette

infirmité. Donc la preservation de ceux qui n'y ont pas esté sujets est une de vos misericordes, qui doit les obliger, comme c'est un effet de bonté à ceux qui en avoient autrefois esté vaincus, de ne l'estre pas toujours. C'est aussi une connoissance qui vient de vostre faveur, de sçavoir à qui les uns & les autres sont obligez de leur delivrance. J'ay encore une de vos paroles sur ce sujet : *Garde-toy de suivre la mauvaise pente de tes desirs, & te détournes de la volupté.* J'ay pareillement oüi cette voix qui m'est fort agreable. *Quoy que nous mangions, nous n'en aurons pas davantage, & si nous ne mangeons pas, nous n'en avons pas moins* : c'est à dire que ny le manger ne me rendra pas content, ny l'abstinence miserable. Voicy encore une de vos instructions : *J'ay appris en quoy consiste le prou, je sçay faire mon profit de l'abondance & du defaut, je peux tout en celuy qui m'appuye.* Voila le sentiment d'un vray soldat du Ciel, & non pas *d'un amas de poussiere ce que nous sommes.* Mais, mon Seigneur souvenez-vous, s'il vous plaist, *que nous ne sommes que cendre, & que vous nous avez faits de terre, que l'homme s'estoit perdu par sa faute, & qu'il s'est retrouvé par vostre grace.* Celuy qui nous a laissé cette belle sentence, & que je cheris par instinct de vostre grace, n'a pû cela de ses forces, parce qu'il n'estoit de soy que poussiere aussi bien que nous. *Je peux toutes choses*, dit-il, *à l'aide de celuy qui me preste la main.* Secourez-moy, afin que

rien ne me soit impossible, donnez ce que vous ordonnez, & commandez ce que vous voudrez. Le mesme Apostre confesse qu'il tient toute sa puissance de vous, *& s'il se glorifie, il se glorifie en Dieu*. Un autre de vos serviteurs vous conjure en ces termes de le delivrer de ce tyran : *ostez-moy les desirs dereglez du ventre*. D'où il est aisé de recueillir, mon aimable Sauveur, que c'est vous qui nous donnez la vertu, lorsque ce que vous ordonnez s'accomplit en nous. Vous m'avez aussi appris, mon bon & amoureux Pere, *Que toutes choses sont nettes aux nets, mais que c'est un peché de toucher la viande avec scandale du prochain ; que toutes vos creatures sont bonnes, & qu'il ne faut rien rebuter de ce qu'on peut manger avec action de graces : que la chair ne nous rend pas recommandables devant Dieu, que personne ne se mesle de censurer l'usage des viandes & du vin, & que celuy qui mange ne condamne pas celuy qui jeusne, & que celuy cy ne juge point l'autre*. J'ay appris ces beaux enseignemens de vous, je vous en remercie, mon Dieu & mon Maistre, & me reconnois vostre redevable, pour avoir parlé à mes oreilles, & éclairé mon esprit. Ce n'est pas que j'apprehende aucune incommodité dans la chair, mais bien celle de la convoitise. Je n'ignore pas que Noé receut permission de Dieu de manger de toutes sortes de viandes, que Helie a gousté de la chair, que S. Jean, dont l'abstinence est plus admirable qu'imitable, n'a pas

esté soüillé de l'usage des sauterelles, qui sont certains petits animaux fort sales. Et au contraire je sçay qu'Esaü a esté deceu d'une écuelle de Lentilles: Que David s'est condamné luy-mesme, pour avoir desiré trop ardemment de boire de l'eau: & que mon grand Roy & adorable Jesus a esté tenté de pain, & non pas de quelque plus delicieuse viande. Et pour cette raison les Israëlites n'attirerent pas la colere de Dieu, pour avoir desiré de la chair dans le desert, mais bien pour avoir murmuré contre luy, par un desir immoderé d'en manger. C'est donc au milieu de ses tentations, que je combats tous les jours la convoitise des viandes; dautant que je ne puis me retrancher tout d'un coup & pour toûjours leur visage comme celuy des femmes. Il faut donc mettre un frain à ma bouche, qui se relasche & se retire quand il faudra; mais, mon Seigneur, qui de tous les hommes ne s'échape jamais au delà des bornes de la necessié? Qui qu'il soit, qu'il loüe vostre adorable Nom. De moy je ne me puis vanter de cette moderation, parce que je suis un homme pecheur. Je veux pourtant vous loüer, & que celuy qui a vaincu le Monde, me recevant parmy les foibles membres de son corps, *reclame vos misericordes sur moy; car vos yeux ont veu mon impuissance & mon imperfection, & elles seront toutes écrites dans vostre Livre.*

De l'Odorat.

POur ce qui touche le plaisir de l'Odorat, je n'en ay jamais esté fort curieux: quand je n'ay point de senteur, je ne les cherche pas, si j'en ay je ne les rejette pas, voire mesme je suis tout à fait indifferent pour ce point. C'est ce qui me semble à cette heure, peut-estre que je me trompe. Je parle avec doute, dautant que ce n'est pas un de nos moins déplorables aveuglemens, de ne pas connoistre les dispositions de son cœur, & de voir que nostre ame ne se fie pas à elle-mesme, lors qu'elle s'interroge de ses vertus, parce que ce que nous en avons y est si caché pour l'ordinaire, qu'il n'y a qu'une longue experience qui la découvre. Et personne ne se doit tenir asseuré de cette vie, qui n'est depuis le moment de sa naissance jusqu'à celuy de la mort, qu'une tentation continuée, afin que celuy qui de méchant a esté changé en vertueux, ne change de bon en mauvais. Il n'est qu'une esperance certaine, qu'une confiance asseurée, & qu'une promesse dont on ne peut douter, & c'est celle de vos misericordes. CHAP. XXXII.

Du plaisir de l'ouye.

LEs charmes de l'oreille m'avoient plus puissamment & dangereusement deceu, mais vous m'avez dégagé. Je confesse pour- CHAP. XXXIII

tant que mon ame se laisse encore un peu toucher lorsque j'entens la douceur de ces voix qui chantent de saintes paroles avec art & harmonie, non pas que cette melodie m'oste la liberté de m'en distraire, quand il me plaist. Toutefois ces agreables sons se voyans soustenus des graves sentences de l'Escriture; demandent dans mon cœur une seance d'honneur, & à peine leur en accorday-je une convenable, dautant qu'il me semble que je leur défere par trop, en ce que vostre sainte parole flatte mon cœur d'une plus sensible devotion, y estant coulée par la douceur de cette harmonie, que si elle estoit simplement prononcée & sans artifice. De plus je m'aperçois bien que les passions de nostre ame, ont une secrette intelligence avec les accords de la Musique, qui les faits attendrir à leur douceur. Mais le plaisir de la chair, qui ne doit pas affoiblir la vigueur de l'ame, me trompe souvent, lorsque le sens ne suit pas de telle sorte la raison, qu'il la laisse passer devant comme maistresse; mais parce qu'on luy permet l'honneur de la suivre, il s'usurpe insolemment le droit de la preceder & de la conduire. Et ainsi je peche sans y prendre garde, mais je m'en aperçois bien aprés. Par fois aussi usant de trop de severité à empescher le déreglement qui se peut glisser de l'oreille dans l'ame, je peche pour vouloir estre trop innocent, dautant que je condamne tout à-fait cette agreable harmonie, qui nous porte les Pseaumes de David

dans

dans l'ame, avec tant de douceur, approuvant davantage ce qui se pratiquoit en Alexandrie sous l'Evesque Athanase, qui ne vouloit qu'une legere inflexion de voix dans la prononciation du Psalme: de sorte que celuy qui le recitoit sembloit plûtost parler que chanter. Il est neanmoins vray que me souvenant des larmes que la douceur du chant de vostre Eglise, tira de mes yeux au commencement de ma conversion, qu'encore à l'heure que je parle, je me sens tout transporté, non pas de la delicatesse des tons, mais de la pieté des paroles. Et ainsi j'avoüe que la coustume de chanter avec cette amoureuse inflexion de voix, ne chatoüille pas seulement l'oreille, mais qu'elle profite au cœur. Voila comme je flotte entre le danger de l'agreable, & l'experience de l'utilité; toutefois je panche davantage (sans que je pretende faire passer mon opinion en arrest) à retenir la coustume de chanter en l'Eglise, qu'à l'y abroger; afin que l'esprit s'appuye sur le plaisir des sens, pour s'élever à la solide pieté. Neanmoins quand il m'arrive d'estre plus touché de la notte que de la lettre, je confesse mon peché par ma penitence, & pour lors j'aimerois mieux n'avoir point oüi de Musique, que d'en avoir esté charmé. Voila où j'en suis. Pleurez avec moy, pleurez pour moy, vous qui reglez si bien vostre cœur au dedans, qu'il est le principe de beaucoup de bonnes actions au dehors. Car pour vous qui ne faites rien de semblable, vous

n'estes pas sujet à ces mouvemens. Pour vous, mon Dieu, mon Seigneur, en la presence de qui je suis à moy-mesme un grand sujet de dispute, & un objet de recherche, regardez-moy, exaucez ma priere, ayez pitié de mes miseres, guerissez mes playes. Ce qui m'afflige le plus, c'est de me voir moy-mesme la source de mes langueurs, & la cause de mes foiblesses.

De la volupté des yeux.

CHAP. XXXIV.

IL ne me reste plus à discourir que des amorces de l'œil, dont je veux icy toucher les fautes, que les oreilles de vostre Temple, (j'entens mes freres) écouteront avec compassion. Et ainsi j'auray parlé de tous les alechemens de la chair, qui me font encore soupirer maintenant, *& desirer d'estre revestu de cette robbe de gloire qu'on me prepare dans le Ciel*. Les yeux aiment les beaux & agreables visages & les couleurs, qui ont de l'éclat & de la douceur. Que cela neanmoins n'occupe point mon ame, mais que le sujet de mes joyes soit mon Dieu, *qui a fait toutes ces choses bonnes à la verité*, mais il est tout seul mon souverain bien, & non pas cela. Et pourtant ces beautez dont j'ay parlé me suivent toûjours comme d'agreables fantômes, sans que jamais elles cessent leur douce persecution que la Musique fait au moins pendant le silence de ses poses; dautant que cette belle Reine du Ciel, que nous

appellons la lumiere, répandans ſes rayons ſur toutes ces creatures que nous voyons ſe gliſſe dans mes yeux avec des écoulemens ſi doux, & des charmes ſi ſubtils, que je ne m'aperçois pas de ſes ſurpriſes. Or elle s'inſinuë avec tant d'empire ſur noſtre cœur, que ſi on luy oppoſe quelque obſtacle, elle ſe fait deſirer avec inquietude; & ſi elle eſt ſi long-temps abſente, elle afflige le cœur ſans relaſche. O lumiere ! que l'aveugle Tobie voyoit lors qu'il inſtruiſoit ſon fils, & que d'un pied ferme & aſſuré il le dreſſoit dans les voyes du ſalut. O ſplendeur ! qu'Iſaac apperceut les yeux bouchez d'une extréme vieilleſſe, en beniſſant ſes enfans, qu'il ne connoiſſoit pas, & qu'il merita de diſcerner pendant une ſi ſainte action. O celeſte clarté ! dont les divins rayons découvrirent les generations futures à Jacob, lors meſme qu'il ne voyoit pas celles qui eſtoient devant ſes yeux, & qui l'éclairerent à croiſer ſes bras avec myſtere ſur ſes neveux, non pas comme Joſeph les corrigeoit par dehors ; mais comme il les diſcernoit au dedans. C'eſt cette divine lumiere, qui eſt la ſeule lumiere, elle ſeule nous montre de veritables beautez, & quiconque la voit, eſt forcé de l'aimer. Mais pour cette autre lumiere dont j'ay parlé, elle a autant de dangers qu'elle preſente d'attraits : Si elle offre aux aveugles amoureux du monde une agreable vie, elle eſt détrempée d'une perilleuſe douceur. Que s'il eſt des hommes aſſez ſages

pour vous rendre graces de cette clarté, qui s'attache au corps, ils la prennent dans ce beau Cantique, *Dieu Createur de toutes choses* ? mais ils ne la voyent pas pendant leur sommeil. Je souhaiterois bien d'estre du nombre de ces Aveugles clair-voyans. A cette fin je me défens des surprises de mes yeux, de crainte que mes pieds marchans en la voye de vos commandemens, ne tombent dans les lacets de quelque piege. De plus, je tourne les yeux invisibles de mon ame vers vous, afin que *vous preserviez mes pieds des entraves*. De temps en temps vous les dégagez, parce que de temps en temps ils s'embarassent. J'ay tort de parler de la sorte, & de modifier ainsi vos bienfaits, vous ne cessez jamais de me tirer des pieges, puisque j'en rencontre par tout : *Vous qui gardez Israël, jamais vous ne dormez, non pas mesme dans l'accez de vostre sommeil*. Et pour reprendre le discours que j'ay commencé, combien les hommes ont-ils ajoûté aux tentations de l'œil, employant l'art & l'industrie à en rehausser les beautez; dans les ouvrages à l'éguille, les vestemens & les chaussures; dans le vermeil doré, & les autres pieces d'Orfévrerie, dans les reliefs des Sculpteurs & les images des Peintres, & en beaucoup d'autres nouvelles inventions, qu'ils ont estudiées au delà de la necessité & du bon usage qu'on en faisoit dans la representation des choses saintes. S'attachant à ce qu'ils font au dehors, ils laissent au dedans de leur ame

celuy qui les a fait ; & ce qui est encore pis, ils tâchent d'effacer en eux l'image divine qu'il y avoit empreinte. De moy, mon Dieu, & tout ma beauté, je vous loüe mésme de cet éclat interieur & de cette grace visible que vous faites découler de la source de toutes les beautez, par l'esprit des hommes, dans leurs mains, & de leurs mains dans leurs ouvrages. Car il faut avoüer qu'il n'y a pas un trait de beauté dans nos ouvrages, qui n'imite cette excellente nature, aprés laquelle mon ame soupire nuit & jour. Mais ô malheur ! les ouvriers de ces miracles humains ne cherchent dans leur travail que l'approbation de leur industrie, méprisant de tirer la science ; d'en faire bon usage de cette beauté qu'ils ont pour idée, & pour exemple. Ils ont ce secret devant les yeux, & ils ne daignent le sonder, afin de ne se pas méprendre, & de mettre toute leur confiance au secours de vostre grace, & non pas en leur adresse, sans se répandre à ces petites besognes, qui de vray ne sont que de delicieuses fatigues. Pour moy, encore que par vostre misericorde je fasse le discernement de ces choses, je ne laisse pas, par ma foiblesse, de tomber dans les lacets de ces beautez imitées : mais vous m'en retirez, mon Dieu, *dautant que j'ay toujours vostre bonté en veuë*. Je me laisse prendre malheureusement, & vous me delivrez misericordieusement, tombant quelquefois sans souffrir aucun mal, parce que ma cheute est courte &

comme soutenuë ; quelquefois aussi avec peine, parce que je m'y arreste trop.

De la curiosité de sçavoir.

CHAP. XXXV. A Cette sorte de tentation il s'en joint une autre plus dangereuse; car outre la concupiscence de la chair, qui a pour objet le plaisir des sens, qui ruine ceux qui se retirans de vostre service, s'en rendent esclaves. Il entre dans l'ame par les sens du corps, une vaine curiosité, non pas de gouster les plaisirs de la chair, mais de faire certaines experiences par son ministere. Et cette vaine curiosité de sçavoir les choses inutiles, veut estre nommée un loüable desir d'apprendre les necessaires. Et parce que cette curiosité s'arreste principalement au desir de la connoissance, & qu'au dessus de tous les sens il appartient aux yeux de connoistre, l'Ecriture sainte luy donne le nom de *concupiscence des yeux*, ce qui est si vray, que le mot de *voir*, qui appartient seulement à l'œil, s'attribuë aux autres sens par emprunt, lorsque nous les employons à leurs propres actions; ce qui n'est pas difficile de comprendre, puisque nous ne disons jamais : Ecoutez ce qui reluit, ou sentez comme il brille : ou bien, goustez & touchez comme il éclatte : Et neanmoins on use du mot de voir en tout cecy, dautant que nous ne disons pas seulement, voyez ce qui luit, ce qui n'appartient qu'à l'œil; mais encore nous disons, voyez ce qui raisonne,

voyez combien douce ou desagreable est cette odeur; voyez quel goust a cette viande; voyez que cela est dur. Et partant l'experience generale des sens, comme nous l'avons remarqué, s'appelle la concupiscence des yeux, parce que les autres sens imitent l'office de voir, qui appartient proprement à l'œil lors qu'ils tâchent de connoistre quelque chose. Or il n'est pas difficile de discerner ce que les sens font par instinct de plaisir, ou par curiosité de science; dautant que la volupté ne cherche que les choses belles, harmonieuses, agreables, savoureuses & polies, & la curiosité en poursuit de toutes contraires, non pas pour en sentir de la peine & de la douleur; mais pour en retirer quelque connoissance, Car, je vous prie, quel contentement y a-t'il de voir dans un corps déchiré des choses qui font soulever le cœur? Et neanmoins s'il se fait quelque dissection d'un corps humain, on y accourt de tous côtez pour pâlir & pour avoir horreur. Et ce qui est fort étrange, les hommes craignent mesme d'avoir ces funestes veuës pendant qu'ils dorment, comme s'ils avoient esté contraints de les regarder en veillant; ou s'ils y avoient esté attirez par l'estime de quelque beauté. Le mesme arrive aux autres sens, ce qui seroit trop long à deduire. Et c'est cette maladie de l'ame qui a inventé les funestes spectacles des Gladiateurs, & les passe-temps inhumains de l'Amphitheatre. La recherche des secrets que la Nature nous tient cachez,

& les autres choses dont la connoissance est aussi inutile que fâcheuse, n'a point d'autre motif. C'est cette curiosité qui a donné cours aux noires sciences de la Magie ; elle passe mesme jusqu'à tenter Dieu, lors qu'elle luy demande des miracles, non pas pour operer la santé de quelqu'un, mais pour satisfaire à son propre desir. A l'aide de vos graces, Dieu de mon salut, j'ay retranché beaucoup de vaines poursuites, dans cette vaste forest pleine d'autant de dangers que de souhaits. Voire, mais comme quoy ay-je l'asseurance de dire que cette passion ne peut rien sur moy, veu que dans le commerce de cette vie, il s'en presente tous les jours tant d'occasions. Il est vray que la pompe des theatres n'a plus tant de pouvoir sur moy, que la course des Astres ne m'attire plus, que je n'ay jamais desiré de parler aux ombres, & que j'ay en horreur toutes sortes de pactes avec les demons. Mais, mon Dieu, mon Seigneur, à qui je dois & veux rendre tous mes hommages, en combien de façons mon ennemy invisible a t'il tasché de m'induire à vous demander des signes & des presages de l'avenir ? Je vous conjure pourtant par les merites de nostre grand Roy Jesus, & par le souvenir de la sainte Jerusalem ma chere patrie, dont les intentions sont toutes pures & toutes simples, que comme cette volonté ne s'est jamais entierement formée dans mon ame, j'en sois toûjours de plus en plus éloigné à l'avenir. Lors que je vous sol-

licite de quelque chose pour le salut de quelqu'un, j'ay bien un autre motif de ma requeste, parce que vous me faites approuver sans murmure ce qu'il vous plaist d'ordonner dans le secret de ma demande. Mais qui pourra marquer en combien de menuës occasions nostre curiosité est tentée tous les jours, & combien elle fait de cheutes? Combien de fois nous arrive-t'il d'écouter des grotesques; premierement par complaisance, de peur de rebuter les foibles, & puis de volonté deliberée, pour contenter nostre inclination? Je ne vais plus au Circ, pour y voir la chasse du Liévre; mais si par hazard il s'en presente un sur mon chemin, peut-estre qu'il me divertira de quelque serieuse pensée, & sa fuite m'obligera, non pas de piquer mon cheval aprés, mais d'y laisser courre mon cœur. Que si par une reflexion sur mon infirmité, vous ne me poussez promptement, ou à m'élever de cette veuë à la consideration de vos grandeurs, ou au mépris de cette chasse, je demeure immobile d'admiration, pendant que mon cœur court cette vaine proye, n'arrive-t'il pas aussi trop souvent, qu'un Lezard chassant aux Mouches, ou une Aragnée leur dressant ses rets, m'envelope dans ses toiles? Peut-estre toutes ces occasions estant si peu considerables, que ma curiosité s'y occupe sans crime, & mesme avec profit: Il est vray que j'en prens sujet de vous reconnoître pour Createur & Gouverneur tout bon & tout magnifique des Estres: mais certes cette fin n'a

pas esté le commencement de mon action, & les benedictions que je vous ay renduës, ont suivi de loin l'égarement qui m'a distrait. Il y a bien de la difference entre ne jamais tomber, & se relever promptement. Ma pauvre vie est pleine de semblables foiblesses, & ma grande confiance se prend de vostre grande misericorde, dautant que nostre cœur estant le reservoir de ces évacuations, & comme un fecond champ de vaines & sottes pensées, il arrive souvent que nos oraisons sont interrompuës & troublées, lorsque nous adressons nostre voix à vos oreilles. Et ainsi une serieuse occupation est empeschée par le concours de mille grotesques, & d'un nombre infini de folles imaginations.

De l'Orgueil.

CHAP. XXXVI. NE ferons-nous point une chose peu digne de consideration, de ce qui met de si ordinaires obstacles à la ferveur & l'assiduité de nos prieres? Ou bien, peut-estre que nous attendrons nostre appuy de quelqu'autre que de vos misericordes, de qui me viennent les commencemens d'une meilleure vie? Vous sçavez, mon Dieu, ce que vous avez déja fait en mon ame, en y éteignant en premier lieu le desir de vengeance, *afin que vous soyez secourable à toutes mes autres infirmitez, que vous guerissiez mes langueurs, que vous déliuriez ma vie de corruption, que vous me couronniez de vostre misericor-*

de, & que vous rassasiez pleinement mes souhaits de vos biens. Dautant que vous avez corrigé mon orgueil par la crainte de vos jugemens, & vous avez apprivoisé mon col à vostre joug par la douceur de sa charge. Je porte maintenant ce fardeau, *& il m'est leger, parce que vous l'avez ainsi promis*: il estoit tel, & je l'ignorois, lorsque l'apprehension de m'y soumettre me faisoit trembler. Mais, mon Dieu, je desirerois bien sçavoir de vous qui regnez sans orgueil, à cause que vous estes le seul Maistre, qui n'en reconnoist point d'autre, je desirerois bien sçavoir si cette troisiéme sorte de tentation n'est plus en mon ame, ou au moins si elle y peut tout à fait estre exterminée dés cette vie. A parler franchement, c'est une vie miserable, & une honteuse vanité, de vouloir estre craint & aimé des hommes, non pas pour en tirer aucun avantage, mais seulement pour avoir cette ridicule satisfaction d'estre craint & aimé. Et de là vient que nous ne vous aimons pas comme il faut, & que nous ne vous déferons pas avec pureté la reverence que nous devons à vostre Grandeur; ce qui vous donne sujet *de nous opposer aux desseins de l'ambition, & de répandre vos graces sur les humbles*: C'est pareillement ce qui fait gronder vostre tonnerre sur les hautes testes de l'ambition, & qui vous oblige d'ébranler les fondemens des superbes montagnes. Et ainsi l'amour & la crainte estant necessaires à la societé des hommes, l'enne-

my de noſtre ſalut, qui tend ſes pieges par tout, nous crie ſans ceſſe: Courage, courage, pourveu que l'on vous craigne, & que l'on vous aime, ne vous ſouciez pas du reſte. Son deſſein butte à nous prendre par cette amorce, & à nous faire mettre noſtre beatitude dans la vaine eſtime des hommes, & de nous faire craindre & aimer d'eux, non pas pour l'amour de vous, mais au lieu de vous. Et ainſi nous rendans ſemblables à ſoy, il pretend de nous avoir plûtoſt pour compagnons de ſes peines, que pour aſſociez dans l'union de la charité. Je parle de cet Ange des tenebres *qui voulut poſer ſon ſiege vers l'Aquilon*, afin que les hommes preſumans de vous imiter d'une mauvaiſe façon, pleins d'erreur & d'effroy, luy rendiſſent les hommages qu'on doit déferer à voſtre ſeule Majeſté. Pour nous, Seigneur, voilà que nous ſommes voſtre petit troupeau, poſſedez-nous, étendez vos aiſles ſur nous, pour nous y faire un azile, ſoyez noſtre gloire, qu'on nous aime en voſtre conſideration, & que voſtre ſainte parole nous rende redoutables. Celuy qui veut eſtre loüé des hommes, lors que vous le blâmez, n'en ſera pas protegé lors que vous le jugerez, ny ſauvez quand vous le damnerez. Or il me ſemble fort juſte *que le pecheur ne ſoit point loüé dans le ſuccez de ſes deſirs, ny celuy qui fait mal*. Mais lors qu'on donne des loüanges à un homme pour quelque bonne qualité que vous luy avez donnée, & qu'il ſe réjoüit davantage de

l'approbation que de la jouyssance du bien qui est cause de la loüange, il merite du blâme de vous, lors mesme qu'il reçoit des éloges des hommes. Et alors celuy qui loüe vaut mieux que celuy qui est loüé, puisque le bienfait de Dieu luy plaist dans l'homme, & que celuy-là a plus recherché l'estime des hommes, que le bienfait de Dieu.

La loüange & le blâme touchent.

SEigneur, nous sommes tentez tous les jours sans relâche, la langue de l'homme luy est une fournaise ardente qui l'éprouve sans cesse. Vous nous commandez en cette maniere d'estre fort sobres à parler: donnez ce que vous ordonnez; & commandez ce que vous desirez: vous sçavez les soûpirs de mon cœur sur les desordres de ma langue, & combien mes yeux ont versé de torrens de larmes, pour guerir les playes qu'elle a faites. Car je ne sçay pas si je suis net de cette contagion, & je crains fort que vos yeux ne découvrent les taches secretes & cachées aux miens. Dautant que j'ay certaines methodes de m'examiner sur les defauts des autres sens, & presque point sur ceux de la langue. Je voy le profit que j'ay fait en ce qui touche la vaine curiosité de sçavoir toutes choses, quand je ne les desire pas avec empressement, lors qu'elles sont absentes, ou que je ne les possede pas avec trop d'affection estant presentes. Car pour CHAP. XXXVII.

my de nostre salut, qui tend ses pieges par tout, nous crie sans cesse : Courage, courage, pourveu que l'on vous craigne, & que l'on vous aime, ne vous souciez pas du reste. Son dessein butte à nous prendre par cette amorce, & à nous faire mettre nostre beatitude dans la vaine estime des hommes, & de nous faire craindre & aimer d'eux, non pas pour l'amour de vous, mais au lieu de vous. Et ainsi nous rendans semblables à soy, il pretend de nous avoir plûtost pour compagnons de ses peines, que pour associez dans l'union de la charité. Je parle de cet Ange des tenebres *qui voulut poser son siege vers l'Aquilon*, afin que les hommes presumans de vous imiter d'une mauvaise façon, pleins d'erreur & d'effroy, luy rendissent les hommages qu'on doit déferer à vostre seule Majesté. Pour nous, Seigneur, voilà que nous sommes vostre petit troupeau, possedez-nous, étendez vos aisles sur nous, pour nous y faire un azile, soyez nostre gloire, qu'on nous aime en vostre consideration, & que vostre sainte parole nous rende redoutables. Celuy qui veut estre loüé des hommes, lors que vous le blâmez, n'en sera pas protegé lors que vous le jugerez, ny sauvez quand vous le damnerez. Or il me semble fort juste *que le pecheur ne soit point loüé dans le succez de ses desirs, ny celuy qui fait mal*. Mais lors qu'on donne des loüanges à un homme pour quelque bonne qualité que vous luy avez donnée, & qu'il se réjoüit davantage de

l'approbation que de la jouyssance du bien qui est cause de la loüange, il merite du blâme de vous, lors mesme qu'il reçoit des éloges des hommes. Et alors celuy qui loüe vaut mieux que celuy qui est loüé, puisque le bienfait de Dieu luy plaist dans l'homme, & que celuy-là a plus recherché l'estime des hommes, que le bienfait de Dieu.

La loüange & le blâme touchent.

SEigneur, nous sommes tentez tous les jours sans relâche, la langue de l'homme luy est une fournaise ardente qui l'éprouve sans cesse. Vous nous commandez en cette maniere d'estre fort sobres à parler: donnez ce que vous ordonnez; & commandez ce que vous desirez: vous sçavez les soûpirs de mon cœur sur les desordres de ma langue, & combien mes yeux ont versé de torrens de larmes, pour guerir les playes qu'elle a faites. Car je ne sçay pas si je suis net de cette contagion, & je crains fort que vos yeux ne découvrent les taches secretes & cachées aux miens. D'autant que j'ay certaines methodes de m'examiner sur les defauts des autres sens, & presque point sur ceux de la langue. Je voy le profit que j'ay fait en ce qui touche la vaine curiosité de sçavoir toutes choses, quand je ne les desire pas avec empressement, lors qu'elles sont absentes, ou que je ne les possede pas avec trop d'affection estant presentes. Car pour CHAP. XXXVII.

fors je m'interroge moy-mesme, & me demande de laquelle des deux choses je souffriray plus volontiers la perte. Pour les biens qu'on recherche seulement pour une ou deux, ou pour toutes ces trois convoitises, si l'esprit ne peut juger du degré de son affection, il les peut quitter pour se connoistre. Mais pourroit-on concevoir rien de plus extravagant que de mener une vie qui ne puisse estre connuë sans estre haïe, afin d'éprouver la force que nous aurions à souffrir le mépris des hommes? Que si la loüange est ordinairement la compagnie d'une bonne vie, & des vertueuses actions, il ne faut pas plûtost se resoudre à quitter ce qui suit cette bonne vie, que la bonne vie mesme, puisque l'une est inseparable de l'autre. Quant à ce qui regarde le regret d'une absence, je ne le connois point, que lors qu'une personne aimée se separe de moy. Que dois-je donc confesser à vostre divine Majesté, des sentimens que j'ay de la gloire, sinon que je sens une certaine joye de la loüange, mais beaucoup plus de la possession de ce qui en est le sujet, que d'elle-mesme? Dautant que si on me donnoit le choix d'estre privé des sens, & de faillir en toutes les actions de prudence, & d'estre loüé de tout le monde, ou bien d'en estre blâmé, estant sage & judicieux en ma conduite, je voy bien ce que je choisirois. Et certes je voudrois bien que le témoignage d'un autre n'ajoûtast rien à la satisfaction que j'ay de la joüissance de

quelque bien. J'avouë pourtant que j'éprouve que son estime l'accroist, & que son blâme la diminuë. Et quand je m'afflige de cette foiblesse d'esprit, il se presente aussi-tost quelque excuse, dont vous connoissez la bonté ou le defaut; car pour moy je n'en suis pas bon juge. Et parce que vous avez reglé l'usage de mon amour, je veux dire que vous m'avez enseigné ce que je devois haïr, & à qui justement je devois dispenser mes affections; vous m'avez commandé non seulement de vous aimer, mais encore mon prochain. Il me semble que je reçois du plaisir de son avancement, ou des bonnes esperances de sa fortune, dautant que je suis bien aise d'ouïr ses loüanges, ou bien parce qu'il me fasche d'entendre qu'on le méprise de ce qu'il ne sçait pas, ou qu'on diminuë l'estime des bonnes qualitez qu'il possede. De plus, je m'afflige aussi quelquefois d'ouïr mes loüanges, lors qu'on approuve en moy ce qui m'y déplaist, ou bien qu'on donne trop d'éloge à des choses qui en meritent peu. Mais que sçay-je si ce sentiment ne vient point de ce que je ne puis souffrir qu'un autre soit d'une opinion contraire à la mienne? non pas que l'avantage qu'il tire des bieds qui sont en moy, me touche, mais parce que les mesmes biens m'agréent davantage quand ils plaisent à un autre. Car pour dire la verité, on ne me loüe point, lors qu'on n'approuve pas le jugement que je fais de ma propre personne, dautant que l'estime d'au-

truy s'arreste à ce que je méprise, ou donne trop aux choses qui me sont moins considerables. N'est-ce donc point en cecy que je ne me connois pas? Je voy bien que je ne dois pas aimer la reputation pour l'amour de moy-mesme, mais seulement à raison qu'elle prepare l'esprit de nostre prochain, à profiter de l'industrie ou de l'exemple que je luy donne. Mais je ne sçay pas si c'est là le motif qui me fait souffrir la loüange; vous connoissez bien mieux que moy le fond de mon cœur là-dessus. Mon Dieu, je vous conjure de me donner la connoissance de moy-mesme, afin que je puisse découvrir les playes de mon ame à mes freres, & les inviter par cet aveu à implorer sur mon salut le secours de vos douces bontez. Je veux encore m'examiner plus exactement. Si la consideration de mon prochain me fait agréer des loüanges, d'où vient que le blasme d'un autre m'interesse moins que le mien propre? Pourquoy est-ce que la médisance qui attaque injustement mon prochain, ne me touche pas aussi vivement que celle qui s'attaque à ma personne? Faut-il avoüer mon ignorance, ou bien n'est-ce point icy un piege pour seduire mon cœur ou ma langue? Mon Dieu, éloignez cette tromperie de vôtre pauvre serviteur: *Que l'huile du pecheur* (c'est la flaterie) *ne soit point en ma bouche, pour en froter ma teste, je suis pauvre & malheureux*, & il m'est bien plus souhaitable de me déplaire à moy-mesme en quelque petit

coin, pour y gemir en implorant vos misericordes, que d'estre flatté des hommes, jusques à ce que vous corrigiez tous mes defauts, & que j'obtienne une paix que l'insolence du superbe ne puisse troubler.

Que la vertu est exposée à la vaine gloire.

LEs discours que nous faisons en public, & les actions éclatantes qui frappent les les yeux des hommes, sont sujettes à des tentations fort dangereuses, à cause d'un vain desir de gloire, qui tasche, lors mesme que je le condamne en moy, de mandier les suffrages favorables d'autruy, à quelque petite excellence dont je me flatte. Il arrive aussi trop souvent, que l'homme se glorifie davantage du mépris de la gloire, que de la gloire mesme, en quoy il se passe une tromperie de l'imagination. Car à le bien prendre, il tire vanité de la gloire mesme, mais déguisée sous l'apparence de son mépris; dautant qu'il ne peut avoir un veritable mépris d'une chose qui luy fait au fond de son ame un sujet d'estime. CHAP. XXXVIII.

De l'amour propre.

NOus avons encore une autre sorte d'ennemy au dedans de nostre cœur, qui nous porte à la vaine complaisance de nous-mesmes, quoy que nous plaisions, ou ne plaisions pas, voire mesme qu'il nous soit CHAP. XXXIX.

indifferent d'agréer aux autres. Mais certes ces personnes là se trompent lourdement, puisque tâchant de se plaire, ils vous déplaisent; non seulement parce qu'ils tirent de la vanité du mal, comme d'un bien, & qu'ils s'attribuënt la gloire de leurs vertus, en faisant leur propre, ou bien regardant comme vostres, mais deûs à leur merite; ou bien enfin referant toutes leurs belles qualitez à vostre grace, sans les rapporter à leur industrie, mais aussi sans les communiquer à leur prochain, au contraire en faisant magazin, avec une jalousie autant avare que criminelle. Mon Dieu, vous connoissez la crainte de mon cœur parmy ces dangers; & pour moy je m'aperçois plûtost de la guerison de mes playes, que de leurs atteintes.

Il fait un abbregé de tout ce Livre.

CHAP. XL. En quelle occasion, mon Dieu, qui n'estes que verité, avez-vous manqué de m'instruire de ce que je devois faire ou fuïr, lors que je vous découvrois mes pensées, & consultois vos desseins? J'ay promené mes sens exterieurs par tout le monde, j'ay examiné la vie de mon corps, & l'action de mes sens. De là je suis entré dans les vastes campagnes de ma memoire, que j'ay trouvées pleines d'une infinité de differentes images; je les ay considerées & admirées, sans y pouvoir rien connoistre sans vostre aide. Quelque beauté & quelques richesses qu'il

y euſt dans ce treſor, j'ay trouvé que rien de ce que j'y voyois n'approchoit de l'excellence de voſtre Eſtre, non pas meſme moy qui en faiſois la recherche, & qui ay taſché de diſcerner toutes choſes, & de les eſtimer ſelon leur merite, en recevant quelques-unes par le miniſtere des ſens, interrogeant les autres qui ſont comme meſlées avec ma nature, examinant les inſtructions de mes ſens, prenant leur nombre; & comme ſi je manioi toutes les rares pieces de ce riche cabinet de ma memoire, j'en retiens quelques-unes, & mets les autres en reſerve. Pendant cet eſſay ou cet examen, j'ay reconnu que moy (j'entens cette puiſſance par qui je faiſois cette recherche) ny vous, n'eſtions aucune de ces choſes, dautant que vous eſtes une lumiere, qui ne ſouffre ny changement ny éclypſe, à qui je m'adreſſois pour ſçavoir ſi ces eſpeces poſſedent quelque ſorte d'eſtre, quelle nature elles avoient, & combien on les devoit eſtimer. Et je me rendois attentif à vos inſtructions, en obeïſſant à vos volontez: ce que je pratique fort ſouvent. C'eſt le divertiſſement que je deſire, & que je prens autant de fois que la neceſſité de mes affaires me le permet. Et certes je ne trouve point d'aſſeurance à mon ame en tout ce que je connois par voſtre moyen, qu'en vous-meſme, dans qui je rallie toutes mes puiſſance égarées çà & là, afin que rien de moy ne s'éloigne de vous. Par fois vous me coulez certains ſentimens dans l'ame, & je ne ſçay

quelle douceur étrangere, & si vous permettiez qu'elle s'achevast en moy, je ne sçay pas ce qui en arriveroit; mais je n'ignore pas que cette vie n'a point de joye qui ne me fust un tourment comparé à ces delices interieures. Mais helas! le poids des miseres me precipite aussi-tost dans les infirmitez de ma nature, & mes vieilles coustumes reprennent leurs avantages. Je suis vaincu comme auparavant, je pleure beaucoup, mais ces tristes larmes montrent mon déplaisir, & ne m'en delivrent pas. Je peux estre commodement icy, & je ne le veux pas. Je voudrois estre là, & il n'est pas en mon pouvoir, miserable en ce que je puis & en ce que je veux.

Des trois convoitises de la chair.

CHAP. XLI.

ET partant j'ay rapporté toutes mes langueurs & mes infirmitez spirituelles à trois chefs, & j'ay reclamé toutes vos misericordes. Parce que j'ay veu les splendeurs de vostre adorable Majesté avec un cœur navré de peché, & rebuté de tant d'éclat, j'ay dit: Qui peut atteindre là? *Je suis repoussé de la divine veuë de vostre face*: vous estes la verité, qui presidez à toutes choses. Pour moy je puis dire que l'avarice a causé ce bon effet en moy, que je n'ay pas voulu vous perdre, mais j'ay voulu posseder conjointement le mensonge. De mesme que personne ne pretend de tellement debiter la fable, qu'il ne sçache ce qui est de la verité. Et

pour cette raison je vous ay perdu, à cause que vous ne voulez pas estre possedé avec le mensonge.

Il ne faut pas demander le remede de ses imperfections au Diable.

A Qui de toutes les creatures me pourrois-je adresser pour me remettre en grace avec vostre divine Majesté ? N'ay-je point deû m'adresser aux Esprits ? De quelle soûmission eust-il falu user en leur endroit ? Quel hommage devois-je leur rendre? J'apprens que certains se voulans convertir à vous, & ne pouvant pas, ont tenté cette voye, & que par là tombant dans la curiosité d'avoir des visions, ils ont merité de souffrir des illusions, dautant que bouffis de la vaine estime de leur doctrine, ils vous ont voulu chercher avec science, aimant mieux exercer leur esprit, que battre leur poitrine. Par cette aveugle conduite ils se sont conciliez pour complices & compagnons d'orgueil, *les puissances de l'air*, qui les ont trompez par la force de la Magie. Et ainsi ils ont inutilement esperé un Mediateur ; *car c'estoit le Diable transformé en Ange de lumiere*, qui les perdoit sous pretexte de les sauver. Ce mauvais Esprit n'ayant point de corps, a puissamment attiré leur orgueilleuse chair, dautant que les hommes estoient pecheurs ; & vous, mon Dieu, à qui leur dessein estoit de se reconcilier, immortelle & CHAP. XLII.

ſans aucune ſoüillure de peché. Or il faloit *que le Mediateur entre Dieu & les hommes* euſt quelque choſe de ſemblable à Dieu & aux hommes, de crainte que s'il avoit tout ſon eſtre commun avec l'homme, il ne fuſt fort éloigné de Dieu, ou que s'il eſtoit tout à fait ſemblable à Dieu, il ne fuſt entierement ſeparé des hommes, & partant qu'il ne puſt porter la qualité de Mediateur. Donc ce faux Mediateur, dont noſtre ſimplicité merite d'eſtre deceuë, a une choſe commune avec nous, qui eſt le peché: & parce qu'il n'eſt pas ſujet à la mort, ce qui n'appartient qu'à Dieu, il veut qu'effectivement on luy rende les honneurs divins, puis qu'il en a les qualitez & par imitation: *Mais la mort eſtant le ſalaire du peché*, il entre en communauté avec les hommes, de ce qui luy eſt ource de mort eternelle conjointement avec eux.

Que Jeſus-Chriſt eſt noſtre Mediateur.

CHAP. XLIII

MAis à parler comme il faut, cette perſonne moyenne, que par un effet de vos ſecrettes miſericordes, *vous avez fait connoiſtre aux humbles, & que vous leur avez envoyée, afin d'apprendre de ſon exemple l'humilité, n'eſt pas autre que le Mediateur entre Dieu & les hommes Jeſus-Chriſt Dieu & homme.* Or ce Mediateur a veritablement tenu rang entre le Juſte immortel, & les pecheurs ſujets à la mort, puis qu'il

estoit juste comme Dieu, & mortel comme les hommes ; afin que la paix & la vie estant le prix de la justice, il ruinast la mort des pecheurs justifiez, à laquelle il s'estoit rendu tributaire par cette equité naturelle, qui fait partie de son essence. Ce grand Sauveur des hommes a esté connu des anciens Peres, afin que l'esperance de la Redemption future les delivrast de leurs miseres, tout ainsi que la foy de la mesme Redemption déja passée, nous sauve, dautant qu'il est Mediateur, entant qu'homme, mais comme Verbe il ne l'est pas, estant égal à son Pere, *Dieu auprés de Dieu*, avec luy, & Saint Esprit un seul Dieu. De quelle charité nous avez-vous aimé, Pere Saint, *qui n'avez pas épargné vostre propre Fils, l'abandonnant aux douleurs pour le salut des pecheurs? Comme quoy nous avez-vous aimez, puis qu'en vostre consideration celuy qui n'a point cru ravir vostre gloire, se publiant égal à vous, s'est rendu sujet jusques à la mort, & à la mort de la Croix?* Luy seul de tous les hommes, *qui est le libre entre les morts, ayant la puissance de mourir & de vivre quand il veut*. Ouy celuy qui est vainqueur & victime, est vainqueur en ce qu'il est victime. Celuy qui soustien la qualité de Prestre & de Sacrifice, mais de Prestre, dautant qu'il est Sacrifice; qui d'esclaves nous rend vos enfans, par la naissance qu'il tire de vous, & les bons offices dont il nous oblige: C'est à bon droit que je mets toute ma confiance en luy, & que j'espere

que *vous me guerirez de toutes mes langueurs*, par le merite de celuy qui est assis à vostre droite, *pour nous y servir d'Avocat*, autrement certes je me desespererois. Je confesse que mes infirmitez sont grandes & en grand nombre, mais la medecine que vous m'avez preparée en luy, est encore plus puissante que ma maladie. Nous pourrions perdre la confiance de nostre salut, si vostre Verbe n'avoit pas contracté alliance avec nous, *s'il ne s'estoit point fait homme, & qu'il ne fist pas son sejour parmy nous*. Mais certes aprés les precieuses misericordes que vous nous faites par luy & en luy, ce seroit douter de son pouvoir que de desesperer de nostre salut. Autrefois dans la premiere veuë de mes pechez, tout effrayé de leur multitude, & importuné du poids de mes miseres, je pris dessein de me cacher en quelque solitude, pour y pleurer le reste de mes jours ; mais vous rompistes ce dessein, & relevastes ma crainte, en disant: Jesus-Christ est mort pour tous les hommes, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux, mais pour la gloire de celuy qui est mort pour eux. Je remets donc tout le soin de mon salut entre vos mains, afin de vivre, *& je mediteray les merveilles de vostre loy*. Vous connoissez mon ignorance & mon infirmité, enseignez-moy & me guerissez. Cet unique en qui *tous les tresors de vostre science & de vostre sagesse sont cachez*, nous a rachetez de son sang. Et partant que les superbes ne pointillent point sur ma

ma vie, parce que si j'ay quelque confiance de mon salut, je la prens toute des merites de mon Sauveur. Je mange son precieux Corps, & je bois son divin Sang, je le distribuë aux autres, & mon seul desir est de me rassasier de ce pain celeste, parmy ceux qui mangent & qui n'ont plus faim, & qui en action de graces, loüent celuy qu'ils cherchent.

LIVRE ONZIE'ME.

Pourquoy nous confessons nos pechez à Dieu qui les connoist.



ON Dieu, l'Eternité estant un attribut propre de vostre Essence, n'ignorez-vous point ce que je vous dis, ou bien ne le connoissez-vous point au premier instant de son existence dans les siecles. Sans doute vostre nature toute parfaite ne peut estre sujette à ce defaut. Pourquoy donc vous marquer toutes mes actions dans la suitte qu'elles ont euë dans le temps? Ce n'est pas, mon Seigneur, que je pretende de vous donner une nouvelle connoissance, mais bien d'exciter en moy & dans ceux qui liront cet ouvrage, de nouvelles flâmes d'amour en vostre endroit, afin de crier d'une voix commune, *Le Seigneur est grand & grandement loüable*, je l'ay déja dit, & je le dis encore: l'amour de vostre amour me donne ce dessein. Qui ne sçait que nous CHAP. I.

penser les sacrez mysteres de vostre Eglise aux peuples ? Car encore bien que j'eusse assez d'esprit pour le faire, je ne sçay si j'avois assez de loisir. Les moindres parties du tems me sont si cheres, qu'encore bien que ce ne soit pas d'aujourd'huy que j'ay fait dessein de mediter vos Ecritures, pour vous confesser mes ignorances, qui sont les restes de mes tenebres ; & mes connoissances, qui sont les heureux commencemens de vos lumieres, il m'a esté impossible d'en prendre le temps. Et pourtant je me tiens une telle rigueur dans le ménage de mon loisir, que le divertissement ne me peut arracher un moment de ceux qui me restent aprés le repas ; & l'assiduité des services que je dois au prochain par justice, ou que je luy rends par charité. Mon Dieu, mon Seigneur, écoutez ma priere, & que vôtre misericorde soit favorable à mon desir, parce qu'il ne s'arreste pas à mon interest, mais au profit de mes freres. Vous voyez bien que c'est là le fond de mon cœur, & le sujet pour qui je souhaiterois avoir des paroles & des pensées. Accordez-moy ce que je desire vous offrir, *puisque je suis pauvre & necessiteux ; vous estes magnifique à tous ceux qui vous reclament*, nous comblant de vos graces, sans rien diminuer de vos biens. Retranchez toute presomption de mon esprit, & purgez mes levres des déguisemens du mensonge. Que vos Escritures soient mes chastes delices, que je ne sois point trompé dans leur intelligence, & que je ne trompe

personne dans leur exposition. MonSeigneur ayez pitié de moy, faites-moy misericorde, mon Dieu, puisque vous estes la lumiere des aveugles & la force des foibles, qui deviennent aussi-tost clairvoyans & forts: regardez ma pauvre ame & exaucez ces profonds soûpirs. Car si vous ne daignez abaisser vos oreilles à nostre abysme, où monterons-nous pour parler de plus haut, & où adresserons-nous nostre voix pour estre entendus? *Le jour & la nuit sont à vous*, les momens reglent leur suite, & s'écoulent selon l'ordre que vous leur donnez. Accordez à mes meditations quelque intervale de temps pour sonder les secrets de vos saintes loix, ne fermez pas la porte à ceux qui y frapent: il est croyable que vous n'avez pas fait écrire tant de hauts mysteres inutilement & sans dessein. Ces saintes Lettres ne sont-elles pas semblables aux vastes forests; comme elles, n'ont-elles pas les Cerfs qui font leurs forts dans l'épais de leurs bois, qui courent dans leurs routes, qui se reposent à l'ombre de leurs feüilles, & qui ruminent ce sacré viandis à loisir: O mon aimable Maistre, donnez-moy entrée à ces hautes connoissances: vostre parole fait toute ma joye, & vostre voix m'est plus savoureuse que tous les charmes de la volupté. Donnez-moy ce que j'aime, cette science est mon seul desir, & c'est vous qui l'avez mis dans mon cœur. Ne tardez pas davantage de me faire du bien, ne méprisez pas d'arrouser les herbes flaitries

de mon ame. Je vous rendray la gloire de tout ce que j'apprendray par vostre instruction; *J'écouteray la voix de vostre loüange, je vous boiray, & considereray les merveilles de vostre loy*, depuis ce commencement où *vous avez fait le ciel & la terre*, jusqu'à la consommation des siecles, où doit commencer ce Royaume eternel de vos Eleus; Seigneur, faites-moy misericorde, & exaucez mon desir. Je croy bien que cet Empire ne s'étend pas dans les étroites regions de la terre, que ses richesses ne se prennent pas de l'or, de l'argent, des pierres precieuses, ny de ces riches ornemens, non plus que ses honneurs ne luy viennent pas de la pompe de nos petites gloires, ny ses delices des voluptez de la chair, ny des necessitez du corps, qui sont toutes *des soulagemens qu'on donne à ceux qui cherchent vostre Royaume & vostre Justice*. Voyez, mon Dieu, ce que je souhaite. *Les impies m'ont parlé de leurs plaisirs, mais ils n'ont rien de pareil à ceux que vostre sainte Loy promet*. Voilà le seul objet de mes desirs, considerez-le, Pere Saint, & l'approuvez. Faites-moy cette faveur d'estre agreable à vostre divine Majesté, d'entrer dans le secret de vos Ecritures, & que je n'en recherche pas en vain l'intelligence. Je vous en conjure par le merite de vostre unique Jesus, *l'homme de vostre droite, le fils de l'homme que vous avez choisi* pour vostre Mediateur & le nôtre, par qui vous nous avez cherchez, lors que nous fuyons, afin que vostre poursuite

fust cause de la nostre. C'est par vostre Verbe que je vous demande le sens de vostre parole, ce Verbe par qui vous avez fait toutes les creatures, parmy lesquelles vous m'avez donné un rang honorable, & par lequel vous avez appellé vostre Temple à l'adoption d'enfans, du nombre desquels vous m'avez mis. Ma priere est bien appuyée, puisque je vous conjure par le merite de celuy qui est assis à vostre droite, & *qui interpose son credit pour nos besoins*. C'est luy-mesme que je recherche dans vos livres: Moyse a écrit de luy, c'est ce Verbe qu'il exprime, c'est cette pensée eternelle de Dieu, que la verité nous declare.

De la creation du Ciel & de la Terre.

CHAP. III. J'Ecouteray & je comprendray, comme au commencement vous avez fait le Ciel & la Terre. Moyse l'a écrit, & s'est retiré, il s'est separé de nous; & s'en est allé à vous, puisque je ne l'ay pas à cette heure auprés de moy. Si je le pouvois aborder, je m'adresserois à luy, & le conjurerois de m'expliquer ces mysteres: je colerois mon oreille à sa bouche. Que s'il parloit Hebreu, en vain sa voix frapperoit mes sens, puis qu'elle ne toucheroit point mon ame. Que si je sçavois la langue Latine, & qu'il s'en servist, que diroit-il? Que si je comprenois le sens de ses mots, ne seroit-ce point par son instruction? Certainement ce seroit la verité, qui n'est

ny Latine, ny Greque, ny Hebraïque, qui me diroit à l'oreille du cœur, ſans organe de la langue, & ſans bruit des ſyllabes, il dit vray, aprés moy je luy dirois avec aſſeurance, il n'eſt rien de plus aſſeuré. Puis donc que je ne puis l'interroger, je m'adreſſe à vous, ô Verité eternelle, dont il eſtoit remply quand il a tant prononcé de veritez, je vous prie effacez mes crimes, & me faites la grace d'entendre ce que vous avez fait écrire à ce grand ſerviteur.

La creature publie les grandeurs du Createur.

VOilà le Ciel & la Terre qui crient qu'ils ont eſté creez, dautant qu'ils ſont ſujets au changement & à la viciſſitude. Or ce qui n'a pas eſté fait, & qui pourtant poſſede l'eſtre, n'acquiert rien de nouveau, ce qui ſeroit, à proprement nommer les choſes, ſe changer. Ils publient de plus, qu'ils ne ſont pas le principe de leur eſtre, & partant nous ſommes, parce que nous avons eſté faits. Qu'il ſoit ainſi, il n'y a point de raiſon d'en douter, puiſque nous n'eſtions pas devant que de poſſeder l'eſtre; d'où il ſuit que nous ne ſommes pas les ouvrages de nos mains. La voix qui publie ces veritez eſt l'évidence meſme: donc, Seigneur, vous qui eſtes beau, avez fait ces beaux chefs-d'œuvres; ils ont de la bonté, dautant que vous eſtes bon; ils ſont, parce que vous eſtes. Or ces ouvrages ne ſont pas tellement beaux CHAP. IV.

& bons, & ne possedent pas l'estre à la façon que vous estes beau & bon, & que vous possedez l'estre, puisque rapportez à vous, ils n'ont ny beauté, ny bonté, ny estre. Je sçay ces veritez, je vous en rends graces, & quoy que cette connoissance soit veritable, si est-ce que comparée aux vostres, c'est une pure ignorance.

Que le Rien est la matiere de tout.

CHAP. V. *Dieu a creé au commencement le Ciel & la Terre.* Mais comme quoy les avez-vous creés, de quelle machine vous estes-vous servy en leur production! Cela ne s'est pas fait à la maniere des Artisans, qui d'un corps en fait un autre, l'ame ayant le pouvoir & l'adresse de luy imprimer les beautez de l'idée qu'elle conçoit. Et d'où auroit-elle cette puissance, si elle ne la tenoit de vos liberalitez? L'ame ne fait rien de plus que de donner un exterieur aux corps, & de discourir de certaines figures qui estoient cachées dans la matiere de ce qui possedoit déja l'existence, comme à la terre, aux marbres, au bois, à l'or, & toutes autres choses semblables. Car si vous n'avez point donné l'estre à tous ces corps, d'où le tiendroient-ils? C'est vous qui avez formé le corps de l'Ouvrier, qui l'avez animé d'un esprit capable de le conduire; c'est vous qui avez preparé les materiaux de ses ouvrages, vous qui l'avez doüé d'une intelligence ca-

pable des Arts, & qui peut regarder dans soy ce qu'elle doit exterieurement imiter : vous luy avez donné aussi les sens exterieurs pour luy servir en quelque façon d'interprete & de conducteur pour faire passer dens la matiere les diverses figures qui sont dans l'ame, à qui par aprés il fasse rapport de ce qui se passe au dehors, afin que la raison qui preside à tous ses desseins, juge si la main a fidelement suivi les intentions de l'esprit. Toutes ces creatures vous loüent & vous reconnoissent pour Autheur; mais vous, mon Dieu, comme quoy les faites-vous; comment avez-vous creé le Ciel & la Terre? Sans doute vous n'avez pas produit le Ciel & la Terre dans le Ciel, la Terre dans l'air ny dans les Eeaux, dautant que tous ces Estres sont parties de ce grand ouvrage. Vous n'avez pas non plus fait le Monde dans le monde, parce qu'il n'y avoit point d'espace pour mettre ce grand corps de la Nature devant qu'il fust fait. Et certes il y a sujet de croire que ce grand chef-d'œuvre estant sorty de vos mains, il n'y avoit point de matiere; car d'où viendroit, pour faire quelque chose, ce que vous n'auriez pas fait quelque chose : Certes tout leur principe est dans vous-mesme : donc vous avez commandé, & ils sont sortis du neant, & ainsi vostre parole les a faits.

Dieu a tout produit par son Verbe.

CHAP. VI. MAis comme quoy avez-vous commandé? cette parole ne s'est-elle point formée en l'air, comme celle qui nous dit autrefois: *Voila mon Fils bien-aimé?* Cette parole commença & finit dans l'air: elle estoit composée de syllabes qui éclaterent & s'évanoüirent l'une aprés l'autre. La premiere fut suivie de la seconde, celle-cy de la troisiéme, & ainsi par ordre jusqu'à la derniere, qui fut terminée du silence. D'où il est necessaire de conclure que le mouvement temporel d'une creature servant à vostre volonté eternelle, nous a exprimé cette parole. Et l'oreille exterieure ayant recueilly cette voix, la porta à la raison, de qui l'oreille interieure écoute vostre parole eternelle. C'est au parquet de cette sage raison, que l'on examine & que l'on compare ces paroles, qui éclatent au dehors avec ce Verbe qui brille sans bruit au dedans. Mais certes il y a une difference notable entre ces paroles & vostre Verbe, dautant que celles-là sont au dessous de l'excellence de ma nature, voire mesme elles ne sont plus, puis qu'elles se dissipent, *mais pour le Verbe de mon Seigneur il demeure eternellement.* Si donc vous avez commandé la naissance du Ciel & de la Terre avec des paroles qui se perdent avec leur son, il y avoit déja quelque creature, par les mouvemens de laquelle cette voix se devoit for-

mer dans le temps. Or on ne peut dire qu'il y eust rien devant le Ciel & la Terre, ou s'il y avoit quelque corps, il faut avoüer que vous l'aviez fait, sans vous servir d'aucune voix exterieure, quoy que vous en voulussiez tirer cette voix qui a produit le Ciel & la Terre. Certes de quelque endroit que cette voix sortist, elle ne seroit point si elle ne venoit de vous. Et partant de quelle parole vous estes vous servy pour faire ce corps, d'où par aprés devoient sortir celles qui ont produit toute la Nature.

Le Fils Verbe du Pere, coëternel à son principe.

POur nous éclaircir cette difficulté, vous élevez nos esprits à l'intelligence *d'un Verbe Dieu, qui est Dieu avec vous*, & ce Verbe ou cette parole se dit de toute eternité, & toutes choses en elle. Parce que cette parole ne s'écoule pas comme les autres, par l'entresuite de ses parties, afin que chacune d'elles ait son rang; mais elles se forment toutes, & tout à la fois; afin de pouvoir estre toutes prononcées à mesme moment. Autrement si cela ne se passoit pas de la sorte, il y auroit de la vicissitude & du temps en Dieu, & en suite l'eternité & l'immortalité ne luy appartiendroient plus. Mon Dieu, je connois ces belles veritez, je vous en remercie, oüy, mon Seigneur, je les connois, & vous benis, & avec moy quiconque ne veut point estre ingrat à vos bienfaits, & infidele à vos

CHAP. VII.

divines lumieres. Oüy, mon Dieu, nous connoissons qu'une chose naist & se meurt, entant qu'elle n'est plus ce qu'elle estoit, & qu'elle devient ce qu'elle n'estoit pas auparavant. Et partant rien de vostre parole n'à de la succession, puisque veritablement elle est immortelle & eternelle. Et ainsi de toute eternité, & tout d'un coup, vous distes, par cette seule parole eternelle, tout ce que vous distes, afin qu'il soit dans la suite des temps; ce qui ajouste une merveille à toutes ces merveilles, c'est que ce que vous faites vous le faites en parlant, & neanmoins n'ayant point d'autre action que cette parole eternelle, vous ne faites pas eternellement ce que vous dites de toute eternité.

CHAP. VIII.

Le Verbe de Dieu est nostre Maistre.

JE vous prie, mon Dieu, de m'apprendre pourquoy cela va de la sorte, j'en ay quelque connoissance confuse, mais je n'ay point de paroles claires pour m'exprimer. N'est-ce point que tout ce qui commence d'estre, & qui finit, commence d'estre & de finir, quand on remarque dans l'idée eternelle que vous en avez, où rien ne commence & ne finit, qu'il est temps de commencer & de finir? C'est donc vostre Verbe *qui est le principe de tout, & qui parle à tous*. Il nous apprend luy-mesme ce secret en son Evangile, estant sorty comme hors de soy, par l'Incarnation, afin que par l'instruction sensible, & exte-

rieure, il nous attirast à la recherche de l'interieure & eternelle verité en cette Escole, *où luy seul est le bon Maistre de ses Disciples*. C'est là que j'entens cette voix qui me dit, que celuy qui parle est celuy qui enseigne. Car pour celuy qui parle & qui ne nous instruit pas, il se taist pour nous. Et qui nous enseigne que la Verité immuable, puisque lors mesme que la creature sujette au change nous avertit, ce n'est pas pour nous conduire à la verité de cette parole toûjours immobile, qui seule nous instruit, quand nous l'écoutons, *& que nous nous réjoüissons d'entendre la voix de l'Epoux*, nous rejoignant au principe d'où nous sommes sortis. Et il est nostre veritable principe, dautant que s'il ne demeuroit ferme, lors que nous suivons nos égaremens, il n'y auroit aucun terme de nos courses. Or quand nous revenons de nos fuites, nous en revenons par la connoissance, & afin que nous connoissions, il nous enseigne, parce qu'il est le principe, & qu'il nous parle.

Comme le Verbe parle à Nostre cœur.

C'Est dans ce principe que *Dieu a fait le Ciel & la Terre*, oüy c'est dans vostre Verbe, vostre Fils, vôtre Vertu, vostre Sagesse, & dans vostre Verité, que vous avez produit ces beaux ouvrages, parlant d'une façon toute admirable, & les faisant d'une matiere incomprehensible. Qui la pourra con- CHAP. IX.

cevoir, qui le pourra exprimer? Quelle est cette lumiere qui brille & qui frappe mon cœur sans le blesser? Je brusle de desir de l'aimer, & je fremis de crainte de l'approcher. Je tremble entant que je luy suis dissemblable, & je desire entant que j'ay quelque rapport avec elle. C'est cette Sagesse eternelle, qui de l'éclat de ces splendeurs perce les obscuritez de mes ignorances, qui m'enveloppent aussi-tost aprés de leur ombre, & me chargent du poids de mes miseres, dautant que la force de mon esprit s'est tellement diminuée pendant mes débauches, que je ne puis connoistre mon bien: jusqu'à ce *que m'ayant pardonné tous mes pechez, vous daigniez pareillement guerir toutes mes langueurs*. Parce que *vous dégagerez ma vie de la corruption, que vous me corrigerez de vos misericordes, & rassasierez mes désirs de vos biens. Car mes jeunes ans se renouvelleront comme les plumes de l'Aigle. Vous nous avez déja sauvez beaucoup de fois, & nous* attendons l'effet de vos promesses par la patience de nos douleurs. Que celuy-là qui le peut, écoute ce que vous luy dites interieurement. De moy je crieray hardiment, appuyée sur la certitude de vostre Oracle, *Seigneur, que vos œuvres sont magnifiques! vous avez tout fait la sagesse*, c'est en elle qu'est le principe de toutes choses, & par ce principe vous avez creé le Ciel & la Terre.

La volonté de Dieu n'a point de commencement.

CEux-là ne sont-ils pas extravagans, & la vieillesse n'a-t'elle pas usé leur raison & troublé leur bon sens, qui font cette demande : Que faisoit Dieu devant qu'il fist le Ciel & la Terre ? Dautant que s'il se reposoit, disent-ils, & qu'il ne fist rien, pourquoy n'a-t'il pas continué dans ce repos toute l'eternité, comme il s'estoit reposé au delà du temps de toute eternité ? Car si on accorde quelque nouveau mouvement de la volonté en Dieu de se communiquer à sa creature par la production, comme quoy pourrons-nous sauver une veritable eternité, où nous accorderons de nouveaux desseins & de nouvelles pensées? La volonté de Dieu n'est pas une de ses creatures, puis qu'elle les devance toutes, & qu'elles seroient encore dans l'abysme du neant, si elle ne les precedoit autant par ordre d'existence, que son Estre devance le leur, dans l'estime de bonté. CHAP. X.

L'Eternité de Dieu ne se mesure pas des temps & des âges de la creature.

LA volonté de Dieu appartient donc à sa substance, & n'est pas une faculté détachée de sa nature. Que si nous consentons que quelque chose de nouveau naisse dans l'estre de Dieu, comme quoy cette divine Es- CHAP. XI.

ſence eſt-elle eternelle? & ſi cette volonté que Dieu a euë de l'exiſtence de la creature eſt eternelle, pourquoy la creature ne l'eſt-elle pas auſſi? Ceux qui raiſonnent de la ſorte ne vous connoiſſent pas encore: ô Sageſſe de Dieu, lumiere des eſprits, non ils ne comprennent pas, comme les choſes qui ſe font par vous & en vous, ſe font. Ils tâchent de concevoir ce qui eſt eternel, & leur cœur s'égare dans le flux & les fuites du temps paſſé, & dans les approches de celuy qui eſt à venir, & pour parler certes, leur cœur eſt encore vain. Qui pourra arreſter cette inconſtance, & rendre ferme un vagabond, afin que dans le repos & la conſiſtence, il comprenne les ſplendeurs de cette eternité immobile, & les compare avec le flux du temps, qui s'échapent toûjours; & qu'il apprenne pour une bonne fois, que ces deux choſes n'ont point de rapport entr'elles, & que le temps que nous appellons long, n'eſt composé que de momens qui coulent ſans ceſſe & ſans étenduë, & partant qu'ils ne ſe peuvent meſurer à une durée qui ſoit tout à la fois. Au contraire, que rien de l'eternité ne paſſe, & que preſente-elle demeure tout à la fois, ce que le temps n'a pas. La raiſon eſt, que le futur pouſſe le paſſé, & le ſuit, & ainſi que le paſſé & le futur ſe font du preſent, qui eſt la longue carriere, quoy qu'indiviſible, dans laquelle l'un & l'autre fait ſes courſes. Qui empeſchera le cœur de l'homme de s'échapper, afin de luy faire connoiſtre la difference des temps, dont les

partie se poussent dans une étrange vicissitude, & l'eternité qui n'a rien de partagé ny au passé, ny au futur. Ma main ou ma langue seroient-elles bien capables d'exprimer des choses si secrettes aux intelligences creées.

Réponse à la demande du Chapitre dixiéme.

CHAP. XII.

JE veux répondre à ceux qui demandent, ce que Dieu faisoit devant que de faire le Ciel & la Terre, non pas comme cet autre qui voulut plûtost éluder cette difficulté par une delicate raillerie, que de la soudre par une solide réponse. Il meditoit, dit-il, des supplices aux curieux. C'est autre chose de railler de bonne grace, autre chose de parler avec satisfaction. Ce n'est par ce que je veux repartir, parce que j'aimerois mieux avoüer mon ignorance, que d'avancer un sentiment qui pust estre sujet de mocquerie à celuy qui proposeroit cette grande question, & motif de vaine gloire à celuy qui voudroit l'eclaircir par cette fausse réponse. Voicy donc mon opinion, mon Dieu, Createur de toutes choses; sçavoir, si par ces noms de Ciel & Terre on doit entendre tout Estre creé, que Dieu ne faisoit rien devant que de produire le Ciel & la Terre. Car s'il faisoit quelque chose, que faisoit-il autre chose qu'une creature? Pleust à Dieu que je sceusse avec autant de certitude tout ce que je desire sçavoir utilement, comme je sçay

que Dieu ne produisoit aucune creature devant que de faire quelque creature.

Il n'y a point de temps devant le temps.

CHAP. XIII.

QUe si l'imagination subtile & glissante de quelqu'un s'attache aux images des siecles passez, & s'étonne de ce qu'estant le Createur de toutes choses, & l'admirable Ouvrier du Ciel & de la Terre, vous n'avez pas entrepris cette grande besogne pendant l'espace de tant de siecles, qu'il s'éveille & qu'il examine sa pensée. Car d'où naistroient ces longues suites de siecles, que vous n'auriez pas faits, vous qui estes le principe de tous les temps? Ou bien comme quoy ces temps qui n'ont jamais esté, se sont-ils écoulez? Donc estant le pere de tous les temps, s'il s'en est écoulé quelqu'un devant la naissance du Ciel & de la Terre, pourquoy demande-t'on la cause de vostre repos, puisque vous faisiez ce temps, qui sans doute ne seroit point passé, si vous ne luy aviez donné l'Estre? Que si devant le Ciel & la Terre il n'y a point eu de temps d'où vient qu'on demande ce que vous faisiez pour lors? Dautant qu'il n'y a point d'alors où il n'y a point de temps, & vous ne devancez pas les temps par les temps, autrement il y en auroit quelqu'un devant lequel vous ne seriez pas. Vous precedez donc tous les siecles passez, par l'éminence de vostre eternité toujours presente, & surpassez les temps à

venir, parce qu'ils sont à venir, & quand ils sont venus, ils seront passez; *mais pour vous, vous estes toujours le mesme, & vos années n'ont aucune défaillance.* Vos années ne vont ny viennent, & les nostres vont & viennent toujours, afin de venir toutes. Vos années sont toutes à la fois, dautant qu'elles sont; celles qui s'avancent ne poussent pas celles qui sont presentes, parce qu'elles ne passent point. Pour les nostres elles seront toutes quand il n'y en aura plus une seule. Vos années ne sont qu'un jour, & vostre jour n'est pas tous les jours, puisque vostre aujourd'huy ne suit pas hier, & ne devance pas demain. Vostre aujourd'huy est vostre eternité, & partant vous avez engendré celuy à qui vous avez dit: *Je t'ay engendré aujourd'huy*, coëternel à vostre Estre. Vous avez fait tous les temps par vostre pouvoir, & vous les devancez tous par vostre eternité, & il ne se peut dire que pendant quelque temps il n'y ait point eu de temps.

Des trois differences du temps.

DOnc il ne s'est point écoulé de temps pendant lequel vous soyez demeuré oisif, dautant que vous avez fait les temps; & rien du temps ne vous est coëternel, parce que vous estes stable, ou au contraire les temps ne seroient point, s'ils n'estoient sujets à la vicissitude. Qu'est-ce donc que le temps? Qui pourroit répondre facilement CHAP. XIV.

& en peu de mots à cette demande ? Qui en pourra dire quelque bon mot, pour l'énoncer aux autres, ou au moins pour le concevoir en sa pensée ? Certes cette question est bien meslée, quoy que rien de plus familier n'entretienne nos discours que le temps. Et quand nous en parlons, ou que quelqu'autre en parle, sans doute nous avons l'intelligence de ce que nous disons. Qu'est-ce donc que le temps, si personne ne me le demande, je le sçay bien, si on pretend que je m'explique, je suis ignorant. J'ose neanmoins dire, que si rien ne s'écouloit, il n'y auroit point de temps passé; & qu'il n'y auroit point de futur, si rien ne restoit à venir; & enfin que le present ne seroit qu'une chimere, s'il ne possedoit quelque existence. Comme quoy donc ces deux temps, le passé & le futur sont-ils, puisque l'un n'est déja plus, & que l'autre n'est pas encore? Pour le present, s'il estoit toujours present, il n'auroit plus l'instabilité du temps, mais la constance de l'eternité. Si donc le present se fait afin qu'il soit, parce qu'il s'avance seulement pour passer, comment pouvons-nous dire qu'une chose soit, de qui nous ne pouvons concevoir l'estre, que parce qu'elle ne sera pas ? Et partant le passé n'estant plus, le futur n'estant pas encore, & le present n'ayant aucun estre, qu'entant qu'il tend au non estre, je ne voy pas avec quelle verité nous disons que le temps est.

En quoy consiste la mesure du temps.

QUelque difficulté qu'il y ait à concevoir cecy, nous disons neanmoins du temps, qu'il est long, ou court, & nous ne disons cela que du passé & du futur. Par exemple, nous appellons cent ans passez, & cent ans à venir longs, & au contraire, dix jours ou passez, ou à venir, nous semblent courts. Mais comment peut estre long ou court ce qui n'est point du tout, puisque le passé n'est plus, & que le futur n'est pas encore? Il faudroit dire, pour parler proprement, non pas que le passé & le futur sont longs, mais que celuy-cy le sera, & que cet autre l'a esté. Mon Dieu, mon Seigneur, ma douce lumiere n'avez-vous pas sujet de vous mocquer de ma simplicité? Car quand est-ce que le passé a esté long, n'est-ce point lors qu'il estoit present? Si jamais il peut avoir esté long, ç'a esté lors qu'il y avoit quelque chose qui pouvoit estre long, puisque le passé n'estant plus, il ne pouvoit pas estre long. Ne disons donc pas que le temps passé a esté long, dautant que nous n'avons rien trouvé à qui ce nom puisse appartenir, puisqu'à mesure qu'il est passé il n'est plus. Mais corrigeant nos incongruitez, parlons de cette sorte: Ce present a esté long, parce qu'estant present il estoit long, dautant qu'il n'estoit pas encore passé pour ne plus estre. Et ainsi il y avoit quelque chose capable de CHAP. XV.

ce nom ; mais aussi-tost qu'il s'est évanoüy, il a commencé de n'estre plus long, n'estant plus absolument. Considerons maintenant, ô mon ame, si le present, qui n'est qu'un indivisible, peut estre long, vous le pouvez, puisque vous pouvez compter ses minutes & mesurer ses poses. Que me répondrez-vous? Cent années presentes sont-elles longues ? Il faut, avant que l'asseurer, voir si elles sont presentes. Dautant que s'il n'y a que la premiere qui coule, les autres nonante-neuf sont encore à venir, & partant elles ne sont pas encore. Que si la seconde est sur les rangs, il y en a déja une passée, une presente, & toutes les autres futures. Et ainsi quelque année que nous marquions de cette centaine, elle sera toûjours au milieu de ce qui n'est déja plus, & de ce qui n'est pas encore, & partant toutes ces cent années ne peuvent estre dites presentes. Voyons par le mesme examen, si l'an qui court maintenant est present ; car si le premier de ses mois roule, tous les autres sont à venir; si c'est le second, le premier est passé, & les autres futurs, & ainsi l'an que nous comptons n'est pas mesme tout present ; que si toutes ses parties ne sont presentes, on ne peut dire qu'il le soit, parce qu'un an est composé de douze mois, dont celuy qui se compte est present, & les autres, ou passez, ou à venir. Quoy qu'à parler proprement, il n'y ait qu'un jour present, sçavoir le premier, si tous les autres sont futurs ; ou le dernier, s'ils sont passez;

ou quelqu'un du milieu, s'il est entre les passez & ceux qui sont à venir. Voila ce long temps à qui nous donnions tant d'étenduë, qui n'a presque pas celle d'un seul jour. Encore faut-il faire voir que mesme un jour n'est pas present tout à la fois. Le jour naturel a vingt-quatre heures ; la premiere regarde les autres comme futures, la derniere comme passées ; & quelqu'une du milieu les a en partie passée devant, & moitié à venir aprés soy. Voire mesme cette heure là n'étant composée que de momens qui fuyent, ce qui s'est échappé, est passé ; ce qui reste est à venir. Et partant si l'on peut concevoir quelque partie de temps qui ne se puisse plus diviser, ce sera proprement ce qu'on doit nommer present, & toutefois elle se dérobe si imperceptiblement, & passe si viste du futur au passé, qu'elle ne fait aucune pose entre deux, quelque petite qu'on la puisse imaginer. La raison est claire, que si elle avoit de l'étenduë, elle se pourroit diviser en passé & à venir ; or le present est indivisible. Où est donc ce temps que nous puissions appeller long ? Sera-ce point le futur, n'estant pas encore? Il n'a rien qu'on puisse nommer long, & s'il peut avoir quelque chose, il ne l'a pas encore, mais il l'aura, puis qu'il n'est pas, & qu'il sera. Quand sera-t'il donc ? Si c'est lors qu'il est encore à venir, il ne sera pas long, parce qu'il n'y aura encore rien pour estre long. Que si l'on dit qu'il sera long, lorsque de futur il com-

mencera de devenir present, afin que quelque chose soit, qui puisse estre longue, pour lors il est évident par la deduction que j'ay faite, que cela ne peut estre: car le present crie à haute voix, qu'il ne faut point chercher de longueur ny d'étenduë en luy, puis qu'aussi-tost qu'il paroist il s'évanoüit & n'est plus; & estant à venir il n'est pas encore.

Quel temps on peut mesurer.

CHAP. XVI.

NEanmoins, mon Seigneur, nous marquons bien les intervalles des temps, & comparons leurs espaces, asseurant que les uns sont plus longs que les autres. Dautant que nous mesurons leur durée, & disons que l'un a le double ou le triple de l'autre, ou que celuy-cy est moindre ou égal à celuy-là. Il est vray que nous n'arrestons pas le temps en le mesurant, mais que nous le mesurons en fuyant. Et partant je trouve de la difficulté d'entendre une mesure sur le temps, puisque le passé n'est plus, que le futur n'est pas encore, & que le present n'a point d'étenduë: Si ce n'est que quelqu'un soit assez hardy pour dire que ce qui n'est point peut estre mesuré. Donc lors que le temps s'échappe & s'évanoüit, on le peut sentir & mesurer, mais lors qu'il sera passé on ne le pourra pas, parce qu'il ne sera plus.

Où est

Où est le passé & le futur.

VOicy des doutes que je propose, mon Dieu, mon aimable pere, & non pas des opinions que j'établis: soyez, s'il vous plaist, la conduite de mon esprit, & l'appuy de ma recherche. Qui oseroit me dire qu'il n'y a pas trois temps comme nous l'avons appris estans tous petits, & que nous l'enseignons à nos enfans, le passé, le present, & l'avenir, quoy qu'à vray dire il n'y ait que le present, les deux autres n'estans. Mais quoy, le passé & le futur ne sont-ils point aussi? Comme si le temps se produisoit quelque secrette cachette lors que de futur il devient present, & qu'il se retirast dans quelqu'autre lieu inconnu, quand il se fait de present passé. Car je vous prie, si les choses à venir ne sont point, où les ont veuës ceux qui les ont predites, puis qu'on ne peut voir ce qui n'est point? Pareillement ceux qui nous font le recit des choses passées nous conteroient des fables, si les choses qu'ils disent n'estoient pas. Que si elles n'avoient aucune existence, elles ne pourroient estre veuës; donc les choses passées & futures sont en quelque façon. CHAP. XVII.

Comme quoy le passé & le futur sont presens.

PErmettez-moy, mon Seigneur, de pousser plus avant cette difficulté; mais puisque vous estes ma seule confiance, ne souffrez CHAP. XVIII.

pas que mon effort soit inutile. Voicy où je reprens mon raisonnement, si les choses passées & à venir sont en estre (comme je l'ay accordé) je desire sçavoir où elles sont. Que si cette connoissance passe mon esprit, au moins je suis asseuré, en quelque lieu qu'elles soient, qu'elles n'y sont ny passées ny futures, mais presentes. Dautant que si elles estoient à venir en cet endroit, elles n'y seroient pas encore; & si elles y sont passées, elles n'y sont déja plus. Donc en quel lieu que les choses soient, elles n'y sont que presentes. J'avoüe bien que lors qu'on raconte avec verité quelques choses passées, qu'on ne tire pas de la memoire les choses mesmes qui sont passées, mais bien les especes qu'elles y ont laissées, comme autant de traces & de vestiges, lorsque quelqu'un de nos sens leur a fait passage dans nostre ame. Par exemple, mon enfance n'est plus maintenant, puis qu'elle est du temps passé, qui n'est déja plus: mais pour son image, je la vois encore à cette heure que j'en parle, ou que j'y pense, parce qu'elle est en ma memoire. Pour ce qui regarde les choses à venir, je ne sçay pas si elles nous envoyent leurs images devant que d'arriver, & si elles se presentent par ces especes, qui sont comme les substituts de leur estre à l'égard de nostre esprit quand il les prévoit. Je comprens bien que souvent nous prevenons de la pensée ce que nous voulons faire, & que ces projets, qui sont les patrons & les exem-

plaire de nos actions sont presens, quoy que les choses ne soient que lors qu'on les fait. Partant je ne penetre pas bien cette secrette presence des choses qui ne sont pas, veu qu'on ne voit que ce qui est, & que ce qui est n'est plus futur, mais present. Il sembleroit plus à propos de dire, lors qu'on prévoit les choses à venir, qu'on ne voit pas ce qui n'est point, mais seulement leurs causes, ou leurs signes qui peut-estre sont déja. Et ainsi ceux qui ont des veuës de l'avenir, ne voyent pas les choses futures, mais bien ce qui les fait ou les represente, & ces veuës sont effectivement presentes à l'esprit, qui les regarde & les considere, quand il annonce ce qui est à venir. Je veux me servir d'un exemple, qui soit mesme familier au sens. Je vois l'Aurore, j'asseure le point du jour. Le Soleil n'est point à venir, puis qu'il est déja en existence; mais son lever, qui n'est pas encore. Et toutefois si je ne concevois mesme cette premiere pointe du jour, comme je me la figure maintenant que j'en parle, sans doute je ne pourrois predire sa veuë. D'autre part, je ne voy pas que cela donne sujet raisonnable de dire que les choses futures soient, parce que ny l'Aurore que je vois dans le Ciel, quoy qu'elle devance le Soleil, n'est pas son lever, ny cette pensée que je me forme en mon esprit, qui sont deux choses presentes, & qui concourent à me faire prévoir l'avenir. Donc les choses futures ne sont point, & si elles ne sont pas, elles n'ont aucune existen-

ce. Que si elles ne sont pas, elles ne peuvent en aucune façon estre prévenuës de l'esprit, & partant si on les prévoit, on les voit dans les presentes.

De la prescience des choses futures.

CHAP. XIX. C'Est à vous, mon Dieu, souverain Monarque de vos creatures, qu'il se faut adresser pour apprendre ce secret. Enseignez-moy donc de quelle façon vous éclairez les ames dans la prévision de l'avenir. Je sçay que vous estes le seul Maistre de vos Prophetes. Vous, au regard de qui rien n'est futur, instruisez-moy du moyen dont vous élevez les esprits à la science des choses à venir, ou à mieux parler, vous qui donnez des connoissances presentes des choses futures. Car pour moy je ne quitte point ma premiere opinion, qui tient que ce qui n'est point, ne peut estre ny enseigné, ny connu. Je voy bien, mon Dieu, que ce secret n'est pas de ma capacité, il passe mes forces, je ne sçaurois m'y élever de moy-mesme, mais j'espere que je le pourray par vostre faveur, quand vous, Lumiere invisible des yeux de mon ame, m'aurez éclairé.

Quel nom il faut dõner aux differences du tems.

CHAP. XX. CE que je sçay maintenant de plus asseuré, c'est qu'il n'y a point de choses passées ny futures, & que dans la rigoureuse

proprieté des termes, on ne sçauroit dire qu'il y a trois temps, le passé, le present, & l'avenir. Peut-estre pecheroit-on moins contre la verité, disant qu'il y a trois temps, le present des choses passées, le present des presentes, & le present des futures. La raison est que je remarque ces trois sortes de presences dans mon esprit, & que je ne les voy nulle autre part. Le present des choses passées prend le nom de souvenance, celuy des presentes s'appelle veuë ou regard, & celuy des futures se nomme attente ou prévoyance. S'il est permis de discourir de la sorte, j'approuve qu'on dise qu'il y a trois temps, & je les voy bien. Je n'ay garde de vouloir reformer le langage ordinaire, ny de pretendre de changer les vieilles coustumes. Je ne m'oppose point aux façons familieres de parler, & ne blasme pas ceux qui en usent, pourveu qu'on entende ce qu'on dit, & qu'on n'asseure pas, que ce qui est à venir est déja, ou que ce qui est passé soit encore. Nous avons bien peu de mots propres pour nous énoncer, nous ne pouvons discourir de beaucoup de choses sans leur donner de mauvais noms: on le souffre neamoins, parce qu'on nous entend a[illegible] passablement.

De la façon de mesurer le temps.

CHAP. XXI.

J'Ay accordé cy-dessus, que nous mesurons le temps passé, afin de pouvoir dire l'un estre double de l'autre, ou qu'il est égal,

ou moindre de moitié. Et partant comme j'ay déja reconnu, on ne peut mesurer le temps. Que si quelqu'un me demande, qui m'en a asseuré, ma réponse sera, que nous les mesurons, & que nous ne pouvons mesurer ce qui n'est point ; & ce qui me semble mettre de la contradiction dans mes paroles, que le passé & le futur ne sont pas. Pour le present, je ne comprens pas comme quoy nous le pouvons mesurer ; puis qu'il n'a point d'étenduë. Que si on mesure le temps, c'est sans doute quand il coule, puisque lors qu'il s'est échappé, il ne peut estre mesuré, n'ayant plus rien capable de mesurer. Mais quand nous le mesurons, d'où, par où, & où va-t'il, d'où, sinon du futur, par où, sinon par le present, & où, sinon au passé ? Donc il vient de celuy qui n'est pas encore, par celuy qui n'a point d'étenduë, à celuy qui n'est plus tout à fait. Mais pour ne point déplier cette difficulté à moitié, comme pouvons-nous mesurer le temps que par quelque espace ou étenduë, puisque nous n'appellons point les choses qui se font dans le temps, simples, doubles, triples, égales ou inégales, pour estre attachées à quelqu'une de ces differences : Et quand nous usons de ces mots de proportion, c'est seulement lors que nous comparons les espaces d'un temps à celles d'un autre. Quelle étenduë servira donc de mesure au mesuré, ne la prendrons-nous point dans le futur, d'où il vient ? Il n'est pas encore ; sera-ce dans le present, par où il

passe? Il est indivisible : possible que nous trouverons cette mesure plus commodément dans le passé, où il tend : ce qui n'est plus n'a point d'étenduë.

Il demande à Dieu l'éclaircissement de cette difficulté.

LE desir de comprendre cet Enigme transporte mon esprit. Mon grand Dieu, mon bon pere, je vous conjure par les merites de Jesus-Christ, ne me cachez pas la connoissance d'une chose si familiere & si secrette, ne permettez pas que la pointe de mon esprit s'émousse à cette difficulté; mais, mon Seigneur, faites-moy la grace de la penetrer par vostre adresse, & de la voir aux rayons de vos lumieres. A qui me pourray-je adresser? A quel autre découvriray-je utilement mes ignorances qu'à vous, mon aimable Maître, qui ne vous rebuttez pas de mes importunitez, & qui approuvez les ardens desirs que j'ay de comprendre vos Escritures? Donnez-moy ce que j'aime, puisque vous m'avez fait aimer ce que je demande. Donnez-moy ce que j'attens de vous, qui sçavez *faire d'utiles presens à vos enfans*. Accordez-moy cette faveur, puisque la connoissance de vostre divine Majesté est le motif de ma recherche, & sera la cause de mes peines, jusqu'à ce que vous m'éclairiez de vos lumieres. Je conjure tout le monde, par les merites du Sauveur, & par le saint Nom de CHAP. XXI.

ce Saint des Saints, que personne n'improuve mon dessein & ne retarde ma poursuite. *Pour moy j'ay cru, voila pourquoy j'ay parlé.* Ma foy est le motif de ma confiance, c'est pour elle & par elle que je respire, afin de gouster les delices du Seigneur. Voila que *vous m'avez mis mes vieux jours en veuë, ils passent*, & je ne sçay comme quoy. Et partant nous n'avons rien plus ordinairement en la bouche que ce mot de temps; combien long-temps a-t'il fait cecy ou cela, combien y a-t'il de temps qu'il n'a vû telle chose; la prononciation de cette syllabe longue demande le double de temps que celle de cette autre bréve. Nous disons & oyons cela, & nous l'entendons comme les autres nous entendent. Tout cela est clair, & rien n'est d'un usage plus familier, & neanmoins il n'y a rien de plus importun que la recherche de cette connoissance, ny de moins aisé que son éclaircissement.

De la nature du temps.

CHAP. XXIII. J'Ay appris d'un homme docte, que les mouvemens du Soleil, de la Lune & des mouvemens des Astres, faisoient & estoient années. Mais certes je ne voy point de raison d'attacher le temps à ces grands globes, plutost qu'aux autres corps naturels. Quoy donc si les Astres devenoient perclus & sans mouvement, & qu'on tournast la rouë d'un Potier, n'y auroit-il plus de temps? Ne

mesurerions-nous pas ces tours? ne dirions-nous point que leurs courses sont égales? Que si maintenant elle tournoit avec plus de pesanteur, & tantost avec plus de vistesse, n'asseurerions-nous point que les contours de cette roüe auroient les uns plus, & les autres moins de durée? Et quand nous parlerions ainsi, ne parlerions-nous pas dans le temps, n'y auroit-il ny bréves ny longues dans nos mots? & s'il y en avoit, ne seroit-ce pas, parce que la prononciation de celles-cy auroit occupé un plus long espace de temps, & celles-là un moindre? Mon Dieu, ouvrez l'esprit de l'homme, afin de connoistre dans les petites choses, les notions des grandes aussi bien que des mediocres. J'avouë bien *que les Estoilles & ces grands flambeaux du Ciel ne sont attachez à leurs voûtes que pour marquer les temps, & distinguer les jours & les années*. Je ne sçaurois nier cette verité, neanmoins quoy que je ne puisse dire que le tour de cette petite rouë du Potier soit nostre jour, ce Philosophe qui n'en reconnoist point d'autre que le mouvement du Soleil, ne peut aussi nier qu'il y ait quelque temps. Je desire connoistre la force & la nature du temps, qui sert de mesure au mouvement du corps, & qui fait que nous disons, celuy-cy est deux fois plus long que cet autre. Mon intention est de parler du jour, ne limitant pas son étenduë à la seule presence du Soleil, qui le distingue de la nuit sur nostre hemisphere, mais du jour

pris dans tout son circuit du lever au couchant, qui fait l'ordinaire distinction & la multitude de nos jours. Dautant que les nuits ne sont pas des espaces separez du jour, mais bien les parties qui le composent. Le jour s'achevant donc par le mouvement du Soleil, & par cette course d'un Orient à l'autre, je demande si c'est ce mouvement qui fait le jour, ou cette étenduë, pendant laquelle il le fait, ou bien tous les deux ensemble. Si c'est le premier, il suit clairement, que si le Soleil achevoit ce mouvement dans cet espace de temps que nous appellons maintenant une heure, que cette heure seroit le jour. Et si le jour est cette longueur qu'il met d'un lever à l'autre, on ne peut dire si le Soleil tournoit tout le Ciel en une heure, que ce circuit fust un jour, mais il faudroit qu'il fist vingt-quatre tours pour faire un seul jour. Que si l'un & l'autre composent un jour, ce mouvement ne seroit pas le jour s'il s'achevoit en l'espace d'une heure: que si le Soleil demeuroit immobile, ce retardement ne feroit pas non plus le jour, quoy qu'il eust autant de longueur qu'il y en a d'un matin à l'autre. Je ne m'amuse donc plus à chercher ce que c'est qu'on nomme le jour, mais ce que c'est que le temps, duquel si nous mesurions le tour tout entier du Soleil, dans la supposition qu'il se fust achevé en douze heures, nous dirions qu'il seroit moindre de moitié. Et puis comparant ces deux espaces de douze & de vingt-quatre heures, nous di-

tions que l'un seroit le double de l'autre, quoy que le Soleil fist sa course une fois pendant simple, & une fois pendant ce double. Que personne ne me dise donc que le mouvement du Ciel soit le temps, puis qu'à la priere de Josué, qui luy demanda une victoire toute entiere, le Soleil s'arresta, bien que le temps coulast toujours, & qu'il fuist avec ses ennemis. Sans doute que ce combat dura autant de temps qu'il fut necessaire pour le finir. Je voy donc que le temps est une certaine étenduë qui n'est pas attachée aux courses des Astres; mais je ne sçay pourtant si je voy, ou s'il me semble voir. Ce sera vous, veritable Lumiere, qui me découvrirez ce secret.

Que c'est avec le temps que nous mesurons le mouvement du corps.

ME commandez-vous de recevoir l'opinion de celuy qui diroit, que le temps est mouvement d'un corps en general? Sans doute vous ne m'obligez pas à cette creance, puisque vous m'apprenez qu'aucun corps ne se meut que dans l'espace du temps, & que vous ne m'asseurez pas que le mouvement du corps, soit le temps. Parce que pendant que ce mouvement dure, je le mesure avec le temps dés son commencement jusques à la fin. Que si je n'ay pas veu où ce mouvement a commencé, & qu'il continuë, je ne le puis mesurer, sinon depuis

CHAP. XXIV

cet endroit que j'ay commencé de marquer jusques à celuy où mon attention cesse. Que si cette veuë est longue, je dis seulement que le temps est long, mais je n'en determine pas la longueur, dautant que cette determination suppose un rapport de deux choses égales ou inégales. Que si nous pouvions designer les especes du lieu avec ses parties, & les points où le corps commence sa course, & où il la termine: Par exemple si ce corps faisoit son mouvement en un tour, nous pourrions dire combien il y a de temps depuis cet endroit de l'espace jusques à cet autre, où le mouvement du corps, ou quelqu'une de ses parties se termine. Et partant le mouvement d'un corps estant autre chose que ce qui nous sert à le mesurer, qui ne voit laquelle de ces deux choses doit retenir le nom de temps? La raison montre clairement que ce n'est pas le mouvement; car si ce corps se mouvoit avec diversité & interruption, & que le repos desunist les parties de sa course, nous ne mesurerions pas son mouvement; mais certes nous dirions, il s'est arresté tant de temps, son repos égale ou surpasse son mouvement du double ou du simple, selon que nostre mesure s'étendroit plus ou moins à l'un & à l'autre. Donc le mouvement du corps n'est pas le temps.

Il s'adresse à Dieu.

MOn Dieu, je vous confesse que je ne connois pas encore la nature du temps quoy que je sçache fort bien que tout ce que j'ay dit s'est dit dans le temps, & qu'il y a déja beaucoup de temps que je parle du temps: de plus que ce beaucoup n'est rien qu'un intervale de temps. Et comment sçay-je cela, puisque je ne sçay pas ce que c'est que le temps? N'est-ce point que j'ignore ce que je dis, mesme quand je dis que je sçay: Helas! que je suis miserable de ne sçavoir pas au moins ce que je ne sçay pas. Mon Dieu, voilà mon cœur sans déguisement, je parle comme je pense. *Vous allumerez la petite lampe de mon esprit, mon Dieu, & éclairerez mes tenebres.* CHAP. XXV.

De la mesure des syllabes.

MOn ame ment-elle, quand j'asseure que je mesure les temps? Se peut-il faire que je mesure, & que je ne sçache ce que je mesure? Je mesure le mouvement du corps par le temps, & je ne mesure pas le temps. Mais quoy, pourrois-je mesurer l'étenduë du mouvement, & combien il a duré avec le temps sans mesurer le temps; que si je le mesure, avec quoy en prens-je les mesures? Ne mesurons-nous point le long-temps avec le cours, comme nous me- CHAP. XXVI.

ſurons une poutre avec une coudée ? C'eſt en cette façon que nous meſurons une ſyllabe longue avec une ſyllabe bréve, & que nous diſons que celle-cy a le double de celle-là. Nous obſervons la meſme regle à meſurer la longueur d'un poëme par celle des Vers qui le compoſent, & nous meſurons l'étenduë du Vers par celle des pieds, & les pieds par la longueur des ſyllabes, & non pas par celle de la page où les Vers ſont écrits, dautant que cette étenduë du fueillet n'eſt propre que du lieu, & non pas du temps. Quand les paroles paſſent, lorſque nous les prononçons, & que nous diſons, cette Poëſie eſt longue, parce qu'elle eſt compoſée de tant de Vers : ces Vers ſont longs, parce qu'ils ont tant de pieds ; ces pieds ſont longs, parce qu'ils ont l'étenduë de tant de ſyllabes : cette ſyllabe eſt longue, parce qu'elle a le double d'une bréve. Il ne faut pas croire que le temps ſe meſure de la ſorte, puis qu'il ſe peut faire qu'on prononce plus long-temps un Vers court qu'un long, ſçavoir ſi la voix s'étend & ſe traiſne comme languiſſante. Cette meſure eſt ſeulement propre aux Vers, aux pieds & aux ſyllabes. De tout ce diſcours j'infere que le temps n'eſt autre choſe qu'une étenduë, mais je ne ſçay de quoy ; ne choquerois-je perſonne, ſi je diſois que c'eſt de l'ame : car je vous prie, mon Dieu, qu'eſt ce que je meſure, & que je dis ſans rien déterminer ? Ce temps eſt plus long que celuy-là, où preciſément il eſt

double de cette autre. Je mesure sans doute le temps, je le sçay bien, mais ce n'est pas le futur, puis qu'il n'est pas encore ; ny le present, puis qu'il n'a point d'étenduë : ny le passé, dautant qu'il n'est déja plus. Que mesurerois-je donc, les temps qui passent, & qui ne sont pas passez ? C'est ce que j'ay accordé cy-dessus.

Comment nous mesurons le temps.

ESprit, arreste-toy, & rallie ton attention égarée, Dieu veut nous aider, *il nous a faits, & non pas nous*. Regarde de quel costé la verité commence de briller. Voicy quand je parle, que la voix commence d'éclater ; elle éclate, elle continuë & finit ses tons, aprés cela le silence suit, la voix est passée, & il n'en reste rien. Elle estoit à venir devant que la bouche s'ouvrist pour la prononcer, & partant on ne la pouvoit mesurer, parce qu'elle n'estoit pas encore, & maintenant il est pareillement impossible, puis qu'elle n'est plus. On la pouvoit donc seulement mesurer lors qu'elle raisonnoit, dautant qu'elle estoit, mais pour lors mesme, elle ne s'arrestoit pas, mais elle échapoit toujours, & passoit promptement. Cette consideration qui se prend de sa fuite, le rendoit-elle plus capable de mesure, parce que passant ainsi, elle s'étendoit à quelque espace de temps, dont elle pouvoit seulement estre mesurée, le present n'en ayant point; CHAP. XXVII.

S'il est ainsi, en voicy une autre qui commence d'éclater d'une prononciation continuée : mesurons-là pendant qu'elle se rend intelligible : car lors qu'elle aura fait son bruit, il ne restera plus rien à mesurer : mesurons-là entierement, & disons combien elle est longue. Mais elle éclate encore, & elle ne peut estre toute mesurée que depuis ce premier moment où elle a commencé jusques à celuy où elle finit. Et mesme cette étenduë par où elle passe doit avoir deux extremitez, afin de luy servir de juste mesure. Et partant cette voix qui n'est pas encore finie, ne peut estre mesurée n'estant pas toute ; & ainsi on ne la peut dire ny plus ny moins longue qu'une autre, & quand elle sera finie elle ne sera plus : comme quoy donc la pourra-t'on mesurer? Toutefois nous mesurons le temps, quoy que la mesure n'appartienne pas aux choses qui ne sont déja plus, ou qui ne sont pas encore, ny à celles qui n'ont point d'étenduë ny de limites. Donc nous ne mesurons ny le temps passé, ny le present, ny le futur, ny ceux qui passent. Ce Vers, *Deus Creator omnium*, est composé de huit syllabes meslées de longues & de bréves. Il y en a donc quatre bréves, la premiere, la troisiéme, la cinquiéme & la septiéme, qui sont courtes à l'égard des quatre autres qui sont longues. Cette seconde, quatriéme, sixiéme & huitiéme veulent le double des autres en leur prononciation, & cela s'observe quand je les prononce, comme l'oreille mes-

me en peut juger, pourveu que la langue ne peche point. Et le mesme sens qui reçoit cette syllabe bréve s'en sert à mesurer la longue, que je comprens par ce moyen estre le double de l'autre. Mais tandis que ces syllabes s'échapent l'une aprés l'autre, si la bréve passe devant la longue, comme quoy retiendray-je celle-là pour l'ajoûter à celle-cy, & connoistre que son étenduë est deux fois plus longue que celle de la bréve, qui n'en a déja plus. Et partant la longue, je ne la mesure pas toute, puis qu'elle n'est toute, que quand elle n'est plus du tout. Qu'est-ce donc que je mesure ? où est la syllabe breve avec laquelle je mesure, & la longue que je mesure ? Elles ont éclaté toutes deux, elles se sont évanoüies toutes deux, toutes deux elles ne sont plus, & je mesure & je dis asseurément, autant qu'on se peut fier au rapport des sens, que celle-là tient le double de l'autre dans l'étenduë du temps, ce que je ne sçaurois asseurer, si elles n'estoient passées & finies. Donc je ne mesure pas ces syllabes qui ne sont plus, mais quelque chose qu'elles ont laissé dans mon esprit. Oüy, mon ame, je mesure le temps, par quelque chose qui est dans toy : ne m'interroge point de sa nature, prens garde à ne te point laisser distraire par la legereté & multitude de tes pensées. Il reste je ne sçay quelle impression & image des choses dans ta memoire, qui sont comme les traces de leur passage. C'est cette trace que je mesure, & non pas la chose qui a

passé pour le faire ; c'est ce que je mesure, quand je mesure le temps. Donc ces impressions, ces traces ou ces images, sont le vray temps ou certes je ne mesure pas le temps. Mais que diray-je à ce qu'on me voudroit opposer, qu'on mesure le silence, & qu'on dit qu'il y a autant duré que cette voix a mis de temps à se perdre ? N'est-ce point pour lors que nous portons nostre attention à la mesure de la voix comme si elle se formoit, afin de comprendre l'intervale du silence par le temps qu'occuperoit la voix ? Il semble que cela se passe de la sorte, puisque sans parler nous faisons des Vers de nous-mesmes, nous arrangeons nos discours, & prenons les mesures de toutes sortes de mouvemens, & nous disons avec autant d'assurance, rapportant nos pensées aux espaces du temps, ce que ce Vers a de proportion avec l'autre, comme si la bouche le prononçoit. Que si quelqu'un soutenoit le ton de la voix, & qu'il meditast à par soy l'étenduë qu'il luy voudroit donner, sans doute il auroit prolongé son silence à certaine espace de temps, & puis exterieurement il étendroit sa voix jusques aux termes qu'il luy auroit designé, sans parler. J'ose bien dire de plus, que cette voix qu'il a premedité, a déja éclaté, & qu'elle éclatera : car ce qu'on a déja oüi de cette voix a éclaté, & ce qui en reste éclatera. Et ainsi le tout s'acheve tandis que l'intention presente fait passer le futur au passé par le decret & la diminution de l'avenir, le passé s'allongeant

par la consommation entiere du futur, jusques à ce qu'il soit tout passé. Voila le sentiment que j'ay touchant la mesure du temps.

L'esprit est la mesure du temps.

MAis comment le futur, qui n'est pas encore, se peut-il amoindrir ou s'écouler. En quel moyen que le passé, qui n'est déja plus, croisse, si ce n'est qu'il prenne ses longueurs & ses diminutions par rapport à nostre esprit qui le fait; parce qu'il attend, qu'il voit, & qu'il se souvient, afin que ce qu'il attend passe en ce dont il se souvient, parce qu'il voit. Qui donc peut dire que les choses à venir ne soient pas, puisque leur attente est déja dans l'esprit? Et qui oseroit asseurer que le passé ne soit plus, puisque sa souvenance occupe encore la memoire? Et qui dira que le present n'a point d'espace, parce qu'il fuit en un moment? Si est-ce que ce passage du futur au present, que nous luy donnons dans nostre connoissance, est de quelque étenduë. Ce n'est donc pas l'avenir qui n'est pas, qu'on doit appeller long, mais bien la longue attente du futur. De mesme ce n'est point au temps passé qu'il faut attribuer la longueur, mais à la seule souvenance. Par exemple je suis sur le point de chanter une hymne: devant que de commencer, mon attention, comme mon dessein, s'étend à tous ses couplets. Quand je l'auray commencé, j'en remarqueray autant dans

CHAP. XXVIII.

ma memoire, que j'en feray couler au passé, & ainsi l'étenduë de cette action s'imprime dans mon esprit ; & vit en quelque façon de ce que j'auray prononcé, & se continuëra par l'attente de ce qui reste à dire. Mon attention pourtant qui est le milieu, par où ce qui s'estoit écoulé du futur dans le passé, est present. Or à mesure que ce qui reste s'amoindrira, à mesme proportion ma memoire s'étendra par la diminution de ce qui estoit à venir, jusques à ce que toute mon attente estant échapée, toute cette action passe dans la memoire. Et ce qui se fait dans tout le Pseaume, se fait pareillement dans toutes ses parties, & dans chaque syllabe des parties ; voire mesme cela s'observe dans une action plus étenduë, dont ce Cantique n'est peut-estre qu'une moitié. Disons la mesme chose de toute la vie de l'homme, qui a ses actions pour parties, & de l'âge de tous les enfans des hommes, qui n'est composé que de leurs vies particulieres.

De l'étenduë de l'ame.

CHAP. XXIX

MAis puisque vostre misericorde est meilleure que toutes les vies, je vous confesse que la mienne n'est qu'une petite étenduë, sans doute vous me tendez vostre main favorable *en consideration du merite de mon Seigneur Jesus-Christ* Fils de l'homme, Mediateur entre vous qui estes un, & nous qui sommes plusieurs, & divisez à plusieurs cho-

ſtes, *afin que je puiſſe par ſon moyen arriver à celuy qui m'attire à ſoy par luy*. Et de plus, que je rallie mes forces diſſipées, pour vous ſuivre tout à fait, oubliant le paſſé, & m'étendant à ce qui ſera devant moy, non pas en m'y épanchant par la diviſion, *mais en me ramaſſant en moy-meſme par l'unité à la pourſuite de la palme que vous me preparez dans la gloire*, où j'entendray les Cantiques de vos loüanges, & gouſteray les charmantes delices de cette heureuſe eternité, qui ne vient ny ne paſſe jamais, parce qu'elle eſt toujours. Pour cette heure *mes années ſuivent le flux de mes larmes*, & vous, mon unique conſolation, vous eſtes eternel. Je me ſuis partagé aux temps dont je ne comprens pas la viciſſitude, & mon pauvre cœur ſe ſent déchiré de tant de diverſitez, juſques à ce que ſeparé de mes ordures, & tout à fait diſſous par les feux de voſtre amour, je vienne à m'écouler à vous.

Comme il faut étendre ſon eſprit.

CE ſera là que je trouveray un ſolide repos, & la beauté que je cherche dans voſtre eternelle verité. Les importunes curioſitez des hommes, qui ont plus de deſir que de capacité, ne m'inquieteront plus. Je n'entendray plus cette voix impertinente, qui me demande : Que faiſoit Dieu devant qu'il fiſt le Ciel & la Terre ? Ny cet autre qui n'a pas moins d'indiſcretion : D'où luy CHAP. XXX.

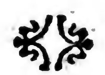
est venu le dessein de faire le monde, n'ayant rien fait auparavant ? Seigneur, éclairez l'esprit de ces aveugles, & leur faites comprendre qu'il n'y a point d'auparavant où il n'y a point de temps. Donc dire de quelqu'un, que jamais il n'a rien fait devant le temps, c'est dire que tout ce qui se fait, se fait dans le temps. Qu'ils conçoivent donc pour une bonne fois, qu'il n'y a point de temps où on ne peut imaginer quelque creature ; cette reflexion corrigera la vanité de leurs pensées. Qu'ils s'apliquent aussi à ce qui est devant eux, & qu'ils reconnoissent que vous precedez vos creatures d'une eternité toute entiere, que vous estes le Createur de tous les temps, & qu'il n'y en a aucun, ny quelqu'autre creature que ce soit, qui vous soit coëternelle, bien que la naissance de quelqu'une devançast tous les temps.

De la difference des connoissances de Dieu, & de celles des creatures.

CHAP. XXXI

MOn Dieu, mon Seigneur, combien est profond l'abysme de vos secrettes connoissances? Helas ! que mes pechez & les desordres de ma vie m'en ont reculé. Guerissez mes yeux, afin de les rendre capables de supporter vos lumieres. Certainement si nostre esprit est admirable, & si sa connoissance donne de l'étonnement pour luy representer les choses passées & à venir, avec autant de clarté que s'il n'estoit question

que d'un seul Cantique: Ouy cet esprit tient du prodige, puis qu'il connoist tout ce qui s'est fait, & tout ce qui se fera: de mesme qu'il comprend ce qui s'est chanté d'un seul verset depuis qu'on l'a commencé, & combien il en reste jusqu'à la fin. Mais à Dieu ne plaise, que j'avance que vous ne connoissez les choses passées & futures de cette façon. Vostre science est bien autrement admirable & asseurée; dautant qu'il ne vous arrive pas, à vous qui estes eternel, comme à celuy qui chante une hymne, dont la connoissance se forme de l'attente des syllabes à venir, & de la souvenance des passées. Et partant vous connoissez *dés le commencement le Ciel & la Terre*, sans varieté de pensées, comme vous les avez faits, sans partage d'action. Que celuy qui me comprend, vous loüe, & que celuy qui ne m'entend pas ne laisse point de vous chanter un Cantique. *O que vous estes grand, & que nos cœurs, qui sont vos demeures sont petits! parce que vous relevez ceux qui s'abaissent, & ceux de qui vous estes l'appuy ne tombent jamais.*



LIVRE DOUZIE'ME.

Que la recherche de la verité est difficile.

CHAP. I.



EIGNEUR, mon pauvre cœur jusques à cette heure s'est envelopé de beaucoup de difficultez dans l'intelligence de vos Escritures. C'est pourquoy la pauvreté de nostre esprit paroist dans l'abondance de nos paroles; dautant que la recherche de la verité parle plus, que sa rencontre, & que la requeste d'une grace est plus longue que son enterinement. De mesme qu'il est plus difficile à une main de frapper long-temps à une porte, que d'y prendre une fois l'aumosne. Il est vray que vostre promesse s'est engagée à nous, qui pourroit affoiblir nos esperances? *Si Dieu nous favorise, qui nous contredira? Demandez, & l'on vous donnera, cherchez & vous trouverez; frappez & on vous ouvrira. Parce que celuy qui demande reçoit, & celuy qui cherche trouve, & on ouvre à celuy qui frappe.* Voila les propres termes de vos promesses: Qui pourroit craindre d'estre trompé, ayant la verité pour caution.

Qu'il

Qu'il y a deux sortes de Cieux.

MA langue confesse humblement à vôtre adorable Majesté, que vous avez fait le Ciel & la Terre, je parle de ce Ciel que je voy sur ma teste, & de cette Terre que je foule aux pieds, & qui a servi de matiere à celle dont vous m'avez composé. Mais, mon Dieu, où est ce Ciel du Ciel, duquel le Prophete parle ainsi : *Le Ciel du Ciel appartient au Seigneur, pour la Terre, c'est un des presens qu'il a fait aux hommes.* Où est ce Ciel auquel tout ce que nous voyons sert de Terre, quoy qu'une de ses parties soit toute composée d'estoilles ? Dautant que tout ce vaste corps, bien qu'il y ait en quelqu'une de ces parties une autre forme, que celle que nous y voyons, & que cet element qui nous soûtient dans la Nature ne soit que sa base ; neanmoins si on le compare avec le Ciel du Ciel, on peut mesme dire que le Ciel de nostre Terre n'est que Terre. Et ainsi ces deux grands globes qui portent autant d'admiration dans nos esprits, que de beautez & de lumieres dans nos yeux, sont à proprement parler, la Terre de ce Ciel qui sert de Palais à Dieu, & qui n'est pas de l'heritage des hommes. CHAP. II.

Au commencement du Monde les tenebres occupoient la face de l'abysme.

CHAP. III. POur nostre *Terre elle estoit invisible & sans distinction de partie; & pour bien exprimer sa nature, ce n'estoit que le gouffre profond d'un abysme qui n'estoit éclairé d'aucune lumiere.* Voila pourquoy vous avez commandé à Moyse d'écrire, *que les tenebres estoient sur la face de l'abysme.* Or par ces obscuritez il ne vous veut rien insinuer que l'absence du jour : car si la lumiere eust esté, où eust-elle esté, puisque la lumiere ne peut estre cachée, sa nature estant de paroistre & d'éclairer? Où estoit donc la lumiere? Sans doute elle n'estoit pas encore, & partant dire que les tenebres estoient sur la face du Monde, c'est asseurer que la lumiere estoit absente. La nuit couvroit donc la face de la nature, parce que le jour estoit absent sur la nature. De mesme que nous disons qu'il y a du silence où il n'y a point de son. Et que seroit autre chose, le silence estre en quelque part que le son n'y estre pas? N'est-ce pas vous, mon Seigneur, qui avez enseigné cette ame qui se confesse à vous? N'est-ce pas vous qui m'avez appris, qu'auparavant que vous eussiez formé cette matiere informe, & que vous en eussiez separé les parties dans l'ordre que nous y voyons, qu'il n'y avoit ny couleur ny figure, & ainsi ce n'estoit ny corps ny esprit, bien que ce fust quelque

chose, qui pourtant n'estoit qu'une rude masse sans apparence de beauté.

De la matiere premiere.

QUelles paroles pouviez-vous employer plus propres à vous faire comprendre des simples, que celles qui dans l'usage commun nous signifient ce qui a le moins de beauté ? Et que peut-on trouver dans la Nature de plus semblable à la laideur que la Terre & l'abysme ? Personne n'oseroit nier que ces deux parties de l'Univers ne soient moins belles, pour le rang qu'elles tiennent dans la Nature, que ces hauts Cieux, & tout ce que nous y voyons d'agreable. Pourquoy donc impreuverions-nous, que vous avez appellé une terre invisible & impolie, cette matiere rude & sans forme, de laquelle vous deviez former tout ce beau Monde ? CHAP. IV.

Sa Nature.

QUand l'esprit demande au sens ce qu'il connoist de cette rude masse, & qu'il reconnoist que les formes ne sont pas intelligibles à la façon de nostre vie & des vertus, puis qu'elle est matiere des corps, & neantmoins qu'elle est invisible, dautant qu'il n'y a rien à voir dans une matiere rude & indigeste. Quand l'esprit se fait cette leçon, il faut par necessité, s'il veut connoistre cette laide masse, qu'il la connoisse en l'ignorant, CHAP. V.

& qu'il l'ignore en la connoissant.

Opinion de S. Augustin sur cette Matiere.

CHAP. VI. MAis, mon Dieu, si ma bouche ou ma plume vous confesse tout ce que vous m'avez appris de cette matiere, il me faudra souvenir de mes grotesques d'autrefois, & reprendre les illusions de mon esprit. Ayant oüi discourir de cette matiere à ceux qui en parloient sans se comprendre eux-mesmes, je me figurois ce qui n'a point de figure sous les traits de mille differentes formes, & partant je n'en avois pas l'idée que je cherchois. Mon esprit accoustumé aux beautez de la nature, ne pouvant rien concevoir s'il ne s'attachoit à quelque ombre de figure, je me representois des monstres & des traits mêlez avec beaucoup de proportion, que je mettois dans cette matiere, le nommant sans forme, non pas qu'elle en fust tout à fait dépoüillée, mais parce qu'elle en avoit une qui eust blessé les yeux, & fait peur aux hommes, si elle leur eust esté visible. Et ainsi cette matiere n'estoit laide & informe que par la comparaison que j'en faisois avec les choses belles. La raison me disoit bien qu'il luy faloit oster tous ces restes de beauté que je luy laissois, si je la voulois voir dans ses deformitez naturelles, mais il m'estoit impossible. Il m'eust esté bien plus aisé de croire que ce qui n'avoit aucune forme n'avoit aussi point d'estre, que de concevoir je ne

sçay quoy sans forme, entre le rien & quelque chose, qui toutefois ne fust ny l'un ny l'autre. Alors ma raison cessa d'interroger là-dessus mon esprit remply de ces images corporelles & sensibles, & qu'il changeoit & varioit à sa fantaisie. Je m'arrestay aux corps mesmes, & consideray avec plus d'application ces changemens qui les font cesser d'estre ce qu'ils estoient auparavant pour les faire commencer d'estre ce qu'ils n'estoient pas. Cette pratique me donna quelque soupçon que ce passage d'une forme à l'autre se faisoit par un milieu qui n'en avoit point, quoy que ce milieu ne fust pas absolument rien; mais je desirerois avoir une science asseurée de la verité, & non pas des doutes. Que je veux icy découvrir tout ce que je tiens de vostre instruction touchant cette matiere, qui de tous ceux qui me liront voudra prendre le loisir de me comprendre ? Mais quoy que je ne me puisse bien expliquer sur ce sujet, mon cœur, pour ce que j'en sçay, ne laissera pas de vous aimer, & mon esprit de rendre les hommages qui sont deus à vostre adorable Majesté. Et qui ne voit au moins que cette matiere qui est le sujet de tous les changemens de la nature, est capable de toutes les formes dont les Estres muables se déguisent & transforment ? Mais quel est ce sujet ? n'est-ce point un esprit ? N'est-ce point un corps? N'est-ce point un ombre ou une imitation de corps ou d'esprit ? S'il estoit libre de changer l'usage

des paroles, je dirois que c'est un rien qui est, & qui n'est pas, ou bien que c'est quelque chose composée de l'estre & du non estre. Voila ce que je dirois de cette matiere premiere, & partant elle estoit déja en quelque façon, afin de recevoir ces belles & agreables formes que nous y admirons.

Le Ciel est plus grand que la Terre.

CHAP. VII.

QUe si elle estoit, en quelque façon que ce fust, de qui tenoit cet estre, que de vous, de qui toutes choses ont le leur. Il faut avoüer que plus elle estoit éloignée de vous, que moins elle vous estoit semblable. Or cet éloignement dont je parle, ne se prend pas de la distance du lieu, mais de l'excellence de la nature. Et partant, mon Seigneur, vous qui n'estes ny autre part, ny autrefois autrement, mais toujours le mesme, c'est à dire, *trois fois Saint, & Seigneur Tout-puissant de toutes choses*, vous avez fait par ce principe qui est en vous, & par cette sagesse qui procede de vous, quelque chose de rien. *Dautant que vous avez creé le Ciel & la Terre*, non pas de vostre substance : car il seroit égal à vostre unique, & en suite à vous-mesme, ce qu'on ne doit aucunement accorder, puis qu'il n'est pas raisonnable que ce qui n'est pas de vous, soit égal à vous. Et neanmoins il n'y avoit rien avec vous de quoy faire ces beaux ouvrages ! ô Dieu que j'adore dans

une Trinité & une trine Unité, & partant n'ayant pas fait le Ciel & la Terre de vous, vous les avez faits de rien. C'eſt à dire que par leur production, vous avez creé deux choſes, l'une grande, & l'autre petite, parce que comme vous eſtes puiſſant pour créer les grandes choſes, vous eſtes bon pour faire les petites. Vous eſtiez, & rien avec vous. De quoy avez-vous donc fait ces deux ouvrages, le Ciel & la Terre; le premier qui eſt preſque vous, & le ſecond preſque rien; luy qui a tout au deſſous de ſoy, à la reſerve de voſtre Divinité, & l'autre qui eſt au deſſous de tout.

La matiere premiere eſt faite de rien, & d'elle toutes choſes.

CHAP. VIII.

POur ce *Ciel du Ciel, il vous appartient, Seigneur, mais cette Terre que vous avez données aux Enfans des hommes*; pour habiter, voir & toucher, n'eſtoit pas telle que nous la voyons & touchons à cette heure. *Parce qu'elle eſtoit inviſible, & ſans diſtinction de parties. Il y avoit un abyſme, ſur la face duquel il n'y avoit point de lumieres, mais de plus épaiſſes tenebres* que n'en a maintenant le plus profond gouffre de la Nature. Car pour cet abyſme des eaux que nous voyons, encore a-t'il ſes lumieres & ſa beauté, que ſi elle ne nous eſt pas ſenſible, au moins l'en [illegible] aux poiſſons & aux [illegible]maux qui vivent & rampent dans ſes caver-

nes. Mais cet autre qui precede la naissance
du monde: il n'estoit presque rien, puis qu'il
n'avoit poit encore de forme: il estoit pour-
tant, puis qu'il n'en pouvoit recevoir quel-
qu'une. C'est vous, Seigneur, qui avez fait
ce grand Univers d'une rude matiere, que
vous avez fait de rien presque rien, d'où
neanmoins vous deviez tirer par aprés ces
beaux ouvrages qui tiennent les enfans des
hommes en extase. Et d'où viendroit cet ad-
mirable Ciel qui se posa le second jour aprés
la production de la lumiere, entre l'eau &
l'eau, & que vous appellastes Firmament:
Vous dites, *qu'il soit fait, & aussi-tost il pos-
seda l'estre*. Ce Firmament retient le nom de
Ciel, à cause qu'il est la couverture du
Monde, mais couverture de cette Terre &
de cette Mer que vous creastes le troisiéme
jour, leur tirant de cette matiere indigeste,
que vous aviez produite devant la naissance
des jours, une beauté qui flatte nos yeux, &
qui sert de beatitude à tous nos sens. Il est
vray que devant la lumiere vous avez déja
creé le Ciel, mais j'entens le Ciel de ce Ciel
qui nous couvre. Dautant que comme vos
Ecritures le témoignent, vous fistes tout au
commencement le Ciel & la Terre. Pour
cette Terre, c'estoit sans doute cette matiere
que vous aviez produite sans forme, parce
que vous la fistes sans beauté, sans distin-
ction, & que les tenebres enveloppoient l'a-
bysme. C'est de cette Terre invisible, ou à
parler plus proprement, de ce presque rien,

que vous avez tiré tous les Estres visibles, c'est de cette laide & hideuse masse que vous avez fait naistre toutes ces beautez qui ravissoient nos sens. C'est cette desfigurée qui est la grande mere des creatures, & la matiere qui contient ce monde inconstant. Monde le propre sejour de la mutabilité; Monde où nous sentons les vicissitudes des saisons, & où nous comptons nos temps, puisque les temps se font des mouvemens des creatures, qui s'alterent & se chargent dans cette Terre invisible, qui est leur matiere,

Du Ciel du Ciel.

Pour cette consideration l'esprit qui servoit de conduite à Moyse, nous ayant appris que vous aviez creé le Ciel & la Terre au commencement, il ne parle point du temps ny des jours. Et partant le Ciel du Ciel que vous avez fait devant vos autres ouvrages, est quelque creature intellectuelle. Et quoy que cette creature ne soit pas coëternelle à vostre auguste Trinité, elle participe pourtant vostre eternité, arrestant l'inconstance de son estre par la charmante douceur de vostre contemplation. Et ainsi se tenant ferme à vous, elle s'empesche de glisser, & se pare par cette immutabilité empruntée, de la legereté & des vicissitudes des temps. Il ne faut pas aussi contre cette Terre invisible & indigeste entre les ouvrages que l'Escriture distingue par jours; par CHAP. IX.

ce que où il n'y a point d'ordre ny de forme, rien ne vient & ne passe ; & où rien ne vient & ne passe, il n'y a point de jour, d'espace ny de temps.

De la creance qu'on doit aux Ecritures.

CHAP. X.

O Verité, lumiere de mon cœur, que mes tenebres mesmes me parlent, ma curiosité m'a porté à ces inutiles recherches, & je n'en ay tiré que de l'aveuglement: mais certes il ne m'importe, puisque de mes ignorances j'ay pris le sujet de mon amour. Je me suis perdu du bon chemin, & dans mes égaremens je me suis souvenu de vous. J'ay oüi vostre voix derriere moy, qui m'appelloit pour me faire retourner. Il est vray que le bruit importun de mes pechez m'a presque dérobé cette aimable voix. Mais par vos misericordes, voicy que je reviens tout hors d'aleine, soûpirant aprés les claires eaux de vostre fontaine. Que personne ne m'en empesche l'approche, j'en boiray aussi-tost, & je vivray ; dautant que je ne suis pas moy-mesme ma vie ; si j'ay mal vécu, j'ay bien pû de moy-mesme me procurer une funeste mort, mais c'est en vous, & par vous que je dois revivre. Parlez-moy vous-mesme, instruisez mes ignorances, j'ay crû aux témoignages de vos Escritures, quoy que le sens en soit fort obscur.

Ce qu'il a appris de Dieu.

CHAP. XI.

MOn Seigneur, vous m'avez déja dit d'une voix forte à l'oreille interieure de mon cœur, que vous estiez eternel, *& le seul qui possede l'immortalité*; parce que jamais vous ne changez, ny par l'impression d'une nouvelle forme, ny par la vicissitude d'aucun mouvement. Vostre volonté pareillement n'est pas sujette à l'inconstance du temps, dautant qu'une volonté qui varie dans ses resolutions, de quelque façon que ce soit, ne peut estre immortelle dans sa durée. Je vois clairement cette verité en vôtre presence, & je vous prie que de plus en plus je la penetre, & qu'à l'avenir je demeure ferme dans cette connoissance à l'abry de vos aisles. Vous m'avez dit de plus, que vous avez produit toutes les substances & les Natures, qui ne sont pas ce que vous estes, & qui sont neanmoins, & que cela seul qui n'estoit point ne venoit pas de vous; non plus que le mouvement de la volonté, qui s'éloigne de vous qui estes, à ce qui est moins que vous. Parceque ce mouvement marque un défaut & non pas un effet, un peché & non pas le terme d'une veritable action. Ces mesmes lumieres que vous avez communiquées à mon ame, me montrent que la desobeïssance d'aucune de vos creatures ne nuit à vostre personne, ny ne trouble l'ordre de vostre Empire, soit dans le Ciel, soit dans la

Terre. Mon Dieu, établiſſez-moy de plus en plus en l'aveu de cette verité. Vous m'avez pareillement aſſeuré que cette creature dont j'ay parlé cy-deſſus, ne ſe peut glorifier de vous eſtre coëternelle, quoy que vous ſoyez l'unique objet de ſes deſirs, & qu'elle joüiſſe de vous par les chaſtes unions de ſon eſprit avec voſtre divinité, & qu'elle ne reſſente ny en aucun temps ny en aucun lieu les foibleſſes de ſa mutabilité. Non ſans doute elle n'entre pas dans la communication parfaite de voſtre Eternité, quoy qu'attachée de toute ſon affection à vous, qui luy eſtes toujours preſent, elle n'ait point de futur qu'elle attende, ny de paſſé qu'elle conſigne à ſa memoire, & ainſi qu'elle ne reçoive ny viciſſitude de l'inconſtance, ny étenduë du temps. O que cette creature eſt heureuſe, s'il en eſt quelqu'une de cette heureuſe condition! heureuſe de vous ſervir d'eternelle demeure, & de vous poſſeder pour ſource de ſes lumieres. Or ſuppoſé qu'il y ait une creature ſemblable, je ne voy rien qui merite mieux le nom de *Ciel du Ciel*, que cette maiſon intelligente, qui ſavoure les delices de voſtre gloire, ſans apprehenſion de dégouſt, ny crainte du change puis qu'elle eſt ferme par la paix & l'union qu'elle a avec ces Eſprits ſaints qui habitent cette Cité qui eſt au deſſus des Cieux. D'où ma pauvre ame qui a eſté ſi long-temps éloignée, pourra comprendre, ſi elle a maintenant ſoif de vous, *ſi les larmes ſont ſon pain*

ordinaire, tandis qu'on luy dit chaque jour, où est ton Dieu? Si elle vous demande une seule chose, & si elle la poursuit, sçavoir de demeurer avec vous tous les jours de sa vie. Et quelle est cette vie que vous-mesme? & qui sont vos jours que vostre eternité? comme vos années qui n'ont point de bout, parce que vous estes toujours le mesme. Donc que mon ame apprenne de là de combien vostre eternité devance les temps, puisque cette nature intelligente qui ne s'est jamais separée de vous, quoy qu'elle ne vous soit pas coëternelle, ne souffre aucune vicissitude du temps, pour s'estre unie & attachée à vous sans inconstance. Que cette lumiere croisse toujours en moy, & que jamais rien ne la diminuë, estant sous la protection de vostre Providence. J'aperçois d'autre part je ne sçay quoy d'informe, dans les changemens des choses inferieures & infirmes. Et qui se pourra vanter de me l'expliquer, sinon celuy qui s'égare parmy les fantômes de son cœur, & qui se perd dans le vuide de sa teste creuse; quel autre que celuy-là me pourroit dire, que tout changement cessant, si la seule deformité, par laquelle les Estres passent d'une espece à l'autre, demeuroit, il me pourroit expliquer la vicissitude des temps? Certes il ne sçauroit, puis qu'il n'y a point de temps où il n'y a point de diversité de mouvement; ny de mouvement où il n'y a point de forme à changer.

chose, s'il n'est soutenu de quelque forme. Et neanmoins il est asseuré que devant toutes les formes, elle n'en avoit point, & qu'elle n'estoit pas dans le neant, puis qu'elle devoit servir à la production du Ciel & de cette Terre visible, & de toutes les choses dont l'Ecriture rapporte la creation à certains jours. Parce qu'elles sont de cette nature, qu'on ne peut concevoir leur naissance, hors de la succession du temps, à cause de la vicissitude de leurs mouvemens, & de l'inconstance à changer souvent de forme.

Des Creatures spirituelles.

CHAP. XIII.

JE veux ajoûter icy la creance que j'ay lors que l'Ecriture me dit, sans me marquer aucun jour, que *Dieu a fait le Ciel & la Terre au commencement: La Terre estoit invisible & endigeste, & les tenebres occupoient la face de l'abysme.* Voicy donc mon opinion, par ce *Ciel du Ciel*, j'estime qu'on doit entendre les Anges & ces substance purement intellectuelles, *qui ne connoissent, ny en partie, ny par enigme, ou comme dans un miroir, mais clairement le tout, & face à face.* De plus, qui ne voyent pas maintenant cecy, & tantost cela, mais tout à la fois sans estre aucunement sujettes aux vicissitudes du temps, non plus que cette Terre invisible que je prens pour la matiere premiere, puis qu'il n'y a ny cecy ny cela, où il n'y a point de sujet capable de change-

ment. Voila donc ces deux creatures dont j'ay tant parlé, ſçavoir le Ciel du Ciel, & cette Terre inviſible, dont la production ne ſe doit pas mettre dans l'ordre des jours, puis que l'Ecriture, aprés avoir dit, *Dieu fit le Ciel & la Terre au commencement*, ajoûte auſſi-toſt de quelle Terre on le doit entendre. Et quand elle met la production du Firmament au ſecond jour, qu'elle nomme Ciel, elle inſinuë ſuffiſamment la diſtinction de cet autre Ciel, qui a ſa naiſſance devant celle des jours.

De la profondeur des Eſcritures.

CHAP. XIV. O Mon Dieu, que la profondeur de vos Eſcritures eſt admirable! Je veux qu'en apparence elle nous ſemble facile, & qu'elle nous attire à ſoy par une certaine naïfveté, qui ſemble meſme inviter les enfans à la lecture, ſa profondeur neanmoins eſt admirable. De moy je ſuis retenu de m'en approcher, par un certain ſentiment d'horreur, qui me vient du reſpect que je luy dois, & de l'amour que je luy porte. J'ay une haine irreconciliable contre ſes ennemis. Or ſi vous les vouliez tuer de voſtre glaive à double tranchant, afin de les oſter du nombre de vos ennemis; voila la mort que je leur deſire, afin que mourant à eux-meſmes, ils vivent pour vous. Voicy une autre ſorte de gens qui ne rejettent pas vos Eſcritures, mais qui publient magnifiquement les livres de la Gene-

se. Et ceux-là maintiennent que vostre serviteur Moyse a une intention toute contraire à ce que j'avance, toute accordãte à celle qu'ils defendent. Mon Dieu, je ne veux point d'autre arbitre que vous ; jugez, s'il vous plaist, de la réponse que je leur fais : la voicy.

Quelle difference il y a entre le Createur & la creature.

CHAP. XV.

SAns doute vous ne me voulez pas nier ce que la Verité mesme m'a appris de l'eternité du Createur, sçavoir que sa nature ne se change pas avec le temps, & que sa volonté n'est pas une chose separée de sa substance : En suite vous m'accordez qu'il ne veut pas à cette heure une chose, & tantost une autre, mais que tout à la fois, & toujours, il veut toutes choses sans estre sujet à ce defaut de vouloir ce qu'il ne vouloit pas auparavãt, & de ne vouloir pas maintenant ce qu'il vouloit tantost. La raison est que la seule volonté muable peut ainsi changer de choix, & que tout ce qui est sujet au changement n'est pas eternel. De plus, vous conviendriez bien avec moy, que de l'attente des choses à venir, se fait une veuë presente, quand elles sont venuës, & que cette veuë se change en memoire, lors qu'elles sont passées. Toute attention qui varie de la sorte est muable, & tout ce qui est muable ne tient rien de l'eternité. Or nostre Dieu est eternel. De son eternité je conclus qu'il n'a pas

produit sa creature par une nouvelle volonté, & que sa science ne souffre rien de l'impression du temps. Que dites-vous, homme de four & contre ? Ce que je viens de dire n'est-il point faux ? Non repartent-ils. Qu'est-ce donc ? N'est-il pas vray que toute nature, soit qu'elle possede sa beauté dés le premier point de sa naissance, soit qu'elle la reçoive par aprés, ne tient son estre que de celuy qui a la souveraine bonté, dautant qu'il possede le souverain estre. Nous ne pouvons pas encore contredire cela (disent-ils) quoy donc ? Niez-vous qu'il y ait une creature si fortement attachée par douces unions de l'amour au Dieu veritable & eternel, qu'encore bien qu'elle ne le soit pas, son estre ne se perd point avec le temps, & ne se resoult point par ces vicissitudes, mais bien qu'elle repose invariablement par cette invariable contemplation de la nature divine. La raison de cette immobilité vient de ce que Dieu se monstroit à celuy que j'aime, & qu'il comble tellement ses desirs, qu'il ne s'éloigne pas de vous pour se chercher. Voila ce Palais de Dieu, ce Ciel du Ciel, qui n'est pas composé de ce beau crystal que nous voyons sur nos testes, mais qui est tout esprit, & qui participe de l'eternité, parce que *vous l'avez affermy pour passer sans fin de siecle en siecle ; & luy avez commandé de demeurer toujours, & partant il ne passera jamais.* Cette excellente creature ne vous est pas neanmoins coëternelle,

puiſque vous ne l'avez pas faite ſans commencement : car encore bien que nous ne trouvions point de temps devant ſa naiſſance, *la ſageſſe eſt née la premiere*. Je ne pretens pas de parler de cette Sageſſe qui vous égale parfaitement, & en dignité de nature, & en durée d'eternité, par qui vous avez creé toutes choſes, & qui eſt le principe du Ciel & de la Terre. Je parle de la Sageſſe creée, qui eſt une nature intelligente, toute lumiere par la contemplation de la lumiere : car encore bien qu'elle ſoit creée, elle ne laiſſe pas de porter l'Auguſte nom de Sageſſe. Mais certes la meſme difference qui eſt entre la lumiere qui éclaire, & celle qui eſt éclairée, la meſme ſe trouve entre cette Sageſſe qui creé, & celle qui eſt creée, comme auſſi entre la Juſtice juſtifiante & la juſtifiée. Ne ſommes-nous pas voſtre juſtice, puis qu'un de nos ſerviteurs dit que nous devons changer de vie, *afin que nous ſoyons la Juſtice de Dieu en luy-meſme*, donc puis *qu'une certaine ſageſſe a eſté creée devant toutes choſes*, & qu'elle a eſté creée capable de raiſon & d'intelligence pour habiter cette heureuſe Cité. *Noſtre bonne mere qui eſt au deſſus de nos teſtes, affranchie de nos communes miſeres, & du flux de nos temps*, dautant qu'elle eſt dans les Cieux. Mais dans quels Cieux, ſinon dans ces Cieux des Cieux qui vous loüent? Puiſque ce ſejour eſt le *Ciel du Ciel qui appartient au Seigneur*. Que ſi nous ne trouvons point de temps devant elle, parce qu'elle devance

la naissance de tous les siecles, l'eternité du Createur ne laisse pas de preceder; puis qu'elle a pris d'elle le commencement de sa production, bien qu'elle n'ait point de commencement dans le temps, qui n'estoit pas alors: D'où il suit necessairement qu'elle est tellement vostre creature, qu'elle est quelqu'autre chose que vous. Car encore bien que nous ne trouvions ny en elle, ny devant elle aucun temps, à cause qu'elle est capable de vous reconnoistre, & partant immobile par cette reconnoissance, elle a pourtant en soy le principe de changement, dont sans doute elle souffriroit les inconstances, si e n'estoit fortement attachée à vous par amour. O belle Maison! ô Palais de lumieres, *j'ay chery tes beautez, & ce jour que tu prepare à la gloire de mon Seigneur*, qui est ton veritable Maistre, comme il est ton seul Architecte. Que cette languissante vie de pelerin que je traisne sur la Terre, soupire aprés la jouïssance de vos biens; je dis à celuy qui t'a fait, & qu'il me possede dans toy, puis qu'il m'a creé comme toy. *Je me suis égaré comme une brebis perduë*, mais j'espere *que les épaules de mon charitable Berger & de mon puissant Createur me rapporteront dans son bercail*. C'est maintenant à vous à qui j'en veux, Esprits de contradiction & de pointilles, qui faites semblant de croire que Moyse & ses Escritures sont les oracles de Dieu, Répondez moy? Avoüez-vous que le Ciel du Ciel soit cette maison de Dieu, qui

pour n'estre pas eternelle, ne laisse pas d'être stable dans le Ciel, où vous cherchez inutilement les vicissitudes des temps, puisque vous ne les y trouverez pas? Dautant que celuy à qui cet incomparable bien échet, d'adherer à Dieu, est au dessus des écoulemens des âges, & de l'étenduë fugitive des temps. Il est ainsi, repartent-ils; qu'accusez-vous donc de faux en tout ce que mon cœur a dit à son Dieu, afin de luy faire interieurement un concert de ses loüanges? Reprenez-vous point que j'aye dit que la matiere estoit sans forme, à raison de quoy il n'y avoit ny ordre ny entresuite. Or il ne peut y avoir aucune vicissitude de temps où il n'y a point d'ordre de premier & de secon. Et toutefois ce presque rien, entant qu'il n'est pas tout à fait rien, reconnoist pour Createur ce grand Ouvrier qui l'est de toutes choses. Nous n'avons rien à repartir, ajoûtent-ils.

Contre ceux qui se portent parties contre la verité.

CHAP. XVI.

MOn Dieu, je veux encore, si vous l'agreez, raisonner tant soit peu en vôtre presence avec ceux qui tombent d'accord avec moy de la plusspart des choses dont vostre verité m'asseure interieurement. Pour ceux qui me les disputent, qu'ils crient tant qu'ils voudront, je tâcheray de leur persuader la paix, & de les porter à donner entrée à leur esprit à vostre sainte parole. Que s'ils ne

veulent pas, & qu'ils rebutent ma charité, comme incivile, je vous prie, mon Dieu, *ne vous taisez pas en moy*, parlez veritablement à mon cœur. Il n'appartient qu'à vous de parler de la sorte, je les laisseray souffler en terre, & soulever la poussiere pour se crever les yeux. Pendant qu'ils s'occuperont à cet inutile dessein, je me retireray dans mon cabinet, & vous y chanteray des Cantiques d'amour, gemissant sur les ennuyeuses longueurs de mon pelerinage, dans la douce souvenance de Jerusalem. Ouy, je pleureray sur Jerusalem ma chere patrie, Jerusalem ma bonne mere, & sur vous, mon Dieu, qui estes son Roy, son Soleil, son Pere, son Tuteur, son Epoux, ses chastes delices, son solide contentement, & tout son unique bien, puis qu'il est le seul, le vray & le souverain bien. Jamais, Seigneur, jamais les saillies de mon pauvre cœur & les saintes langueurs de mon ame ne cesseront, jusques à ce que vous me rappelliez de mes fuites & de mes égaremens à la paix de cette bonne mere, où sont les premices de mon esprit, & la source d'où j'ay tiré toutes ces veritez. Non, je ne cesseray point de vous importuner de mes soupirs, jusques à ce que vous me purgiez de mes laideurs, & que vous me reformiez, conformiez & confirmiez pour toute l'eternité, ô mon Dieu, ma misericorde. Voila comme je parle avec ceux qui n'osent asseurer, quoy qu'ils me contredisent en quelque chose, que tout ce que j'avance,

soit faux, avoüant qu'on doit donner le haut point du credit à cette sainte Escriture, que vous nous avez envoyée par Moyse. Mon Dieu, soyez le Juge de mes humbles confessions, & de leurs opiniastres resistances.

Ce qu'on doit entendre sous les noms du Ciel & de la Terre.

CHAP. XVII.

ILs disent sans disputer de la verité de mes sentimens, que quand Moyse a écrit, par inspiration de vostre saint Esprit, *Au commencement Dieu a creé le Ciel & la Terre*, qu'il n'avoit pas ma pensée. Par ce nom de Ciel il ne pretend pas nous faire connoistre cette creature intellectuelle, qui contemple toujours Dieu, ny par celuy de la Terre, cette matiere, qui est l'entre-deux du rien & de l'estre. Ce grand homme (ajoûtent-ils) n'a pas entendu autre chose que ce que nous entendõs par ces paroles. De grace, faites-nous donc part de vos mysteres. Par les noms du Ciel & de la Terre, il signifie en general ce Monde visible qui devoit aprés distribuer par ordre aux jours, selon que le Saint Esprit l'inspiroit. La raison qui l'obligeoit de se taire des substances spirituelles, est qu'il parloit à un peuple grossier, qui n'avoit des yeux & de l'esprit que pour les choses materielles & sensibles. Et ainsi ils accordent qu'on explique cette Terre invisible, & cet abysme chargé de tenebres de la matiere informe, d'où ce Monde visible a par aprés esté

tiré, mais ils ne souffrent pas que par le nom du Ciel la creation des Anges nous soit insinuée. Que répondront-ils à celuy qui voudroit croire que le Prophete nous signifie aussi bien cette difformité de matiere par le nom du Ciel, que par celuy de la Terre, puis qu'ordinairement on se sert de ces deux mots pour nommer ce monde visible, & toutes les natures que nous y voyons ? Une troisiéme pourroit ajoûter qu'il comprend sous ce nom du Ciel & de la Terre, les Natures visibles & invisibles. Mais parce que Dieu les a faites de rien, & non pas de sa propre substance, puis qu'elles ne participent pas sa nature, & qu'elles sont d'elles-mesmes sujettes à l'inconstance, soit que maintenant elles demeurent fermes comme les Anges, soit qu'elles branslent comme l'homme, cette deformité dont il parle se doit entendre à l'une & à l'autre de ses creatures. De sorte que par la Terre on entend cette presente masse que nous voyons, devãt qu'elle eust receu ses beautez de la forme, & par cet abysme couvert de tenebres, par une subtile separation d'esprit, la matiere spirituelle devant qu'elle fust éclairée des lumieres de Dieu, & que son flux & l'inconstance qui est attachée à sa nature, fust arrestée par l'immutabilité de son Dieu. Il se peut faire qu'un autre avancera, que par le Ciel & la Terre il ne faut pas concevoir les creatures visibles & invisibles en leur perfection, mais seulement leur premier crayon, leur essay, &

comme

comme leur ambryon, où les Estres estoient déja, mais sans l'ordre & la distinction que nous y admirons maintenant.

Qu'il y a des ignorances de l'Escriture qui sont innocentes.

TOutes ces opinions meurement considerées, je ne veux point pointiller là-dessus : la dispute *ne sert à rien qu'à faire douter ceux qui l'écoutent*. La loy est la chose seule qui peut estre utile, si on en use bien, parce que *sa fin est la charité* naissante d'un cœur chaste, d'une bonne conscience, & d'une veritable foy. Et nostre Maistre sçait bien *qui sont les deux commandemens ausquels il ramasse toute la Loy*. Et partant, mon Dieu, que m'importe-t'il si je ne suis pas de l'opinion d'un autre sur l'intelligence de vos Escritures, pourveu que mon sentiment soit veritable. Tous ceux qui lisent les saintes Lettres tâchent de penetrer dans le sens de celuy qui les a écrites ; & quand nous avons trouvé une explication qui ne choque point la raison, nous croyons avoir trouvé celle de l'Autheur. Et partant quel mal y a-t'il si quelqu'un croit ce que vous luy faites voir veritable ? quoy qu'il ne rencontre pas la pensée de celuy qui a écrit, veu que luy-même a écrit la verité sans toucher celle que vous inspirez de nouveau. CHAP. XVIII

V.

Ce qui est vray sans controverse.

CHAP. XIX. IL est vray, mon Dieu, que vous avez fait le Ciel & la Terre, & que vostre Sagesse est le principe par lequel vous avez tout fait. Il est vray que le Monde a ses grandes parties, le Ciel & la Terre, & que ces grandes pieces comprennent les autres moindres Natures. Il est vray que tout ce qui est sujet au changement, nous insinuë je ne sçay quelle matiere dénuée de toute beauté, qui soit ce milieu par où les Estres passent d'une forme à l'autre. Il est vray que ce qui s'attache à vostre immutabilité, quoy que l'inconstance soit un des defauts de sa nature, ne branle point, & ne souffre jamais les alterations de l'âge. Il est vray que la matiere est exempte de la vicissitude des temps. Il est vray que ce qui sert de matiere à une chose, peut porter son nom, & ainsi qu'on a pû appeller Ciel & Terre la Matiere dont l'un & l'autre sont composez. Il est vray que de toutes les creatures rien n'approche plus de rien que la terre & l'abysme. Il est vray que tout ce qui est & qui peut estre, n'a point d'autre principe que vostre puissance. Il est vray que tout ce qui se polit & se forme d'une masse rude & grossiere, estoit auparavant sans polissure & sans forme.

Diverses explications des premieres paroles de la Genese.

DE toutes ces veritez connuës de ceux que vous-mesmes avez instruits, & à qui vous avez donné cette ferme creance que Moyse est veritable, chacun choisit ce qui luy agrée. Les Esprits se partagent sur le choix de ses veritez, l'un asseure que par ces paroles, *Dieu a creé au commencement le Ciel & la Terre*, il faut entendre que Dieu produit en son Verbe coëternel toute creature, soit sensible, soit spirituelle. Un autre, par ce commencement, ce Ciel & cette Terre, comprend qu'en son Verbe il a fait tout ce grand corps de la Nature, avec tous les Estres qui se laissent toucher au sens. Un troisiéme veut entendre par ce Ciel & cette Terre, la matiere des Estres spirituels & corporels. Un quatriéme maintient que ce Ciel & cette Terre n'est rien que la maniere indigeste des creatures sensibles, dans laquelle le Ciel & la Terre, que nous voyons à cette heure agencez, estoient confondus sans ordre & sans proportion. Enfin quelqu'un expliquera ainsi ces paroles, *Dieu crea au commencement le Ciel & la Terre*, non pas en son Verbe qui est principe, mais au commencemet de son action, il a fait la matiere qui avoit confusément en son sein toutes ces beautez du Ciel & de la Terre, qui en furent formées. CHAP. XX.

Explication de ces paroles : La Terre eſtoit vuide, *&c.*.

CHAP. XXI.

PAreillement tous les eſprits ne s'accordent pas en l'intelligence de ces paroles; *La Terre eſtoit inviſible & ſans ordre, & les tenebres s'étendoient ſur l'abyſme.* Quelqu'un aſſeure qu'on les doit entendre de cette maſſe ſans corps, qui devoit eſtre la matiere des corps, lors qu'elle n'avoit encore aucune beauté ny lumiere. Un autre les explique ainſi : Tout ce tout que nous appellons Ciel & Terre, n'eſtoit encore qu'une rude matiere, de laquelle le Ciel corporel, la Terre, & tout ce qui eſt ſenſible dans l'un & dans l'autre, devoit eſtre produit. Un troiſiéme avancera, que ce qu'on nomma depuis Ciel & Terre, n'eſtoit que la matiere du Ciel intelligible, qu'on appelle autre part le Ciel du Ciel & de la Terre, c'eſt à dire de toutes les Natures ſenſibles, voire meſme de ce Ciel qui eſt étendu ſur nos teſtes, & ainſi par ce mot de Terre inviſible & tenebreuſe, Moyſe ſignifioit la matiere de toutes les Creatures, tant de celles qui ſont déchargées de corps, que de celles qui en ſont reveſtuës. Celuy-cy penſant voir plus clair que les autres dans ces tenebres du cahos, aſſeurera que l'Eſcriture n'a point appellé cette matiere informe du nom du Ciel & de la Terre, mais cette peſante maſſe eſtoit déja, & que c'eſt celle que Moyſe nomme

Terre invisible, sans ordre, & couverte de tenebres, de laquelle il avoit dit auparavant, que Dieu avoit creé le Ciel & la Terre, & en eux tout ce qui est de visible & d'invisible. Enfin quelqu'un pensera trouver l'intention du Prophete, s'il dit que par cette Terre invisible on ne doit rien concevoir qu'une rude matiere, de laquelle Dieu composa toute la masse de l'Univers, divisée en ces deux grandes parties que nous voyons, sans y rien comprendre de ce que nous ne voyons pas.

Que pour le nom de l'Eau il faut entendre le le Ciel & la Terre.

CHAP. XXII.

MAis si quelqu'un voyoit rejetter ces deux dernieres opinions, il ne luy seroit pas difficile, raisonnant de la sorte : Si vous ne voulez pas entendre par les noms du Ciel & de la Terre cette rude matiere, il faut que vous receviez quelque chose que Dieu n'ait pas faite, de laquelle pourtant il ait tiré le Ciel & la Terre. La raison de cette suite est toute claire, puisque l'Ecriture ne parle point que Dieu ait creé cette matiere, si ce n'est qu'elle nous en parle sous le nom du Ciel & de la Terre seule, quand elle dit : *Dieu fit au commencement le Ciel & la Terre* : & ce qui suit : *& la Terre estoit sans forme & sans agencement*. Et partant quel nom que nous donnions à cette matiere, nous ne trouverons pas qu'elle soit un des ouvrages de

nostre Dieu, si nous n'avoüons que c'est d'elle que l'Ecriture parle, quand elle parle du Ciel & de la Terre. Peut-estre que les Autheurs de ces dernieres opinions diront pour se soutenir : Nous ne pretendons pas nier que Dieu soit le Createur de cette masse informe, puisque nous luy attribuons la production de ce qui est beaucoup plus excellẽt, nous n'avons garde de ravir à sa puissance une nature qui la regarde avec plus de necessité de son appuy. Que si l'on trouve étrange que Dieu ne nous ait rien dit de la moindre de ses creatures, il est aisé de répondre qu'il n'a pas le mesme parlé des plus hautes, comme des Cherubins, des Seraphins, & de ces autres Esprits que Saint Paul marque distinctement aux Colossiens, & neanmoins on ne peut douter qu'il n'en soit le Createur, que si on veut entendre toutes choses sous ces noms du Ciel & de la Terre, que dirons-nous des Eaux, sur qui l'Esprit de Dieu estoit répandu? Car si nous devons entendre par ce mot de Terre ces Eaux qui ont tant de richesses & de beauté, comment en suitte pourrons-nous par le mesme nom concevoir une matiere si massive & si impure? Que si l'on veut expliquer le nom de Terre, pourquoy est-ce qu'il est écrit que le Firmament qu'on appella Ciel, fut fait de cette rude matiere, & qu'on n'asseure pas le mesme de ces Eaux? On ne sçauroit dire qu'elles manquent de beauté, puis que nous les voyons couler si agreablement

sur la Terre, qu'elles partagent d'autant de veines d'or & d'argent liquide, qu'elles ont de lacs & de rivieres. Et si elles ont receu cette beauté, lors que Dieu dit, *que l'eau qui est sous le Firmament se ramasse*, & ainsi que l'union de ses parties soit la beauté de tout son corps, que penserons-nous de celles qui sont sur le Firmament, puis qu'il y a aussi peu d'apparence de dire que Dieu ait donné un si notable département à un corps si defectueux, que l'obligation de croire qu'elles ont esté formées de la main de Dieu, l'Escriture ne l'asseurant pas. Et partant si la Genese ne parle point de la creation de certaines choses dont on ne peut saintement douter, faut-il conclure qu'elles soient aussi anciennes que Dieu, aussi-tost que l'Escriture nous apprend qu'elles sont, sans nous dire quand elles ont commencé d'estre. Pourquoy donc par la mesme raison ne croyons-nous pas que cette matiere, que l'Escriture nomme invisible & indigeste, est un des ouvrages de Dieu, & par consequent qu'elle ne luy est pas coëternelle, quoy que l'histoire sacrée nous asseure qu'elle est en nature, sans nous dire quand elle y est entrée.



Il y a moins de peril d'ignorer le sens de l'Escriture sainte, que de la croire fausse.

CHAP. XXIII.

DE ce discours aussi exactement examiné que ma foible raison me le permet, (car je ne veux point vous déguiser la petite portée de mon esprit, mon Dieu) je remarque qu'on peut former deux sortes de difficultez, sur ce que nous tenons de la bouche ou de la plume des sçavans. L'une se peut arrester à la verité des choses, & l'autre à l'intention des Autheurs. Et à n'en point mentir, il y a bien de la difference entre ces deux recherches, sçavoir ce qu'on peut croire de la production de la creature, & ce que Moyse vostre serviteur nous peut faire comprendre par les parols qu'il nous a laissées. Pour ce qui regarde la premiere difficulté, que tous ceux qui prennent le mensonge pour la verité, se separent de mes opinions. Pour la recherche du second, que ceux qui pensent que Moyse a écrit ce qui est faux, s'éloignent de moy. Je ne veux point d'autres Partisans, mon Seigneur, que ceux qui se nourrissent de vostre verité parmy les delicieuses extases de vostre amour. C'est en la compagnie de ces bonnes ames que je desire m'approcher de vos Escritures, & chercher la connoissance de vos volontez, dans les intentions de ce grand serviteur que vous avez choisi pour secretaire de vos commandemens.

L'Escriture est toujours veritable, quoy qu'elle soit obscure.

MAis qui connoistra vos saintes volontez dans les paroles qui peuvent souffrir tant de diverses expositions ? Qui osera dire avec autant d'asseurance, Moyse veut insinuer ce sentiment, comme il pourroit dire, cecy est vray, soit qu'il ait eu cette pensée, soit qu'il en ait eu une contraire ? De moy, qui suis vostre tres-humble serviteur, & qui me suis consacré à l'étude de vos saintes Lettres, je suis si peu asseuré de m'acquiter de mon devoir, que je vous demande leur intelligence, comme une faveur toute pure de vos bontez. Voilà que j'asseure que vous avez creé toutes choses visibles & invisibles, en vostre immuable Verbe : Mais serois-je bien assez hardy pour avancer que Moyse n'a point eu d'autre pensée, quand il a écrit, *que Dieu a fait le Ciel & la Terre au commencement* ? A moins que de passer pour impudent, je ne le sçaurois, puis qu'il ne m'est pas si aisé de voir les intentions d'un homme, qu'il est facile de comprendre qu'un Dieu ne peut mentir. La raison de cette impuissance vient de ce qu'il a pû entendre ce mot de *principe*, du commencement de l'action, & non pas du Verbe de Dieu, & que par les noms du Ciel & de la Terre, il luy a esté libre de signifier non pas une nature parfaite, mais bien une matiere pleine de

CHAP. XXIV

defauts. Je voy bien que ny l'un ny l'autre de ces opinions n'est contraire à la verité, mais il y a plus de peine de discerner, laquelle des deux est celle de Moyse. Mais quoy que je ne puisse rien déterminer avec asseurance du sentiment du Prophete, je puisse avancer sans crainte, qu'il n'a rien dit que de veritable. Et partant qu'un importun ne me vienne pas dire, Moyse n'a pas eu vostre pensée, mais la mienne : Que s'il me demandoit à l'amiable, comme sçavez-vous que Moyse ait voulu faire entendre ce que vous dites, je le devrois prendre en bonne part, & peut-estre que je luy répondrois ce que j'ay répondu cy-dessus, ou amplement, s'il estoit moins docile.

De l'obscurité de la Genese.

CHAP. XXV.

MAis de quelle raison me pourrois-je servir contre celuy qui me diroit : Je veux que nos deux opinions soient veritables, je nie pourtant que la vostre soit conforme au sens de Moyse, mais bien la mienne. O vie bien-heureuse des pauvres d'esprit : mon Dieu, mon unique support, coulez dans mon cœur tant soit peu de vos ineffables douceurs, afin de souffrir sans chagrin ceux qui me disent cela : non parce qu'ils sont Prophetes, mais parce qu'ils sont superbes, non parce qu'ils voyent l'opinion de Moyse ; mais parce qu'ils adorent celle de leur esprit : non parce qu'elle est vraye,

mais parce qu'elle leur eſt propre. Autrement certes, ils auroient la meſme affection pour la verité, de quelque eſprit qu'elle vint, que ſi elle eſtoit toute à eux. De meſme que je cheris avec autant d'ardeur leur ſentiment que le mien, non pas à raiſon que c'eſt le leur, mais parce qu'il eſt veritable, & partant ce n'eſt pas leur opinion, mais la verité meſme. Que s'ils aiment leur opinion, parce qu'elle eſt vraye, elle eſt autant à eux qu'à moy, dautant que la verité appartient à ceux qui la recherchent avec affection. Et pource qu'ils diſent que ce n'eſt pas moy, mais eux qui ont le vray ſentiment de Moyſe, quand il ſeroit veritable, je ne le pourrois recevoir de leur bouche, parce que cette connoiſſance eſt plus une ſaillie d'orgueil, que le rayon d'une veritable lumiere, & que la preſomption de l'homme eſt plus ſa veritable mere, que la revelation de Dieu. Et partant, mon Seigneur, vos jugemens ſont à craindre, puiſque voſtre verité n'appartient ny à moy, ny à cet autre, mais que c'eſt le bien commun de tous ceux que vous attirez à ſa recherche, nous donnant cet avis important de n'en point deſirer de particuliere, de peur de perdre la commune; dautant que celuy qui ſe voudra approprier, ce qui eſt en commun & à pluſieurs, ſera ſans doute exclus & rangé à ce qui ſera de ſon crû, c'eſt à dire, au menſonge: *Car quiconque parle du menſonge il parle du ſien.* Mon Dieu, tres-bon & tres-equitable Juge, écoutez ce que

je vais repartir à cet Ergoteur; je parle devant vous, & en la presence de mes freres, qui usent rondement de la loy par le rapport qu'ils en font à la charité, qui est sa vraye fin : soyez l'arbitre de ce que je luy vais dire. Voicy toute l'aigreur que j'ay pour luy. Si nous voyons tous deux que ce que vous & moy disons soit vray, de grace, où le voyons-nous? Sans doute je ne le vois pas en vous ny vous en moy, mais dans cette verité immuable qui est au dessous de vous & de moy. Et donc puisque nous sommes d'accord de la lumiere de nostre Dieu, pourquoy disputons-nous de l'intention d'un homme, qui nous est plus cachée que la verité mesme? Car encore bien que Moyse se montrast à nous visiblement, & qu'il nous asseurast de sa pensée, nous ne la verrions pas, il la faudroit croire. Et partant *que personne ne s'estime au dessus d'un autre, pour les sentimens qu'il pourroit avoir de l'Escriture.* Mais *aimons nostre Seigneur & Maistre de tout nostre cœur & de toute nostre ame, & nostre prochain comme nous-mesme.* C'est à ces deux commandemens de charité que Moyse rapporte tout ce qu'il nous a laissé dans ses Livres, nous ne pouvons avoir une autre creance sans faire Dieu menteur. Puisque nous sçavons que ce grand Prophete nous a fidellement dit ce qu'il luy a inspiré. On peut apprendre de là qu'il n'est pas aisé de choisir dans un si grand nombre de veritables opinions, celle de Moyse, & qu'il y a danger à la ruine de

la charité, de la pointiller sur tout ce qu'il a dit pour elle.

Quel style est propre de l'Escriture.

POur mon regard, unique repos de mes travaux, autheur de ma bassesse, mon Dieu, qui écoutez ces Confessions, & m'en pardonnez les offenses, puisque vous me commandez *d'aimer mon prochain autant comme je m'aime*, je ne puis croire que vous n'ayez fait la mesme faveur à Moyse, que j'eusse demandée à vostre bonté, si je fusse né en son temps, & si vous m'eussiez eslevé au haut ministere auquel vous l'avez employé. Oüy, mon Dieu, j'ay le mesme sentiment de ce Prophete, que je voudrois qu'on eust de moy, supposé que vous eussiez voulu vous servir de ma langue & de ma plume à la publication de ces saintes Lettres, qui doivent s'acquerir tant d'auctorité dans tout le monde, & éteindre toutes les fausses lumieres des sectes. Je voudrois donc, si j'eusse esté le Moyse de ce temps-là, (que personne ne s'offense de ce discours, cela pouvoit estre, puisque nous sommes tous tirez d'une mesme masse, & *que l'homme n'est rien, sinon entant que Dieu daigne se souvenir de luy.*) Je voudrois donc, si vous m'aviez donné commission de ces Livres, que vous m'accordassiez une telle majesté de langage, que si quelqu'un n'avoit l'esprit de l'entendre, il eust la discretion de la respecter, & si CHAP. XXVI.

quelques autres estoient capables d'y trouver plusieurs sens veritables, ils creussent que je les aurois tous eus. Ce seroit là le vray moyen de retrancher toute sorte de contradiction, puisque chacun conviendroit que rien de vray ne seroit hors du sens du Prophete.

Les Eaux sont plus pures dans leur source que dans leur canal.

CHAP. XXVII. COmme une fontaine dont les eaux sont ramassées & contraintes dans une petite conque se partagent en davantage de ruisseaux, que l'un d'eux ne se sçauroit diviser, quoy que ses flots baignent toute la campagne : De mesme la petite source de vostre serviteur Moyse contient plus de veritez en trois mots, que tous ceux qui tâchent de la comprendre n'en sçauroient expliquer en beaucoup de discours. Quelques-uns lisant le commencement de la Genese, où il est parlé de celuy du Monde, se figurent Dieu comme un homme, ou comme un grand & puissant corps, qui par une nouvelle resolution se détermine à produire dans les espaces separez de soy, ces deux vastes Globes qui comprennent le Ciel & la Terre. Et quand ils entendent : *Dieu dit que cela se fasse, & cela fut fait*, ils s'imaginent certaines paroles commencées & finies dans une étenduë de temps, aprés quoy ils croyent que ce que Dieu veut sortir du

neant, commence de paroiſtre. Ce que nous pouvons dire de toutes les autres choſes qui ont quelque convenance avec leurs actions ſenſibles & leurs uſages ordinaires. Pendant que la foibleſſe de ces pauvres petits animaux eſt ſoûtenuë par cette humble façon de parler, comme dans le ſein d'une charitable mere, la foy qui les perſuade; que Dieu eſt le Createur de toutes les beautez que découvrent leurs ſens, ſe perfectionne en eux. Que ſi quelqu'n d'eux rebuté de la baſſeſſe de ces ſaintes Lettres, s'élance par une orgueilleuſe foibleſſe hors de ce ſouhaitable berceau, helas il tombera! Mon Seigneur, mon Dieu, ayez pitié de ce tendre pouſſin, de peur que les paſſans ne le foulent aux pieds, envoyez voſtre Ange pour le remettre dans ſon nid, afin d'y vivre juſques à ce qu'il puiſſe voler.

Des divers ſens de l'Ecriture.

Pour ceux à qui l'Eſcriture n'eſt plus comme un nid, mais bien comme un verger delicieux, ils volent de branche en branche, & y voyent d'excellens fruits, qu'ils gouſtent avec un ramage tres-agreable. Quand ils liſent ces mots: *Dieu crea au commencement le Ciel & la Terre*, ils comprennent comme quoy vous ſurpaſſez par voſtre eternité toujours immobile & arreſtée, tous les temps paſſez & à venir; & neanmoins qu'il n'y a aucune creature dans le temps qui CHAP. XXVIII.

ne vous ait pour Createur, & qui ne tienne sa connoissance de vostre volonté. Et cette volonté qui ne peut ny commencer ny finir, puis qu'elle n'est rien que vous-mesme, a produit toutes choses, les composant de rien, & non pas de quelque partie de vous-mesmes; premierement sans forme, pour par aprés les mouler sur la perfection de vostre idée, selon la capacité que vous aviez donnée à chacune d'elles, afin que toutes vos creatures fussent fort bonnes, tant celles qui demeurent toujours fixes auprés de vous, que celles qui s'en éloignent par degrez, & qui dans la suite du temps, & la distance des lieux, publient si hautement les loüanges de vos divines grandeurs, & qui sont comme autant de Harangues de vostre auguste Majesté. Voilà ce que l'on voit avec joye dans la lumiere de vos veritez. Un de ces divins oyseaux considere ces paroles, *il a fait dans le principe*, & il les a rapportées à la Sagesse, *qui est le veritable principe qui parle à nous*. Un autre prend ce principe pour le premier point de la naissance des creatures. Et pour ceux qui expliquent ce principe de la Sagesse, les uns estiment que par les noms du Ciel & de la Terre on doit entendre la matiere de l'un & de l'autre. Celuy-cy ne veut donner ces beaux noms qu'aux creatures déja parfaites & achevées. Celuy-là entend par le Ciel la creature spirituelle déja arrestée dans sa perfection; & par la Terre, les estres sensibles encore engagez dans les

defauts de la matiere. Ceux qui expliquent les noms du Ciel & de la Terre, de la matiere dont ils sont composez, ne tombent pas tous dans le mesme sentiment ; parce que l'un la veut pour principe des deux Natures sensibles & intellectuelles, & un autre la restraint aux Estres chargez de corps, & pretend que cette matiere serve seulement à la production de ces beautez sensibles qui touchent nos sens. Encore y a-t'il de la diversité parmy ceux qui expliquent les noms du Ciel & de la Terre, des creatures déja rangées en leur ordre, & accomplie en leur perfection : car celuy-cy les étend en Esprits & aux corps, & celuy-là les limite aux Estres sensibles, parmy lesquels nous admirons ces grands Globes, où la lumiere fait son sejour, & cette lourde masse, qui sert de païs aux tenebres, & de fondement au reste de la Nature.

En combien de façons une chose peut estre devant l'autre.

POur celuy qui explique le mot de principe, du commencement de la production, & non pas de la cause produisante, il ne peut entendre les suivantes, le Ciel & la Terre, que de leur matiere & de toute autre creature, soit spirituelle, soit corporelle. Car s'il pretend d'expliquer ces paroles de la creation parfaite du Ciel & de la Terre, on luy pourra demander avec beaucoup de raison : Si Dieu a fait cela premierement : qu'a- CHAP. XXIX.

t'il fait par aprés ? Et ainsi ne trouvant rien à faire aprés la production de tout, il souffrira avec honte qu'on luy fasse ce discours? Comme quoy a-t'il premierement creé, si aprés il n'a rien fait ? Que s'il veut que premierement il ait produit la matiere sans forme, pour la polir par aprés, il ne dira rien d'extravagant, pourveu qu'il sçache subtilement qu'une chose en peut preceder une autre en quatre façons, & luy estre premiere, sçavoir d'éternité, de temps, de choix & d'origine. D'eternité, comme Dieu devance toutes choses; de temps, comme la fleur; le fruit de choix, comme le fruit la fleur; d'origine, comme le son devance le chant. Surquoy il faut considerer que la premiere & derniere façon de primauté sont fort difficiles à concevoir, & les deux autres sont fort aisées. Car pour en dire la verité, mon Dieu, c'est une connoissance bien rare & sublime que celle de vostre eternité, & il y a de la peine de comprendre comment cette eternité fait sans changement toutes les choses qui changent, & partant qu'elle les precede. Et pour la priorité d'origine, qui a l'esprit assez delié pour discerner comment le son devance le chant ? Ne seroit-ce point que le chant est un son harmonieux & formé, & qu'il peut y avoir quelque chose sans forme, mais que rien ne se peut former, s'il n'est. Et de cette façon la matiere precede tout ce qui s'en fait. Mais certes elle n'est pas premiere, à raison qu'elle est faite, veu qu'elle est plûtost

faire par l'entrée de la forme. On ne sçauroit pareillement dire que le son devance le chant de quelque intervale de temps : parce que le son n'est pas devant que d'estre formé en melodie, comme le bois & l'argent sont devant que d'estre figurez en vases, & en statuës. Dautant que ces matieres precedent mesme les forces qu'on leur donne, quelquefois de beaucoup d'années. Mais il ne faut pas croire le mesme du son & de l'harmonie, puisqu'à mesme que le chant éclate, on oüyt le son, parce que le son n'est jamais son devant que d'estre chant. Qu'il soit impossible que le son devance le chant, il est clair par cette raison. Tout ce qui éclate passe, & partant il n'en reste rien que l'art puisse reprendre pour luy donner une forme : & ainsi le chant n'est jamais separé du son qui est sa matiere, à cause qu'il s'en forme pour estre chant. Et ainsi, comme j'ay dit, la matiere de son procedé d'origine la forme du chant, mais non par la puissance de le faire. Dautant que le son ne peut pas estre formé en melodie, mais l'ame qui se sert de son corps peut former le chant. Ce son ne devance donc pas le chant de quelque espace de temps, puis qu'ils naissent tous deux tout à la fois. Il ne le procede pas aussi de choix, puisque non seulement le chant est un son, mais encore qu'il est un son agreable, qui sans doute a des charmes pour se faire desirer, ou l'autre a des aspretez qui le font fuïr. Il faut donc conclure que le son devan-

ce le chant d'origine, puisque le chant suppose le son, & non par celuy-cy le chant. Que ceux qui ont l'esprit assez bon conçoivent s'ils peuvent, par cet Exemple, comme cette matiere dont Moyse par sous les noms du Ciel & de la Terre, parce que le Ciel & la Terre en devoient estre faits, n'a pas esté premierement faite en sorte que cette proprieté s'entende du temps; dautant que c'est l'entresuite des formes, qui compose les temps, & cette matiere, dans cette priorité que nous luy accordons, estoit sans forme. Il est vray que l'imagination nous trompe, parce qu'il est difficile de parler d'elle sans luy donner du temps, mesme devant le temps, quoy qu'elle soit la derniere dans le choix, puisque les choses parfaites devancent dans l'estime celles qui ne sont pas, & qu'elle tient ce rang dans l'eternité du Createur, qui n'a voulu créer cette rude masse du rien, qu'entant qu'il en a voulu tirer ses autres ouvrages.

Qu'il faut examiner les Escritures avec respect de la personne qui les a écrites.

CHAP. XXX.

C'Est à nostre Dieu, qui est la premiere & souveraine verité, de mettre l'accord dans ces opinions diverses: c'est à luy de nous faire misericorde, afin de nous faire raporter la Loy à la charité sa veritable fin. Et partant si quelqu'un me demande ce que vostre serviteur Moyse entend par les paro-

les que j'ay examinées cy-devant, je ne croy pas que l'ignorance de mon esprit devienne un crime de ma volonté, si je luy donne rang dans la confession de mes defauts, & si j'avouë franchement que je ne sçay. Je n'ignore pas pourtant que toutes ces opinions sont vrayes, à la reserve de ces imaginations qui nous representent Dieu comme un homme, ou sous quelqu'autre figure. Mais quoy que les Autheurs de ces opinions soient petits en la connoissance de ces hauts mysteres, ils ne laissent pas d'estre remplis d'esperance, & partant je conclus qu'on doit recevoir tout ce qui se dit de veritable sur cette Escriture. De plus, qu'il faut nous entre-cherir, & aimer conjointement nostre grand Dieu, fontaine de verité, si ce n'est que nous aimions la vanité au lieu d'elle. A cette amour nous devons ajoûter une profonde reverence à l'endroit de celuy dont Dieu s'est servi pour nous faire sçavoir ses saintes volontez, estimant qu'il a eu toutes les bonnes pensées que nous pouvons concevoir de l'Escriture, soit à cause de l'éclat de ses lumieres, soit à raison des fruits de ses instructions.

Qu'on doit recevoir la verité, de quelque endroit qu'elle vienne.

CHAP. XXXI.

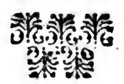
QUand il arrivera donc que quelqu'un dira: Moyse a eu cette pensée, écrivant cecy, & qu'un autre asseurera que son opinion est la vraye: Pourquoy ne croira-t'on

pas qu'il les a eües toutes deux, si elles sont toutes deux veritables. Je dis tout de mesme des sentimens de tous ceux qui trouveront quelque chose de bon dans la meditation des saintes Lettres. Car pourquoy ne croiray-je pas que Dieu luy a ouvert l'esprit à la connoissance de tout ce que les autres y devoient par aprés remarquer ? De moy, j'avoüe que si j'estois capable de laisser quelque Escrit à la posterité, que j'aimerois mieux avoir tous les sens raisonnables qu'on pourroit donner à mes paroles, que de les limiter à un sens particulier par le rebut de toutes les autres pensées qu'on en pourroit avoir sans choquer la verité de la mienne. Je ne suis pas assez temeraire pour croire que Moyse n'ait merité cette faveur de vostre bonté : oüy sans doute il a veu dans vos Escritures tout ce que nous y voyons, & beaucoup plus, il y comprend des mysteres où nous sommes aveugles, & qui nous seront toujours des secrets.

De la verité revelée.

CHAP. XXXII. ENfin, mon Seigneur, qui estes Dieu, & qui n'avez rien des foiblesses de la chair & du sang, quand j'accorderois qu'un homme ne peut penetrer tout ce que vous avez caché dans vos paroles, & mesme que ce grand Prophete n'y auroit veu qu'une seule chose : *Vostre saint Esprit qui me doit servir de conduite*, auroit-il ignoré

ce que vous y devez découvrir par la revelation à vos serviteurs ? Que s'il est ainsi que Moyse n'ait eu qu'une seule pensée de ces paroles, accordons au moins que ce soit la plus excellente de toutes. Et vous, mon Seigneur, faites nous la connoistre, ou toute autre qu'il vous plaira, il ne nous importe, pourveu qu'elle vienne de vostre inspiration, & que l'erreur n'abuse point de nos Esprits. Mon Dieu, que voila de choses sur bien peu de vos paroles ! Quelle force & quelle vie suffiroit à un pareil examen de tous les Livres de l'Escriture ? Permettez moy donc, mon Dieu, de me déterminer au choix de quelqu'un de ces veritables sentimens, sans m'attacher à tous ceux qui se pourroient presenter à mon esprit, comme j'avoüe par cette confession, que vous en voyez une infinité de veritables. Que si je rencontre la pensée de Moyse, ce qui doit estre la fin de mes estudes, à la bonne heure ; que s'il m'arrive autrement, permettez-moy neanmoins de dire ce que vostre verité me voudra découvrir par ces paroles, comme elle luy a découvert ce qu'il luy a plû.



vostre bonté, puisque je ne suis ny de tel merite, ny de telle puissance, que vous en puissiez tirer de l'aide, & que mon assistance vous puisse soulager : car outre que je n'ay point de force, vous n'avez point de foiblesse. Vous ne m'avez pas aussi mis au monde, comme si manquant de ma subjection, l'étenduë de vostre empire eust esté diminuée de quelque notable partie. De plus, mes services ne font pas en vous ce qu'ils font à la Terre, qui seroit sterile sans le secours de mon travail & de ma main. Mais certes si vous demandez du culte & de l'obeyssance de moy, c'est afin de me rendre de la recompense & de la gloire, & afin que celuy qui m'a fait homme me fasse bienheureux.

De l'ordre des creatures.

ET de vray, plus je considere les ouvrages de vostre main, plus je reconnois qu'ils appartiennent à vostre bonté. Il n'est pas une creature qui ne soit & ne vive de la riche profusion de vos graces. Et quoy que ce bien que vous communiquez par la naissance à vos creatures vous soit inutile, parce qu'il vous est inégal, vous n'avez pas neanmoins voulu, pouvant leur communiquer l'estre, que cela manquast au témoignage de vos bontez. De grace, que pouvoit avoir fait le Ciel & la Terre, pour vous obliger à les retirer du neant ? Que toutes CHAP. II.

les Natures tant ſenſibles que ſpirituelle me diſent de quel artifice elles ſe ſont ſervies pour meriter que voſtre main toute puiſſante les attiraſt du neant, meſme à la participation de ce commencement d'eſtre, qui les ſeparoit d'un ſi long intervalle de voſtre divine reſſemblance. On ne ſçauroit nier, quelque imparfaite que nous croyons cette faveur, qu'elle ne ſoit grande, puis qu'il eſt preferable d'eſtre Eſprit ſans forme, ou à parler plus intelligiblement d'eſtre la matiere inmaterielle d'un eſprit, que d'eſtre un corps doüé de la plus excellente de toutes les formes qui ſoient dans le ſein de la Matiere. Pareillement ce qui eſt corporel, bien que ſans beauté ny poliſſure, vaut mieux que le rien. L'eſtre n'eſt donc pas un bien-fait que nous devions mépriſer particulierement, ſi nous conſiderons que toutes les creatures ſeroient enſevelies dans le neant, ou du moins qu'elles ſeroient encore ſuſpenduës entre le rien & l'eſtre, ſi leur multiplicité, le Verbe, ne les apppelloit à l'unité de voſtre Nature, de laquelle, comme eſtant la ſource de bonté, elles en tirent ce qu'il vous plaiſt de leur en communiquer. Et quand nous ſerions aſſez déraiſonnables pour dire que les creatures achevées de toutes leurs parties auroient pû meriter quelque faveur de vous, dans leur état imparfait, au moins faudroit-il avoüer que leur premiere matiere ſeroit un effet tout pur de voſtre bonté,

puis qu'elle n'a point de merite de soy, & qu'elle ne tient l'estre que de vous. Je ne voy pas quel fondement de merite auroit cette rude masse des corps, mesme pour ne sortir presque pas du neant ; je ne voy pas non plus par quels attraits ce premier essay des creatures spirituelles vous pouvoit inviter à le faire le premier sujet, & comme le fonds de tant de faveurs que vostre Verbe luy a faites dans la communication d'une ressemblance, quoy qu'imparfaite de vostre Divinité. A raison que comme ce n'est pas le mesme d'estre corps, & d'estre beau, autrement jamais un corps ne seroit laid, de mesme ce n'est pas le mesme à un Ange de vivre, & de bien vivre, autrement le bien luy seroit necessité de nature, & non pas choix de liberté. Or toute sa beatitude consiste dans l'union indissoluble avec vostre essence, de peur qu'il ne perde en s'éloignant de vous ce qu'il possede y demeurant attaché, & ainsi qu'il retombe dans ces premieres obscuritez, & cette déformité qui ne peut à rien mieux sembler, qu'aux horreurs de l'abysme. Et nous, qui selon l'ame tenons rang parmy vos creatures spirituelles, *n'avons-nous pas esté autrefois tenebres*, nous separant de vous, qui estes nostre lumiere : Encore suis-je à present empesché à me défaire des restes de cette noirceur, *jusques à ce que nous soyons vostre justice, par les merites de vostre Fils, & que vostre vertu égale les hautes montagnes de Dieu*,

parce que vos jugemens, ſur mon ſalut, ſont de profonds abyſmes.

Que tout dépend de la grace.

CHAP. III. POur ces paroles que vous diſtes tout au commencement du monde : *Que la lumiere ſoit, & la lumiere fut faite,* je ne les explique pas ſans raiſon de voſtre creature ſpirituelle. Car ſi vous donniez de la lumiere à quelque choſe, il la faloit déja ſuppoſer. Mais comme cette nature n'avoit pas merité ce commencement d'eſtre, ny la capacité de recevoir ces lumieres que vous luy aviez communiquées, auſſi ne pouvoit-elle attribuer à juſtice d'eſtre éclairée de vos graces. Et certes ſa déformité ne vous pouvoit agréer, ſi la lumiere ne ſe fût faite en elle, non point par un changement de ſa ſubſtance en elle, mais par un regard toûjours arreſté ſur cette ſplendeur, qui eſt le principe de tout ſon bien. De ſorte que cette creature doit rendre graces à vos bontez de ce qu'elle vit, premierement d'une vie imparfaite, & puis d'une autre ſorte de vie plus excellente, par un changement de bien en mieux, & une attache à ce qui ne ſçauroit eſtre changé ny en pis ny en mieux. Je veux dire à vous ſeul, parce que vous eſtes le ſeul qui poſſedez abſolument l'eſtre, & à qui vivre, & bien vivre, ne ſont pas deux choſes, dautant que vous eſtes la meſme beatitude.

Dieu n'a pas besoin des creatures.

QUe manqueroit-il à vostre felicité, qui n'est rien autre que vous-mesme, quoy que tous les Estres demeurassent dans leur neant, ou du moins dans les imperfections de leur premiere naissance ? Certes vous les avez faits, non par aucun besoin de leurs secours ; mais par le seul mouvement de vos bontez, non pour achever vostre bon-heur en eux, mais pour y marquer les traits de vostre divine essence: Leur imperfection ne pouvoit plaire au tout parfait, il faloit pour trouver de la complaisance dans cet ouvrage qu'il y mist la derniere main, sans toutefois que la perfection de l'ouvrage augmentast en rien celle de l'Ouvrier. Pour cette raison, l'Ecriture dit que vostre Saint Esprit *estoit porté sur les eaux*, non qu'il fut porté des eaux, comme s'il eust pris son repos au milieu de leur inconstance. Que si l'on dit quelquefois que cet adorable Esprit repose dans quelqu'un, c'est qu'il le fait reposer en soy. Vostre volonté immuable & incorruptible, toute suffisante à soy-mesme, estoit donc répanduë sur cette creature, à qui vivre & bien vivre sont deux choses fort differentes. Dautant qu'elle vit mesme dans ses tenebres, où il luy reste de s'unir à vous, afin d'estre éclairée & d'en tirer une perfection plus abondante, & une beatitude toute achevée.

CHAP. IV.

Que le Verbe est principe.

CHAP. V.

MOn Dieu, voicy que j'apperçois vostre tres-auguste Trinité comme dans un Enigme, puisque je vois le Pere dans le Fils, qui est vostre Sagesse, née de vostre substance, égale à vous, & en grandeur de Majesté, & en durée d'eternité. Et c'est dans ce principe que vous avez creé le Ciel & la Terre. J'ay déja dit beaucoup de choses du Ciel, de la Terre invisible & sans ordre, & de l'abysme tenebreux, découvrant à quelles défaillances & éclypses cette Nature intellectuelle est sujette, si elle n'areste les vicissitudes & les inconstances de sa vie à l'immobilité de celuy qui la doit éclairer & rendre belle, par la consistance qu'il luy donne entre les eaux & les eaux. Je connoissois déja la personne du Pere, sous le nom de Dieu, & celle du Fils, par celuy de Principe. Croyant donc la Trinité, je cherchois dans vos Escritures quelque marque de la troisiéme, & voilà que j'apprens *que l'Esprit estoit porté sur les eaux*. Voilà, ô mon Dieu, l'auguste Trinité que j'adore, le Pere, le Fils, & le Saint Esprit, tous trois un seul Createur de toutes choses.



De l'Esprit répandu sur les Eaux.

D'Où vient, mon Dieu, ma veritable lumiere (je m'adresse à vous, chassez les tenebres de l'ignorance de mon esprit, je vous en conjure par vostre charité, qui est la bonne mere des hommes ?) D'où vient que vostre Escriture ayant parlé du Ciel, de la Terre, & des tenebres qui estoient sur la face de l'abysme, elle a incontinent ajoûté le nom de vostre Esprit? Estoit-il impossible de nous en donner la connoissance par une autre voye! S'il n'eust point eu d'abysmes pour s'y répandre, manquerions-nous de moyens de le connoistre? Et puis ne pouvoit-on nous marquer la distinction de sa personne par quelque autre effet, que de couvrir les eaux? Que si cela se pouvoit, pourquoy a-t'il falu nous le faire comprendre de la sorte ? CHAP. VI.

Des effets du Saint Esprit.

SUive qui pourra maintenant de l'esprit vostre Apostre, lors qu'il dit *que vostre charité a esté répanduë dans nos cœurs par le Saint Esprit*, lequel nous enseigne *l'excellente voye de la charité*, & qui fléchit les genoux devant vous, pour nous : *afin que nous comprenions la sublime science de l'amour de Iesus-Christ*. Et pour cette raison, dés le commencement du monde il paroissoit sur les eaux. Mais qui suis-je, qui fonde ces CHAP. VII.

mysteres? A qui est-ce que je les debite? Que diray-je de ce pesant faix de nos desirs, qui nous traisne au fond de l'abysme; & de cette charité qui nous en retire par cet Esprit soûtenu sur sa face? A qui le diray-je? comme le diray-je? Nous sommes plongez au fond de l'abysme, & puis nous revenons au dessus de l'eau. Y a-t'il rien de plus semblable, & rien qui semble moins que nos affections, nos amours, & l'impureté de nôtre esprit, qui se prostituë au desir des chose basses; & la sainteté du vostre, qui nous releve par la ferme confiance de cette sainte dilection, afin que nous dressions nos cœurs vers vous, où cét esprit s'épanche sur les eaux, & que nous arrivions à ce sur-eminent repos, *aprés que nostre ame aura traversé ces eaux qui n'ont point de consistance?*

Que le Saint Esprit échauffe les ames foibles.

CHAP. VIII. L'Aage & l'ame de l'homme se sont écoulez, & par leurs cheutes ont montré qu'il y avoit un abysme profond. Si vous n'eussiez commandé dés le commencement que la lumiere parust, & que l'obeyssance n'eust attaché les Esprits de vostre sainte Cité à celuy qui est élevé sans branler au dessus de tous les Estres muables: il fut même arrivé que le Ciel du Ciel, qui est à cette heure le Palais des lumieres en nostre Seigneur, ne seroit que l'entrée des tenebres en soy-mesme. Et veritablement vous montrez

assez par les pitoyables inquietudes de ces malheureux Esprits, qui se laissent dépoüiller des rayons de vos divines splendeurs, combien la condition de la creature raisonnable est excellente, puisque rien de moins que Dieu ne peut asseurer son repos, & partant qu'elle ne peut estre le sujet de sa beatitude. *Vous seul, Seigneur, éclairez nos tenebres*, c'est de vous de qui nous empruntons les ornemens de vostre gloire, *& par vous que nos tenebres s'éclairciront comme le plein midy*. Mon Dieu, donnez-vous à moy, rendez-vous à moy, voila que je vous aime, & si c'est trop peu, embrassez mon amour. Je ne sçaurois precisément connoistre de moy-mesme ce qu'il me manque d'amour pour en avoir assez, afin de me jetter entre vos bras, & n'en point estre arraché, *jusqu'à ce que ma vie soit cachée au lieu le plus secret de vostre face*. Je sçay une seule chose sans aucun doute, c'est que je serois en un fort mauvais état sans le secours de vostre grace, non seulement hors de moy, mais encore dans moy-mesme, & que toute abondance, qui n'est pas mon Dieu, ne m'est qu'une insupportable pauvreté.

Pourquoy il n'y a que le saint Esprit qui soit sur les eaux.

LE Pere & le Fils ne sont-ils point aussi répandus sur les eaux? Si on me dit que cette effusion se faisoit à certaines especes & CHAP. IX.

par l'étenduë d'un corps, je repartiray aussi-tost que cela ne peut donc convenir au saint Esprit. Que si elle se faisoit par l'éminence de la Divinité immuable sur tout ce qui ne l'est pas, il faudra consentir que le Pere & le Fils estoient portez sur les eaux aussi-bien que leur esprit. Pourquoy donc ne dit-on cela que de luy ? Comme si cette élevation sur les eaux se faisoit à une certaine distance de lieu. Mais certes cela ne s'est pas dit sans providence, puis qu'il n'y a que le S. Esprit qui soit le grand don de Dieu, & que c'est ce don dans lequel nous avons nostre repos & nostre acquiescement. C'est en luy que nous joüissons de vous, mon Dieu, c'est en luy que nous avons nostre repos, & le propre lieu de nostre demeure. L'amour nous éleve là, & vostre bon Esprit rehausse nostre bassesse des portes de la mort : La paix est le fruit d'une bonne volonté. Le corps se porte à son lieu par l'inclination de son poids ; Le poids ne tend pas seulement en bas., mais il cherche le centre des choses pesantes. Le feu s'élance en haut, la pierre en bas. Toutes choses suivent les efforts de leurs natures. L'huile s'éleve sur l'eau, & l'eau s'abaisse sous l'huile. Les Estres n'estans pas dans leur ordre, sont en de continuelles inquietudes : aussi-tost qu'ils ont repris leurs places, ils retrouvent leur repos. Mon poids c'est mon amour, c'est luy qui me porte par tout où je me transporte. Ce don & cet Esprit nous attire & nous embras-

se, & nous courons & nous brûlons. *Nous montons par les degrez du cœur, qui sont nos affections, & nous chantons le Cantique des degrez.* Vos flammes, vos saintes flammes nous enflamment, & nous allons, parce que nous allons en haut, nous élevant heureusement à la paix de la celeste Jerusalem : *car je me suis réjoüy de la bonne nouvelle qu'ils m'ont dite; nous irons à la maison du Seigneur.* C'est une bonne volonté qui nous y a placez, afin que nous n'ayons jamais d'autre desir que d'y demeurer pour jamais.

Toutes choses viennent des dons de Dieu.

Heureuse cette creature, qui jamais n'a eu commerce avec aucune autre creature, lors qu'elle n'estoit pas encore ce qu'elle est maintenant, & qui a esté élevée au dessus de soy, par ce don que nous avons dit estre au dessus des choses muables, aussi-tost que vous luy avez adressé cette parole. *Que la lumiere soit, & la lumiere a esté faite.* Pour le regard de l'homme, il y a distinction & intervalle de temps entre ses tenebres & ses lumieres ; je veux dire entre son pelerinage & sa beatitude. Mais pour la creature purement intellectuelle, a bien insinué ce qu'elle seroit d'elle-mesme, si elle n'eust point esté illuminée des clartez de Dieu. Voire mesme on a parlé d'elle comme si elle avoit esté auparavant separée de ses lumieres, & sujette au mouvement, afin de

CHAP. X.

nous faire comprendre que la cause de son bonheur luy viendroit de dehors, quand des obscuritez attachées à sa nature, elle seroit faite lumiere par son approche à la vraye source de lumiere. Entende cecy qui pourra, & que celuy qui n'a pas assez d'esprit pour concevoir ma pensée, vous en demande l'intelligence. Pourquoy m'importuner davantage sur ce sujet, comme *s'il m'appartenoit d'éclaircir quelqu'un de ceux qui entrent dans le monde.*

L'homme a en soy des marques de la Trinité.

CHAP. XI.

QUi comprend la toute-puissante Trinité, & neanmoins qui n'en parle point? Si toutefois c'est elle qu'on entend, il y a bien peu de personnes qui parlent avec science de ce profond mystere, & s'entendent parler. Chacun en veut discourir, tout le monde a des raisons là-dessus, & personne n'a veu cette auguste Trinité, s'il n'a gousté les delices de la pacifique Jerusalem. Je voudrois pourtant que les hommes, pour aider leur esprit en l'intelligence de ce mystere, considerassent attentivement ces trois choses en leurs ames. Je veux que le rapport n'en soit pas tout à fait juste, ESTRE, VOULOIR, & CONNOISTRE. Personne ne me peut disputer, que je ne sois, que je ne connoisse, & que je ne vueille; & moy je sçay que je suis que je veux vouloir, & que je veux connoistre. Ces trois choses ne composent insep.

rablement qu'une vie, toutes trois ne suppo-sent qu'un esprit & une essence ; & quoy qu'elles soient inseparables d'une mesme ame, il est tres-asseuré qu'il y a de la distin-ction entr'elles. Je ne me promets pas que tout le monde ait l'œil assez subtil pour ap-percevoir des liaisons & des separations si déliées, chacun est devant soy ; qu'il se con-sidere & me declare ce qu'il voit dans son ame. Mais quand il y aura remarqué ce que je viens de dire, qu'il ne croye pas avoir trouvé une parfaite image de cette adorable Trinité, qui est, qui sçait & qui veut sans vicissitude ny changement ; dautant qu'il n'est pas aisé de comprendre si cette auguste Trinité est tracée en ces trois choses, ou en une seule des trois, ou bien par une façon in-comprehensible à nos esprits, si elle est gra-vée en toutes les trois, & en chacune d'elles, simplement & diversement, chaque person-ne de la Trinité estant infinie, & cela mesme que les trois personnes sont par l'amplitude infinie de l'unité divine. Qui sera capable de comprendre cecy ? Qui pourra trouver des paroles pour en bagayer seulement ? qui en pourra dire un mot sans faire une heresie, ou tomber dans l'imprudence ?

Que Dieu est immuable.

OR comme à proprement parler, il n'y a que vous qui soyez, aussi n'y a-t'il que vous qui sçachiez : & comme vous estes sans CHAP. XII.

changement de nature, aussi vous sçavez & voulez sans vicissitudes de connoissance & de volonté. Et ce qui est de plus admirable en ce mystere, c'est que vostre essence sçait & veut immuablement, & vostre science est & veut immuablement, vostre volonté est & sçait immuablement. Et il n'est pas equitable que la creature sujette au changement, & illuminée de cet estre immuable, connoisse celuy de qui elle reçoit sa lumiere de la mesme façon que cet estre immuable se connoist luy-mesme. Et partant *mon ame est devant vous comme une terre seiche & sans eau*, parce que comme elle ne sçauroit estre le principe de ses lumieres, elle ne peut estre le sujet de sa beatitude. Car *la fontaine de vie coule auprés de vous; & comme verrons nous vostre lumiere dans vostre lumiere?*

Que les eaux du Baptesme prennent leur vertu de l'Esprit.

CHAP. XIII. C'Est à vous, ma foy, que je m'adresse, avancez-vous à confesser le mystere de la Trinité: dites au Seigneur vostre Dieu, SAINT, SAINT, SAINT, mon Dieu, mon Seigneur. Nous sommes baptisez en vostre nom, Pere, Fils, & Saint Esprit, & nous baptisons au mesme nom, parce que Dieu a fait en nous par son Fils Jesus-Christ, un autre Ciel & une autre Terre. Je dis dans nous qui sommes ses Eglises spirituelles, à raison de l'esprit, & sensibles à cause du

corps. Et noſtre Terre n'eſtoit-elle pas inviſible ſans ordre, & chargée des tenebres de l'ignorance, devant que d'eſtre formée de la doctrine qu'il nous a enſeignée ? *C'eſt pourquoy vous avez chaſtié les injuſtices de l'homme, & fait que vos jugemens luy ſoient des abyſmes.* Mais voſtre ſaint Eſprit s'eſtant étendu ſur les eaux, voſtre miſericorde n'a pas abandonné nos miſeres : vous avez dit par ces mots, *faites penitence, le Royaume de Dieu eſt venu*, que la lumiere paroiſſe. Faites penitence, & que la lumiere ſoit faite, ne ſont pas deux choſes, puiſque l'une & l'autre n'a pour effet que d'éclairer l'ame. Et parce que noſtre ame s'eſt troublée en elle-meſme, *nous nous ſommes ſouvenus de la terre du Iourdain*, & de cette montagne qui vous égale, mon Dieu, quoy que pour l'amour de vous elle ſe ſoit faite petite, j'entends que je me ſuis ſouvenu de voſtre Fils Jeſus: Auſſi-toſt mes tenebres m'ont déplu, & nous retournant vers vous, la lumiere nous a éclairez. *Et voila que nous avons eſté autrefois tenebres, & maintenant nous ne ſommes que lumiere, par les merites du Sauveur.*

Le pardon des pechez eſt un des effets de l'Eſprit.

J'Avoüe que nos lumieres ne nous paroiſſent pas encore dans tout l'éclat qu'elles auront dans la gloire, mais qu'elles ſont CHAP. XIV.

comme amorties & à demy éteintes dans les obscuritez de la Foy. *Dautant que nostre salut n'est encore qu'en l'esperance: Or l'esperance qui voit clairement ce qu'elle regarde n'est plus esperance: nostre abysme en tire un autre, mais ce n'est pas avec ce bruit éclatant que nous entendons, quand les bondes de la gloire seront levées.* Voila pourquoy l'Apostre qui dit: *je n'ay pû vous parler comme à des personnes spirituelles, mais comme à des gens qui tiennent encore à la chair, ne croyant pas avoir atteint cette perfection, il oublie le passé, & regarde seulement ce qui est devant soy.* Il soûpire sous le faix de ses infirmitez, *& haletant aprés son Dieu comme un Cerf aprés les claires eaux d'une fontaine,* il s'écrie, quand y arriveray-je? *souhaitant d'estre revestu de la robe de gloire qui luy est preparée dans le Ciel.* Dans ces desirs il parle à l'abysme d'embas, & luy dit: *Gardez vous bien de vous accommoder aux façons de faire du siecle, mais relevez vos pensées, ne demeurez pas toujours enfans de mœurs, mais soyez petits de malice,* afin d'estre grands en esprits. Et autre part: *O imprudens Galates, qui vous a charmez?* Il est vray, mon Dieu, que ce n'est pas la voix d'un homme, mais la vostre qui nous avez envoyé vostre Esprit d'enhaut, *par celuy qui est monté au Ciel, & qui a ouvert les cataractes de ses graces afin que le reflux & l'abondance de ce riche fleuve réjoüisse vostre Cité.* C'est l'amour de cette sainte Cité, qui fait soûpirer cet amy de l'Espoux, qui possede déja

les premices de l'esprit, *bien qu'il soûpire encore en soy-mesme dans l'attente de l'adoption, & la délivrance de son corps.* Oüy, c'est cet Apostre, qui soûpire apres cette sainte Cité, comme estant un des principaux membres de cette Espouse, dont il passionne l'innocence, *parce qu'il est amy de l'Espoux.* Et ce zele ne luy vient pas de son interest propre, mais de celuy du Sauveur : aussi est-ce par vostre voix, & non pas par la sienne, qu'il parle à cet abysme, qui est tout le sujet de ses soins, & pour lequel il apprehende, *que tout ainsi que le serpent trompa Eve par ses ruses, de mesme que leurs sens ne soient détournez de la chasteté*, qui a toute sa perfection dans Jesus-Christ vostre Fils. Mais qu'est-ce que cette abondante lumiere, *quand nous le verrons comme il est, & que toutes ces larmes que je répans nuit & jour pendant qu'on me dit par mocquerie, où est ton Dieu, se seront écoulées.*

De la Foy & de l'Esperance.

ALors je dis à part moy, mon Dieu, où estes vous ? Et me répondant à moy-mesme, le voilà. Alors je respire un peu en vous, & pendant que je réveille mon ame toute assoupie en mon corps, *je me sens transporté d'une joye toute semblable à celle d'un homme qui celebre quelque bonne feste.* Et neanmoins mon ame retombe dans ses premieres tristesses, & devient un profond CHAP. XV.

gouffre remply de tenebres, ou pour mieux dire, elle sent qu'elle est encore un abysme. Dans cet état déplorable, la foy que vous m'avez donnée pour me conduire en cette region de tenebres, me crie, *Pourquoy es-tu triste, & pourquoy te troubles tu? Espere en Dieu, sa parole sera le flambeau qui t'éclairera*; Espere & sois constant jusqu'à ce que la nuit, mere de l'injustice, soit passée, & que la colere du Seigneur soit adoucie. *Et n'avons-nous pas autrefois esté enfans de ces tenebres* dont nous avons encore quelques restes, *dans le corps mort par le peché, jusqu'à ce que le jour vienne à poindre, & que les ombres se retirent?* Espere en Dieu: *Je me presenteray le matin à vous, & je mediteray vos grandeurs*, avoüans par tout ce que je suis, & ce que vous estes. *Ie me presenteray le matin, & je verray l'auteur de mon salut*, c'est mon Jesus *qui a vivifié nos corps mortels par l'esprit immortel qui demeure en nous*; dautant que par un excés de bonté il a arresté les flottantes inquietudes, & dissipé les épaisses tenebres de nos ames. D'où nous avons receu un gage de cette vie, *d'estre lumiere lors mesme que nostre salut est encore en esperance. Il est vray, nous sommes déja enfans de lumiere, enfans du jour, & non pas de la nuit*, ny des tenebres, comme nous l'avons autrefois esté. Mais helas! il n'y a que vous *qui appellez la lumiere jour, & les tenebres nuit*, qui puissiez, pendant cette malheureuse vie, reconnoistre les enfans du jour d'avec

ceux de la nuit. Car quel autre les pourroit discerner ? Et qu'avons-nous qui ne vienne de vous ? Ne sommes-nous pas tous tirez *d'une mesme masse , & petris d'une mesme matiere, bien que vous ayez destiné quelques-uns de vos vaisseaux à des usages honorables, & les autres à des services honteux.*

Ce qu'on doit entendre par le Firmament.

Mais quel autre que vous, mon Dieu, nous auroit fait un Firmament d'autorité dans vos saintes Escritures ? *Car le Ciel sera plié comme un Livre , & maintenant il est étendu sur nos testes comme un parchemin.* Qui ne sçait de quel credit sont vos saintes Lettres aprés la mort de ceux que vous avez employez pour nous les faire tenir ? Et vous, Seigneur, auriez-vous oublié que vous couvristes nos premiers parens, lors que le peché les eust rendus sujets à la mort ? A raison de quoy *vous avez étendu le Firmament de vostre Escriture comme une peau.* J'entends parler de ces Livres sacrez, dont vous avez affermy l'authorité sur nous par le ministere des hommes. Et pour nous faire voir que leur appuy ne venoit pas de la consideration de leur personne , vous leur avez donné plus de credit sur les esprits aprés leur mort, qu'ils n'en avoient pendant leur vie. Et partant leur renommée n'estant pas encore connuë à toute la Terre, *Vous n'avez pas encore étendu vostre Ciel , comme* CHAP. XVI.

une peau, sur nous; Mon Dieu, accordez-nous la faveur *de voir vos Cieux, qui sont les ouvrages de vos mains*, rompant vous-mesmes ces espais broüillars, dont vous les avez enveloppez. C'est dans ce beau Ciel de vos Escritures, qu'on trouve cette parole, *qui rend mesme les Enfans sages*. Achevez, mon Dieu, achevez *vostre loüange dans la bouche des Enfans, & de ceux qui sont encore à la mamelle*. Car à dire le vray, je ne connois point d'autre Livre qui renverse plus puissamment l'orgueil, & qui mette mieux à raison le pecheur qui s'oppose à vos misericordes, par l'excuse de ses crimes, non mon Seigneur, je ne sçache point d'éloquence qui me persuade mieux les hommages que je vous dois, & qui me puisse mieux faire trouver la subjection de vostre empire douce & souhaitable. Mon amoureux pere, puisque vous leur avez donné une si grande authorité sur nos vies: donnez-moy une parfaite soûmission à leurs ordonnances. Les hommes sont les eaux sur qui ce Firmament de vos Escritures est étendu, afin d'arrester l'inconstance de leurs mouvemens. Il y en a encore d'autres au dessus de ce Firmament, que je crois immortelles & separées de la corruption que ces divines eaux loüent d'un doux & agreable murmure vostre saint nom: oüy que tous ces peuples d'Anges (que je me figure au dessus du Ciel, comme des eaux immobiles, ou comme un crystal solide) vous loüent de n'avoir pas besoin de l'a-

puy de vos Ecritures pour eſtre ferme, ny de ſes inſtructions pour eſtre ſçavant. *Parce qu'ils voyent voſtre face ſans interruption*: où ils liſent ſans l'aide de ſes ſyllabes qui ſe perdent avec le temps, ce que voſtre eternelle volonté leur ordonne. Ils liſent, éliſent & aiment: ils liſent toûjours, & ce qu'ils liſent ne paſſe jamais. La raiſon eſt qu'en choiſiſſant & aimant ils liſent l'immobilité de vos conſeils. Leur Livre ne ſe plie, ne ſe ferme jamais, dautant que vous eſtes leur Livre, & que vous demeurez en meſme état à toute eternité. Pour cette raiſon vous les avez élevez ſur ce Firmament, que vous avez étendu & affermy ſur les Peuples inferieurs, afin d'y lire cette miſericorde, qui de temps en temps publie la grandeur de celuy qui a fait les temps. Car il eſt vray *que voſtre miſericorde eſt dans le Ciel, & que voſtre verité penetre les nües*. Or les nuës s'écartent, & le Ciel demeure: Les Predicateurs de voſtre Evangile paſſent de cette vie en l'autre, & voſtre Ecriture s'étend ſur les peuples, depuis le commencement juſques à la fin des ſiecles. Mais *le Ciel & la Terre paſſeront, & vos paroles ne paſſeront jamais*. Parce que le Ciel que j'ay comparé à une peau ſe plira, & la Terre qui eſt ce foin, ſur lequel il eſtoit étendu, ſe flaitrira avec toute ſa beauté. Mais *cette parole ou ce Verbe que nous ne voyons à cette heure, que dans l'enigme des nuées, & dans le miroir du Ciel*, c'eſt à dire que nous ne

connoissons que par l'instruction des Predicateurs & les témoignages de l'Escriture,) *demeure à toute eternité.* Et quoy que nous soyons les mignons de vostre Fils, il ne se montre pas à cette heure comme il est, non plus qu'il ne nous fait pas connoistre comme nous serons aprés cette vie. Il se contente de se servir de la chair dont il s'est revétu, comme d'un rets pour nous attirer à soy, *& nous courons aprés les odeurs de ses divines vertus : Mais quand il se montrera nous luy serons semblables, car nous le verrons comme il est.* Seigneur, faites-nous la grace de meriter cette divine veuë que nous ne possedons pas encore.

Ce qui est signifié par la Terre & la Mer.

CHAP. XVII. QUi a conjoint toutes les eaux ameres ensemble ? Sans doute elles ont toutes une mesme fin, comme un mesme lit : & quoy qu'elles soient agitées d'une inconstance nompareille, leur bien est d'obeïr à la puissance qui les gouverne. Qui a fait ce grand amas, sinon vous, qui avez dit, *que les eaux s'assemblent, & que la Terre seche paroisse à découvert*, parce que *la Mer est à vous, & vous l'avez faite, & vos mains ont formé la Terre.* Mais pour user des termes dans leur propre signification, c'est l'amas des eaux, & non pas l'amertume des volontez, qu'on appelle Mer. Car comme vous arrestez les fougues de l'O-

cean, de mesme vous retenez les déraisonnables saillies des Ames, *& vous leur donnez des bornes qu'elles ne peuvent franchir ainsi ses flots mutins se crevent en eux-mesmes.* Et voila comme vostre commandement regle cette Mer. Pour les ames qui sont separées de la grande communauté de ces eaux mystiques, & qui ont soif de la justice, vous les arrousez d'une secrete & agreable source. Afin que la Terre produise son fruit, & que nostre ame germe par vostre commandement les œuvres de misericorde, selon les diverses occurrences ; témoignant son amour au prochain par le soulagement de ses necessitez temporelles, & pour cette consideration qu'il y a en soy la semence de cette charité. Puisque nos propres infirmitez sont le motif du bien que nous faisons à nostre prochain, à qui nous devons les mêmes services en ses besoins, que nous en desirerions tirer dans les nostres. Et il ne faut pas que nostre affection se produise dans de petites choses, comme la graine dans la tendresse des herbes, mais elle se doit montrer par un effort genereux dans sa deffence, aux occasions difficiles ; comme la mesme semence s'affermit dans le tronc d'un arbre. Et pour m'expliquer plus clairement, il luy doit donner main forte contre la tyrannie des Puissans, le mettant à l'ombre de sa protection, & se portant pour appuy de son innocence, contre la faveur des jugemens.

Priere pour obtenir la justice.

CHAP. XVIII

SEigneur, je vous conjure, que comme vous donnez la joye & la puissance à vos creatures, sans vous lasser de leur faire du bien; de mesme *que vous fassiez naistre la verité de la Terre, que la justice regarde du Ciel*, & qu'il paroisse de nouveaux Astres dans le Firmament. *Que nous partagions nostre pain à celuy qui a faim, & que nous ouvrions nos portes aux miserables.* Que nous vétions les nuds, & que nous ne méprisions pas nos freres; afin que ces fruits estans nez en nôtre terre, nous vous puissions dire: Voyez qu'ils sont bons. Que cette lumiere qui nous doit éclairer icy-bas, éclate, afin que meritant par les fruits de ses bonnes œuvres, les delices de la contemplation, *nous paroissent comme des étoilles dans le monde*, attachées au Firmament de vos saintes Escritures. C'est dans ces Escritures que vous nous apprenez à discerner les choses spirituelles des sensibles, comme le jour de la nuit. C'est par elles que nous connoissons la difference des ames qui suivent les mouvemens de l'esprit, & de celles qui obeïssent aux inclinations des sens; afin que vous ne soyez pas tout seul qui connoissiez cette diversité de tenebres & de lumieres, comme vous le faisiez avant que le Firmament fust posé au milieu des eaux. Mais encore que vos Spirituels qui sont attachez à ce Ciel, luisant à la Terre, & fassent

la

la distinction du jour & de la nuit : Vous devez, ce semble, nous accorder cette faveur, puisque les *choses vieilles sont passées, & que les nouvelles leur ont succedé; que nostre redemption est plus prés que nous ne pensons, que la nuit s'est évanouie, & que le jour commence à poindre*. Et parce que *vous donnerez vostre benediction à toute cette année*, envoyant *vos ouvriers dans vostre moisson, que tant de personnes ont travaillé à semer aprés vous*. Nous esperons que vous semerez encore une fois cette Terre d'une sorte de grain, qui ne se recueillera que sur la fin du monde ? Voilà les souhaits que vous m'inspirez: Voilà comme vous benissez les années du juste. *Pour vous, mon Dieu, vous estes toujours le mesme*, & dans vos années, qui ne finissent jamais, vous preparez un grenier aux nostres qui passent. Dautant que c'est par un conseil eternel, que vous dispensez dans le temps vos biens celestes aux hommes de la Terre. *A celuy-cy vous departez par l'infusion de vostre Esprit la parole de sapience*, le rendant semblable au Prince des Astres, afin d'éclairer ceux qui aiment les lumieres de la verité, & de leur faire poindre le jour. *A cet autre vous donnez par le mesme Esprit la parole de science*, qui marque en nous cet autre flambeau qui sert de Soleil à la nuit. *Vous communiquez à cettuy-cy la foy, à celuy là la vertu des guerisons, à cet autre la puissance des miracles; à celuy-cy la prophetie, à cet autre le discernement des esprits; à quelques autres le don*

des langues Et toutes ces faveurs sont comme les estoilles de nostre ame ; *dautant que c'est un mesme Esprit qui en est principe, distribuant à chacun ce qu'il luy plaist*, & faisant paroistre ces Astres pour nostre bien. Mais de combien la parole de science, qui comprend tous les Sacremens, qui se changent comme une Lune, selon le changement des temps, & ces autres dons que j'ay considerez comme autant d'estoilles, sont-ils éloignez de ces pleines lumieres de sapience qui éclairent le jour ; ceux-cy n'estant que pour consoler l'horreur des plus noires nuits. Tout cecy est necessaire à ceux à qui vostre serviteur S. Paul *n'a pû parler, comme à gens spirituels, mais comme à des personnes de chair*, j'entens celuy qui ne parle qu'aux parfaits. *L'homme animal* estant encore petit en nostre Seigneur, est comme un enfant à la mamelle, jusqu'à ce qu'il se rende capable d'une plus solide viande, & que son œil puisse supporter les brillans éclairs de la lumiere. Il n'est pas toutefois privé de ses clartez, mais il se doit contenter de la lueur des estoilles. Voila ce que vous me faites voir dans ce Firmament de vos Escritures, afin de nous faire discerner toutes choses d'une veuë extrémement subtile, quoy qu'imparfaite, à cause qu'elle est encore sujette aux signes, aux temps, aux jours & aux années.

L'Ame doit estre nette de peché pour estre capable de Vertu.

MAis pour vous disposer à cette derniere faveur; *Lavez-vous, soyez nets, & ostez la malice de vos ames*; ne croupissez plus sous les sales eaux de la concupiscence: mais dessechant tous ces marets puants, que la terre de vos cœurs paroissent à mes yeux. *Apprenez à faire le bien, rendez la justice à l'orphelin, & deffendez le droit de la veuve en jugement.* Afin que la terre de vos cœurs produisent les fruits des bonnes œuvres. Venez, approchez-vous de moy, afin que j'attache des lumieres dans le Firmament de vos ames, pour estre les flambeaux du Monde. Ce riche de l'Evangile demandoit un jour à nostre Sauveur, qu'il appelloit son bon Maistre, ce qu'il faloit faire pour meriter la vie eternelle. Que ce bon Maistre, qu'il ne croyoit qu'homme, & qui pourtant est bon, puis qu'il est Dieu, luy dit de garder les commandemens, s'il pretend à l'eternité. Qu'il se fasse quitte des noires amertumes de la malice, qu'il ne tuë personne, qu'il ne soüille point le lit de son voisin, qu'il ne ravisse point l'autry, qu'il ne rende point de faux témoignages, afin de presenter un cœur tout pur à Dieu, capable de ces excellentes productions de l'honneur des parens & de l'amour du prochain. *J'ay fait tout cela*, répond ce jeune homme. D'où naissent CHAP. XIX.

donc tant de ronces ? Allez, ostez-moy les racines de l'avarice, vendez vos richesses, remplissez-vous des vertus, en vous vuidant de tant de choses superfluës, par l'aumosne, & vous possederez un tresor dans le Ciel. Suivez le Sauveur, si vous voulez estre parfait, & vous faites compagnon de ceux parmy lesquels celuy qui sçait distinguer le jour de la nuit, debite sa divine Sagesse. Approchez de ce grand Maistre, afin que la lumiere éclate dans vostre ame, ce qui sans doute n'arrivera pas, si vostre cœur n'y est déja, & vostre cœur n'y sera pas, s'y vostre tresor ne s'y retrouve, comme vous avez ouy de ce bon Maistre. Mais cette terre sterile s'est effrayée de ce langage, *& les épines ont étoufé la semence de ces bonnes instructions*. Pour vous, *peuples choisis*, qui n'estes que les foibles du Monde; *puisque vous avez tout quitté pour suivre le Seigneur*, allez aprés luy, foulez l'orgueil des forts. Marchez, beaux pieds, allez aprés luy, & éclatez dans le Firmament, *afin que les Cieux publient sa gloire*; suivez les traces, & imitez le pouvoir de vostre Maistre, faisant difference entre la lumiere des parfaits, non pas encore à l'égal des Anges, & entre les tenebres des petits, mais non pas semblables aux reprouvez. Luisez sur toute la Terre, & que le jour allumé des rayons du Soleil, annoncé de tout son pouvoir, la parole de sapience à un autre jour, & que la nuit éclairée des lumieres de la Lune publie à une autre nuit, la parole de science,

La Lune & les étoiles éclairent la nuit, & la nuit ne les cache point, parce que la Lune & les étoilles donnent jour à la Terre, selon leur vertu & leur capacité. Il faut pareillement considerer que comme par le commandement de nostre Dieu, *le Soleil & la Lune ont parû dans le Firmament*, de mesme, *qu'un éclatant son retentit dans le Ciel*, comme *si quelque violent tourbillon eût regné, & qu'on vit des langues de feu*, qui se poseront sur la teste des Apostres, qui devinrent par ce moyen des Astres dans le Ciel de l'Eglise, ayant en leur lueur la parole de vie. Allez, allez feux éclatans, globes de lumieres, courez flambeaux sacrez, brillez belles flammes; *puis que vous estes la lumiere du Monde, & si vous n'estes pas cachez sous le boisseau.* Celuy à qui vous tenez est élevé, courez par toute la Terre, & vous faites voir & sentir à tout l'Univers.

Ce qu'on peut entendre par la Mer & ses Reptiles.

QUe la Mer conçoive, qu'elle produise vos fruits, *& que les eaux enfantent les Reptibles vivans.* Ayant esté faits capables de separer le precieux d'avec ce qui ne l'est pas, vous estes devenus cette bouche de Dieu, qui dit: Que les eaux produisent, non pas de vives plantes comme la Terre, *mais bien des Reptibles animez de sentiment, & des Oyseaux qui volent sur la Terre.* Cela doit estre, mon CHAP. XX.

Dieu, puisque vos Sacremens pendant les miseres de cette vie se sont meslez aux œuvres de vos serviteurs, afin de vous consacrer les Peuples par le Baptesme. Or parmy ces œuvres que je me figure comme poissons, il y a de grandes & prodigieuses Baleines. Si nous avons veu ces miracles, nous avons pareillement oüy la voix de vos Messagers, qui éclatoient d'un bout de la Terre à l'autre, soûtenuë de l'autorité de cette parole, qu'ils publient par tout le Monde. *Dautant que leur langage & leurs discours n'estoient pas de ces voix, qui ne s'entendent pas, puisque leur son a remply toute la Terre, & a retenty à ses extremitez.* Cette puissance leur venoit du secours de vostre grace. Ce que je dis n'est-il pas veritable. Ce pourroit-il bien faire, que le mensonge se vint méler à mes pensées, & que ce fust une erreur de separer les Meditations de ces Esprits tous brillans de lumieres, qui sont dans le Ciel sur le Firmament, des œuvres languissantes de ceux qui flottent encore au dessous, & à la mercy des ondes de la Mer. Ne voyons-nous pas que ces connoissances solides & arrestées, & qui sont sans se diminuer, comme les flambeaux de Sagesse & de science, se laissent comprendre aux propres actions des sens, quoy que leur diversité soit aussi grande que leur pouvoir est admirable. Et cela se fait par une douce condescendance de vostre bonté à nos foiblesses, qui veut aider les veuës de vostre esprit, de celles du corps, comme elle sou-

lage le dégoust & corrige les fautes des sens, afin qu'une mesme chose entre dans nostre ame par beaucoup d'endroits. De sorte qu'on peut dire que les eaux, (par ce mot j'entens les hommes à la distinction des Anges) ont produit ces belles connoissances, mais en vertu de vostre parole, pour se consoler de l'ennuy de leur exil. Oüy, on peut dire que ce sont les hommes, pourveu qu'on accorde que ces belles pensées prennent leur source de l'Evangile par vostre Verbe, & que l'ennuy & l'affliction des hommes n'en a esté que le motif. La raison est, parce que toutes les choses que vous avez mises dans vostre Evangile sont belles, mais vous estes incomparablement plus beau que tous vos ouvrages. Que si Adam ne se fust point retiré de vous, le genre humain ne fust pas sorty de ses flancs, comme une eau salée & amere, nous ne le verrions pas profondement curieux, orageusement enflé, & inconstamment agité. Et pour parler à l'intelligence de tout le monde, si nous n'estions point sortis d'un pere pecheur, la curiosité, l'orgueil & l'inconstance ne seroient pas nées avec nous, & ensuite nous n'eussions pas eu besoin de ces Sacremens, que nostre bon Sauveur nous a composez de son sang & de ses sueurs. Voila ma pensée sur les Reptiles & les Oyseaux de l'Escriture. Mais quoy que les hommes ayent receu la grace des Sacremens, ils ne s'éleveront pas au dessus du sensible, si leur ame ne prenoit vi-

gueur, & ne s'efforçoit de vivre de contemplation, comme les purs Esprits, tâchāt aprés avoir oüi la parole qui leur a ouvert l'Eglise, d'atteindre à la perfection des vertus.

Ce que l'Escriture nous insinuë par les noms d'oyseaux, de poissons, & d'autres animaux.

CHAP. XXI.

ET partant la Terre purgée de l'amertume des eaux, & non pas la profondeur de la Mer, produit par la vertu de vostre parole, non pas des Reptiles & des Oyseaux, mais une ame vivante. Dautant que cette Terre separée (j'entends le fidelle) estant démeslée de l'amertume, il n'a plus besoin du Baptesme qui est encore necessaire aux Gentils. La raison de cette necessité vient de ce que vous avez fermé toute autre entrée à la gloire, depuis que vous avez ouvert celle de cet auguste Sacrement. Aussi le Crestien ne demande pas des miracles, pour recevoir la foy, car estant déja separé des Gentils, que l'infidelité rend amers, *il n'attache pas sa creance à la veuë des miracles* : & de plus, *le don des langues est un témoignage de verité aux infideles, & non pas à ceux qui ont deja la foy*. Et partant la Terre, je veux dire le Chrêtien, qui est affermy sur les eaux, n'a pas besoin de miracles, qui sont les oyseaux de passage, que les eaux ont produits. Adressez luy seulement vostre parole par le ministere de vos serviteurs, parce que nous ne pouvons autre chose que de raconter les merveilles

que vous seul pouvez faire en eux & par eux. Je dis que le Chrestien que je represente sous le nom de terre, produit l'ame vivante, dautant qu'elle est cause que vos serviteurs ont operé ces effets merveilleux en elle, de mesme que la Mer a esté le sujet pour qui les mesmes serviteurs ont fait des miracles, qui sont les reptiles & les oyseaux de la Mer, dont la Terre n'a maintenant aucun besoin, quoy qu'elle se nourrisse de ce poisson tiré de dessus l'abysme des souffrances, *que vous avez mis sur la table qui luy est preparée*. A cet effet il a esté pesché pour nourrir la Terre: comme les oyseaux, quoy qu'ils tirent leur origine de la Mer, se multiplient sur la Terre. C'est à dire qu'encore bien que les miracles soient faits pour les Gentils, il n'y a pourtant que les fideles qui en tirent profit. Et pour l'ame vive, elle est toute seule production de la Terre, parce que le mépris des plaisirs du siecle, n'est utile qu'aux gens de bien, *afin que leurs ames, qui estoient mortes en vivant dans les delices, mais delices contagieuses*, vient de vous, mon Dieu, qui estes leurs saintes & cheres delices. Que les dispensateurs de vos graces operent donc, non plus parmy les infideles, leur parlant avec des miracles, qui ne servent qu'à donner de l'admiration à leur ignorance, mais bien dans cette terre de benediction, qui peut profiter de leur service. Je sçay bien que le miracle est l'entrée de la foy aux enfans d'Adam, *qui se cache de vostre face*: mais qu'ils travail-

lent aussi dans cette terre, qui est separée des gouffres de l'absme, & qu'ils deviennent autant leurs Maistres, par l'exemple d'une bonne vie, qu'ils le sont par l'authorité de leurs charges. Par ainsi, non seulement, les sujets écouteront leur commandement, mais il le feront. *Cherchez le Seigneur, & vostre ame vivra, afin de produire l'ame vivante. Ne vous rendez pas semblables aux hommes à la mode.* L'ame vit par la fuite de la chose, dont le desir l'a fait mourir. Reprimez en vous les violentes saillies de l'orgueil, secoüez la mole paresse de l'impureté, ne vous rendez pas aux vaines flateries d'une opinion de Sagesse, afin que vos passions, qui sont les bestes farouches & les dragons de vos ames, ne vous nuisent point. C'est dans l'allegorie & par figure, que l'orgueil de la superbe, le plaisir de la concupiscence, & le venin de la curiosité sont les serpens de vos ames; mais c'est dans la verité qu'ils sont les mouvemens d'une ame morte. Non pas que l'ame meure de telle sorte, qu'elle n'ait aucun mouvement, puis qu'elle meurt en se retirant de vous, qui estes la source de sa vie, pour se ranger avec les Pecheurs, dont elle imite les mœurs. Pour vostre parole, mon Dieu, c'est la fontaine de la vie eternelle, qui ne se tarit jamais, & ainsi cette fuite qui nous separe de vous, s'arreste à cette parole; *ne vous rendez point semblable à ce siecle*, afin que la terre produise une ame vivante de la vertu de l'Evangile, qui est la semence sacrée

des vertus, & cela à l'imitation de ceux qui ont suivi les traces du Sauveur. Voila les mysterieuses productions qui se font à la ressemblance de leur principe, dautant que l'imitation d'un autre vient de l'amour que nous avons pour luy : Or tout amour suppose de la ressemblance. C'est donc avec raison que l'Apostre dit aux hommes : *Soyez parfaits comme moy, puisque je suis homme comme vous*. Et ainsi il n'y aura dans une ame vive que des bestes facile à conduire ; aussi avez-vous commandé : *Faits tes actions avec douceur, & tu seras aimé de tout le monde*, & des animaux sans revolte, qui ne sont ny trop gras, ny trop défaits, soit qu'ils mangent, soit qu'ils jeusnent. Pareillement les serpens auront en nous non pas du venin pour nuire, mais de la prudence pour se conserver. J'entens que la curiosité, dont les pointes sont aussi mortelles que l'éguillon du serpent, recherchera la nature des choses, autant qu'il luy sera utile ; *pour comprendre les choses eternelles par la connoissance de celles qui passent dans le temps*. Car il est certain que les passions de l'ame servent à l'esprit, quand elles sont retenuës dans une juste moderation, par la sage conduite de la raison.

de la naissance de l'Ame.

CHAP. XXII.

VOila, mon Dieu, mon Createur, que tout aussi-tost que nostre cœur se sera retiré de l'amour de la Terre, qui le faisoit

mourir, & que nostre ame commencera de vivre, & d'achever en soy cet avis de l'Apôtre, *ne vous confirmez point au siecle*; & cet aûtre que vous avez ajoûté : *mais reformez-vous en la nouveauté de vostre esprit*, s'executera pareillement. Ce qui se fera non point par l'imitation de quelque autre, ou à l'exemple d'une innocente vie, mais par quelque moyen plus relevé, dautant que vous n'avez pas dit : que l'homme soit fait selon son espece, mais bien, *faisons l'homme à nostre image & semblance*, afin de nous obliger par là à reconnoistre de nous-mesmes la perfection que vous en desirez. Pour cette raison ce mesme Dispensateur de vos mysteres, *engendrant le fils par l'Evangile*, leur dit, de peur d'*avoir toujours des enfans à la mamelle*. *Reformez-vous en la nouveauté de vostre esprit*, *afin de connoistre la volonté de Dieu*, je veux dire *ce qui est bon, parfait en soy, & agreable à vostre divine Majesté*. Et partant vous ne distes pas, que l'homme soit fait, mais *faisons l'homme*; ny selon son espece, mais *à nostre image & semblance*. Parce que celuy qui est ainsi renouvellé en esprit; & qui voit de la pointe de son ame, vostre verité n'a pas besoin de l'exemple d'un homme, pour se conformer à son semblable, puisque par vous-mesme vous le rendez capable de discerner vostre bon plaisir, & de voir l'unité de vostre Trinité, & la Trinité de vostre Unité. Voilà d'où vient que Moyse ayant dit au pleurier, *faisons l'homme*, il ajoûte

au ſingulier, *& Dieu crea l'homme*; comme il avoit rendu cette image commune à plusieurs par le mot de *noſtre*, il met en ſuite, qu'elle eſt propre d'un ſeul Dieu. Et ainſi *l'homme ſe renouvelle en la connoiſſance de Dieu, ſelon l'image de celuy qui l'a creé*. Et puis *eſtant devenu homme ſpirituel, il juge de tout*, ſans eſtre jugé de perſonne.

De quoy le Chreſtien juge.

OR quand l'Eſcriture aſſeure que l'homme ſpirituel juge de toutes choſes, cela veut dire, que ſa puiſſance s'étend ſur les Poiſſons de la Mer, les Oyſeaux de l'air, les Animaux de la terre, & ſur tout ce qui rampe dans les campagnes. Ce qu'il fait par cette intelligence qui le rend meſme capable de diſcerner les mouvemens de l'Eſprit de Dieu. Autrement *l'homme eſtant eſlevé à ce haut point de gloire, n'auroit pas compris ſes avantages; & partant il deſcendroit au rang des beſtes par merite, en ayant eſté retiré par faveur*. Donc nous pouvons dire qu'il appartient de juger aux Enfans de voſtre Egliſe, non ſeulement à ceux leſquels y ſont Prelats, mais encore à ceux qui n'y ſont que ſujets, *parce que nous ſommes tous les ouvrages de vos mains*. Et quoy que vous ayez obſervé la diſtinction des ſexes en la naiſſance de l'homme, quant au corps, ſi eſt-ce que ſi nous le conſiderons ſelon l'eſprit, qu'il n'y a ny maſle ny femelle, non plus qu'on ne connoiſt

CHAP. XXIII.

parmy vos fideles, ny Juif, ny Grec, ny Libre, ny Esclave, qui sont toutes differences qui divisent la charité, sans marquer aucune diversité de nature. Donc les spirituels, soit ceux qui commandent, soit ceux qui obeïssent & jugent, non pas toutefois que leur effort s'étende jusques aux Anges, qui sont les lumieres de vostre Ciel : il ne leur appartient pas de monter si haut, ny de condamner vos Escritures, quoy que quelque secret leur en soit caché. Dautant qu'il est raisonnable de soûmettre nos esprits à la grandeur de ces mysteres, & de croire que ce qui nous est caché ne laisse pourtant pas d'estre veritable. Car encore bien que l'homme soit spirituel & éclairé des lumieres de Dieu, par la ressemblance de son principe, si doit-il estre *executeur de la loy, & non pas juge*. Il ne touche non plus à la distinction des hommes qui vivent selon l'esprit & selon la chair, parce qu'il n'y a que vos yeux qui voyent leur cœur, & que rien d'eux ne paroist au dehors, d'où nous puissions conclure l'interieur. Cette puissance est toute propre de celuy qui les separoit les uns des autres, lors mesme qu'ils n'estoient pas, & que le Firmament des saintes Lettres n'avoit pas encore esté étendu. Bien plus, il ne presume pas de juger des pecheurs. Et qui peut connoistre ceux que vostre misericorde veut tirer de leurs miseres, ny ceux que vostre justice y veut laisser ? Et partant l'homme que vous avez creé à vostre image & semblance, n'a

pas le pouvoir de juger ces grands flambeaux du Ciel, ny ce Firmament ſecret, ny ce jour & cette nuit, que vous avez ainſi nommez devant que les fondemens de la nature viſible fuſſent poſez. Voire meſme ſon authorité ne s'étend pas ſur l'immenſité des Mers, mais toute la puiſſance qu'il a, *ne regarde que les Poiſſons de la Mer, des Oyſeaux du Ciel, les Animaux de la Terre, & tous les Reptiles qui s'y traiſnent*. C'eſt dans ce reſſort qu'il juge & appreuve, ce qu'il y remarque de bien, & qu'il impreuve ce qu'il y voit de mal: Soit en ce qui ſe paſſe, pendant la ſolemnité de leur Bapteſme, où voſtre bonté les va chercher au fond des eaux; ſoit pendant ce banquet, où ils mangent ce divin poiſſon, qui á eſté plongé dans des abyſmes d'amertume, & roſty ſur les charbons ardens de mille douleurs. Il a encore droit de diſcerner les ſens veritables de cette ſainte parole, que vos ſerviteurs ont éclaircie de tant de beaux diſcours, & appuyée de tant de prodigieux miracles; afin pour le moins, d'en faire comprendre par l'oreille les myſteres à cét abyſme qui eſtoit aveugle. A ce meſme ſpirituel appartient encore d'approuver ou reprouver les mœurs des Fideles, d'examiner leurs aumoſnes, de regler leurs affections, de diſſiper leurs ignorances, d'éprouver, ſi l'ame eſt morte ou vivante. En un mot il a pouvoir de juger de tout ce qu'il peut voir, & de condamner tout ce qu'il peut punir.

Pourquoy Dieu ne donna sa benediction à toutes ses Creatures.

CHAP. XXIV

MAis que vois-je dans vos saintes Lettres, *Voila Seigneur que vous benissez les hommes, afin qu'ils croissent & se multiplient*. N'y a-t'il point de secret caché icy? ne pretendez-vous point de nous insinuer paisiblement quelque mystere? Pourquoy n'avez-vous pas aussi donné vostre benediction à la lumiere, à qui vous avez donné le nom de jour, ny au Firmament, ny à ces grands luminaires du Ciel, non plus qu'à la Terre, à la Mer. Certes je dirois que cette divine ressemblance de vostre Nature, que vous avez mise dans la nostre, vous auroit porté à nous faire cette faveur, si vous n'aviez donné la mesme benediction aux Poissons, aux Oyseaux & aux Baleines. Je dirois de plus que vous auriez arresté ce bien-fait aux Especes, qui se multiplient par la generation, si je ne voyois les Plantes & beaucoup de petits Animaux, qui ne conservent pas la leur par cette voye, sur qui pourtant vous n'avez pas étendu vos divines mains. Que diray-je donc ma douce lumiere, mon infaillible verité, peut-estre que cela est inutilement couché dãs vos Ecritures, ou du moins sans dessein? A Dieu ne plaise, mon Dieu, que vostre serviteur ait cette pensée. Si je ne puis penetrer dans ce secret, un autre plus intelligent que moy le verra, & tous ceux

qui auront la faveur d'estre éclairez de vos lumieres. Que si je ne puis faire voir ma science aux hommes sur ce sujet, je veux au moins par un aveu tout simple de mon ignorance, vous protester que si je n'ay la connoissance de ce mystere, j'en ay la foy & la reverence. Que si je ne suis pas assez aveugle pour avancer que cela se soit fait inutilemẽt, je ne veux pas estre timide jusques à ce point, que de dissimuler la pensée que je tire de ma lecture. Pourquoy ne me seroit-il permis de prendre ces paroles en un sens allegorique ? Sçay-je pas bien que la parole, qui est comme le corps de vos Escritures, a beaucoup de sens spirituels, qui sont comme les ames de ce corps, & au contraire que bien souvent nous ne trouvons qu'un sens literal à quelque sentence, dont la parole se multiplie infiniment. Par exemple, la charité de Dieu & du prochain, ne commande qu'une seule chose, & partant la loy que vous en donnez est reïterée en mille sortes de langues & de diverses façons de parler, qui ne signifient qu'une seule chose. De mesme que les poissons se multiplient à l'infiny dans les eaux pour la conservation d'une seule espece. Au contraire voicy une chose que l'Escriture ne dit qu'en une façon, *Dieu a fait le Ciel & la Terre au commencement*, & toutefois on peut donner beaucoup de signification à cette sentence, non point par illusion d'apparence, mais par varieté de beaucoup de sens veritables. Et partant si nous voulons nous arrester

au literal, ces paroles, *croissez & multipliez*, s'entendent & s'étendent à tout ce qui naist de graines ou de semence. Que si nous voulons prendre ce passage par figure (ce que j'estime estre plus conforme à l'intention de Moyse) nous verrons qu'il ne restraint pas, sans sujet, cette benediction aux naissances de l'homme & des aquatiles. Nous trouvons bien multitude dans les creatures spirituelles & sensibles, dans le Ciel & la Terre, dans les Ames justes & coupables, comme dans la lumiere & les tenebres. Nous la trouvons parmy ceux qui nous exposent la loy, comme nous marquons distinction de lumiere, & de lumiere dans ce Firmament qui est affermy entre les eaux celestes & les inferieures. Nous voyons cette mesme multiplicité dans la societé des peuples, comme dans l'amas des eaux; dans les soins des bonnes ames, comme dans la terre seche; dans les bonnes œuvres de cette vie, comme dans les herbes & les plantes qui portent fruit. Nous la rencontrons dans les dons & les graces spirituelles, comme dans les Astres du Ciel & dans les affections reglées par la temperance, & comme dans l'ame vivante. En toutes ces choses on trouve multitude, fecondité & abondance. Mais certes nous ne voyons rien qui croisse & se multiplie à l'égal de ce qui se dit d'une seule façon, & s'entend de plusieurs; non cette multiplicité innombrable ne se trouve bien que dans cette diversité de paroles qui ne signifient

qu'une mesme chose, ou bien que dans la varieté des sens mystiques qui se tirent d'une seule parole. Nous entendons par les generations des eaux la Lettre de l'Escriture, à cause de cette facilité que l'homme a d'exprimer ses besoins en diverses façons, & par les naissances des hommes, nous comprenons les sens spirituels de la mesme lettre à raison de la fecondité de nostre esprit, dans la multiplictié de ses pensées. Et partant j'estime que voila le sujet pourquoy vous n'avez étendu vostre benediction qu'à l'homme & aux Animaux qui naissent de l'eau. Dans cette benediction, je comprens que vous nous avez donné le pouvoir d'énoncer en beaucoup de façons, ce qui ne se doit concevoir que d'une sorte, & d'expliquer diversement ce qui ne se dit qu'en certains termes. Et ainsi les eaux de la mer, qui n'ont leur mouvement que de l'esprit, je veux dire des divers sens qu'on donne à la parole, se multiplient, & la Terre pareillement, dont la secheresse paroist par fois dans la difficulté de trouver la veritable intelligence, & cette peine reçoit du soulagement de la raison.

Des œuvres de Pieté.

CHAP. XXV.

MOn Dieu, je veux pareillement dire en cét endroit, ce que vostre Ecriture m'apprend, je le diray & sans crainte, ce sera par l'instinct que vous m'en donnez, par-

ce que je ne croy pas connoistre aucune verité que par vostre moyen, *puis que vous estes la verité, & que tout homme est menteur. Et puis que tout homme qui ment, parle du sien,* je demande vostre instruction, afin de parler veritablement. *Vous nous avez donné pour nourriture toutes les herbes, qui naissent des graines, ayant vous-mesme pris la peine de semer la Terre, & d'y planter tous ses fruits à pepin & à noyau.* Il est vray que si nous avons cela par dessus les Poissons & les Baleines; que nous l'avons commun avec les Oyseaux de l'air, les Animaux & les serpens de la Terre. J'ay dit, que par les fruits de la Terre on doit entendre allegoriquement ces œuvres de misericorde, qui naissent d'un bon cœur, comme d'une terre feconde au rencontre des miserables. Onesiphore estoit une de ces charitables Terres, *qui a souvent logé S. Paul en sa maison, & qui n'a jamais eu honte de ses chaines.* Les Chrestiens, *qui luy fournirent ses necessitez en Macedoine.* luy presenterent les mesmes fruits. Mais avec quel ressentiment le mesme Apostre ne se plaint-il pas de quelques arbres steriles, quand il dit: *Personne ne m'a assisté en ma premiere deffence, mais tout le Monde m'a abonné, je prie Dieu de ne leur point imputer cette lâcheté.* Et à dire le vray, cette plainte est fort raisonnable, puis qu'on doit la nourriture du corps à ceux qui nous donnent celle de l'ame. On leur doit, parce qu'ils sont hommes sujets aux mesmes infirmitez que les autres, mais

principalement on ne peut leur nier cette reconnoissance, en cette consideration qu'ils se font au reste des hommes, des exemples de vertus & des motifs de sainteté. De plus cela leur est dû, parce qu'ils sont ces Oyseaux de benediction du Seigneur, *dont le divin ramage s'entend par tous les coins de la Terre.*

Le plaisir qu'on reçoit en donnant.

OR ceux qui se réjoüissent dans ces exercices de pieté, se nourrissent de ces viandes; mais ceux *qui font un Dieu de leur ventre,* n'en tirent ny plaisir, ny nourriture. Parce que ce n'est pas ce qu'on donne, qui est le fruit de celuy qui donne, mais le seul motif avec lequel il donne. Et partant je comprens bien, d'où celuy qui servoit à Dieu & non pas à son ventre, tiroit ses joyes, je le voy fort bien, & je m'en réjoüis avec luy. Il est vray qu'il avoit receu quelques commoditez des Philippiens, par Epaphrodite, mais je comprens bien, qu'il reçoit plus de cõtentement de leur bonne volõté que de leur present. Et sans doute S. Paul se nourrissoit plus de la joye de leur charité, que des dons de leur magnificence, puis qu'il ne pouvoit dire ces paroles qu'avec sentiment de verité: *Je me suis extremement réjouy en nostre Seigneur, de ce qu'enfin vous vous estes reverdis à mon égard, comme vous l'estiez autrefois; mais certes vostre affection s'estoit fanée.* Quelque fâcherie avoit flaitry, & quasi CHAP. XXVI.

tout à fait seché les Philippiens ; de sorte que comme des trenes secs, il ne portoient plus le fruit des bonnes œuvres: Or S. Paul se conjoüit de ce qu'ils sont rentrez en état de faire de saintes actions, non pas que le secours qu'il avoit tiré d'eux fust le sujet de sa joye, mais bien l'avantage qui leur retournoit de cette liberalité. C'est pourquoy il adjoûte: *Je dis cecy, non pas que rien me manque, parce que de long-temps j'ay appris d'estre moy-mesme mon tresor. Je sçay me passer de peu avec joye, & user de beaucoup avec consideration. Je souffre la faim sans impatience, & la contente sans excés, je peux tout en la vertu de celuy qui m'appuye.* Donc vous vous réjoüissez, ô grand Apostre, mais d'où tirez-vous le sujet de vostre joye, & les viandes de vostre nourriture, ô homme *renouvellé en la connoissance de Dieu, selon l'image de celuy qui vous a fait,* ô ame vivante de la grace, ô langue qui ne parle que des mysteres? Voilà cette viande qui est la propre nourriture de ces divins animaux. Quel est donc vostre aliment? N'est-ce point la joye? Escoutons ce qui suit: *Toutefois vous avez bien fait de soulager mes necessitez.* Il se conjoüit, il se plaist, non point de ce qu'ils ont pratiqué les œuvres de misericorde, non pas de ce qu'ils luy avoient fourny ses besoins. Dautant que cette grande ame sçavoit bien vous dire; Mon Dieu, *vous avez dilaté mon cœur dans l'affliction*: que s'il sçavoit dire ces belles paroles, il sçavoit encore mieux

souffrir la faim, & user moderément de l'abondance, pour l'amour de celuy qui le consoloit. Et en un autre endroit n'ajoûte-t'il pas : *Vous ne sçauriez ignorer, vous autres Philippiens, qu'au commencement de ma predication, lors que je partis de Macedoine, qu'aucune Communauté n'a contribué aux frais de mon voyage, que vous seuls, qui m'envoyastes deux fois mes necessitez jusques à Thessalonique*. L'Apostre se réjoüit donc de voir renaistre la fecondité des bonnes œuvres dans ceux ausquels il écrit, & de ce que ces arbres secs reverdissent. Mais le propre interest ne fait-il point en luy tout le sujet de sa joye, parce qu'il dit, *vous m'avez envoyé mes necessitez* ? Non, sans doute, la source de sa complaisance n'est pas si impure. Et d'où le sçavez-vous, me dira quelqu'un ? Il parle si clairement de son motif, qu'on n'en peut douter, à moins que de tomber dans le soupçon temeraire. *Ce n'est pas*, dit-il, *que je cherche le present, mais bien le fruit*. Mon Dieu, vous m'avez appris à discerner ces deux choses. Le present, c'est la chose qu'on donne, comme seroit l'argent, la viande, le vin, les vestemens, la retraite & le support; le fruit, c'est la bonne volonté de celuy qui fait le present. Car nostre Seigneur ne dit pas simplement : *Celuy qui recevra un Prophete, ou un homme juste*, mais il ajoûte, *en qualité de Prophete ou de juste*, il meritera la recompense de Prophete & d'homme juste. Et autre part il ne dit pas seulement, *celuy qui don-*

nera un verre d'eau à un des moindres serviteurs; mais il ajoûte *dans cette veuë qu'il est mon disciple? Je vous dis en verité, il ne perdra pas sa charité.* C'est un present de loger un Prophete, d'accueillir un homme de bien, & de presenter un verre d'eau froide à un serviteur de Dieu: & c'est un fruit de faire tout ce seul motif, qu'ils sont Prophetes, serviteurs & disciples du Seigneur. Helie vivoit de fruit quand cette bonne veuve, qui le consideroit comme un homme de Dieu, luy preparoit ses repas, & il estoit nourry du don lors que le Corbeau luy apportoit son pain, & quand ce sale oyseau se rendoit ainsi le prevoyeur de ce Prophete, il ne nourrissoit pas l'Helie interieur, mais seulement l'exterieur, qui se pouvoit corrompre à faute de ce soulagement.

Continuation de ce Chapitre.

CHAP. XXVII. MOn Dieu, je veux encore produire icy une de mes pensées, quand les ignorans & les infideles, qui ont encore besoin des Sacremens & des miracles, qui me sont mystiquement representez par les poissons & les Baleines, entreprennent d'aider de quelque assistance vos serviteurs, ils ne les nourrissent pas, non plus que ceux-cy ne sont pas nourris. Dautant que ces pauvres ignorans ne le font pas par une intention toute pure de vous honorer, & que vos serviteurs ne sçauroient se réjoüir de leur don, ne voyant pas leur fruit. L'esprit ne se repaist

paist que de ce qui luy donne du plaisir. C'est pourquoy les Poissons & les Baleines ne vivent que de ces viandes que la Terre produit, quand elle est purgée des eaux ameres de la Mer.

Pourquoy Dieu dit de ses creatures qu'elles sont extrémement bonnes.

VOus vistes, mon Dieu, toutes les choses que vous aviez faites, & elles estoient fort bonnes : nous les avons aussi veuës & jugées telles. En toutes les especes de vos œuvres, à mesme que vous avez commandé que quelque chose se fist, elle a esté faite, & aussi-tost vous avez veu qu'elle estoit bonne. J'ay remarqué que jusques à sept fois vous aviez veu que ce que vous aviez fait estoit bon, & la huitiéme, comme si vous eussiez ramassé toutes ces bontez ensemble, vous avez asseuré qu'elles estoient fort bonnes. De la mesme façon, on dit seulement que les parties d'un corps sont belles, parce qu'elles sont beaucoup moins belles considerées à part, que le tout qu'elles composent de leur union, quoy que prises separément, elles ne manquent pas de beauté. CHAP. XXVIII.

Les Ouvrages de Dieu sont toujours bons.

J'Ay consideré avec attention s'il estoit vray que vous eussiez veu sept ou huit fois que vos œuvres estoient bonnes, & CHAP. XXIX

aprés une assez exacte recherche, je n'ay point trouvé de distinction de temps en vôtre veuë divine, qui me pust faire comprendre que vous ayez veu tant de reprises. Dans l'admiration de ces merveilles j'ay dit: Seigneur, vostre Escriture n'est-elle pas veritable, puisque vous l'estes? D'où vient donc que vous m'asseurez qu'il n'y a aucune suite de temps dans vostre veuë, quoy que vostre Escriture attribuë l'approbation de vos ouvrages aux divers jours où elle dit que vous les avez creez. Et moy n'en ay-je pas fait le conte? A cela, mon Dieu, vous me répondez interieurement d'une voix forte: O homme, ce que mon Escriture dit, je le dis: mais quoy qu'elle marque cet ordre du temps dans l'estime de mes productions, le temps ne se peut attacher à mon Verbe, qui est leur principe, dautant que l'eternité est autant à luy qu'à moy. De mesme je voy les choses que vous voyez, & ce que vous dites, je le dis. Mais il ne faut pas conclure que ce que vous voyez & dites avec succession & vicissitudes de temps, ne se presente à moy que dans les mesmes circonstances du temps & du lieu où vous les voyez.

Contre ceux qui blâment les œuvres de Dieu.

CHAP. XXX.

MOn Dieu, mon Seigneur, j'ay gousté & tiré d'incroyables douceurs de vôtre verité, & j'ay reconnu qu'il y avoit

des Esprits si mal faits, qu'ils trouvoient à seduire à vos ouvrages, avançant par un horrible blasphême, qu'il y en avoit plusieurs que la necessité vous avoit arrachez des mains, comme les Cieux & les Astres. Pour achever leur impieté, ils ajoûtent que vous ne les avez pas faits de cette matiere qui est la premiere cause de tous les Estres; mais qu'ils tenoient leur naissance de quelque autre principe. En outre, ils asseurent qu'il n'y a rien de vous dans ces ouvrages, sinon que vous les avez ramassez ensemble lors que vous bastissiez les grandes murailles du monde, aprés l'entiere victoire de vos ennemis, afin d'empescher à l'avenir leur revolte. Ils disent de plus, qu'il y en a beaucoup d'autres à quoy vous n'avez pas mesme touché, comme aux petits animaux, & à toutes les plantes qui s'attachent à la Terre, & qui la succent avec autant de bouches qu'elles ont de racines. Et pour offencer également vostre grandeur & vostre puissance, ils donnent la gloire de leur production à un certain mauvais Esprit qui ne vous desavoüe pas seulement pour principe de son estre, mais encore qui se porte pour ennemy de vostre puissance. Voilà le discours de ces insensez, qui parlent de la sorte, parce qu'ils n'ont pas vostre saint Esprit pour Maistre, & qu'ils ne nous voyent pas dans vos ouvrages.

L'homme de bien n'a point d'autre motif de l'approbation des choses, que celle de Dieu.

CHAP. XXXI

POur ceux qui voyent par la conduite de vostre Esprit, ce n'est pas eux qui voyent mais vous qui voyez en eux. Et ainsi ce qui leur semble bon à vostre estime, & ce que nous agreons par le mesme principe, vous agrée en nous. De sorte qu'à mesme que nous avons de la complaisance pour vos ouvrages, vos ouvrages vous plaisent en nous. Car *qui connoist l'interieur de l'homme que l'esprit de l'homme? De mesme personne ne sçait les pensées de Dieu que l'Esprit de Dieu. Pour nous*, dit vostre Apostre, *nous n'avons pas receu l'esprit du Monde, mais bien celuy de Dieu, afin de connoistre les dons de Dieu.* Et de moy je sens un mouvement interieur qui m'oblige d'accorder que personne ne connoist ce qui est de Dieu, que son Esprit. Comme quoy donc sçavons-nous ce que nous tenons de Dieu? A cela on me répond, que personne ne sçait ce que nous sçavons par son Esprit, que son Esprit mesme. Parce que si on dit raisonnablement à ceux qui parlent par son Esprit: *Ce n'est pas vous qui parlez*, on peut dire à ceux qui sçavent par l'instruction de cet Esprit, ce n'est pas vous qui sçavez. Et partant on peut dire à ceux qui voyent par les lumieres de cet Esprit, ce n'est pas vous qui voyez. Donc tout ce que

les gens de bien voyent estre bon, c'est Dieu qui voit qu'il est bon. Mais il ne faut pas penser le mesme lors qu'on estime mauvais ce qui veritablement est bon, comme ceux de qui j'ay parlé cy-dessus. Je m'apperçoy aussi que vos creatures plaisent à plusieurs, à qui pourtant vous ne plaisez pas en elles; d'où il arrive qu'ils aiment mieux joüir d'elles que de posseder vostre essence. C'est donc autre chose quand le jugement de l'homme s'accorde avec celuy de Dieu, & que le Createur est aimé dans son ouvrage, ce qui ne seroit pas, si le Saint Esprit n'operoit, dautant *que la charité de Dieu est répanduë dans nos cœurs par l'infusion du Saint Esprit, qui nous a esté donné*. Et c'est par l'instruction de cet Esprit que nous connoissons la bonté de ce qui possede en quelque façon l'estre. Parce que ce qui n'est pas tout à fait, & qui pourtant est en partie, ne tient l'estre que de luy.

Abregé des œuvres de Dieu.

JE vous rends graces, mon Dieu, de tout le bien que vous avez fait à vos creatures. Nous voyons le Ciel & la Terre, soit que par ces noms on entende la partie superieure & inferieure du Monde, soit qu'on les explique des Anges & des creatures composées de Forme & de Matiere. Je dois mettre au nombre de mes obligations toutes ces beautez qui sont parties & ornemens de ce

CHAP. XXXII.

vaste univers, ou parties de ses parties. Parmy ce grand nombre de beaux ouvrages nous voyons cette luisante creature qui nous fait voir toutes les autres, j'entens cette pure mere des clartez qui separe le jour des tenebres. Nous voyons le Prince de tous les corps ce solide Firmament qui soûtient une mer au dessus du monde. Nous voyons la vague de l'air ce vaste pays des Oyseaux, où ils nagent dans l'eau que les vents y portent dans les vapeurs, pour les resoudre par aprés en pluyes sur les campagnes voisines. Nous voyons l'étenduë de l'Ocean, & la longueur de la Terre, feconde matrice des Plantes & des Herbes, partie découverte en campagnes & en plaines, & partie cachée de lacs & de rivieres. Nous y voyons ce grand Astre qui preside au jour, & la Lune & les Estoilles, qui consolent l'horreur de ces plus obscures nuits, & qui tous ensemble marquent la distinction des temps & des années. Nous voyons ces fecondes veines de la Terre qui nourrissent tant de Poissons, & les claires regions de l'air, qui soûtiennent un si grand nombre d'Oyseaux. Nous voyons le dernier des Elemens, riche fondement de la Nature, charché de tant d'animaux, & particulierement honoré de la demeure de l'homme, qui se fait avoüer le Monarque de l'Univers, par cette image de Dieu, qui reside en sa raison. Et comme nous voyons dans l'ame de l'homme une partie qui commande par conseil, une autre qui est sujette par

obeïssance: De mesme la femme, quoy que dans son esprit elle possede également l'image de Dieu avec l'homme, elle luy demeure pourtant inferieur, par la foiblesse de son sexe; de la mesme façon que la puissance d'agir est soûmise à la raison, afin de prendre de sa conduite le reglement de ses actions. Nous voyons toutes ces choses-là, & sommes contraints de les reconnoistre bonnes chacune en particulier, & toutes ensemble bonnes.

Des loüanges que les creatures doivent à à leur Createur.

QUe vos œuvres vous loüent, afin que nous vous aimions, & que nous vous aimions, afin que vos œuvres vous loüent, puisque vous leur donnez leur fin & leur commencement, leur naissance & leur mort, leur croissance & leur domination, leur beauté & leur déchet, dans le temps & en suitte qu'elles ont leur matin & leur soir; soit que nous connoissions ses vicissitudes, soit que nous ne les connoissions pas. La raison qui les rend sujettes à ces défaillances, c'est qu'elles ne sont pas faites de vostre substance, mais du rien; non pas de quelque chose qui ne vous ait pas pour Createur, & qui ait eu son existence long temps auparavant, mais de la matiere, que vous avez creée de rien, & que vous formastes aussi-tost aprés sa production, sans qu'au- CHAP. XXXIII

cune partie de temps coulast entre sa premiere naissance & sa derniere perfection. Car encore bien que la matiere du Ciel & celle de la Terre soit autre chose que la forme du Ciel & de la Terre, puisque leur matiere est tirée du neant, & leur forme du sein de cette matiere, il est pourtant vray qu'il n'y a aucune priorité d'existence entre la production de cette matiere & de ses formes.

De l'ordre des creatures.

CHAP. XXXIV. J'Ay pareillement consideré avec soin ce que vous vouliez remarquer dans l'ordre que vous donniez à vos creatures, ou bien pourquoy vous aviez ordonné que l'histoire de leur naissance fust écrite de la sorte. Aprés cette exacte recherche j'ay veu en particulier que le rang que chacune d'elles tenoit dans l'Univers estoit bon, & que leur generale disposition estoit extrémement bonne, & que ce n'est pas sans providence & sans mystere que vous avez fait en vostre Fils unique le Ciel & la Terre comme le chef & le corps de vostre Eglise, devant la naissance des temps, sans distinction ny vicissitude, de matin ny de vespre. Mais quand vous avez commencé d'executer dans les temps les projets & les pensées eternelles de vostre Esprit, pour nous découvrir ce qui estoit caché en vous, & de former ce qui restoit avec desordre en nous, parce que

nous eſtions enſevelis ſous nos crimes comme dans un abyſme tenebreux, ſur lequel vôtre ſaint Eſprit eſtoit répandu, pour nous ſecourir lors qu'il en ſeroit temps. En ſuitte par un excés de miſericorde, vous nous avez tirez de ce cahos, nous ſeparant des Reprouvez, affermiſſant l'authorité de vos Eſcritures entre ces Nations qui ſont ployables à vos volontez, & partant ſuperieures à elles-meſmes, & celles qui s'y ſont renduës refractaires, & partant qui leur doivent eſtre ſujetes. Vous avez pareillement ſeparé la cōmunauté des Infideles des Chreſtiens, afin qu'ils vous produiſent les œuvres de miſericorde par le mépris de leurs commoditez temporelles, & le deſir des eternelles: Vous avez choiſi parmy eux quelques perſonnes que vous avez élevées ſur les autres comme de grandes lumieres, afin de les éclairer de leur authorité, & de leur inſpirer la vie par leurs influences. Par aprés vous avez inſtitué des Sacremens dans une matiere ſenſible, & communiqué la puiſſance de faire des miracles à vos ſerviteurs, pour laver les peuples de leurs pechez, par le Bapteſme, & tirer leurs eſprits de l'erreur, par l'admiration de tant de merveilles. De plus, vous avez appuyé l'ame vivante de vos fideles, & par le ſecours de vos graces vous avez reglé les affections de leur cœur, reformant par vous-meſme en cette creature, l'image de voſtre Divinité, ſans que vous ayez eu beſoin de l'exemple de l'homme, pour operer en elle

la ressemblance d'un Dieu. Enfin vous avez soûmis la chair à l'esprit, comme la femme à son mary ; & voulu nous obliger par toutes ces assistances necessaires à nostre salut, de produire des œuvres pour l'Eternité. Nous voyons toutes ces choses, & elles sont fort bonnes ; dautant que vous les voyez en nous, vous qui nous avez donné l esprit de les considerer, & de vous aimer en elles.

Desir de paix.

CHAP. XXXV. SEigneur, donnez-nous la paix, puisque vous estes la source de tous nos biens ; mais donnez-nous une paix de repos, une paix de Sabat ; & pour mettre tout mon desir en un seul mot, donnez-nous une paix sans vespre. Car enfin tost ou tard ce bel ordre de vos creatures estant venu à son periode, aprés avoir achevé son cours, passera, puisque chaque chose a son soir aussi bien que son matin.

Le septiéme jour n'a point de vespre : Et pourquoy.

CHAP. XXXVI. POur le septiéme jour, il n'a ny vespre, ny couchant, parce que vous l'avez consacré à l'Eternité, afin que nous comprenions que comme vostre Escriture dit que vous vous estes reposé aprés sept jours de travail, quoy que veritablement vous fassiez toutes vos œuvres en repos & sans pei-

ne. De mesme que nous autres vos pauvres creatures, nous reposerons dans le Sabat de la vie eternelle, aprés avoir fait beaucoup d'actions qui seront fort bonnes, si elles vous sont fort agreables.

Quand Dieu reposera en nous.

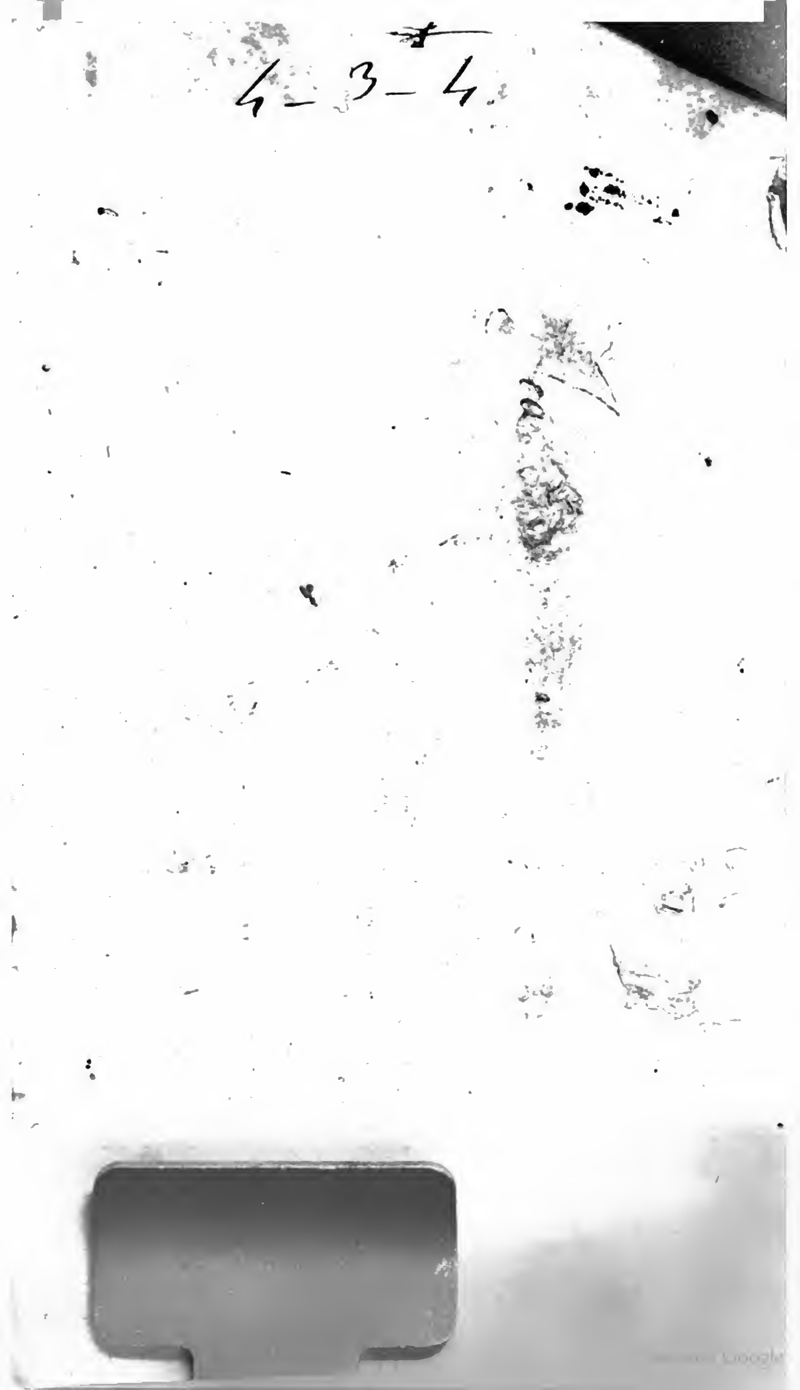
ALors, mon Dieu, vous reposerez en nous comme vous travaillez maintenant en nous, & ainsi vostre repos, comme tous vos ouvrages, seront pour nous. Car à proprement parler, si on vous considere seul, vous travaillez & reposez toujours. Et quoy que vous ne voyez & ne travaillez pas pour un temps, & que vostre agitation & vostre repos ayent des momens propres & separez, si faut-il avoüer que c'est vous qui faites tout ce que nous voyons dans le flux des siecles, qui reglez la suite des temps, & qui de l'inconstance du temps, tirez l'immutabilité du repos. CHAP. XXXVII

Dieu voit les creatures d'autre façon que l'homme.

MAis à n'en point mentir, il y a bien de la difference entre nos veuës humaines & la vostre divine, dautant que nous voyons les choses, parce qu'elles sont, & elles sont parce que vous les voyez. Nous voyons bien au dehors qu'elles sont, & en quelque façon au dedans qu'elles sont bon- CHAP. XXXVIII

nes, ce qui se fait avec succession de nostre part. Pour vous, aussi-tost que vous les avez veuës à faire, vous les avez veuës faites. Ce n'est pas à nostre égard la mesme chose de faire & de vouloir faire, parce qu'il faut premierement concevoir le desir de bien faire, par la grace de vostre saint Esprit, & puis produire les bonnes œuvres. De mesme que du temps de mes débauches je prenois le dessein de vous quitter, avant que de le faire. Mais pour vous, mon aimable, mon unique Seigneur & Maistre, vous n'avez jamais commencé ny cessé de bien faire, à raison qu'eternellement vous faites bien. Il est vray que nous avons quelques bonnes œuvres, qui sont des effets de vostre grace, mais elles ne sont pas eternelles, nous esperons par le merite de ces bonnes œuvres d'avoir entrée dãs le grand repos de la gloire. Pour vous, mon Dieu, qui estes ce bien qui n'a besoin d'aucun bien, vous possedez toujours le repos, puis que vous estes vous-mesme vostre repos. Qui de tous les hommes, quelque lumiere qu'il ait, pourra faire comprendre ce secret à l'homme? Qui des plus hauts Anges l'éclaircira à un Ange? Quel Cherubin à l'homme? C'est à vous qu'il faut demander cette connoissance; c'est en vous qu'il la faut chercher, c'est à vous qu'on doit s'adresser, & ainsi on l'obtiendra, on la trouvera, ainsi ce mystere nous sera découvert. Ainsi soit-il.

FIN.


4-3-4

